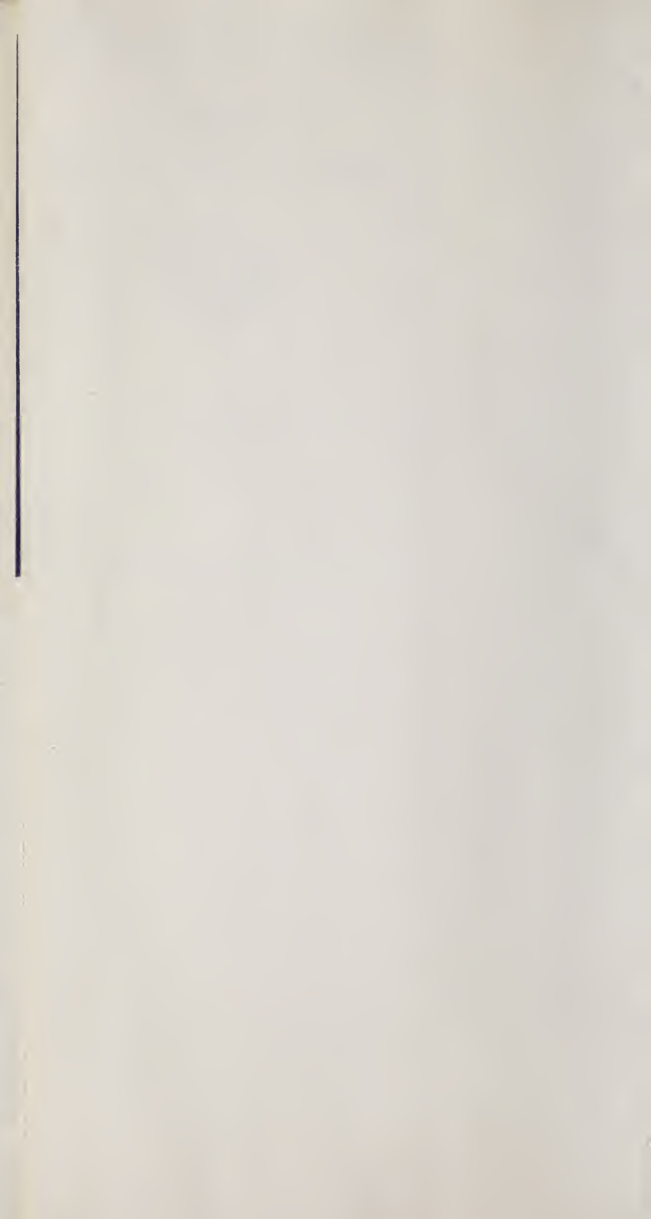




Souvenir d'amitié

l'abbé [illegible]

HISTOIRE

DES

CHEVALIERS DE MALTE.

TOME TROISIÈME.

DIOCÈSE

DE

NIMES.



PETIT SÉMINAIRE

A

BEAUCAIRE

Distribution Solennelle
DES PRIX

ACCORDÉS PAR Mgr PLANTIER, ÉVÊQUE DE NIMES.

Classe de sixième



de Thême Latin — obtenu

par l'Élève Vidal Hippolyte

Beaucaire, le 29 Juillet 1857

LE SUPÉRIEUR,

Frangé Ch. h

HISTOIRE

DES

CHEVALIERS HOSPITALIERS

DE

SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM

APPELÉS DEPUIS

CHEVALIERS DE RHODES

ET ENSUITE

CHEVALIERS DE MALTE

Par Vertot

DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE A L'USAGE DE LA JEUNESSE

A. M. D. G.

TOME TROISIÈME

LYON

J. B. PÉLAGAUD ET Cie

Imp.-Lib. de N. S. P. le Pape, grande rue Mercière, 28

ANCIENNE MAISON RUSAND

1853

HISTOIRE

DES

CHEVALIERS DE MALTE.

LIVRE QUATRIÈME.

(1er juin 1454.) *Frère Jacques de Milly*, Grand-Prieur d'Auvergne, succéda au Grand-Maître de Lastic; il était alors dans son prieuré. On lui dépêcha le chevalier de Boisrond, son neveu, pour lui porter le décret de son élection : et dans la dépêche dont ce chevalier était chargé, le conseil représenta au nouveau Grand-Maître de quelle importance il était pour le bien de la Religion, qu'il se rendît incessamment à Rhodes. Par la même lettre, il lui insinua que pour se débarrasser des recommandations des souverains en faveur de quelques jeunes chevaliers, et pour ne pas préjudicier aux droits d'ancienneté, il devait déclarer de bonne heure qu'il n'accorderait aucune grâce, avant que d'avoir pris possession de sa dignité, et prêté dans Rhodes même les serments qu'on exigeait des Grands-Maîtres en pareilles cérémonies.

Ce prince déféra à de si justes conseils, partit en diligence pour Rhodes, et y arriva heureusement le 20 août de l'année 1454 : sa présence y était bien nécessaire. Mahomet, le plus fier et le

plus superbe de tous les hommes, irrité de la réponse courageuse que les chevaliers avaient faite à son ambassadeur, jura leur perte et la destruction de Rhodes ; et dans l'impatience de s'en venger, il venait d'envoyer, comme les avant-coureurs de sa fureur, trente galères qui, par son ordre, avaient ravagé les côtes des îles de la Religion.

De tous les princes voisins que sa vaste ambition lui faisait regarder comme ses ennemis, il n'y en avait point qui lui fussent plus odieux, ni qu'il souffrît plus impatiemment au milieu de ses Etats, que les Grands-Maîtres de Rhodes. Il faisait dessein de porter, l'année suivante, ses armes dans cette île, et d'exterminer l'Ordre entier de St-Jean ; mais il fut obligé de différer cette entreprise, par les nouvelles qu'il apprit d'une puissante ligue qui s'était formée contre lui pour la défense de la Hongrie. Le pape, Calixte III, en était le chef; il y avait fait entrer successivement, outre le roi de Hongrie, Alphonse, roi d'Arragon, Philippe, duc de Bourgogne, les républiques de Venise et de Gênes, le nouveau Grand-Maître de Rhodes, et différents princes d'Italie.

Charles VII, roi de France, était puissamment sollicité par un légat que le pape lui avait envoyé exprès, de joindre ses armes à celles des alliés : et sur l'éloignement où ce prince paraissait être de quitter ses Etats, Calixte lui en écrivit en des termes pressants. Mais ce n'était plus le temps où les papes vinssent aisément à bout de faire goûter les croisades et les guerres saintes aux empereurs

et aux autres souverains. Le roi de France ne put s'y résoudre. Cependant comme il avait un véritable fond de religion, quoiqu'il fût toujours en garde contre les Anglais, qu'il avait chassés de France, et que le dauphin son fils, par son ambition, lui causât beaucoup d'inquiétude, il fit donner au Commandeur d'Aubusson, que le Grand-Maître lui avait envoyé pour implorer son secours, des sommes considérables qui furent employées, soit à acheter des armes, soit à achever de nouvelles fortifications qu'on faisait dans la ville de Rhodes.

Pendant que tous ces alliés rassemblaient leurs forces, Mahomet, après différentes entreprises qui cachaient son véritable dessein, tomba tout d'un coup sur la ville de Belgrade, qu'Amurat, son père, avait autrefois assiégée inutilement, mais que ce prince, par une émulation de gloire, tenta de surprendre et d'emporter. On sait que cette importante place est située sur une pointe de terre, et dans une presqu'île que forme le Danube au septentrion, et la rivière de Save, à l'Occident. Huniade, un des plus grands capitaines de la chrétienté, et seul de son temps comparable à Scander-Berg, pendant tout le temps que dura le siége, s'était retranché à la tête des Hongrois, sur le rivage septentrional du Danube. Mais Mahomet, pour se rendre maître du cours de ce fleuve devant Belgrade, et pour couper la communication du camp des Chrétiens avec la place, avait formé comme un demi-cercle de saïques et de brigantins liés ensemble, qui occu-

paient tout l'espace d'au-dessus et d'au-dessous de la ville. Huniade, pour percer cette espèce d'estacade, et faire passer du secours dans la ville, arma de son côté un grand nombre de bâtiments de différentes grandeurs; et après les avoir chargés de ce qu'il avait de soldats les plus braves et les plus déterminés, il se met à leur tête, se laisse aller au fil de l'eau, aborde la flotte des Infidèles, saute le premier dans la galiote de l'amiral, s'en rend maître, et suivi par les officiers hongrois qui commandaient les troupes de débarquement, il rompt l'estacade, sépare les petits vaisseaux qui la composaient, en coule une partie à fond, s'empare des autres, passe au fil de l'épée les troupes dont ils étaient chargés, et entre dans le port, traînant à sa suite les débris de la flotte turque. Ce seigneur, par sa présence, relève le courage de la garnison et des habitants, et leur adressant la parole : «Je suis venu, « leur dit-il, avec ces braves soldats pour vivre « ou pour mourir avec vous : et je sauverai la « place, ou je m'ensevelirai sous ses ruines. »

Pendant tout le temps que dura le siège, ce grand homme faisait en même temps les fonctions de sage capitaine et de soldat déterminé; général, gouverneur, officier de marine et d'artillerie, les Turcs le trouvaient à tous les postes qu'ils attaquaient; on le voyait en même temps à la tête de toutes les sorties. On rapporte que dans une de ces sorties, il tua de sa main jusqu'à douze ennemis; mais comme, après tout, ces petits avantages n'étaient point décisifs, et que Maho-

met avançait toujours ses travaux, il vit bien qu'il n'y avait qu'une bataille qui pût sauver la place. Dans cette vue, il fit prendre les armes à la garnison, aux troupes qu'il avait amenées, et même aux plus braves habitants dont il fit choix; ayant formé de toutes ces troupes un corps considérable, il se mit à leur tête, et, l'épée à la main, se jeta dans les tranchées des ennemis. Il tailla d'abord en pièces tout ce qui s'opposa à son passage; mais au bruit que faisait cette attaque, les Turcs se rallient bientôt, et font ferme: jamais les Chrétiens et les Infidèles n'avaient combattu avec plus de courage et d'opiniâtreté. Huniade, qui veut vaincre ou mourir, irrité d'une si longue résistance, s'abandonne dans les plus épais bataillons des ennemis, pousse, tue tout ce qui se présente devant lui, et force enfin les Infidèles à reculer en désordre. Mahomet accourt lui-même à leur secours, et à la tête de ces légions invincibles de janissaires qui faisaient toute la force de son armée et de son empire, charge les Chrétiens, et tue de sa main un des principaux officiers des Hongrois; mais dans le même temps il reçoit une large blessure à la cuisse, qui le met hors de combat: on le porte aussitôt dans sa tente, où le sang qu'il avait perdu le fit tomber en faiblesse.

Malgré la retraite de Mahomet, les janissaires soutiennent le combat: Huniade fait de nouveaux efforts, gagne les batteries, et tourne le canon contre les tentes du sultan. Mais le général chrétien voyant un gros corps de spahis qui s'avan-

çaient le sabre à la main pour lui couper le chemin de la retraite, ne jugea pas à propos, par un combat trop opiniâtre, de réduire les Turcs à un désespoir souvent plus redoutable que leur valeur ordinaire; ainsi, content des avantages qu'il venait de remporter, il rentra triomphant dans Belgrade, parmi les acclamations de ses soldats, qui traînaient à leur suite un grand nombre de prisonniers.

Le sultan, revenu de son évanouissement, s'informa aussitôt des suites du combat : on ne lui put cacher que les premiers pachas de sa cour, le visir, l'aga des janissaires, et les principaux officiers de ce corps avaient été tués; que le canon avait été encloué, et les bagages pris. On prétend que sur de si fâcheuses nouvelles et si contraires à ses espérances, il demanda du poison pour terminer sa vie et sa douleur.

(Le 6 août 1456.) Ce qui est certain, c'est qu'il perdit en cette occasion plus de vingt mille hommes de ses meilleures troupes, et qu'il fut obligé de lever le siége, et de regagner Constantinople avec précipitation. Pour surcroît de chagrin, il apprit que pendant la campagne, les chevaliers de Rhodes, pour faire diversion, avaient ravagé les côtes de ses Etats, bloqué ses ports, causé de grands dommages au commerce de ses sujets, et assuré celui des chrétiens.

Le sultan, pour se venger des chevaliers, mit en mer une puissante flotte chargée de dix-huit mille hommes de débarquement, avec ordre de porter

le fer et le feu dans toutes les îles de la Religion. L'amiral aborda d'abord à l'île de Cos ou Lango ; il y assiégea un château fortifié, appelé Ladimachio. Les Turcs battirent la place avec grand nombre de canons et de mortiers, et ayant fait brèche, ils montèrent en foule à l'assaut. Ils se flattaient d'emporter ce château sans beaucoup de résistance; mais il trouvèrent sur la brèche un bon nombre de chevaliers qui les repoussèrent, et qui en roulant des pierres, et faisant tomber sur les assiégeants de l'huile bouillante et du plomb fondu, en firent périr les plus braves aux pieds des murailles. Une sortie faite ensuite à propos, acheva de jeter le trouble et le désordre dans les troupes des Infidèles, qui se rembarquèrent avec plus de précipitation et d'empressement qu'ils n'avaient couru à l'assaut.

Le commandant, sans se rebuter d'un si mauvais succès, crut qu'il serait plus heureux contre les habitants de l'île Simia ou des Singes : il en assiégea le château ; et pour ne pas hasarder ses troupes, il l'attaqua par des mines secrètes qu'il conduisit jusqu'au milieu de la place. Mais son entreprise ayant été découverte à temps, il rencontra des chevaliers, qui ayant contreminé, éventèrent la mine, taillèrent en pièces les mineurs avec les troupes qui les soutenaient, et forcèrent les Infidèles à se rembarquer. De là ils s'approchèrent de l'île de Rhodes; et ayant mis quelques soldats à terre, l'amiral leur ordonna d'entrer dans le pays avec le moindre bruit qu'ils pourraient, de tâcher de reconnaître la garde que

l'on faisait dans l'île, et s'il y avait des troupes le long de la côte.

Ces espions s'avancèrent dans les terres sans être découverts : tout leur parut tranquille et sans défiance, et ils s'aperçurent qu'un bourg voisin appelé *Archangel*, très peuplé, et le plus riche de l'île, n'avait que de faibles défenses : là-dessus ils firent les signaux que l'amiral leur avait prescrit. Ce général ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il mit toute son infanterie dans des vaisseau plats. Dès que les Infidèles furent débarqués, ils marchèrent droit à ce bourg, surprirent les habitants, tuèrent ceux qui se mirent en défense, firent esclaves les autres ; mais dans la crainte de s'attirer toutes les forces de la Religion, l'amiral turc, après avoir ravagé la campagne, se rembarqua brusquement. Il fit une pareille exécution dans les îles de Lerro, de Calamo, de Nissara, de Lango et de Simia, par où il repassa à son retour de Rhodes. Comme ces îles étaient la plupart sans défense, il ravagea la campagne, arracha les vignes, coupa les arbres fruitiers, enleva les habitants qu'il put surprendre ; et après avoir laissé partout des marques de sa cruauté, il reprit la route de Constantinople. Il présenta à Mahomet un grand nombre d'esclaves qu'il avait faits dans son expédition : le sultan les envisagea avec une joie cruelle, et comme un soulagement à la fureur dont il était animé contre les chevaliers, il ne leur laissa que le choix de la mort, ou de renoncer à la foi. Plusieurs furent assez faibles pour prendre ce der-

nier parti, et ces malheureux, devenus mahométans, servirent depuis de guides aux corsaires qui infestaient les îles de la religion.

Frère Jean de Châteauneuf, de la langue de Provence, Commandeur d'Uzès, dans le prieuré de Saint-Gilles, et Bailli des îles de Lango, de Lerro et de Calamo, les voyant désertes et ruinées, en remit le gouvernement à l'Ordre, qui dans un chapitre général, pria le Grand-Maître de se charger de les repeupler. Pour éviter de pareilles surprises, le même chapitre ordonna que cinquante chevaliers résideraient dans le château de Saint-Pierre, qu'on en mettrait vingt-cinq dans l'île de Lango, que quarante autres chevaliers monteraient la galère qui était en garde en tout temps dans le port de Rhodes ; le Grand-Maître, de son côté, fit construire un fort dans le bourg d'Archangel pour la sûreté des habitants.

Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires, qu'outre la guerre que la religion avait à soutenir contre les Turcs, on était à la veille d'une rupture avec le soudan d'Egypte, prince voisin, qui n'était pas moins redoutable que Mahomet. Le Grand-Maître venait de recevoir une lettre pressante de Louis de Savoie, roi de l'île de Chypre, du chef de la reine Charlotte de Lusignan, sa femme, dans laquelle il implorait le secours et la protection de l'Ordre contre les entreprises d'un bâtard de la maison de Lusignan, qui à la faveur du crédit qu'il avait à la cour du soudan, prétendait se rendre maître de ce royaume. L'Ordre, comme on sait, y possédait

de grands biens, même des villes et des forteresses considérables : ainsi il ne s'y pouvait rien passer dans une guerre civile entre la reine et le bâtard, où le Grand-Maître ne dût s'intéresser.

Pour l'intelligence de ces prétentions réciproques, il faut savoir que Jean de Lusignan, dernier roi de Chypre, n'avait pour héritière de ses Etats qu'une jeune princesse appelée Charlotte, sortie de son mariage avec Hélène Paléologue, sa seconde femme. C'était un prince efféminé, d'une faible complexion, presque imbécille, incapable de gouverner; le dernier sujet de son royaume était instruit avant lui des affaires de son Etat. Toute l'autorité résidait dans la personne de la reine, qui était gouvernée elle-même par le fils de sa nourrice, ministre absolu, qui disposait à son gré du gouvernement, et qui tournait à son profit les charges, les dignités et les revenus de la couronne.

Cette injuste domination finit par le mariage de la princesse avec Jean de Portugal, duc de Conimbre. Ce prince, du chef de sa femme, héritier présomptif de la couronne, voulut entrer en possession des droits que le roi son beau-père avait abandonnés; l'impérieux ministre s'y opposa, mais le parti du prince prévalut, et le ministre, qui redoutait son ressentiment, se réfugia à Famagouste, dont les Génois étaient en possession depuis longtemps. Sa mère, pour se venger de l'exil de son fils, fit empoisonner le prince portugais; par sa mort le ministre revint à la cour, et y reprit son ancienne autorité.

Il reprit en même temps tout son orgueil : soit hauteur, et que la tête, comme à la plupart de ses semblables, lui eût tourné dans une fortune trop élevée, il ne garda nulle mesure avec la veuve du duc de Conimbre : il chercha même les occasions de lui rendre de mauvais offices auprès de la reine sa mère. La princesse, outrée de ses manières hautaines et insolentes, s'en plaignit à un frère bâtard qu'elle avait, appelé Jacques de Lusignan, nommé à l'archevêché de Nicosie, capitale de l'île, quoiqu'il ne fût pas encore dans les Ordres sacrés. C'était un homme dévoré d'ambition, à qui un crime ne coûta jamais rien pour arriver à ses fins, naturellement caché, cruel de sang-froid, et capable d'un assassinat prémédité, quand il y allait de ses intérêts.

Pendant la vie du duc de Conimbre, dont il redoutait le courage et l'habileté, ce bâtard s'était tenu éloigné des affaires, et renfermé dans les bornes de son état; mais la mort du prince portugais ralluma son ambition, et il crut qu'il ne lui était pas impossible de s'approcher plus près du trône, ou du moins de parvenir au ministère : il fallait pour cela éloigner des affaires le fils de la nourrice.

Jacques, sous prétexte de venger les outrages qu'il avait faits à la princesse, le poignarda lui-même. Il se flattait d'occuper sa place ; mais la colère de la reine ne lui permit pas de se montrer à la cour. Il se refugia secrètement chez un noble Vénitien, son ami particulier, appelé *Marc Cornaro*, homme puissant et riche, et qui avait des

établissements considérables dans l'île : mais ne s'y croyant pas encore assez en sûreté contre le ressentiment d'une reine offensée, il passa à Rhodes, d'où il écrivit au pape pour en obtenir la confirmation de sa dignité d'archevêque.

La reine, qui redoutait son esprit artificieux, traversa ses desseins à Rome. Le bâtard, irrité de la trouver en son chemin, prit un parti extrême : sans songer davantage à l'archevêché, il ramassa un nombre de bandits, retourna dans l'île de Chypre, arriva à Nicosie, forma un puissant parti, fit périr ses ennemis, et même tous ceux qui pouvaient prétendre au ministère et au gouvernement; enfin, malgré la reine même, il s'empara et des forces et des finances de l'Etat. Cette princesse dissimula sagement une entreprise à laquelle elle ne pouvoit alors s'opposer : elle ne trouva de ressource que dans un second mariage de sa fille; elle lui fit épouser Louis, fils du duc de Savoie, qui arriva ensuite dans l'île de Chypre avec une flotte chargée de troupes de débarquement : ce fut au bâtard à sortir au plus tôt de l'île, et il chercha un asile au Grand-Caire, à la cour du soudan.

Cependant le roi et la reine étant morts à peu de jour près l'un de l'autre, le prince de Savoie et la princesse sa femme furent reconnus pour roi et reine de Chypre; et en cette qualité, ils furent couronnés solennellement. Le bâtard de Lusignan n'en eut pas plus tôt les nouvelles, qu'il dépêcha à Constantinople une de ses créatures pour implorer la protection de Mahomet auprès

du soudan : et comme rien ne coûte à un usurpateur, son agent offrit de sa part de payer au Grand-Seigneur le même tribut que le prince égyptien tirait de l'île de Chypre. Le bâtard, à force de présents, sut mettre en même temps dans ses intérêts le fils du soudan, et trois de ses principaux ministres, qui lui représentèrent que s'il voulait accorder au bâtard l'investiture de ce royaume, il augmenterait du double le tribut que son père lui avait payé de son vivant.

Ce fut au sujet de cette intrigue, dont le roi Louis fut averti par l'ambassadeur qu'il avait envoyé au Caire, qu'il écrivit en diligence au Grand-Maître pour lui demander, dans une si importante conjoncture, son conseil et du secours. Il y avait déjà longtemps que l'Ordre tenait lieu de protecteur à tous les princes de la maison de Lusignan. Le Grand-Maître n'eut pas plus tôt reçu les lettres du roi, qu'il envoya Frère Jean Delphin, Commandeur de Nissara, au Grand-Caire, pour traverser les prétentions et les intrigues du bâtard.

Cet ambassadeur ayant été admis à l'audience du soudan, lui représenta que l'île de Chypre étant feudataire de sa couronne, il était de sa justice d'y maintenir contre un homme ambitieux, les droits légitimes des héritiers du feu roi; qu'en qualité de ses vassaux, ils lui paieraient avec exactitude le tribut auquel l'île était assujettie, et qu'ils lui garderaient une fidélité inviolable, dont l'Ordre entier se rendrait volontiers caution. L'habileté de l'ambassadeur, et quelques présents répandus à propos parmi ces barbares,

commençaient à incliner les esprits du côté le plus juste; mais il survint un ambassadeur de la part de Mahomet, qui représenta au soudan qu'il était de l'intérêt de tous les vrais musulmans d'empêcher que le prince de Savoie, et qu'aucun prince latin ne fît des établissements dans le Levant. Il ajouta qu'il regarderait comme ses ennemis, tous ceux qui les favoriseraient; qu'il devait craindre lui-même, s'il accordait l'investiture de Chypre à un prince latin, d'exciter une révolte dans ses propres Etats; que s'il ne se sentait pas assez puissant pour chasser de l'île le fils du duc de Savoie, il lui offrait le secours de ses armes; qu'il consentirait même avec plaisir qu'il s'en servît pour chasser de l'île de Rhodes les chevaliers, tous latins d'extraction, et les ennemis irréconciliables de leur prophète.

L'Egyptien déféra à des remontrances qui avaient un air de menace, et qui venaient d'un prince dont, en ce temps-là, personne ne voulait s'attirer les armes et le ressentiment. L'investiture fut accordée au bâtard de Lusignan; et le soudan, pour l'établir sur le trône, le fit accompagner à son retour par une puissante armée. Avec ce secours, il se rendit maître en peu de temps de tout le royaume: il ne resta au roi et à la reine que la forteresse de Cyrène où ils se réfugièrent: le bâtard forma aussitôt le siége de cette place. Les Génois conservèrent dans cette révolution la ville de Famagouste, et les chevaliers se maintinrent dans le château de Colos, place forte qui appartenait à l'Ordre, et qui

faisait partie de la grande commanderie de l'île de Chypre.

La reine Charlotte de Lusignan ne se trouvant pas en sûreté dans Cyrène, abandonna l'île de Chypre et se retira dans celle de Rhodes, sous la protection du Grand-Maître. La naissance de cette jeune princesse, sa dignité royale, ses malheurs, lui firent de zélés partisans de la plupart des chevaliers; on remarqua surtout que le Commandeur d'Aubusson s'attacha particulièrement à ses intérêts. L'usurpateur, de son côté, pour se procurer l'appui de la république de Venise, épousa depuis Catherine Cornaro, sous le titre spécieux de fille de St.Marc. En conséquence de cette qualité, ces habiles républicains, pour se faire un droit sur cette île, donnèrent à la jeune Cornaro une dot de cent mille ducats, et la république s'obligea par un traité solennel à protéger le nouveau roi contre ses ennemis : ce qui désignait les chevaliers de Rhodes, qui avaient donné un asile à la reine Charlotte. Mais l'usurpateur ne fut pas longtemps sans éprouver qu'il est rare de trouver de la fidélité et de la bonne foi dans les traités dont l'injustice a fait la base et le fondement. Les oncles de la Vénitienne, pour avoir part au gouvernement de l'Etat, furent soupçonnés d'avoir empoisonné le nouveau roi. Ce qui est certain, c'est que nous verrons dans la suite que la république recueillit seule le fruit de ces différentes usurpations.

Cependant le Grand-Maître se trouvait embarrassé entre Mahomet et le soudan d'Egypte, qui

menaçaient également Rhodes d'un siége. Le soudan même, pour se venger de la protection que l'Ordre donnait à la reine de Chypre, avait retenu, contre le droit des gens, l'ambassadeur Delphin, et tous les vaisseaux marchands de Rhodes qui trafiquaient en Egypte. Le sage Grand-Maître, pour pressentir les dispositions du Turc, envoya à la Porte un prélat grec, appelé Démétrius Numphylacus, qui demanda à Mahomet un sauf-conduit en faveur du Commandeur de Sacconnay, chargé de quelques propositions de paix ; mais il ne fut pas alors écouté. Les chevaliers en furent d'autant plus alarmés, que se trouvant épuisés d'argent et de munitions, ils n'avaient pas seulement à se défendre des Sarrasins et des Turcs, mais encore des Vénitiens, qui par de légers intérêts de commerce, firent une descente dans l'île de Rhodes, et y commirent plus de ravages et de cruautés que n'avaient jamais fait ces barbares. Ils y revinrent peu de temps après avec une flotte de quarante-deux galères, qui bloquèrent le port de Rhodes et menacèrent la ville d'un siége.

Le sujet de cette entreprise venait de ce que le Grand-Maître, par droit de représailles, et pour procurer la liberté à son ambassadeur et à ses sujets que le soudan avait retenus, avait fait arrêter de son côté deux galères vénitiennes chargées de marchandises pour le compte de quelques marchands sarrasins ; et on avait arrêté en même temps un grand nombre de sujets du soudan, qui se trouvèrent sur ces galères. On mit

ces Infidèles à la chaîne, leurs marchandises furent confisquées, et à l'égard du corps des galères, on permit aux Vénitiens de se retirer et de poursuivre leur route : tout cela était dans les règles ordinaires de la guerre. Mais la république, que l'intérêt de son commerce avait liée étroitement avec les Sarrasins, demanda hautement la main-levée des effets saisis. La plupart des jeunes chevaliers, et surtout les Espagnols, voulaient qu'on ne répondît à des propositions si injustes et si impérieuses, qu'à coups de canon; mais le Grand-Maître fut d'un avis contraire. Il avait été averti que si l'Ordre ne rendait pas volontairement les prisonniers sarrasins et leurs marchandises, le commandant de la flotte avait des Ordres secrets de ravager toutes les îles de la Religion; d'en enlever les paysans et les habitants de la campagne, et de les livrer ensuite au soudan comme des ôtages pour les Sarrasins arrêtés à Rhodes. « Je ne suis pas en peine, avec « le secours de votre valeur, dit le Grand-Maître « en plein conseil, de défendre cette place contre « toutes les forces de la république; mais je ne « puis pas empêcher leurs galères de surprendre « nos sujets de la campagne : et je crois qu'il est « plus à propos de rendre quelques Sarrasins, « que d'exposer des familles entières à tomber « dans les chaînes de ces barbares, et peut-« être dans le péril de changer de religion. » Tout le conseil se rendit à un sentiment si plein de prudence; les Sarrasins furent remis à l'amiral vénitien, et la charité l'emporta sur

le juste ressentiment d'une si grande injustice.

Au milieu de tant d'ennemis, l'Ordre, pour comble d'embarras, se trouva malheureusement agité de divisions que la vanité et l'ambition firent naître. Les procureurs des langues d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne, se plaignirent dans un chapitre général, de ce que les principales dignités de l'Ordre, et surtout la charge de Capitaine-général de l'île, étaient attachées aux langues de France, au préjudice des autres nations; et ils soutenaient que dans une république bien réglée, et dans un Etat composé de la noblesse de toute l'Europe, il ne devait y avoir aucune distinction que celle de l'ancienneté et du mérite. Les Français leur répondirent : Que l'Ordre devait uniquement à leurs ancêtres sa fondation; que si par la succession des temps, on y avait admis d'autres nations, c'étaient les seuls Français qui les avaient adoptées; que les autres langues les devaient toujours considérer comme leurs premiers Pères, et qu'il serait bien injuste de priver aujourd'hui leurs successeurs de ces marques d'honneur qu'ils avaient acquises ou conservées aux dépens de leur sang, et comme la juste récompense des services rendus à la Religion.

(1461) A l'égard de la charge de Capitaine-général, le Commandeur d'Aubusson, qui en l'absence du Maréchal de l'Ordre en faisait la fonction, repartit que cette charge n'appartenait qu'à la langue d'Auvergne, dont le Maréchal était le chef; qu'après tout il n'y avait point dans l'Ordre de

langue qui n'eût une dignité particulière ; et que comme les Français ne s'ingéraient point dans les fonctions de l'Amiral, du Grand-Conservateur, du Turcopolier et du Grand-Bailli, dignités qui donnaient entrée au conseil, et attachées aux langues d'Italie, d'Arragon, d'Angleterre et d'Allemagne, il était bien surprenant que les chevaliers de ces langues enviassent à ceux de Provence, d'Auvergne et de France, les charges de Grand-Commandeur, de Grand-Maréchal et de Grand-Hospitalier ; qui depuis l'origine de l'Ordre avaient été exercées par des chevaliers français. Malgré une réponse si sage, les mécontents persistèrent dans leurs prétentions : et comme ils s'aperçurent que leur parti n'était pas le plus fort, le Procureur de la langue d'Arragon jeta aux pieds du Grand-Maître un acte d'appel au Saint-Siége ; et suivi des autres procureurs, il se retira du chapitre d'une manière séditieuse, et sortit même de la ville. L'avis du conseil était de procéder contre eux ; mais le Grand-Maître, d'un naturel doux et modéré, laissa exhaler ce premier feu. Plusieurs anciens chevaliers s'entremirent de l'accommodement ; et sans qu'il y eût rien pour lors d'innové à ce sujet, les plus emportés rentrèrent dans la ville et dans leur devoir. Mais le Grand-Maître étant mort peu après d'une goutte remontée, ils firent revivre leurs prétentions sous le magistère de Frère *Pierre Raimond Zacosta*, châtelain d'Emposte, Castillan de naissance, et successeur de Milly. On ne put terminer cette grande affaire que par la création d'une nouvelle

langue en faveur des Castillans et des Portugais, qui furent séparés des Arragonais, des Navarrois et des Catalans. On attacha à cette nouvelle langue la dignité de Grand-Chancelier, et par cette augmentation, il se trouva depuis huit langues dans la Religion.

Nous venons de voir que Mahomet, dans l'impatience de porter ses armes dans l'île de Rhodes, avait refusé d'accorder un sauf-conduit au Commandeur de Sacconnay, qui était chargé par le Grand-Maître de Milly, de traiter de la paix entre la Religion et la Porte. Il faut ajouter que la cause d'un refus si fier venait de ce que l'Ordre ne voulait point entendre parler de tribut; d'autres desseins plus importants firent dissimuler à Mahomet un refus si courageux : et quand on s'y attendait le moins, on ne fut pas peu étonné de voir apporter ce sauf-conduit à Rhodes. La surprise des chevaliers venait de ce que ce prince avait fait alors des apprêts extraordinaires par terre et par mer : ce qui fit soupçonner qu'il n'avait fait porter des paroles de paix que pour endormir les chevaliers, et les amuser à la faveur d'un traité qu'il était à la veille de rompre.

Le Grand-Maître, sans laisser voir sa juste défiance, et pour pénétrer le dessein des Infidèles, ne laissa pas d'envoyer à Constantinople Frère Guillaume Maréchal, Commandeur de Ville-Franche, accompagné de deux Grecs de l'île de Rhodes, l'un nommé Arro Gentille, et l'autre Constance Collace. La négociation ne traîna point; on ne parla plus de tribut: ou du moins les ministres

de la Porte n'insistèrent pas beaucoup sur cet article. Mahomet, qui ne voulait pas être traversé dans ses projets par les diversions ordinaires des chevaliers, signa la trève pour deux ans ; et l'ambassadeur revint à Rhodes sans avoir pu pénétrer de quel côté le sultan tournerait ses armes. On n'en était pas plus instruit à la Porte ; parmi les favoris mêmes de ce prince, le cadilesquier ou juge suprême de Constantinople, voyant la campagne près de s'ouvrir, et ayant été assez hardi pour lui demander où l'orage allait fondre : « Si un seul poil de ma barbe savait mon secret, « lui dit le furieux Mahomet, je l'arracherais à « l'instant, et le jetterais au feu ; » réponse dont ce ministre ne se fit l'application qu'avec une extrême frayeur. Enfin le secret de cette campagne, qui tenait en suspens l'Europe et l'Asie, se déclara : les Turcs entrèrent dans la Pendéracie, nommée anciennement Paphlagonie, et s'emparèrent de Sinope et de Castamone, deux des plus considérables villes de cette province ; et qui, quoique sous la puissance d'un prince mahométan, servaient de boulevard à la ville impériale de Trébisonde, qui obéissait à un prince chrétien : c'était à cette capitale qu'en voulait Mahomet. Ce prince, mesuré dans ses démarches, n'étendait jamais ses conquêtes que de proche en proche ; après s'être assuré des Persans par un traité de paix avec Usun-Cassan, il marcha droit à Trébisonde, dont il forma le siége en même temps par terre et par mer.

Cette ville est située sur le rivage de la mer

Noire : elle faisait autrefois partie de l'ancienn Colchide. Dans la révolution qui arriva à Cons tantinople, et dans laquelle le faux empereu Alexis Comnène périt, le prince Isaac, de la mêm maison, se réfugia à Trébisonde : il en fit la ca pitale d'un nouvel empire, ou pour mieux dire suivant le génie des Grecs, qui donnaient sou vent de grands noms à d'assez petits sujets ; appela du nom magnifique d'empire un Etat qu ne comprenait guère plus de deux ou trois peti tes provinces. Ses successeurs s'y conservèren avec assez de tranquillité, jusqu'au règne d'u autre Alexis qui vivait du temps d'Amurat II. Le fils du prince grec, dans l'impatience de lu succéder, se révoltèrent, prirent les armes contr l'empereur leur père, ensuite les uns contre le autres, et le vieil empereur périt dans ces guer res civiles. Jean, un de ces princes impies, de meura seul le maître, recueillit le fruit de tan de crimes, et fut reconnu pour empereur. Il n ouit pas longtemps de cette dignité : la mort lu enleva la couronne, l'objet de son ambition. Da /id Comnène, le dernier de ses frères, fut nomm égent et tuteur d'un jeune prince qu'il laissa dan un bas âge, et à peine dans sa quatrième année Le tuteur, qui n'avait point dégénéré de la perfidi de ses frères, priva de la vie et de la couronne so neveu et son pupille. Il épousa ensuite une prin cesse de la maison des Cantacuzènes, appelé Hélène, dont il eut huit fils et deux filles. I regardait avec plaisir ces enfants comme les sou tiens du trône qu'il avait usurpé ; mais la justic

divine, qui souvent dès cette vie fait sentir sa main vengeresse aux usurpateurs, suscita Mahomet, qui à la tête de deux armées formidables par terre et par mer, vint l'assiéger dans sa capitale : le siége dura trente jours. Le prince grec craignant d'être emporté d'assaut, entra en négociation, et il consentit à remettre à Mahomet cet empire et sa capitale, à condition d'en recevoir en échange une autre province. Le sultan en convint, les portes de Trébisonde lui furent ouvertes; il y mit garnison, et dans les autres places qui appartenaient à Comnène. Ce prince le suivit ensuite à Constantinople; mais au lieu de l'exécution du traité, il ne lui laissa que le choix de la mort, ou de renoncer à la foi. L'empereur grec, rappelant les anciens sentiments de religion que l'ambition avait étouffés, préféra la mort à l'apostasie; sept de ses enfants répandirent comme lui leur sang plutôt que d'embrasser la secte de Mahomet. L'extrême jeunesse du dernier, qui n'avait pas trois ans, le déroba au martyre. Heureux, si le cruel sultan n'en fit pas dans la suite un renégat !

Ce n'est pas que ce prince fût touché du mérite de faire des prosélites : on sait sa funeste indifférence pour toutes les religions; mais dans le cruel dessein de ne laisser vivre aucun des princes chrétiens dont il avait conquis les Etats, il se servait de ce prétexte pour s'en défaire : et s'il en trouvait d'assez faibles pour succomber à ses menaces, il trouvait bientôt un autre prétexte pour les faire périr : outre que ce changement de

religion les rendait si odieux et si méprisables aux Chrétiens leurs anciens sujets, qu'ils aimaient encore mieux être soumis à un musulman naturel, qu'à un transfuge et à un apostat.

Pendant que le sultan était occupé dans ces guerres, le Grand-Maître, considérant de quelle utilité serait pour la défense de la ville et du port de Rhodes un nouveau fort, le fit construire à la faveur de la trève, sur des rochers fort avancés dans la mer : ce prince n'épargna rien pour en rendre le travail solide. Philippe, duc de Bourgogne, à qui il communiqua son dessein, fournit douze mille écus d'or pour y contribuer. Les chevaliers, par reconnaissance, firent mettre ses armoiries sur les flancs de cette forteresse, qui fut appelée la tour de Saint-Nicolas, à cause d'une chapelle dédiée à ce saint, et qui s'y trouva enclavée.

Quoiqu'il y eût alors une espèce de trève entre le sultan et les chevaliers, cependant les vaisseaux de ce prince et des corsaires turcs, quand ils en trouvaient l'occasion favorable, faisaient des descentes dans les îles de la Religion, et en enlevaient les habitants qu'ils pouvaient surprendre. Le Grand-Maître en fit porter ses plaintes au Grand-Seigneur; mais son ambassadeur n'ayant pas été écouté, les chevaliers, par droit de représailles, n'épargnèrent pas les côtes de la Turquie. Mahomet, le plus fier de tous les souverains, ne put souffrir que les chevaliers osassent traiter avec lui d'égal à égal : il entrait en fureur au seul nom de représailles. Pour s'en venger, il résolut de chasser les chevaliers de cette île ; et

e l'Asie entière; mais avant de s'engager dans ette guerre, il jugea à propos de commencer par ı conquête de Lesbos, et des autres îles de l'Arhipel, d'où l'Ordre eût pu tirer quelque secours.

Lesbos est une île située dans la partie orienıle de la mer Egée, qu'un prince grec, de la maiɔn de Gattilusio, possédait alors à titre de soueraineté. Mahomet passa dans cette île à la tête es troupes qu'il avait destinées pour cette conuête : il forma d'abord le siége de Mitilène, caitale de l'île. Il prenait pour prétexte de cette uerre, que le prince de Lesbos donnait retraite ans ses ports aux chevaliers de Rhodes, et même ıx armateurs génois et catalans, qui troublaient navigation, et ruinaient le commerce des urcs.

Le Grand-Maître, qui entretenait une alliance roite avec le prince de Lesbos, lui envoya austôt un corps considérable de chevaliers qui se tèrent dans la place. Il leur en laissa la défense, à des armateurs génois et catalans, qui se ouvèrent dans le port. Lucio Gattilusio, son ousin, partageait le commandement et la dénse de la place avec l'archevêque de Mitilène; endant que ce petit souverain, prince peu guerer et ennemi des périls, se renferma, ou pour ieux dire se fut cacher dans le château, comme ans l'endroit le plus sûr et le moins exposé, les ssiégeants et les assiégés, dans l'attaque et dans ı défense, donnèrent toutes les marques qu'on ouvait souhaiter de leur courage. Les Turcs, acoutumés de passer de conquête en conquête,

souffraient impatiemment qu'un petit prince osât arrêter les armes de leur invincible empereur. Ils se précipitaient dans toutes les attaques : un grand nombre y périt. Mahomet éprouva la différence qu'il y avait entre un chevalier de Rhodes et un soldat turc. Les chevaliers ne lui donnaient point de repos, et par des ruisseaux de sang qu'ils faisaient couler dans toutes leurs sorties, ils firent craindre au visir qui commandait au siége, sous les ordres de Mahomet, que ce prince, plein de la plus haute valeur, et qui s'exposait souvent, n'y pérît lui-même. Comme rien n'était plus cher au général que la conservation de son maître, le sage ministre, sous prétexte de donner ses ordres pour de nouveaux secours, l'engagea de repasser en terre ferme, où il lui envoyait jour par jour une relation exacte de ce qui se passait dans ce siége.

La vigoureuse résistance des chevaliers et des armateurs chrétiens, ne lui permettant pas d'espérer un prompt succès, il tenta la voie de corruption, qui lui réussit mieux que celle des armes. Il s'adressa au gouverneur de la ville, du même nom et du même sang que le prince, et lui promit de la part de Mahomet, de lui laisser la souveraineté de l'île, s'il voulait faciliter la prise de Mitilène, et s'engager à ne souffrir jamais dans les ports de l'île, ni chevaliers, ni armateurs chrétiens.

Lucio Gattilusio ne pouvait pas ignorer que Mahomet ne devait la plupart de ses conquêtes qu'à sa foi promise, et presque toujours violée

mais le faible Grec, ébloui par l'éclat d'une couronne, se laissa séduire par les promesses magnifiques du visir. Le traître lui livra une porte qu'il défendait ; les Turcs y entrèrent en foule, et massacrèrent les chevaliers, qui, quoique abandonnés par les Grecs, se firent tous tuer les armes à la main. Plusieurs armateurs eurent un sort pareil ; d'autres, sur l'espoir de la vie qu'on leur promit, furent faits prisonniers. Le traître, pendant ce tumulte, courut au château, et avec une frayeur étudiée, représenta au prince qu'il était à la veille d'être forcé, s'il ne se disposait à capituler : le faible prince de Lesbos lui en laissa le soin. Mahomet, qui n'était pas éloigné, sur les avis qu'il reçut de son visir, accourut pour recueillir la gloire et le fruit de sa négociation : le traître fut arrêté ; il promit au prince, en échange de son île, d'autres terres dans la Grèce, et on convint qu'il se rendrait à Constantinople pour traiter de cet échange. Le prince de Lesbos s'y rendit avec son parent, dont il ignorait la perfidie.

Mahomet ne les traita pas mieux qu'il avait fait de l'empereur de Trébisonde. Pour préliminaire de la négociation, on ne leur laissa que le choix de changer de religion, ou de la mort. Les deux Gattilusio furent asez lâches pour renoncer à la foi : ils se flattaient au moins par leur apostasie, d'avoir conservé leurs jours ; mais Mahomet chercha un autre prétexte pour s'en défaire. Ce prince, dont la cruelle politique était de faire périr tous ceux qui pouvaient avoir de justes prétentions

sur les pays dont il s'était emparé, fit un crime aux deux Gattilusio d'une promenade, comme s'ils eussent voulu s'échapper, et sortir de ses Etats sans sa permission : et là-dessus, il leur fit couper la tête. Il traita encore plus cruellement les armateurs chrétiens qui avaient défendu Mitilène, et qui, sur l'assurance que le visir leur avait donnée de la vie, s'étaient rendus aux Infidèles. Le sultan, malgré la parole de son visir, les avait fait arrêter ; et pour intimider leurs semblables, il les fit scier par la moitié du corps, et il ordonna qu'on en abandonnât les membres aux chiens et aux animaux carnassiers.

Le Grand-Maître regarda ces cruels supplices comme des avant-coureurs de la guerre que Mahomet porterait, la campagne prochaîne, dans l'île de Rhodes. Ce fut pour s'y préparer, qu'il envoya en Europe une citation générale adressée à tous les chevaliers, avec des ordres particuliers aux receveurs de se trouver à Rhodes pour assister au chapitre qu'il y avait convoqué, et d'y apporter les annales et les responsions dont ils étaient comptables au trésor commun.

Ces officiers, en conséquence de ces ordres supérieurs, pressèrent plusieurs Commandeurs de satisfaire à ce qu'ils devaient ; mais la plupart, ceux surtout d'Italie et d'Arragon, cherchèrent différents prétextes pour éluder le payement qu'on exigeait d'eux si justement. Les uns prétendaient que leur imposition était excessive ; d'autres se plaignaient du Grand-Maître, comme d'un vieillard toujours tremblant aux moindres

mouvements de Mahomet, et qui, sous prétexte d'une guerre imaginaire, non content de les fatiguer par des voyages de long cours, cherchait encore à les épuiser par des taxes exhorbitantes. Ces plaintes furent portées au pape Paul II, et appuyées par les rois de Naples, d'Arragon, et par le doge de Venise.

Le roi d'Arragon surtout pressait le souverain pontife de le faire venir à Rome, pour rendre raison de sa conduite. L'animosité de ce prince était fondée sur ce que ce Grand-Maître, ayant retenu la châtellenie d'Emposte, dont il était en possession quand il parvint au magistère, lui redemandait différentes terres de cette grande commanderie, dont il s'était emparé à titre de bienséance. Tous ces princes, par différents motifs, obtinrent du pape que le chapitre général qui était convoqué à Rhodes, se tiendrait à Rome. C'était, pour ainsi dire, livrer le Grand-Maître à ses ennemis, et ce qui était plus fâcheux, par cette nouvelle citation et ce changement, on exposait l'île de Rhodes à toutes les entreprises de Mahomet. Le Grand-Maître pouvait se servir d'une aussi juste raison, et alléguer, pour éviter ce voyage, la nécessité où il était de défendre en personne les États dont la Religion lui avait confié la souveraineté ; mais n'écoutant que l'obéissance qu'il devait au souverain pontife, il se rendit à Rome en diligence : l'ouverture du chapitre se fit peu après. Le Grand-Maître, soutenu des plus anciens Commandeurs et des plus gens de bien, n'eut pas de peine à faire comprendre au pape que les

plaintes qu'on lui avait faites, n'avaient point d'autre fondement que le libertinage de quelques mauvais religieux, auxquels même de grands biens ne suffisaient pas pour fournir à un grand luxe : et, pour faire cesser les plaintes du roi d'Arragon, il remit en même temps à la Religion et au chapitre la châtellenie d'Emposte, qu'il n'avait retenue après son élection à la Grande-Maîtrise, que pour pouvoir fournir à la construction de la forteresse de Saint-Nicolas.

Ces marques de désintéressement couvrirent de confusion ses ennemis : le pape lui-même eut honte de s'en être laissé surprendre et de les avoir écoutés. Pour réparer le tort qu'il avait fait au Grand-Maître, il le combla en particulier de caresses, et il affecta même en public de lui donner des marques de considération, qui étaient si justement dues à son mérite, et au rang qu'il tenait parmi les princes chrétiens. Le chapitre, de son côté, fit contre les désobéissants des règlements très sévères, qui furent approuvés par le Saint-Siège. Le Grand-Maître se disposait à les porter lui-même à Rhodes ; mais une pleurésie qui le surprit à Rome, termina sa vie ; et l'opinion commune fut que les peines et les chagrins que de mauvais religieux lui avaient causés, avaient avancé ses jours. Le pape voulut qu'il fût enterré dans l'église de St-Pierre ; on n'y oublia rien de la pieuse magnificence qui pouvait orner ses funérailles : et par un décret du chapitre, on mit dans son épitaphe, que ce Grand-Maître s'était également distingué par sa piété, par sa

charité, et par sa capacité dans le gouvernement.

Le chapitre général procéda ensuite à une nouvelle élection : les suffrages se trouvèrent partagés entre Frère Raimond Ricard, de la langue de Provence, et Grand-Prieur de Saint-Gilles ; et Frère *Jean-Baptiste des Ursins*, Prieur de Rome. Le mérite et les qualités personnelles de ce dernier, soutenues par le crédit de sa famille, lui firent donner la préférence. Cependant il ne l'emporta sur son concurrent, que d'une voix : ce qui pourrait faire présumer que dans tout autre endroit qu'à Rome, la pluralité des suffrages ne se serait pas trouvée de son côté.

Le nouveau Grand-Maître, après avoir reçu la bénédiction du pape, se rendit en diligence à Rhodes, où l'ambition et les forces de Mahomet faisaient toujours craindre quelque surprise. Il y fit venir par une citation particulière les plus braves chevaliers, et ceux de chaque langue qui avaient le plus d'expérience. On y vit bientôt arriver Frère Bertrand de Cluys, Grand-Prieur de France, Frère Jean de Bourbon, Commandeur de Boncourt; Frère Jean de Sailly, Commandeur de Fieffes; Frère Jean Wulnet, Commandeur d'Oison, et Frère Pierre d'Aubusson, un des plus grands capitaines de l'Ordre, habile surtout dans cette partie de l'art militaire qui concerne les fortifications, et que le Grand-Maître fit surintendant de celles de l'île. Ce fut par son conseil et par ses soins qu'on creusa et qu'on élargit les fossés de la ville, et qu'on éleva, du côté de la mer, une muraille qui avait cent

toises de longueur, six de hauteur et une d'épaisseur.

Cette précaution était d'autant plus nécessaire, qu'on apprit depuis que le sultan aurait ouvert la campagne par le siége de Rhodes, s'il n'avait été retenu à Constantinople par une maladie dangereuse. La peste étant survenue en même temps dans cette capitale de l'empire turc, il fut obligé de différer pour quelque temps cette entreprise. Mais pour ne pas laisser les chevaliers en repos, il mit en mer trente galères chargées d'infanterie, et dont le commandant eut ordre de faire des descentes dans les endroits de l'île les moins défendus, d'en enlever les habitants, et d'y mettre tout à feu et à sang. Le Grand-Maître, averti de cet armement, le rendit inutile par sa sage conduite et la valeur des chevaliers. Il y avait alors dans cette île plusieurs châteaux situés de distance en distance, et qui en temps de guerre servaient de retraite aux habitants de la campagne. On comptait parmi ces places fortes, les châteaux de Lindo, de Feracle, de Villeneuve, de Catauda, d'Arcangel et de Tiranda. Les paysans eurent ordre de s'y retirer avec leurs bestiaux; et les chevaliers, partagés en différents corps de cavalerie, ayant laissé débarquer les Turcs, tombèrent sur ceux qui s'étaient avancés dans le pays, en tuèrent un grand nombre, firent plusieurs prisonniers, et forcèrent les autres à chercher leur salut dans la fuite et à se rembarquer.

Mahomet fut au désespoir de cette défaite;

ce prince, dont toute la vie jusqu'alors n'avait été ; pour ainsi dire ; qu'une campagne continuelle, donna aussitôt des ordres pressants pour un nouvel armement de terre et de mer. On ne doutait point que ces apprêts extraordinaires ne regardassent l'île de Rhodes, ou celle de Négrepont, dont les Vénitiens étaient alors les maîtres. Dans cette incertitude, ces habiles républicains, qui avaient en vue de se prévaloir du secours de l'Ordre, envoyèrent des ambassadeurs au Grand-Maître et au conseil, pour y proposer une ligue offensive et défensive contre leur ennemi commun. Rien en apparence n'était plus convenable pour les uns et pour les autres ; mais quand on vint à approfondir les conditions de ce traité, on fut bien surpris à Rhodes, d'apprendre que les Vénitiens, pour préliminaire, demandaient que la Religion se mît sous la protection et la dépendance de leur république, et que la Religion à l'avenir ne pût rien entreprendre sans ses ordres. Le Grand-Maître rejeta avec une juste indignation le projet d'une ligue qui, sous le nom d'alliance, aurait établi une véritable servitude : et si des historiens célèbres n'en faisaient mention, on aurait peine à croire qu'un corps aussi sage que le sénat de Venise, eût été capable de faire une proposition si odieuse à un Ordre composé de la plus illustre noblesse de la chrétienté, et qui avec ses seules forces, résistait depuis si longtemps à celles des Sarrasins et des Turcs. Mais quoique cette ligue particulière n'eût point lieu, on n'eut pas plus tôt

appris à Rhodes que les armées de Mahomet avaient investi l'île et la ville de Négrepont, que le Grand-Maître se croyant obligé par sa profession de défendre tous les États des princes chrétiens, envoya des galères armées au secours des Vénitiens. Le chevalier de Cardonne commandait cet armement; et le Commandeur d'Aubusson, fort habile dans l'attaque et la défense des places, fut mis à la tête d'une troupe de braves chevaliers, qui avaient ordre de tâcher de débarquer dans l'île et de se jeter dans la ville assiégée.

L'île de Négrepont portait anciennement le nom d'Eubée : son circuit est d'environ trois cent soixante milles; sa plus grande largeur de quarante, et la moindre de vingt; et elle communique avec la terre ferme de Béotie, par un pont qui traverse l'Euripe. Les Athéniens appelaient sa capitale Chalcide; mais depuis elle prit le nom général de l'île. Jean Bondumiero et Louis Calbo, son lieutenant, nobles Vénitiens, y commandaient pour la république; et Paul Erizzo, autre noble Vénitien, qui venait d'y exercer la charge de provéditeur, voyant les approches de l'ennemi, résolut généreusement d'y demeurer, quoique le temps de son service fût expiré. Mahomet, avant que de porter ses armes dans l'île de Rhodes, voulut attaquer celle de Négrepont, d'où les chevaliers eussent pu tirer du secours.

(1470) Ce prince belliqueux, suivi d'une armée de six-vingt mille combattants, arriva sur le

rivage de l'Euripe dont il passa le trajet sur un pont de bateaux qu'il y fit construire, en même temps que sa flotte, composée de trois cents voiles, s'en approcha sous la conduite du visir Machmut. Il y eut trois attaques principales, où d'abord il périt un grand nombre de Turcs, mais un traître leur ayant indiqué un endroit des murailles qu'ils avaient négligé, et dont les défenses étaient vieilles et tombaient en ruine, les Infidèles y pointèrent leur artillerie, et firent tomber un grand pan de murailles. Les assiégés firent donner avis du péril où ils étaient exposés, au général Canalé, qui commandait la flotte de la république. Les galères de la Religion l'avaient joint : la flotte chrétienne s'avança aussitôt à la vue du camp ennemi : elle avait le vent et les courants favorables, et on avait résolu dans le conseil de guerre, d'insulter le pont qui traversait l'Euripe, pour couper aux Turcs la communication avec la terre ferme, et les priver par-là des convois qu'ils en tiraient. Toute la flotte demandait le combat avec de grands cris, et les chevaliers de Cardonne et d'Aubusson surtout, pressaient Canalé d'avancer. Mais ce commandant ayant jeté par hasard les yeux sur son fils unique, qui paraissait effrayé du péril, après avoir balancé quelque temps entre l'attaque et la retraite, tourna honteusement la proue; et à force de voiles et de rames, s'éloigna des Infidèles et abandonna les assiégés, à qui il ne resta aucune espérance de secours.

Le sultan profita de leur consternation; ses

troupes le lendemain montèrent à l'assaut, et forcèrent l'endroit de la muraille que son artillerie avait abattu. Ils n'y entrèrent cependant que sur les corps de Bondumiero, de Calbo et des principaux officiers de la garnison, qui se firent tuer sur la brèche. Le provéditeur Erizzo disputa le terrain pied à pied, et par des retirades faites de rue en rue; se voyant forcé de tous côtés, il gagna encore le château, où il se défendit avec beaucoup de courage; mais enfin manquant de vivres et de munitions de guerre, et la plupart de ses soldats étant blessés, il fut obligé de capituler. Il ne voulut pourtant point ouvrir les portes du château, qu'il n'eût pour assurance de sa vie la parole expresse du sultan. Ce prince jura par sa tête, que celle d'Erizzo serait en sûreté; mais se voyant maître de sa personne, il le fit scier par le milieu du corps; et ajoutant la raillerie à la cruauté et à la perfidie, il disait: « Qu'à la vérité il avait donné « à Erizzo assurance pour sa tête; mais qu'il « n'avait jamais entendu épargner ses flancs. »

Ce brave Vénitien avait avec lui Anne Erizzo sa fille, jeune personne d'une beauté singulière. Son père craignant qu'elle ne devînt la proie du soldat insolent, conjura ses bourreaux de la faire mourir avant lui; mais on lui répondit qu'elle était réservée au sultan. On la conduisit à ce prince, qui, charmé de sa beauté, lui offrit de la faire régner sur son cœur et sur son empire. La sage Vénitienne lui répondit avec une modeste fierté qu'elle était chrétienne et vierge, et qu'elle

abhorrait plus que la mort les débauches de son sérail et les douceurs empoisonnées de ses promesses. Mahomet employa inutilement toutes sortes de moyens pour la séduire : on lui porta de sa part des pierreries et des habits magnifiques qu'elle rejeta avec un noble mépris. Mahomet, plus susceptible d'orgueil que de sensualité, irrité de sa résistance, changea son amour en haine ; dans les noirs transports de sa fureur, d'un coup de cimeterre il lui sépara la tête du corps, et remplit les vœux de cette héroïne, qui par le sacrifice d'une vie courte et d'une beauté fragile, acquit une gloire et une félicité immortelles.

Il serait difficile d'exprimer toutes les cruautés qui furent exercées à la prise de Négrepont. L'île fut bientôt remplie de carnage et d'horreur ; le soldat turc, à l'exemple et sous les yeux de son souverain, se faisait un mérite de sa fureur et de son emportement : surtout on ne fit aucun quartier aux chrétiens Latins ; le sultan, irrité d'avoir vu dans la flotte vénitienne les galères de la Religion, envoya à Rhodes déclarer la guerre à feu et à sang, et jura de tuer de sa main le Grand-Maître, et d'exterminer tous les chevaliers qui tomberaient en sa puissance.

Ces menaces n'empêchèrent pas la Religion de continuer dans la suite de fournir de puissants secours aux Vénitiens. La flotte de cette république était alors commandée par le fameux Mocenigo, qui avait pris la place du timide Canalé. Les galères de la Religion l'ayant joint, on alla

de concert assiéger Attalie, ville célèbre sur les côtes de la Pamphilie, qu'on nomme aujourd'hui Satalie. Le provéditeur Sorano fut commandé d'abord pour rompre la chaîne qui fermait le port, et il s'en acquitta avec beaucoup de courage et de succès. Les vaisseaux chrétiens y entrèrent ; on pilla ensuite le faubourg de deux enceintes dont la ville était fortifiée. On emporta la première; mais les murailles de la seconde se trouvèrent plus hautes que les échelles qu'on avait préparées pour l'escalade. Le général des galères de la Religion, et plusieurs braves chevaliers ayant été tués dans cette attaque, le général vénitien la fit cesser, malgré les cris d'une vieille femme chrétienne, esclave dans Satalie, qui du haut de la muraille appelait les chrétiens, et leur représentait le petit nombre et la faiblesse des assiégés. On rapporte que saisie de douleur d'entendre sonner la retraite, elle se précipita du haut de la muraille dans les fossés, d'où les Vénitiens l'enlevèrent toute brisée de sa chute, et prirent soin de sa sépulture. Les chrétiens repoussés, allèrent décharger leur colère dans la campagne, et après le dégat ordinaire en pays ennemis, ils revinrent à Rhodes. Ils y trouvèrent un ambassadeur d'Ussum-Cassan, roi de Perse, appelé Azimamet, qui, outre ses domestiques, était accompagné de plus de cent gentils-hommes persans.

Pour l'intelligence de la négociation dont il était chargé auprès du Grand-Maître, et des autres princes chrétiens ennemis de Mahomet, il

faut savoir qu'après la perte de Négrepont, les Vénitiens avaient formé une puissante ligue contre le Turc, dans laquelle étaient entrés le pape Paul II, le roi d'Arragon, Ferdinand, roi de Naples, l'Ordre de St-Jean de Jérusalem, et la république de Florence. Outre ces secours, les Vénitiens, pour susciter de tous côtés des ennemis au sultan, avaient envoyé jusqu'en Perse un ambassadeur appelé Cathérini Zéno, pour solliciter Ussum-Cassan d'arrêter par d'utiles diversions les armes d'un prince ambitieux qui menaçait tout l'Orient de ses chaînes. Ce prince n'avait pas besoin d'être éclairé sur ses véritables intérêts; il y avait longtemps qu'il souffrait impatiemment les conquêtes de Mahomet. Nous avons dit qu'il était déjà entré dans une ligue contre le Turc avec plusieurs États chrétiens; mais les fatales discordes de ses confédérés et l'impétuosité de Mahomet, avaient fait perdre jusqu'alors le fruit de ces magnifiques alliances, qui avaient plus d'éclat que de solidité. Il ne laissa pas d'écouter avec plaisir les nouvelles propositions que lui fit l'ambassadeur vénitien.

Ussum-Cassan, ou Ussum-Hassan; c'est-à-dire Uzum *le Long*, ainsi appelé à cause de la grandeur de sa taille, était le sixième prince des Turcomans, de la dynastie d'Akconjonlû, ou du *Mouton blanc*. Il commença ses conquêtes par usurper les Etats de son frère Géhangir, dont il sut se défaire : dans la même année, il s'empara de ceux de Géhanchah, prince de la dynastie du *Mouton noir*, qu'il fit périr avec toute sa fa-

mille. Il ne traita pas mieux Abousaïde, petit-fils de Tamerlan, sur lequel il conquit toute la Perse.

Quoique ce prince fît profession de la secte musulmane, soit qu'il en reconnût la fausseté, soit que l'intérêt de son Etat fût sa première religion, il ne faisait point scrupule de s'unir avec les Chrétiens : il n'avait envoyé son ministre que pour reconnaître les forces des princes alliés. Cet ambassadeur avait été reçu par le Grand-Maître avec tous les honneurs et la magnificence dus à son caractère : on le combla de caresses et de présents. La noblesse Persane qui l'accompagnait, était régalée tous les jours par les principaux chevaliers de l'Ordre ; et pour lui donner bonne opinion des forces de la ligue, on lui en fit voir tour à tour les troupes de terre et de mer, rangées en ordre de bataille, et avec tous les mouvements qui se pratiquent dans de véritables combats.

Azimamet, dans une audience qu'il eut du Grand-Maître et des principaux capitaines de la ligue, leur dit que le roi son maître avait pris sur Mahomet la forte place de Torate, dans la petite Arménie ; qu'il se préparait à continuer ses conquêtes ; que les Persans, à la vérité, étaient invincibles par leur cavalerie, la première du monde ; qu'ils ne manquaient ni d'hommes, ni de chevaux, ni de lances, ni de sabres ; mais qu'on ignorait encore dans son pays l'usage des armes à feu, et que leur roi son maître l'avait envoyé pour demander aux princes chrétiens des

fondeurs et d'excellents canonniers pour s'en servir contre les Turcs : ce qui lui fut promis ; et le Grand-Maître lui ayant donné une escadre de galères, il fut conduit à Venise, où le traité fut conclu. A son retour, le sénat le fit accompagner par cent officiers d'artillerie, avec des fondeurs et d'habiles armuriers, qui fournirent depuis les armées de Perse d'un train complet d'artillerie, et d'un nombre infini d'arquebuses.

Il n'était guère possible qu'une ambassade d'un si grand éclat pût être cachée à Mahomet. Ce prince en pénétra bientôt les motifs, et pour faire échouer cette négociation, il dépêcha un ambassadeur au roi de Perse, pour représenter le tort qu'il faisait à sa gloire, de s'unir avec des infidèles contre un prince de sa religion. Mais le Persan, peu en prise à de pareils scrupules, ne fit pas beaucoup d'attention aux reproches de Mahomet; et trouvant son intérêt dans la ligue, il y persista constamment, sans même que de mauvais succès l'en pussent détacher. Mahomet, aigri de la fermeté de ce prince, lui déclara la guerre, et il alla en personne, à la tête d'une armée composée de cent quatre-vingt-dix mille hommes, l'attaquer au milieu de ses Etats. Avant que de partir de Constantinople, il y laissa le prince Zizim, le dernier de ses enfants, avec un bon conseil, pour avoir soin du gouvernement : mais en passant à Amasie, il y prit Bajazet, frère de ce jeune prince ; et Mustapha, l'aîné de tous, qui commandait sur la frontière de Caramanie, le vint joindre avec les troupes de son gouverne-

ment. Ce jeune prince, l'année précédente, avait défait en bataille rangée, une armée d'Ussum-Cassan. Mahomet voulant profiter de cette victoire, et de la consternation des Persans, s'avança jusqu'aux bords de l'Euphrate. Son dessein était de passer ce fleuve pour pénétrer dans la Perse; mais il découvrit de l'autre côté Ussum-Cassam, qui accompagné de trois princes, ses enfants, et à la tête d'un grand corps de cavalerie, composé de quarante mille chevaux, se disposait à lui en disputer le passage. Jamais deux maisons royales ne s'étaient vues dans une plus glorieuse concurrence. L'Euphrate, vis-à-vis de l'endroit où les deux armées étaient postées, se partageait en plusieurs branches: il y en avait quelques-unes de guéables. Les Turcs s'abandonnent dans le fleuve pour les gagner; mais la marche continuelle des chevaux qui remuent les sables d'un gué, fait un gouffre qui abîme tout. Pour comble de malheur, ceux qui peuvent approcher des bords de ce fleuve, les trouvent escarpés par la précaution du roi de Perse. Epuisés du travail, et ne pouvant combattre de pied ferme sur des sables mouvants, ils se voient en butte aux flèches des Persans, sans pouvoir venger leur mort. Plusieurs se noient; les courants en emportent d'autres. Plus de douze mille hommes périrent dans cette entreprise, et le furieux Mahomet, désespéré de ce mauvais succès, est contraint à la fin de faire sonner la retraite.

Comme les Persans avaient enlevé les vivres et les fourrages de ces cantons, il fallut que les

Turcs regagnassent leur frontière. Il ne manquait rien à la gloire du Persan, s'il eût su se borner à cet avantage. Mais entraîné par les conseils audacieux des jeunes princes ses enfants, il passa l'Euphrate, et poursuivit son ennemi ; il le trouva puissamment retranché. On en vint bientôt aux mains : chacun se mêle : tout combat, le prince comme le simple soldat. La victoire passa plus d'une fois dans l'un et l'autre parti. Le jeune Mustapha, fils aîné de Mahomet, la fixa enfin dans celui du sultan : il défit un grand corps de Persans, commandé par le prince Zeinel, fils d'Ussum-Cassan, qui y fut tué. Pendant que Mustapha poursuivait les fuyards, il envoya la tête du prince persan à Mahomet, comme les gages de la victoire ; elle se déclara absolument contre les Persans depuis la mort de Zeinel : toute leur armée fut dissipée, et chercha son salut dans les montagnes voisines. Au milieu de la joie que causait à Mahomet un si glorieux succès, on vint lui dire qu'on ne savait ce qu'était devenu Mustapha. Le sultan sentit vivement qu'il était père : il frémit, et détestait une si funeste victoire, lorsque les cris des soldats lui annoncèrent peu après le retour de ce jeune prince. Dans les premiers transports de joie, il court avec empressement au-devant de lui, l'embrasse tendrement, quoique tout couvert de sang et de poussière. Il voulut même lui présenter de sa main une tasse de sorbec : mais Mustapha fit une douce expérience dans cette occasion, que de tous les rafraîchissements, il n'y en avait point de plus

propre à essuyer la sueur et les fatigues du combat, qu'une victoire qu'on y vient de remporter.

Cependant ce jeune prince, le compagnon des travaux et de la gloire de son père, l'appui de son trône et l'espérance de ses sujets, au milieu de tant de lauriers, se vit, un an après, frappé de la foudre. Achmet Géduc, un des principaux pachas de la Porte, avait une femme d'une rare beauté. Le jeune sultan eut le malheur de la rencontrer. Epris d'une passion soudaine, et se croyant au-dessus des lois, il s'emporta jusqu'à la ravir à son époux. Achmet en est bientôt averti; outré de cette insulte, il court au sérail, se jette aux pieds de Mahomet, s'arrache la barbe, déchire sa veste et son turban, et par ses cris et ses larmes, apprend au sultan le malheur de sa femme ou plutôt le sien.

Mahomet avait déjà de l'inquiétude au sujet de l'humeur fière et hautaine de son fils : mais pour ne pas s'abaisser jusqu'à blâmer cette violence devant un de ses sujets; il dissimule son ressentiment, et regardant avec mépris le pacha : « Ta « femme et toi, lui dit-il, n'êtes-vous pas mes es- « claves, et trop honorés de contribuer à la sa- « tisfaction de mes enfants? » Il le renvoya avec une si dure réponse : mais en même temps il manda Mustapha, et avec cet air qui faisait trembler les plus grands de sa cour, il lui fit des reproches sanglants, le chassa de sa présence; ayant appris que ce jeune prince était sorti du sérail plein d'indignation, et en murmurant d'un traitement si dur, trois jours après il l'envoya étrangler. Quoi-

ue ces événements se soient passés dans l'intervalle de deux années, je les ai rapportés de suite, r la liaison qu'il y a entre eux, et pour la commodité du lecteur.

L'ordre des temps nous devrait faire reprendre narration par la ligue du Persan avec le Grand-aître et les autres princes chrétiens; mais comme tte matière n'entre qu'indirectement dans no- histoire, nous nous contenterons de remarer que cette guerre entre deux princes si issants; et qui disputaient de l'empire de sie, dura plusieurs années, et suspendit ntreprise que Mahomet avait formée contre iodes.

Le Grand-Maître, dans cet intervalle, renoula ses soins pour la conservation de la ville de toute l'île. Par son ordre, et de l'avis du nseil, d'anciens chevaliers en visitèrent toutes places, et les autres îles qui dépendaient de Religion. Ce fut dans ce même temps qu'il tint Rhodes un chapitre général, la ressource la us sûre pour la manutention, ou pour le rétaissement de la discipline régulière. C'était dans grandes assemblées qu'on travaillait avec in, et sans égard pour personne, à la cor-ction des mœurs; et on peut dire que sans les quentes convocations des chapitres, l'Ordre, milieu du tumulte des armes, ne se serait nais conservé si longtemps, sans ce premier prit de piété et de désintéressement qui ne distinguait pas moins que son courage et sa re valeur.

Quoique la puissance de tant de souverains qui étaient entrés dans la ligue tînt en respect Mahomet, cependant ce prince avait des armées si nombreuses, que les chevaliers de Rhodes, de peur d'en être surpris, se tenaient sans cesse sur leurs gardes. On ajouta encore de nouvelles fortifications aux anciennes ; on fit construire sur le rivage de la mer deux tours du côté de Limonia, et une troisième qui regardait le village de Sainte-Marthe. Le Commandeur d'Aubusson, devenu Grand-Prieur d'Auvergne par la mort du chevalier Cotter, conduisait ces ouvrages avec une attention digne de son zèle et de sa capacité; rien n'échappait à sa vigilance. Le Grand-Maître et la Religion écoutaient ses avis comme des lois : il était, pour ainsi dire, l'âme et le premier mobile du conseil ; lui seul était ordinairement chargé de l'exécution des projets qu'il avait proposés : guerre, finances, fortifications, tout passait par ses mains. On le voyait environné en tout temps d'officiers, d'artisans et d'ouvriers, sans que le nombre et la différence des affaires l'embarrassassent : son zèle pour le service de l'Ordre, l'étendue et la facilité de son esprit suffisaient à à ces différents emplois.

(1476) Le Grand-Maître, dans un âge avancé, et toujours infirme, avait bien besoin de ce secours; il y avait près d'un an qu'il était tombé malade, et il ne faisait plus que languir : une hydropisie termina enfin ses jours. Il mourut le huitième de juin de l'année 1476. On procéda à l'élection de son successeur : Frère Raimond de

Richard, Grand-Prieur de Saint-Gilles, qui avait concouru dans l'élection précédente avec ce dernier Grand-Maître, fut choisi pour présider à celle de son successeur; et ce fut ce Grand-Prieur qui, après les cérémonies ordinaires, annonça à l'assemblée que tous les suffrages des électeurs s'étaient réunis dans la personne de Frère *Pierre d'Aubusson*, Grand-Pieur d'Auvergne, seigneur issu des anciens vicomtes de la Marche, et d'une des plus illustres maisons de France. On peut dire qu'avant même son élection à la Grande-Maîtrise, il était déjà Grand-Maître par les vœux de tous les chevaliers, et même du peuple, qui aux premières nouvelles qu'il en eut, fit éclater par des feux publics cette joie pure et sincère qui part du cœur, et que la politique ou la servitude n'ont jamais su contrefaire. Un si heureux choix rassura les plus timides, et on ne craignit plus Mahomet, quand on vit d'Aubusson chargé du gouvernement et à la tête des affaires.

Sa conduite justifia de si heureux préjugés : il employa son autorité pour faire exécuter tous les projets qu'il n'avait proposés auparavant que comme simple membre du conseil. Par ses ordres on fit forger une grosse chaîne de fer, dont on ferma le port; pour empêcher les descentes et les courses des pirates dans les autres endroits de l'île, il augmenta les tours et les forts qu'on avait construits le long des côtes, et de distance en distance. Il ne borna point ses vues et ses soins à la conservation de la seule île de Rhodes, il fit passer de puissants secours dans les autres îles qui

dépendaient de la Religion ; par le même zèle et la même attention, il envoya des ingénieurs au château de Saint-Pierre, qui sur ses mémoires et le plan qu'il leur remit, firent creuser les fossés si avant, que l'eau de la mer s'y répandant, les felouques et les brigantins de la Religion y entraient sans peine, et s'y trouvaient à couvert des Turcs et des corsaires. Pendant que ce digne souverain de Rhodes était occupé de sa défense, on vit arriver dans cette île Michel Salamon, envoyé de Lorédan, général des Vénitiens, qui venait réclamer un Chypriot appelé Riccio Marini, un des plus zélés serviteurs de Charlotte de Lusignan.

Nous venons de voir que la couronne de Chypre, qui depuis près de trois cents ans était dans la maison de Lusignan, avait été usurpée sur Charlotte de Lusignan, par son frère bâtard ; que l'usurpateur, pour s'assurer de la protection des Vénitiens, avait recherché en mariage une fille de la maison de Cornaro, et que le sénat pour se faire un droit, ou pour mieux dire des prétentions sur ce royaume, la lui avait accordée, et l'avait dotée comme fille de S. Marc. Pour avancer cette succession, on prétend que ce bâtard avait été empoisonné : un petit enfant qu'il laissa presque à la mamelle, ne lui survécut guère. Les Vénitiens, à titre de protection, firent passer de puissants secours dans cette île, et s'en rendirent bientôt maîtres sous le nom de la veuve du bâtard, à qui il ne laissèrent de reine que le nom, et de vains ornements.

Cependant Charlotte de Lusignan, l'unique et la seule héritière de cette couronne, conservait toujours de secrets partisans dans ce royaume. Il s'y fit plusieurs projets pour en chasser les Vénitiens, mais qui échouèrent par l'habileté et les forces des capitaines de cette république. Les chefs du parti de la reine Charlotte furent obligés d'abandonner l'île; chacun se réfugia où il crut trouver un asile et plus de sûreté. Riccio Marini, un de ces chefs, s'était retiré à Rhodes : ce fut le sujet de l'ambassade de Salamon : il vint le redemander au Grand-Maître, comme un séditieux et un rebelle : il lui présenta de la part du doge une lettre pleine de menaces, et l'envoyé de Lorédan ajouta avec hauteur, que la sérénissime république ayant adopté Catherine Cornaro, elle regarderait comme ses ennemis, ceux qui favoriseraient les partisans de Charlotte de Lusignan.

On n'était guère accoutumé à Rhodes à entendre des ambassadeurs parler avec tant de hauteur. Outre les services continuels que la Religion avait rendus à cette république, les chevaliers de Rhodes ne se croyaient inférieurs, ni en dignité, ni en forces, à des gentilshommes vénitiens : et les plus fiers de cette noble milice opinaient à renvoyer l'agent de Lorédan sans réponse.

Si le Grand-Maître s'était abandonné à ces premiers mouvements d'une inclination secrète, qui l'avaient autrefois attaché à la personne et aux intérêts de Charlotte de Lusignan, il eût répondu

à l'envoyé du général vénitien avec la même hauteur et ce courage qui lui était si naturel. Mais ce qui pouvait être considéré dans un chevalier particulier comme générosité, ne convenait plus à un souverain qui devait régler ses démarches par l'intérêt seul de son Etat : ainsi le Grand-Maître, pour ne pas attirer de nouveaux ennemis, à la veille de voir fondre toutes les forces de Mahomet sur l'île de Rhodes, tempéra tellement sa réponse, que sans rien accorder à l'envoyé des Vénitiens, et aussi sans les offenser par des discours trop fiers, il sut également maintenir les droits de sa dignité, et la liberté de ses Etats. Il lui dit que l'Ordre, suivant ses statuts, ne prenait point de parti dans les différends et dans les guerres qui naissaient entre les princes chrétiens; qu'il le chargeait de dire à son général, qu'on ne recevait à Rhodes ni séditieux ni rebelles, mais que comme il se pratiquait dans tout pays libre et souverain, on n'en chassait pas aussi ceux que des disgrâces particulières obligeaient de s'y réfugier, et qui y vivaient en gens d'honneur et en bon chrétiens : avec cette réponse, il congédia ce ministre.

A peine cet envoyé fut parti de Rhodes, qu'il y en arriva un autre de la part du soubachi ou lieutenant du gouverneur de Lycie, province voisine de l'île de Rhodes. Ce commandant Infidèle, dont la cruauté n'était retenue que par son avarice naturelle, avait actuellement dans ses prisons plusieurs chrétiens, et des sujets de la Religion : et comme il en perdait tous les jour

quelqu'un par les peines et la misère de l'esclavage, il résolut, contre l'usage de sa nation, de traiter de leur liberté. Mais on soupçonna que le voyage de cet envoyé n'était qu'un prétexte inventé par Mahomet pour reconnaître les fortifications de Rhodes. Cependant comme le Grand-Maître n'avait rien plus à cœur que la liberté de ses Frères, il entra volontiers en négociation : ce fut le sujet de plusieurs voyages que cet envoyé fit à Rhodes.

Le Grand-Maître, dans l'impatience de recouvrer ses chevaliers, et en même temps pour couper pied à tous ces voyages, aplanit les difficultés. Outre l'argent nécessaire pour la rançon des esclaves, qu'il fournit de ses propres deniers, il envoya des présents magnifiques au soubachi ; et quand le négociateur ramena ces chevaliers, sa récompense ne fut point oubliée. Le Grand-Maître les embrassa tous les uns après les autres : jamais une tendre mère, qui après une longue absence revoit dans ses bras un fils unique, ne fit éclater une joie plus vive. Ces chevaliers, de leur côté, baisaient ses mains, les mouillaient de leurs larmes, embrassaient ses genoux ; et par ces transports muets, mais qui se font si bien entendre au cœur, tâchaient d'exprimer leur reconnaissance : ils l'appelaient leur père et leur sauveur. Le Grand-Maître se défendait avec beaucoup de modestie de tous ces titres : « C'est à la « Religion, mes enfants, leur dit-il, que vous « devez ces marques de votre reconnaissance ; et « j'espère que vous vous en acquitterez avec

« votre valeur ordinaire contre les entreprises de « Mahomet qui nous menace tous les jours d'un « siége. »

Il en avait reçu des avis de différents côtés. L'Ordre n'avait point encore eu de Grand-Maître qui eût tant dépensé et si utilement en espions; il en entretenait jusque dans l'intérieur du sérail. C'était par leurs avis qu'il avait appris que les Vénitiens, à l'insu de leurs alliés, négociaient secrètement leur paix avec la Porte. Il savait d'ailleurs par la voix publique, que le roi de Perse, Ussum-Cassan, le plus puissant des ennemis de Mahomet, accablé d'années et des fatigues de la guerre, ne faisait plus que se tenir sur la défensive, sans rien entreprendre contre les Turcs. Il voyait que les princes chrétiens, selon leur immuable coutume, se déchiraient les uns les autres; que Mathias Corvin, roi de Hongrie, faisait une guerre sanglante à l'empereur Frédéric : d'où il concluait que Mahomet se prévalant de ces divisions, tournerait infailliblement ses armes l'année prochaine contre l'île de Rhodes.

Le Grand-Maître, pour n'être pas surpris, fit remplir les magasins de munitions de guerre et de bouche; et l'île de Rhodes se trouvant destituée pour sa défense d'un nombre suffisant de chevaliers, il convoqua le chapitre général; enfin, par une citation adressée aux Grands-Prieurs, il ordonna à tous les chevaliers de se rendre incessamment à Rhodes avec leurs armes, et dans l'équipage conforme à leur profession. On trouve dans l'histoire de Bosio, la copie en italien de cette

citation, dont l'original se conserve encore aujourd'hui dans les archives de Malte; et nous avons cru que les lecteurs ne seraient pas fâchés d'en voir ici un extrait.

« MES TRÈS CHERS FRÈRES,

« Au milieu des plus grands périls dont Rhodes est menacée, nous n'avons point trouvé de secours plus assuré que la convocation générale et une prompte assemblée de tous nos Frères. L'ennemi est aux portes, le superbe Mahomet ne met plus de bornes à ses projets ambitieux; sa puissance devient de jour en jour plus formidable : il a une multitude innombrable de soldats, d'excellents capitaines et des trésors immenses : tout cela est destiné contre nous. Il a juré notre perte; j'en ai des avis bien sûrs. Ses troupes sont déjà en mouvement; les provinces voisines en sont remplies, tout file du côté de la Carie et de la Lycie; un nombre prodigieux de vaisseaux et de galères n'attendent plus que le printemps et le retour de la belle saison, pour passer dans notre île. Qu'attendons-nous nous-mêmes? Ignorez-vous que les secours sont éloignés, ordinairement très faibles, et toujours incertains? Nulle ressource que dans notre propre valeur : et nous-sommes perdus, si nous ne nous sauvons nous-mêmes. Les vœux solennels que vous avez faits, mes Frères, vous obligent à tout quitter pour vous rendre à nos ordres. C'est en vertu de ces saintes

« promesses faites au Dieu du ciel, et au pied
« des autels, que je vous cite. Revenez incessam-
« ment dans nos Etats, ou plutôt dans les [vôtres :
« accourez avec autant de zèle que de courage
« au secours de la Religion. C'est votre mère qui
« vous appelle : c'est une mère tendre qui vous
« a nourris et élevés dans son sein, qui se trouve
« en péril. Y aurait-il un seul chevalier assez dur
« pour l'abandonner à la fureur des barbares ?
« Non, mes Frères, je ne l'appréhende point :
« des sentiments si lâches et si impies ne s'accor-
« dent point avec la noblesse de votre origine,
« et encore moins avec la piété et la valeur dont
« vous faites profession. »

Cette citation répandue dans toute l'Europe, excita le zèle et l'ardeur des chevaliers : tous travaillent avec empressement à leurs équipages. Pour avoir plus promptement de l'argent, on vend ses meubles, on loue et on afferme à vil prix les commanderies; chacun prend des mesures pour son départ et pour son passage ; et tous ne craignent rien tant que de n'arriver pas assez tôt à Rhodes. Quelques souverains édifiés de leur zèle, y envoyèrent différents secours : le plus considérable vint de la France. Louis XI, qui régnait alors, obtint du pape Sixte IV, un jubilé et des indulgences en faveur de toutes les personnes qui assisteraient les chevaliers. Ce jubilé produisit très promptement des sommes considérables, qui furent envoyées aussitôt en Orient, et qui par ordre du Grand-Maître, furent employées à construire de nouvelles fortifica-

tions, qu'il jugea à propos d'ajouter au château et aux boulevards de la ville de Rhodes.

Mahomet ne s'aperçut qu'avec chagrin qu'on eût pénétré ses desseins : pour empêcher que cette découverte ne mît en mouvement les princes chrétiens, et ne produisît à la fin quelque ligue redoutable, il tâcha, sous prétexte d'une négociation de paix avec le Grand-Maître, et par une ambassade d'un grand éclat, de ralentir le zèle de ceux qui se disposeraient à prendre les armes. Mais comme c'était le plus fier de tous les hommes, et qu'il ne voulait pas s'exposer à un refus de la part des chevaliers, il chargea de cette démarche le prince Zem ou Zizim, un de ses enfants, et Cheleby, son neveu, dont les gouvernements étaient voisins de Rhodes; et il leur ordonna de se servir pour cette négociation, d'un renégat grec, appelé Démétrius Sophian, dont il connaissait l'adresse et l'habileté.

Les deux princes turcs, en exécution des ordres qu'ils avaient reçus du Grand-Seigneur, envoyèrent à d'Aubusson une lettre remplie de sentiments d'estime pour sa personne et pour tous les chevaliers de son Ordre. Elle était même remplie de traits flatteurs, peu ordinaires dans le style des barbares; ces princes la finissaient par l'inviter à faire avec sa Hautesse une paix solide, et pour laquelle ils lui offraient leur médiation et leur crédit à la Porte.

Le Grec renégat fut chargé de cette lettre et de la négociation dont on prétend qu'il avait seul le secret, à l'insu même des deux jeunes princes.

Il se rendit à Rhodes, présenta au Grand-Maître sa lettre de créance; et quand il fallut entamer la négociation; il lui représenta que pour lui accorder une paix solide et durable, le Grand-Seigneur ne lui demandait qu'un léger tribut. Pour l'y déterminer plus facilement, il ajouta qu'afin d'obtenir un pareil traité, le sénat de Venise n'avait point fait de difficulté de s'engager à envoyer chaque année à la Porte huit mille ducats d'or; qu'il en serait quitte à bien meilleur marché, quoiqu'on ne pût, dit-il, acheter trop cher l'amitié d'un prince si puissant et qui faisait trembler tous les autres.

Le Grand-Maître avait déjà été averti par des espions qu'il entretenait à Constantinople, de l'ambassade du renégat, et qu'on ne s'en servait que pour l'endormir et le surprendre : ainsi, pour tourner à son avantage et contre Mahomet l'artifice que ce prince employait pour le tromper, il dissimula sagement la connaissance qu'il en avait. Il ne laissa même voir qu'une parfaite confiance aux paroles de l'ambassadeur, et il lui dit qu'il serait ravi de pouvoir parvenir à une paix solide avec le Grand-Seigneur. Mais il ajouta que son Ordre étant sous la protection particulière du souverain pontife des Chrétiens, et qu'ayant même de grands biens dans les Etats de la plupart des princes de l'Europe, il ne pouvait rien conclure sans leur participation : cependant qu'il ne croyait pas qu'ils s'opposassent à un traité qui établirait une paix solide entre les deux puissances; qu'il lui paraissait que le

conseil de son Ordre y consentirait aussi volontiers, mais que pour obtenir ce consentement des chevaliers, il ne fallait pas parler de tribut, dont le nom seul leur était si odieux ; qu'il allait néanmoins en écrire incessamment à Rome, et dépêcher des ambassadeurs dans toutes les cours de la chrétienté, et qu'il ne demandait que trois mois pour en avoir réponse.

L'habile Grand-Maître, dans la vue de procurer aux chevaliers qui étaient éloignés, le temps et la liberté du passage pour se rendre à Rhodes, ajouta avec une ingénuité apparente, que dans la disposition favorable où le Grand-Seigneur paraissait être de traiter de bonne foi avec son Ordre, il croyait qu'il était de l'intérêt des uns et des autres, et pour éviter de s'aigrir par de nouvelles entreprises, de faire une suspension d'armes et de rétablir entre leurs sujets la liberté du commerce, au moins pendant les trois mois qu'il avait demandés pour faire venir des réponses de l'Europe.

Le Grand-Maître, après cette conférence, et pour ne pas retenir plus longtemps dans Rhodes un renégat qu'il regardait comme un espion, le congédia, et il le chargea d'une lettre pour les deux jeunes princes ottomans, où après avoir répondu à leur civilité avec toute la politesse convenable, il ajoutait, conformément à ce qu'il avait dit à leur ambassadeur, qu'il ne pouvait conclure un traité de cette importance, sans la participation du pape et de la plupart des princes chrétiens.

L'ambassadeur, à son retour, rendit compte de la négociation aux deux princes ottomans. Il leur fit comprendre qu'il s'était aperçu que le Grand-Maître traiterait volontiers de la paix; mais que ce prince ne consentirait jamais à payer aucun tribut, et qu'il serait même désavoué de tout son Ordre s'il y consentait. Les deux princes, qui croyaient faire leur cour à Mahomet en avançant cette négociation, et qui la conduisaient de bonne foi, renvoyèrent l'ambassadeur avec ordre de changer le nom de *tribut* dans celui d'un *présent*, dont le prix et la valeur seraient réglés par les chevaliers mêmes. Ils le chargèrent en même temps de conclure une suspension d'armes pour le temps qu'avait exigé le Grand-Maître. Mais d'Aubusson, bien instruit qu'on ne cherchait par ces différentes propositions qu'à l'amuser, rejeta avec fermeté l'obligation d'un présent, et de tout ce qui pourrait avoir l'air de tribut; il demanda seulement le temps nécessoire pour apprendre les intentions du pape et des princes chrétiens, dans la vue de pouvoir faire venir des secours de l'Europe. Le Grec n'en ayant pu tirer autre chose, et pour tenir toujours la négociation ouverte, conclut avec lui cette suspension d'armes, et la liberté du commerce, qu'un second ambassadeur, qui vint à Rhodes de la part de Mahomet même, confirma.

Quoique ce prince, sur la confiance qu'il avait dans ses forces, conduisît ordinairement ses entreprises avec hauteur, il avait cru en cette occasion devoir se servir de ces détours et de

cette feinte négociation, afin d'en faire passer les nouvelles en Europe, et par le bruit d'une paix prochaine, que ses émissaires avaient soin de répandre, refroidir le zèle des princes chrétiens, et ralentir l'empressement des chevaliers : c'était là le but de ses artifices. Le Grand-Maître, de son côté, ne s'était laissé aller en apparence à écouter ses propositions, que pour faciliter le passage des chevaliers, et pour avoir le temps le ménager d'autres traités plus sûrs et aussi mportants, qui se négociaient actuellement à Rhodes.

Il y avait dans cette ville un envoyé du soudan l'Egypte et son favori, appelé Douan Diodar, qui était venu pour renouveler les anciens traiés de paix avec les chevaliers. On a pu voir dans e cours de cette histoire, que la Religion de aint-Jean, depuis son établissement, avait touours eu deux sortes d'ennemis, mahométans de eligion, et également redoutables. Les premiers taient les Arabes ou les Sarrasins d'Egypte, qui étaient emparés sur les Chrétiens, comme nous avons vu, de la Palestine, de la Phénicie et une partie de la Syrie. Les Turcs de la dynastie ttomanide, depuis la conquête de Rhodes faite ar les chevaliers, devinrent pareillement leurs nnemis déclarés : et quelquefois ces deux sortes ennemis, quoique jaloux les uns des autres, aient joint leurs forces contre un Ordre miliire qui, par ses flottes, troublait le commerce leurs marchands et les entreprises de leurs corires. Mais les forces de la Religion ne suffisant

pas pour résister en même temps à ces deux puissances, les Grands-Maîtres et le conseil avaient toujours recherché avec soin la paix avec une nation, quand ils étaient en guerre avec l'autre : par cette sage politique, ils balançaient leur pouvoir et tenaient leurs forces séparées.

Le bruit que Rhodes était menacée d'un siége étant passé en Egypte, fit craindre au soudan que Mahomet ne réussît dans son entreprise : voisin pour voisin, il aimait mieux le plus faible ; et pour ne rien laisser à craindre de sa part aux chevaliers, il avait envoyé à Rhodes son favori, pour y renouveler les derniers traités de paix. Le Grand-Maître en reçut les premières ouvertures avec d'autant plus de plaisir, qu'il vit bien que l'intérêt seul du soudan rendrait le nouveau traité durable.

Ainsi on entra en matière avec une confiance réciproque ; et après quelques conférences, on convint que les vaisseaux de la Religion ne troubleraient plus à l'avenir ceux d'Egypte dans leur commerce, et que les chevaliers ne souffriraient point que leurs sujets servissent de soldats, de pilotes, ou même de guides aux ennemis du soudan. Réciproquement le soudan promit de ne rien entreprendre contre les intérêts du Grand-Maître ; que les vaisseaux de la Religion seraient bien reçus dans tous ses ports ; que s'ils y étaient poursuivis par leurs ennemis, les Sarrasins seraient tenus de les défendre ; que quand les sujets du Grand-Maître, pour aller à la Terre-Sainte, passeraient sur les Etats du soudan, on n'en exige-

rait aucun droit ; que l'on ne retiendrait plus aucun esclave chrétien qui se trouverait avoir été affranchi par son patron ; et qu'à l'égard des autres esclaves chrétiens, on en pourrait faire l'échange contre des Sarrasins esclaves à Rhodes, et en donnant un Sarrasin pour un chrétien.

Le Grand-Maître fit un traité à peu près pareil avec le roi de Tunis, autre prince mahométan : on y ajouta seulement que la Religion pourrait prendre dans ses Etats, quand elle en aurait besoin, trente mille muids de blé, sans payer aucun droit de traite et de sortie.

Pendant ces différentes négociations, il arrivait à Rhodes des chevaliers de tous les endroits de la chrétienté; mais comme on en attendait encore un plus grand nombre, le chapitre fut différé jusqu'au 28 d'octobre, que le Grand-Maître en fit l'ouverture. « Généreux chevaliers, leur dit-il « voici enfin l'occasion de faire paraître votre « zèle et votre courage contre les ennemis de la « foi. Dans une guerre si sainte, c'est Jésus- « Christ lui-même qui sera votre chef; il n'abandonnera pas, mes Frères, ceux qui vont combattre pour ses intérêts. En vain Mahomet, ce « prince impie, et qui ne connaît point d'autre « divinité que sa propre puissance, se vante « d'exterminer notre Ordre. S'il a des troupes « plus nombreuses que les nôtres, ses troupes ne « sont composées que de vils esclaves qu'on « traîne par force dans les périls, et qui ne s'exposent à la mort que pour éviter la mort même, « dont ils sont menacés par leurs officiers : au

« lieu que je ne vois parmi vous que des gentils-
« hommes nés d'un sang illustre, élevés dans la
« vertu, déterminés à vaincre ou à mourir, et
« dont la piété et la valeur sont des gages sûrs de
« la victoire. »

Les chevaliers qui composaient l'assemblée; ne répondirent à un discours si touchant, que par les assurances de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de la Religion: afin que le service ne fût point retardé par la diversité du commandement et la lenteur des conseils, tout le chapitre conjura le Grand-Maître de se charger seul, et avec une autorité absolue, du commandement des armées et de l'administratrion des finances. C'était une espèce de dictature dont on jugea à propos de le revêtir pendant l'orage dont Mahomet menaçait l'Ordre. Le Grand-Maître, par modestie, voulait refuser un pouvoir si étendu et si peu ordinaire; il représenta que ces différents emplois seraient mieux remplis s'ils étaient partagés entre plusieurs chevaliers : mais tout le chapitre avait une si parfaite confiance dans sa capacité et dans le zèle qu'il avait fait paraître pour le bien de la religion, et on lui fit de si pressantes instances, qu'il ne put se dispenser de s'en charger.

Le premier usage qu'il en fit, fut de nommer quatre Capitaines-généraux, qu'on appelait en ce temps-là *Capitaines du secours*, et qui devaient commander chacun dans le quartier qui leur fut assigné. Il choisit pour ces emplois l'Hospitalier, l'Amiral, le Chancelier et le Trésorier de l'Ordre:

et le chevalier Rodolphe de Virtemberg, Grand-Prieur de Brandebourg, fut choisi pour général de la cavalerie : le Grand-Maître, à la tête de ces premiers officiers, visitait tous les jours les fortifications et les dehors de la place.

Par son ordre, on abattit toutes les maisons de plaisance qui en étaient trop voisines : on coupa les arbres, et on rasa jusqu'aux églises de Saint-Antoine et de Notre-Dame-de-Philerme, dont les ennemis, pendant le siége, auraient pu se prévaloir. Les Rhodiens ne virent pas sans quelque regret ruiner leurs maisons de campagne et détruire des jardins délicieux dont la ville était environnée : mais le salut public l'emportant sur toute autre considération, rien ne fut épargné; et, avant que de ruiner l'église de Notre-Dame de-Philerme, on rapporta dans la principale église de la ville une image de la Vierge, qui y était conservée de temps immémorial, et qui y était révérée avec un culte religieux.

Le Grand-Maître, pour ne pas laisser de fourrage ni de pâture à la cavalerie ennemie, fit couper tous les grains de la campagne, et marqua aux paysans de chaque canton les forts où, à l'arrivée des Infidèles, ils pourraient se retirer. Par le même esprit de prévoyance, et en parcourant le rivage de la mer, il examinait avec ses officiers les endroits d'où on pouvait s'opposer aux descentes des ennemis; ceux où il faudrait se retrancher si on était trop pressé; les coupures et les retirades qu'on serait obligé de faire derrière les murailles, si elles tombaient par l'effort de l'artille-

rie. Rien n'échappait à l'étendue et à justesse de ses vues : fortifications, artillerie, armes, vivres et finances, tout passait sous ses yeux; il étendait ses soins sur les moindres habitants, et pourvoyait à leur subsistance comme à celle des chevaliers et des troupes qui composaient la garnison.

Heureusement, pour le soulager dans ces différents travaux, outre un grand nombre de chevaliers de toutes nations, qui s'étaient déjà rendus à Rhodes; on y vit arriver Bertrand de Cluys, Grand-Prieur de France, Charles de Montholon, et plusieurs autres chevaliers des trois langues de ce royaume. Ils furent bientôt suivis par Frère Jean Daw, Grand-Bailli d'Allemagne, qui se rendit à Rhodes à la tête d'un grand nombre de Commandeurs et de chevaliers de sa nation, et avec un corps de troupes plus considérable encore par le choix et la valeur des soldats, que par leur nombre. Des seigneurs et des gentilshommes français, aux premières nouvelles qu'ils eurent du siége dont Rhodes était menacée, y accoururent avec une suite conforme à leur qualité : on comptait parmi ces illustres guerriers, Antoine-d'Aubusson, vicomte de Monteuil, frère aîné du Grand-Maître. Ces seigneurs descendaient du côté de leur père, en ligne masculine, de Raimond, seigneur de Monteuil-au-Vicomte; et de la Feuillade, second fils de Renaud VII du nom, vicomte d'Aubusson, qui avait pour huitième aïeul Renaud d'Aubusson, premier du nom, et frère aîné de Turpin d'Aubusson, qui pour sa piété et

la noblesse de son origine, fut élu évêque de Limoges, l'an 898, ainsi qu'Aimar de Chabanois le rapporte dans sa chronique. Sa mère était de la maison de Comborn, très illustre, très puissante, et alliée à plusieurs princes souverains.

Le vicomte d'Aubusson était accompagné de Louis de Craon seigneur des premières maisons d'Anjou, et de Benoît Scaliger de l'Escale, dont les ancêtres avaient été souverains de Vérone: ce seigneur amena d'Italie, à ses frais, au secours de la Religion, plusieurs bandes ou compagnies d'infanterie. On trouve encore parmi ces braves guerriers, Louis Sanguin, parisien; Claude Colomb, de Bordeaux; Matthieu Brangelier, de Périgord; et Charles le Roi, de Dijon. Le Grand-Maître, à la prière de tout le conseil, déféra au vicomte de Monteuil le commandement général des armées, et il assigna aux autres volontaires les quartiers qu'ils devaient défendre. Une émulation héroïque régna bientôt entre ces chevaliers séculiers et les chevaliers de l'Ordre; et la même émulation se retrouva entre les habitants grecs et latins; et passa depuis jusqu'aux femmes et aux enfants, qui travaillaient à l'envi aux retranchements que le Grand-Maître avait ordonnés.

Ces chevaliers et ces volontaires, tout brûlants de zèle de se signaler, attendaient avec impatience l'arrivée des Infidèles; mais ils n'attendirent pas longtemps. Mahomet se lassa de dissimuler et de faire un personnage si contraire à son orgueil naturel : il cessa de feindre, et il fit éclater hautement le dessein qu'il avait formé d'atta-

quer l'île de Rhodes, dont il regardait la conquête comme le fondement de celle de l'Asie entière, que son ambition embrassait pour mettre le sceau à sa gloire. Il était puissamment fortifié dans ce dessein par le Grand-Visir ou premier bacha, comme on parlait en ce temps-là, appelé Misach Paléologue, prince grec de cette maison impériale, né chrétien, mais qui, à la surprise de Constantinople, pour éviter la mort à laquelle Mahomet avait condamné tous les héritiers de l'empire, s'était fait mahométan. Sa valeur, ses services, son adresse, et une complaisance entière pour toutes les volontés du sultan, l'avaient élevé depuis à la dignité de visir : et pour ne pas laisser de soupçon à ce prince sur son changement de religion, il affectait de se montrer ennemi implacable de tous les princes chrétiens, et surtout du Grand-Maître et des chevaliers de Rhodes.

Ce fut pour faciliter à son maître la conquête de cette île, qu'il introduisit à sa cour trois fameux renégats qui en avaient levé le plan. Le premier, appelé Antoine Meligalle, était de la ville de Rhodes même, de noble extraction; mais qui ayant dissipé son patrimoine et l'héritage de ses pères en débauches, s'était flatté pour dernière ressource, de tirer quelque avantage de son changement de religion. Le second était le même Démétrius Sophian, dont Mahomet s'était servi pour porter les lettres du sultan Zizim à Rhodes; homme d'esprit, propre à la négociation, mais accusé de magie et de s'adonner à la recherche

de ces vaines connaissances que des visionnaires appellent *sciences occultes*. Le troisième de ces renégats était un ingénieur allemand, appelé George Frapant, et communément *Maître-George*, bon géomètre, qui excellait surtout dans la conduite et le service de l'artillerie. Mahomet, qui n'épargnait rien pour attacher à son service des hommes qui pouvaient être utiles, lui donnait des appointements considérables. L'Allemand, par son ordre, avait parcouru la plupart des places chrétiennes sur lesquelles le sultan pouvait avoir des desseins, et en avait levé le plan, et entre autres il lui en avait rapporté un très exact de la ville et des environs de Rhodes.

Le pacha, pour flatter la passion du sultan, lui parla de ces trois renégats comme de gens très propres à faire réussir ses desseins. Mahomet les fit appeler, et après qu'ils eurent été introduits en sa présence, pour se rendre plus agréables, et, de concert avec le ministre, ils lui dirent que la plus grande partie des murailles de Rhodes tombait en ruine ; que la disette des munitions y était grande, et que les prétendus secours de l'Europe, dont les chevaliers se flattaient, étaient fort incertains par les guerres continuelles qui y étaient entre les princes chrétiens. Les trois renégats lui présentèrent chacun un plan de la ville de Rhodes ; celui de l'Allemand fut trouvé le plus régulier, et ce fut sur ce plan que le sultan régla l'ordre des attaques, et tout ce qui devait s'exécuter pour faire réussir une entreprise si importante.

Le sultan, emporté par son impatience, voulut que sans attendre la grande armée, le pacha partît pour aller lui-même reconnaître la place. Il le fit aussitôt embarquer sur de légères frégates et des vaisseaux de bas bord, avec quelques compagnies de janissaires et de spahis : il était suivi des trois renégats, auxquels ce prince promit de magnifiques récompenses, s'ils pouvaient contribuer à le rendre maître de Rhodes. Dans la traverse, le Rhodien Meligalle, infirme depuis longtemps, fut attaqué d'une horrible maladie : sa chair, couverte d'ulcères, tombait en morceaux, et, avant que d'expirer, il se trouva enseveli dans la pourriture.

Cependant le pacha Paléologue faisait route : il parut bientôt à la vue de l'île de Rhodes, et le quatrième décembre, il vint mouiller vis-à-vis la forteresse de Fano. Il mit aussitôt quelques compagnies de spahis à terre, pour reconnaître, suivant les instructions, s'il pouvait y descendre lui-même. Le Bailli de Brandebourg, qui commandait la cavalerie légère de la Religion, ayant laissé ses coureurs, avides du butin, s'engager dans les terres, tombe ensuite sur eux, en tue une partie, pousse les autres jusqu'aux bords de la mer, et les force à se rembarquer. Le pacha, après les avoir reçus sur ses vaisseaux, prend le large : et pour ne pas laisser les armes de son maître inutiles, en attendant l'arrivée de la grande flotte, il tenta une nouvelle descente dans l'île de Tilo, qui appartenait à l'Ordre. Les habitants de la campagne s'étaient réfugiés dans la forteresse,

où il y avait une forte garnison, composée pour la plupart des chevaliers.

Paléologue, pendant huit jours, battit la place avec ce qu'il avait d'artillerie ; la brèche, lui ayant paru raisonnable, il fit mettre pied à terre aux spahis, et les mena lui-même à l'assaut. Il se flattait d'emporter brusquement le château ; mais il n'avait pas encore éprouvé la valeur de ceux qui le défendaient. Ce qu'il y avait de chevaliers firent une si vigoureuse résistance, que le pacha, après après avoir vu périr au pied des murailles, les plus braves de sa troupe, fut obligé de faire sonner la retraite. Il jugea bien par le courage des assiégés, que s'il voulait s'opiniâtrer à ce siége, il fallait en revenir à ouvrir la tranchée, et aux règles ordinaires de la guerre ; mais n'ayant pas encore un assez grand corps de troupes pour une pareille entreprise, et la saison n'étant pas favorable, il leva le siége avec encore plus de honte que de perte, se rembarqua une seconde fois, et gagna le port de Phisco, en Lycie, situé à vingt-deux milles de Rhodes, d'autres disent à dix-huit milles. C'était le rendez-vous général, tant pour la grande flotte que pour les troupes de terre, qui, en attendant le retour du printemps, étaient cantonnées dans cette province et dans les provinces voisines.

Ce ne fut que vers la fin d'avril que la grande flotte des Infidèles partit de Gallipoli, passa le détroit, entra dans la rivière de Lycie, et se trouva à la vue de l'île de Rhodes. La garde qui était au haut du mont St-Etienne, donna le si-

gnal pour avertir qu'elle paraissait. Le Grand-Maître y accourut aussitôt avec les principaux officiers de la marine, et ils jugèrent à sa manœuvre qu'elle allait au port de Phisco, pour y embarquer les troupes qui étaient aux environs. La conjecture se trouva bien fondée ; ce fut dans ce port que se fit l'embarquement. On comptait dans cette flotte cent soixante vaisseaux de haut bord, sans les felouques, les galiotes, et les vaisseaux plats et de transport : on ne parlait pas moins que de cent mille hommes dans l'armée de terre. Ce formidable armement arriva enfin devant Rhodes le 23 du mois de mai 1480.

Nous avons déjà parlé de la situation de cette île au sujet de la conquête qu'en firent les chevaliers pendant le magistère de Foulques de Villaret : ainsi pour l'éclaircissement de ce qui suit, nous nous contenterons de remarquer que la capitale de l'île de Rhodes, et qui en porte le nom, est située au bord de la mer, et sur la pente d'une colline, qui, en ce temps-là, était couverte d'orangers, de grenadiers, de muscats excellents, et de vignobles de différentes espèces. Cette place était entourée par une double enceinte de murailles, et fortifiée de distance en distance par de grosses tours. Un rempart soutenait ces murailles et ces tours au dedans de la ville : au dehors, on trouvait un fossé large et profond. Cette place avait deux ports, dont le premier qu'on rencontrait en y abordant, servait de retraite aux galères : son embouchure était défendue par une plate-forme, sur laquelle il y avait une tour tourné

vers l'orient, et appelée *le fort St-Elme*. Les grands vaisseaux occupaient l'autre port, qui était fortifié par deux tours, l'une appelée *la tour de Saint-Jean*, et l'autre *la tour de Saint-Michel*. On prétend que c'était en la place de ces deux tours et sur deux rochers qui se regardent, qu'étaient autrefois posés les deux pieds de ce fameux colosse de bronze dont nous avons parlé, et qui passait pour une des sept merveilles du monde. A côté de ce port, il y a comme deux petits golfes, dont l'un regarde le septentrion, et l'autre le midi : celui qui regarde le septentrion était fermé par un môle qui s'avançait plus de trois cents pas dans la mer : c'était à son extrémité que le Grand-Maître Zacosta avait fait construire une forteresse qu'on appelait *la tour de Saint-Nicolas*, à cause d'une chapelle dédiée sous le nom de ce saint, et qui était renfermée dans la place. A l'extrémité de l'autre golfe et du côté du midi, on trouvait une autre tour, mais moins considérable que la première, et qui ne laissait pas de son côté de défendre l'entrée du port. Cette tour empêchait qu'aucun vaisseau n'y pût entrer ou en sortir. A deux milles de la ville, on trouvait la montagne ou la colliue de Saint-Etienne, et un peu plus loin, et d'un autre côté, on rencontrait le mont Philerme, célèbre par la dévotion des insulaires et des autres peuples chrétiens voisins, qui venaient en pèlerinage visiter l'église qui y était construite en l'honneur de la Sainte Vierge. Telle était la situation de la ville de Rhodes et des environs, lors-

qu'elle fut assiégée par le pacha Paléologue.

Le bord de la mer était alors couvert des vaisseaux des Turcs, qui, par des décharges continuelles de leur artillerie, tâchaient de favoriser la descente des troupes. Le canon de la ville et des forts y répondait de son côté, et les chevaliers, emportés par leur courage, pour prévenir et pour arrêter les Turcs, s'avançaient l'épée à la main dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il y eut bien du sang répandu dans cette première occasion ; mais, malgré tous les efforts des Chrétiens, il fallut que leur courage cédât au grand nombre des Infidèles. Ces barbares se partagèrent, et pendant qu'une partie occupaient toutes les forces des chevaliers, le plus grand nombre aborda en foule dans des endroits éloignés et moins défendus. Tous enfin prirent terre; ils gagnèrent le mont ou la colline de St-Etienne, où ils se retranchèrent d'abord ; et, après avoir débarqué leur artillerie, ils firent sommer la place de se rendre, et ils employèrent des menaces et des promesses qui furent également méprisées.

Différents partis des Infidèles parurent bientôt dans la plaine : les principaux chefs qui étaient à la tête, s'avancèrent pour reconnaître les fortifications de la place. On ne les laissa pas approcher impunément ; de vigoureuses sorties leur firent reprendre bien vite le chemin de leur camp. Ce fut dans une de ces sorties, où commandait le vicomte de Monteuil, frère du Grand-Maître ; que le renégat Démétrius périt. Son cheval fut tué; il tomba à terre, et le poids de

ses armes l'ayant empêché de se relever, des escadrons qui poursuivaient l'ennemi lui passèrent sur le corps et l'écrasèrent. La Religion, de son côté, perdit en cette occasion le chevalier de Murat, de la langue d'Auvergne et de l'illustre maison de la Tour, qui poussant les Infidèles avec plus d'ardeur que de prudence, se trouva enveloppé par un escadron de spahis, qui lui coupèrent la tête.

De ces légères escarmouches, qui n'avaient rien de décisif, il en fallut venir à des attaques plus régulières. L'ingénieur allemand, après avoir reconnu tous les dehors de la place, conseilla au pacha de s'attacher d'abord à la tour de Saint-Nicolas, et il lui fit espérer qu'il serait bientôt maître du port de la ville, s'il pouvait emporter cette forteresse. Paléologue, suivant son avis, mit aussitôt en batterie trois grosses pièces d'artillerie près l'église de St-Antoine, qui commencèrent à battre la tour. Le Grand-Maître, de son côté, fit dresser une contre-batterie dans le jardin de la langue d'Auvergne, qui ne faisait pas un moindre feu, et les canonniers de part et d'autre tâchaient de ruiner les batteries qui leur étaient opposées. Ce n'était encore qu'un léger prélude de l'horrible tonnerre qui se fit entendre, quand le pacha eut mis en batterie ce nombre prodigieux de canons de toutes grandeurs, qu'il avait fait amener de son camp.

L'ingénieur allemand, pour joindre l'artifice à la force ouverte, et pour reconnaître les endroits faibles de la place, de concert avec le général turc, se présenta le lendemain comme un trans-

fuge sur le bord du fossé, et avec une posture suppliante, comme s'il eût craint d'être repris. Il conjura la garde de lui faire ouvrir promptement le guichet. Le Grand-Maître en ayant été averti, permit qu'on le laissât entrer, et il fut aussitôt conduit à son palais. C'était un homme de haute taille, bien fait, de bonne mine, adroit dans ses discours, et qui, sous un extérieur ingénu, cachait toute l'adresse d'un habile fourbe (1).

D'Aubusson qui était environné du conseil de l'Ordre, lui demanda par quel motif il avait quitté le service d'un prince aussi puissant que Mahomet, surtout pour s'exposer, si la place était prise, aux cruels supplices dont on punissait les transfuges. Le perfide Allemand, sans changer de contenance, et avec cet air de sincérité qui distingue sa nation des autres, dissimula son changement de religion, et lui répondit qu'il était chrétien, que l'avidité du gain et l'espérance des récompenses l'avaient engagé, comme plusieurs autres chrétiens, à suivre les étendards du Grand-Seigneur ; mais que depuis que l'armée de ce prince était débarquée dans l'île de Rhodes, il s'était senti déchirer par des remords si vifs, que, n'ayant pu soutenir plus longtemps ces reproches de sa conscience, il venait de bon cœur lui offrir ses services, et sacri

(1) Relation de Merry Dupuy, auteur contemporain p. 17 et suiv. — Cette relation est imprimée en entier à la fin du vol. 2 de l'hist. in-4°.

fier sa vie pour la défense de Rhodes et de la Religion.

Le Grand-Maître, quoique toujours en garde contre les transfuges, ne lui en laissa rien voir; au contraire, il donna de grandes louanges aux pieux motifs qui l'avaient appelé au service des princes chrétiens: il lui demanda ensuite avec une confiance apparente, quels étaient les desseins et les forces du pacha.

« Le pacha, lui répondit l'Allemand, n'a que « trop déclaré ses desseins et ceux de son maître « par ses attaques. A l'égard de ses forces, vous « avez pu voir de vos yeux combien la flotte est « nombreuse et redoutable. L'armée de terre est « composée de plus de cent mille hommes, la « plupart vieux soldats, qui ont suivi Amurat et « Mahomet, son fils, dans toutes leurs conquê- « tes. Mais ce qui est le plus à craindre pour une « place assiégée, c'est son artillerie. Jamais au- « cun général n'a eu dans son armée un si grand « nombre de canons, si bien servis; et, outre « les canons ordinaires, il a fait fondre, depuis « qu'il est arrivé dans l'île, seize grosses pièces « appelées basilics ou doubles canons, de « dix-huit pieds de longueur, et qui portent « des boulets de deux et jusqu'à trois pieds de « diamètre. » Il ajouta que l'effet de ses mortiers n'était pas moins redoutable; qu'ils jetaient dans une place des pierres d'une prodigieuse grosseur. « Vous éprouverez incessamment, « ajouta-t-il, la furie de ces machines infernales, « contre lesquelles vous ne pouvez vous précau-

« tionner trop tôt. » Pour gagner la confiance du Grand-Maître, et pour se faire de cette confiance un degré à la trahison qu'il minutait, il lui donna plusieurs avis importants pour la défense de la place, et qui, par l'événement, furent trouvés très utiles.

Il semblait à plusieurs seigneurs du conseil qui l'écoutaient, que ce fourbe parlait de bonne foi ; d'autres qui se souvenaient de l'avoir vu autrefois dans la ville de Rhodes, avertirent secrètement le Grand-Maître, que dès ce temps-là il passait pour un aventurier sans religion, et capable de tout faire et de tout entreprendre pour de l'argent. Mais ce qui acheva de le rendre suspect, c'est qu'on jeta en même temps avec des flèches des billets dans la ville, où il n'y avait que ces mots : *Défiez-vous de maître George.* On les porta aussitôt au Grand-Maître ; et dans le conseil, les uns attribuaient tout simplement ces avis à des chrétiens sujets du Grand-Seigneur, et qu'il forçait de servir dans ses armées. D'autres soutenaient que ce pouvait être un artifice du pacha même, qui, pour procurer la confiance des chevaliers à son espion, affectait de le décrier. Le Grand-Maître, pour ne rien hasarder, et pour profiter aussi, si on le pouvait, des talents de cet ingénieur, ordonna aux officiers d'artillerie de tâcher d'en tirer toutes les lumières qu'ils pourraient ; pour la défense de la place ; mais en même temps de l'observer comme un espion. Pour l'empêcher de s'échapper, ni d'avoir aucune relation avec les Turcs, il le mit sous la garde de six soldats, qui, de quelque côté qu'il

tournât ses pas, ne le perdaient jamais de vue. L'Allemand eût bien voulu, suivant ses ordres, reconnaître les endroits les plus faibles de la place; mais sitôt qu'il approchait d'un boulevard ou d'un bastion, il se voyait abordé par quelque Commandeur, qui d'un air froid et sévère lui demandait ce qu'il cherchait; et dans la crainte de se rendre à la fin suspect, et d'être traité comme un espion, il se tint retiré dans le logement qu'on lui avait assigné.

Le pacha, en attendant le succès de sa trahison et de leur intelligence mutuelle, continua de battre la tour de Saint-Nicolas avec sa plus grosse artillerie (1). On y tira plus de trois cents coups de canon : le côté qui regardait la mer, et qui se trouva terrassé, résista à l'effort de l'artillerie; mais l'endroit de la muraille qui était vis-à-vis de la ville, en fut entièrement ruiné. Les débris et les pierres, par un heureux hasard, s'arrêtèrent au pied de la muraille, entassées les unes sur les autres, mais en forme de talus, qui servait en dehors comme d'une seconde muraille.

Cependant le Grand-Maître, qui n'ignorait pas que le salut de la ville dépendait de la conservation de ce fort, y fit entrer l'élite des chevaliers, et il mit à leur tête le Commandeur Caretto, de la langue d'Italie, chevalier d'une valeur éprouvée, et qui était considéré comme un des premiers de la Religion. Après qu'ils eurent travaillé

---

(1) Caoursin, p. 5.

jour et nuit à se retrancher, on dressa des batteries pour défendre la brèche. Le Grand-Maître, ayant reconnu qu'en certains endroits la mer était quelquefois si basse, que les Turcs pourraient la passer à gué, et monter sur le môle, fit jeter au fond de l'eau des tables et des planches, toutes hérissées de clous et de pointes de fer. On prépara en même temps des brûlots aux pieds des rochers qui environnaient la tour, pour mettre le feu aux galères ennemies qui en approcheraient de trop près. Un corps de chevaliers français et espagnols, se place par son ordre dans le fossé, pour en défendre les approches, ou, au moindre signal, se jeter dans le fort et secourir la garnison. Après toutes ces précautions, ce prince, ne se reposant encore que sur lui-même, de la défense d'une place si importante, s'y enferma avec le vicomte de Monteuil, son frère, et d'autres volontaires qui voulurent partager avec lui le péril manifeste où il allait s'exposer.

En effet, le pacha ordonne l'assaut pour le lendemain 9 de juin; deux heures avant le jour, ses galères et des bâtiments légers chargés d'infanterie, s'avancent avec un vent favorable vers la tour. Ils joignent bientôt le môle; leurs soldats se jettent à terre en poussant de grands cris et malgré tout le feu de différentes batteries qu'il leur fallut essuyer, ils se présentèrent fièrement à l'escalade. La difficulté de la montée leur fit prendre des échelles; les appuyant d'un air intrépide contre ce tas de pierres que le canon avait fait crouler, et qui servait à la place comm

d'avant-mur, ils montèrent à l'assaut le sabre à la main, avec une résolution capable d'étonner d'autres hommes que les chevaliers. Le Grand-Maître était sur la brèche, et faisait en même temps l'office de capitaine et de soldat. Il eut dans cette occasion ses armes faussées en plusieurs endroits, et un éclat de pierre lui ayant enlevé son casque sans le blesser, il prit sans en être plus ému le chapeau du premier soldat qui se trouva auprès de lui. D'autres accidents encore plus funestes qui pouvaient arriver, faisaient trembler pour lui les chevaliers, qui ne tremblaient pas pour eux-mêmes. Le Commandeur Carette l'ayant conjuré respectueusement au nom de tout l'Ordre de se retirer, et de laisser à ses religieux le soin de défendre la brèche : « C'est ici, lui dit-il, le poste d'honneur qui ap-« partient à votre Grand-Maître; et en se tour-« nant du côté de Carette : Si je suis tué, ajouta-« t-il avec un souris obligeant, il y a plus à « espérer pour vous qu'à craindre pour moi ; » comme pour lui faire entendre qu'il le croyait digne par sa valeur d'être son successeur.

Les chevaliers, à l'exemple et sous les yeux du Grand-Maître, bordaient la brèche, et au défaut de la muraille, faisaient un rempart de leurs corps. Les uns renversent les échelles, d'autres jettent des masses pesantes qui écrasent les assiégeants. Il y en a qui lancent des feux d'artifice, ou qui répandent de l'huile bouillante : tous combattent, et font une résistance qui semble passer les forces ordinaires de la nature. Les

Turcs ne se rebutent point, aucun ne fuit le péril. Si les chevaliers, par leurs coups, en font tomber quelques-uns des échelles, ils se trouvent aussitôt remplacés par d'autres, qui se pressent d'y monter. Ceux qui ne pouvaient occuper les postes dangereux, battaient la brèche à coups de mousquets et tiraient des flèches du pied des murailles; ou, avec des crampons attachés à des cordes, et qu'ils jetaient sur les chevaliers, ils tâchaient de les accrocher et de les attirer à terre pour les égorger.

Qui pourrait raconter toutes les actions d'une valeur déterminée que firent les particuliers de chaque parti, mais dont l'histoire du temps nous a dérobé le détail? Enfin le feu, plus fort et plus redoutable que les hommes, décida le succès de cette terrible attaque. Les brûlots de la Religion embrasèrent plusieurs galères des Turcs; l'artillerie de la ville en foudroya d'autres, et les chevaliers firent un si grand feu de mousqueterie, que les Infidèles, après avoir perdu leurs principaux chefs, furent obligés de prendre la fuite. Dans cette retraite précipitée, et en voulant gagner les vaisseaux qui les avaient amenés, plusieurs se noyèrent, ou furent tués au bord de la mer.

Ce mauvais succès ne rebuta point le pacha; il n'en fut que plus animé contre les chevaliers. Mais pour ne pas s'opiniâtrer mal à propos à l'attaque d'un endroit où le Grand-Maître semblait avoir porté toutes ses forces, il tourna ses efforts contre le corps de la place. On fit par-

son ordre deux attaques en même temps, l'une contre le quartier des juifs, et l'autre qui regardait le poste de l'auberge d'Italie. Mais cette dernière n'était qu'une fausse attaque : la véritable avait pour objet la muraille des juifs, le pacha fit dresser plusieurs batteries pour la ruiner ; et quoique, au rapport des historiens du temps, elle eût jusqu'à vingt-huit pieds d'épaisseur, comme elle était ancienne, qu'elle ne se trouva point terrassée, l'effort de l'artillerie l'ébranla bientôt. Le Grand-Maître, pour prévenir les Turcs, s'ils se présentaient à l'assaut, fit abattre plusieurs maisons, et en leur place, il fit creuser un fossé large et profond : derrière ce fossé, on éleva une nouvelle muraille de briques soutenue d'une épaisse terrasse, ouvrage qui semble incroyable par le peu de temps qu'on employa à le mettre en sa perfection. Mais comme il n'y avait personne qui n'en connût la nécessité, et le péril où la ville était exposée, tout le monde y travaillait avec une égale ardeur. Le Grand-Maître lui-même et les plus anciens Commandeurs, à son exemple, faisaient l'office de manœuvres et de pionniers. Tous les habitants, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, travaillaient jour et nuit : les Grecs et les Latins ; si souvent divisés pendant la paix, ne l'étaient alors que par une louable émulation d'avoir plus tôt achevé la tâche dont ils s'étaient chargés. Les femmes juives comme les chrétiennes, menacées d'un honteux esclavage, et qui redoutaient encore plus les indignités aux-

quelles elles seraient exposées, si la ville était emportée d'assaut, fatiguaient comme les hommes. Les religieuses mêmes, sorties de leurs couvents, servaient les ouvriers avec un zèle incroyable. Tout était alors soldat ou pionnier : tout le monde conspirait à la défense de la patrie commune, et ce ne fut que par ce zèle général que le Grand-Maître vint à bout en si peu de temps de si grands travaux, et qui dans une autre conjoncture n'auraient pas été finis en plusieurs mois.

Cependant l'artillerie des Infidèles battait continuellement la muraille; rien ne résistait à leurs basilics et à leurs gros canons, et le bruit s'en faisait entendre depuis l'île de Lango, qui est à cent milles de Rhodes, à l'occident, jusqu'à l'île de Châteauroux, qui se trouve dans la même distance à l'orient. Il partait en même temps de leurs mortiers des pierres d'une énorme grosseur, qui, après avoir été poussées dans l'air par la violence de la poudre, retombaient dans la ville et sur les maisons, en perçaient le comble, pénétraient jusque dans les différents étages, et écrasaient tout ce qu'elles rencontraient: personne n'était en sûreté : ce fut-là l'espèce d'attaque qui fit plus de frayeur aux Rhodiens.

Le Grand-Maître, pour mettre surtout les femmes et les enfants en sûreté, leur ordonna de se retirer dans un endroit de la ville le plus éloigné des batteries, et qui était à l'occident entre les maisons et le rempart. On posa sur cet endroit de grosses poutres en forme de toît, qu'on rendit

si solide et si épais, qu'on n'eut plus rien à craindre des plus grosses pierres : et pour rendre le change au pacha en même monnaie, le Grand-Maître, aidé de ses plus habiles ingénieurs, fit faire par les charpentiers de la ville, une machine de bois qui jetait pareillement des quartiers de pierre d'une prodigieuse grosseur : ces pierres, non-seulement écrasaient les soldats qui se trouvaient sous sa portée ; mais par leur poids elles ouvraient les sapes, et allaient chercher les travailleurs jusqu'au fond des mines (1). Les chevaliers nommèrent cette machine, par raillerie, le *tribut*, faisant allusion à celui que Mahomet avait voulu exiger de la Religion, et pour l'avertir que c'était la seule espèce de payement qu'il en devait espérer.

Cependant le général des Infidèles poussait vivement le travail de ses approches ; et son artillerie ayant fait de grandes brèches, il les envoya reconnaître, dans le dessein de faire monter ses troupes à l'assaut. Mais il fut bien surpris d'apprendre que les chevaliers avaient fait un fossé profond, et élevé un nouveau mur derrière l'ancien ; et des transfuges lui rapportèrent que, par la vigilance et les soins du Grand-Maître, les habitants, les femmes surtout, n'avaient plus rien à craindre pour leur personnes de l'effet terrible des pierres, qui ne pouvaient plus offenser que des maisons vides.

---

(1) Caoursin, p. 7.

Le pacha, outré de trouver dans la personne seule du Grand-Maître des obstacles continuels à toutes ses entreprises, résolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût, et de le faire périr par le fer ou le poison. Pour un si lâche dessein, il jeta les yeux sur deux transfuges de la garnison, et qui, depuis leur désertion, avaient renoncé à la foi : l'un était Dalmate, et l'autre Albanais. Ces deux renégats, séduits par des promesses magnifiques du pacha, et de concert avec lui, quittèrent le turban, rentrèrent dans la ville, comme s'ils se fussent échappés des fers des Infidèles. Après avoir été pris dans une sortie, on les reçut dans la place avec joie et sans la moindre défiance. Ces scélérats s'applaudissaient déjà du succès qu'ils espéraient dans leur entreprise; le Dalmate, à force d'argent, avait même, à ce qu'on prétend, corrompu un petit officier de la bouche, qui n'attendait plus qu'une occasion favorable pour exécuter un si noir complot. L'Albanais, qui était connu du secrétaire du Grand-Maître, s'étant aperçu qu'il était mécontent de ce prince, fut assez imprudent de s'ouvrir à lui; et lui ayant fait voir des lettres scellées du sceau du pacha, qui lui promettait les premières dignités de l'empire et des trésors immenses, s'il voulait exécuter ce que l'Albanais lui proposerait de sa part; ce secrétaire, plein d'honneur, en avertit aussitôt le Grand-Maitre. L'Albanais fut arrêté; il découvrit à la question son complice; et avant qu'on les eût pu conduire au supplice, l'un et l'autre furent déchirés et mis en pièces par le peuple.

Le pacha, sans se rebuter du mauvais succès qu'avait eu un si lâche et si honteux dessein, revint à la force ouverte; et sans quitter l'attaque du quartier des juifs, par le conseil des principaux officiers de son armée, il reprit le premier projet de l'Allemand, qui était de pousser à bout l'entreprise de la tour de Saint-Nicolas.

Un canal, quoique assez étroit, séparait cette tour de l'endroit où campaient les Infidèles : et pour l'attaquer, il fallait traverser ce petit bras de mer qui formait un des golfes dont nous avons parlé. Le général des galères, le commandant des troupes de la Natolie, et Merla-Bey, gendre d'un des fils de Mahomet, tous officiers pleins d'expérience et de valeur, se chargèrent de cette attaque, et de porter les troupes qui étaient nécessaires pour l'exécution, jusque sur le môle. Pour cet effet, on construisit un pont qui allait du pied de l'église Saint-Antoine jusqu'à la tour; pour le pouvoir conduire, et en faire poser un bout à la pointe du môle de Saint-Nicolas, un ingénieur turc, à la faveur de la nuit, porta en cet endroit une ancre, qu'il attacha au pied d'un rocher qui était couvert de l'eau de la mer, et dans l'anneau de cette ancre il passa ensuite un gros câble qui répondait à la tête du pont, et qui par le moyen du cabestan le devait faire avancer (1). Mais un matelot anglais, dont l'histoire n'a pas dédaigné de nous conserver le

(1) Merry Dupuy, p. 47.

nom, et qui s'appelait *Gervais Roger*, s'étant par hasard trouvé en cet endroit, et ayant vu, sans se montrer, toute la manœuvre de l'ingénieur turc, le laissa partir et s'éloigner, plongea aussitôt dans la mer, détacha adroitement le câble, qu'il laissa sur le rivage, retira l'ancre et l'apporta au Grand-Maître, qui le récompensa magnifiquement. Les Turcs, après que leur pont fut en état, voulurent le faire avancer par le moyen du câble; mais ils s'aperçurent bientôt, par la facilité avec laquelle il revint à eux, que leur stratagème avait été découvert et rendu inutile.

Le pacha, pour suppléer à cet expédient, fit venir quantité de barques qui soutenaient ce pont flottant, et le remorquèrent pendant la nuit jusqu'au bord du môle, où il alla appuyer. Les soldats se jetèrent sur le môle, et filaient successivement par ce pont, en même temps que des galiotes et d'autres bâtiments légers débarquaient d'un autre côté différentes compagnies composées des plus braves de l'armée. Tous se flattaient de surprendre les Chrétiens; mais d'Aubusson, qui avait prévu cette seconde attaque, après avoir renforcé la garnison et bordé la muraille d'intrépides arquebusiers et d'une artillerie nombreuse, les attendit de pied ferme sur la brèche. Au bruit que firent les Turcs en se jetant sur le môle, on fit par son ordre, et malgré les ténèbres de si furieuses décharges de tous côtés, qu'il y périt un grand nombre de ces Infidèles.

Le pacha, qui conduisait en personne cette entreprise, pour ne pas laisser plus longtemps

ses soldats exposés au feu de la forteresse, les fit avancer jusqu'au pied du fort, et du côté que son artillerie avait fait de si grandes ouvertures. On en vint bientôt aux mains ; et sans se voir qu'à la lueur des pots à feu, des grenades et de la mousqueterie, le combat fut long et opiniâtre. Le pont et les galiotes fournissaient continuellement aux Turcs des troupes fraîches ; jamais ces Infidèles n'avaient fait paraître tant de valeur et un courage si déterminé. Plusieurs, à la faveur de leurs échelles, gagnèrent le haut de la brèche, et plutôt que de reculer, s'y firent tuer, sans vouloir de quartier. Le gendre du fils de Mahomet tint ferme presque seul sur les ruines de la tour ; et se faisant un rempart des corps des soldats morts, et tout couvert de blessures, il tua encore de sa main plusieurs chevaliers, et en déchargeant un coup de sabre sur un soldat qui venait de le blesser, et qu'il tua, il tomba mort à côté de lui. On ne se battait pas avec moins de fureur sur la mer ; des brûlots que le Grand-Maître avait préparés, s'attachèrent à des galères turques qui battaient le fort, et les embrasèrent. Les cris de ceux qui cherchaient à éviter le feu dont ils étaient environnés, le bruit et la fumée du canon, les gémissements des blessés, l'horreur même des ténèbres, rien n'était capable de ralentir le courage des combattants : tous voulaient vaincre ou mourir. On voyait des deux côtés la même valeur et la même fermeté. Combien d'actions héroïques dont l'obscurité de la nuit déroba la connaissance ! Enfin le jour parut, et fit voir la perte

qu'avaient faite les Infidèles. La mer était couverte de cadavres flottants, d'arcs, de turbans, et des débris encore fumants de leurs galères. Pour surcroît de disgrâces, les canonniers du fort voyant alors à découvert le pont ennemi chargé de soldats qui venaient au secours de leurs camarades, pointèrent leurs canons contre ce pont, et le mirent en pièces : d'autres prétendent qu'il se brisa par la foule des Infidèles qui fuyaient. Ces barbares ne pouvant plus soutenir les efforts des Chrétiens, malgré les menaces et les prières de leurs officiers, abandonnèrent l'attaque, prirent la fuite, et cherchèrent leur salut dans les bâtiments qui les avaient amenés.

Plusieurs chevaliers, à la tête de la garnison, les poursuivirent l'épée dans les reins, et en taillèrent en pièces un grand nombre. Merry ou Méderic Dupuy, que j'ai suivi en plusieurs endroits de cette relation, rapporte qu'un religieux de Saint-François, appelé Antoine Fradin, fut des plus ardents dans cette poursuite ; qu'on le vit le sabre à la main entrer dans la mer jusqu'à la ceinture, pour empêcher ces barbares de se rembarquer ; qu'il en tua plusieurs, auxquels il coupa la tête, et que les Infidèles perdirent en cette occasion plus de deux mille cinq cents hommes : ce qui ne se put pas faire, surtout dans un combat qui se passa pour la plus grande partie dans les ténèbres de la nuit, sans que l'Ordre de son côté n'eût aussi perdu plusieurs chevaliers. On convient même qu'ils y furent presque tous blessés ; mais on n'en compte que douze de morts, et qui

scellèrent par la perte de leur vie, la profession qu'ils avaient faite de défendre la Religion jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Ce mauvais succès jeta les Turcs dans une consternation, suivie pendant trois jours d'un morne silence par tout le camp ; ils tombèrent dans une espèce d'inaction ; le général, frappé lui-même de cet étonnement, ne savait plus quel parti prendre ; mais comme il ne redoutait pas moins la colère et le ressentiment de Mahomet, que l'épée des chevaliers, il sortit enfin de cette léthargie, et s'animant d'une nouvelle fureur, il continua le siége et ses attaques. Il n'y avait point d'apparence de s'obstiner à celle de la tour ; ainsi il revint aux postes d'Italie et des juifs, qu'il fit battre de nouveau avec toute son artillerie. Mais pour ne pas laisser pénétrer par quel endroit il voulait monter à l'assaut, il fit dresser d'autres batteries contre différents quartiers des murailles. Les relations de ce siége portent que de ces basilics et de ces grosses pièces qu'il avait amenées, il en fut tiré trois mille cinq cents volées, qui mirent en poudre une grande partie des murailles, des tours et des ravelins. Il joignit aux terribles effets de ces machines infernales, le travail continuel des soldats et des prisonniers, dont les uns tâchaient de combler le fossé par des fascines et des terres transportées, et d'autres creusaient des mines, poussaient des galeries, et préparaient des fourneaux pour achever de faire sauter ce qui restait de fortifications debout. La place était ouverte de tous côtés ; mais l'endroit surtout

de la basse-ville et du quartier des juifs, paraissait le plus ruiné et en plus grand péril.

Dans cette extrémité, les chevaliers qui avaient en garde l'ingénieur allemand, le conduisirent sur la brèche, lui en firent envisager les ruines, les travaux des assiégeants, les fossés prêts d'être comblés, et lui demandèrent le secours de son art contre tant de péril. A cette vue le traître ne put s'empêcher de laisser échapper une maligne joie; mais se renfermant aussitôt dans son caractère, il feignit de déplorer le malheur de Rhodes et des chevaliers. « Quel secours leur dit-il, pou-« vez-vous chercher dans une place ouverte de « tous côtés, environné de cent mille hommes « tous prêts à monter à l'assaut, et qui sera in-« failliblement emportée à la première attaque? » Cependant, pour soutenir toujours son même rôle, il fut d'avis qu'on changeât les batteries de la place, et par une nouvelle trahison qu'il avait apparemment concertée avec le pacha avant que de s'en séparer, il les fit dresser dans les endroits les plus faibles de la ville, pour désigner aux Turcs où ils devaient adresser leurs coups. Sous prétexte de se vouloir rendre utile, il voulut pointer et tirer lui-même le canon; alors on s'aperçut que non-seulement il tirait à coups perdus, mais encore qu'il attira de nouvelles canonnades sur l'endroit d'où ses coups étaient partis. Ces diverses observations le rendirent plus suspect; on le mit au conseil de guerre; il se coupa plusieurs fois dans les interrogations que lui firent ses juges; et pour éclaircir ses contradictions, ayant

été mis à la question, il avoua enfin qu'il n'était venu dans la place que par ordre exprès de Mahomet, et pour livrer, s'il le pouvait, la place aux Infidèles; que quoiqu'il fût observé par les gardes du Grand-Maître, il n'avait pas laissé de faire passer des avis très utiles dans leur camp; que ce n'était pas la première place qu'il eût trahie, sous les apparences d'un feint repentir, et qu'il avait lui seul causé la perte d'une infinité de chrétiens. On communiqua sa confession au Grand-Maître, qui envoya sur-le-champ ce scélérat au supplice.

Mais quelques chevaliers italiens et espagnols ne laissèrent pas de faire attention au péril où il avait dit que la ville était d'être emportée au premier assaut : cela n'était même que trop visible ; ils se communiquèrent leur frayeur réciproque; la cabale grossit; on tint des conférences secrètes, dont le résultat fut, que puisqu'on ne pouvait plus sauver Rhodes, il n'était pas juste de sacrifier ce qui restait de chevaliers au désespoir du Grand-Maître, et d'un homme qui ne voulait pas survivre à la perte de sa principauté; qu'il fallait malgré lui sauver les chevaliers et les habitants par une honorable composition. Ces murmures et de si indignes projets passèrent bientôt jusqu'au palais. D'Aubusson en fut averti; il fit appeler ces chevaliers, et comme s'il ne les eût plus considérés comme religieux de son Ordre: « Messieurs, leur dit-il, si quelqu'un de vous ne « se trouve pas en sûreté dans la place, le port « n'est pas si étroitement bloqué, que je ne

« trouve le moyen de vous en faire sortir. Pre-
« nant ensuite un air rempli de majesté, d'indi-
« gnation et de colère : Mais si vous voulez de-
« meurer avec nous, ajouta-t-il, qu'on ne parle
« jamais de composition, ou je vous ferai tous
« mourir. »

Ces paroles foudroyantes couvrirent de honte et de confusion ces chevaliers ; mais, par un heureux effet, elles rappelèrent dans leur cœur leurs anciens sentiments de valeur. Ils détestèrent leur faiblesse ; tous lui promirent de l'expier par leur sang ou par celui des Infidèles, et ils ne furent pas les derniers à s'exposer depuis aux plus grands périls. Il ne fallait pas des hommes moins déterminés pour résister aux attaques continuelles des Turcs. Le pacha faisait battre la ville jour et nuit sans donner de relâche aux assiégés ; mais comme son principal dessein était de donner l'assaut du côté de la muraille des juifs, et que le fossé était encore profond, ses soldats, par son ordre et à la faveur du canon, travaillèrent avec tant d'ardeur et de succès, qu'ils vinrent à bout de le combler, en sorte qu'il semblait qu'un escadron de cavalerie pourrait entrer sans obstacle dans la ville.

Tout paraissait disposé pour un assaut : il n'y avait plus ni fossés, ni murailles, ni tours qui empêchassent les Turcs d'y monter. Mais le pacha qui appréhendait encore plus la valeur héroïque des chevaliers, que les fortifications de l'art, et qui voulait ménager ses troupes, envoya proposer au Grand-Maître une conférence, dans la

vue de le réduire à se rendre sans attendre les dernières extrémités. Le Grand-Maître, pour avoir le temps de faire de nouveaux retranchements, ne s'éloigna pas de cette proposition ; la conférence se tint le lendemain sur le bord du fossé. Le pacha ne s'y trouva point, mais il y envoya de sa part un des principaux officiers de son armée ; et le Grand-Maître, de son côté, y députa Frère Antoine Gaultier, châtelain de Rhodes. L'officier turc, sans avoir rien de cet air uperbe, et des manières hautaines que la puisance de Mahomet inspirait à ses ministres, xhorta les chevaliers à prévenir tous les malieurs qui suivent la perte d'une place emportée d'assaut. Il dit au châtelain qu'une vigoueuse défense méritait justement l'estime et les ouanges mêmes de l'ennemi, si on pouvait se atter d'un heureux succès ; mais que la valeur evait avoir ses bornes ; que c'était moins courage qu'une fureur téméraire, de se précipiter dans es périls dont on ne pouvait échapper ; qu'il y vait même de l'inhumanité d'y entraîner un euple innocent, sous prétexte de le défendre ; ue les murailles de la ville étaient rasées, les our abattues, les fossés comblés ; que Rhodes nfin n'était plus, ou n'était qu'un amas confus e décombrements et un monceau de cendres, ui ne coûterait au plus au pacha qu'un assaut e deux heures, pour s'en rendre le maître. Preant ensuite des manières radoucies et touchanes, il le conjura de porter le Grand-Maître et conseil à prévenir, par une sage composition,

le massacre général des chevaliers et des habitants, le déshonneur des femmes, et toutes les horreurs inséparables d'une place emportée d'assaut et l'épée à la main.

Quoique le Grand-Maître n'eût point paru à cette conférence, il n'en était pas éloigné. Il entendit tout le discours artificieux du Turc, et ce fut par son ordre que le châtelain de Rhodes lui répondit que le pacha avait été mal servi par ses espions, et qu'ils n'avaient pas bien reconnu l'état et les forces de la place; que si les Turcs osaient se présenter à l'assaut, ils trouveraient au défaut de la muraille, des fossés, des retirades et des retranchements qui leur coûteraient bien du sang, avant que de s'en être rendus les maîtres; mais que, quand ils n'auraient pas ces obstacles à vaincre, la ville était assez forte, tant qu'elle serait défendue par les chevaliers; qu'ils n'avaient tous qu'un même cœur, qu'un même esprit, et, pour unique objet, la défense de la foi, et l'honneur et la gloire de leur Ordre; que des hommes qui ne craignaient point la mort, étaient plus forts que des murailles et des bastions. C'est ainsi que se termina la conférence; l'envoyé du Turc se retira, et fit comprendre au pacha qu'il ne fallait point compter sur aucune composition, et qu'il n'y aurait que la force seule des armes qui déciderait du sort de Rhodes.

Le pacha, honteux et irrité d'avoir fait inutile-

---

(1) Caoursin, p. 10.

ment une pareille démarche, jura, dans le transport de sa colère, de faire passer tout au fil de l'épée. On aiguisa même, par son ordre, un grand nombre de pieux, pour empaler les chevaliers et les habitants ; il promit le pillage de la ville à ses soldats, et, pour obliger les chevaliers à partager leurs forces, il fit porter en différents endroits des échelles, et les machines nécessaires pour monter à l'assaut. Mais la véritable attaque et le principal effort de ses armes, devait se faire au quartier des juifs, qui était le plus ruiné. Il ne restait plus de vestige de muraille en cet endroit, comme nous l'avons dit ; le fossé était comblé ; et pour empêcher les chevaliers de se retrancher, et même de paraître sur les brèches, plusieurs batteries de canons tirèrent pendant un jour et une nuit entière, sans relâche, et enlevaient tout ce qui y paraissait. Enfin, le lendemain, 27 juillet, un peu après le soleil levé, les Turcs, en bon ordre et avec un grand silence, s'avancent, montent sans faire de bruit sur les remparts, et s'en rendent les maîtres sans trouver la moindre résistance. Les Chrétiens qui étaient de garde, pour éviter la furie du canon qui battait cet endroit sans relâche, se tenaient au pied d'un talus que les débris de la muraille avaient fait de leur côté ; et même la plupart accablés de veilles et de fatigues, étaient alors malheureusement endormis. Les Turcs, fiers de ce premier succès, arborent leurs drapeaux, et se fortifient. Le pacha, surpris agréablement d'un si heureux commencement, fait avancer de

nouvelles troupes : le rempart en fut bientôt couvert.

C'était fait de Rhodes, sans un prompt secours ; mais le Grand-Maître, averti du péril que courait la place, fit déployer sur-le-champ le grand étendard de la Religion, et se tournant vers des chevaliers qu'il avait retenus auprès de lui pour marcher aux endroits qui seraient les plus pressés : « Allons, mes frères, leur dit-il « avec une noble audace, combattre pour la foi « et pour la défense de Rhodes, ou nous ensevelir sous ses ruines. » Il s'avance aussitôt à grands pas à la tête de ses chevaliers, et voit avec surprise deux mille cinq cents Turcs, maîtres de la brèche, du rempart, de tout le terre-plein qui le bordait. Comme les maisons et les rues étaient bien plus basses (1), on ne pouvait aller à eux, et monter sur le haut du rempart, que par deux escaliers qu'on y avait pratiqués autrefois, mais qui étaient alors couverts des débris de la muraille. Le Grand-Maître prend une échelle, l'appuie lui-même contre ce tas de pierre, et, sans s'étonner de celles que les ennemis jetaient sur lui, monte le premier une demi-pique à la main ; les chevaliers, à son exemple, les uns avec des échelles, et d'autres en gravissant parmi ces décombres, tâchent de le suivre et de gagner le haut du rempart.

(1) Baptist. Fulgosius, de dictis factisque memorabilibus collectanorum, l. 3, c. 2, particula penultima.

On vit dans cette occasion, contre ce qui se pratique ordinairement dans les siéges, les assiégés eux-mêmes monter à l'assaut, et les assaillants sur la défensive. Ces Infidèles repoussent les chevaliers à coups de mousquets, de flèches, ou en roulant sur eux de grosses pierres. Toute la valeur de ces courageux chevaliers fut obligée de céder à une si vigoureuse résistance, et plusieurs demeurèrent écrasés sous le poids des pierres qu'on leur jetait. Le Grand-Maître lui même fut renversé deux fois; mais, malgré la mort dont il était menacé, et qu'il voyait présente de tous côtés, sans faire attention à deux blessures qu'il venait de recevoir, il se relève, et à travers le feu continuel de la mousqueterie, des flèches et des pierres, il remonte courageusement, suivi de ses braves chevaliers, et se jette enfin sur le terre-plein que les Turcs occupaient. Pour-lors le combat devint plus égal; les chevaliers fondent l'épée à la main sur les Infidèles : bientôt on se mêle de part et d'autre, et avec une fureur réciproque, tout combat, et tous veulent vaincre, les uns pour conserver leur premier avantage, et les autres pour regagner un poste d'où dépendait le salut de la place. Le Grand-Maître se distingua encore plus par sa rare valeur que par sa dignité : il tua de sa main plusieurs officiers des Turcs, et il en précipita d'autres du haut des murailles.

La victoire commence à se déclarer pour lui : les Turcs plient, et leurs bataillons s'éclaircissent. Le pacha qui s'en apperçut, fit avancer aussitôt

pour les soutenir un corps de janissaires. Il était sur les aîles le sabre à la main, soit pour les animer, soit pour tuer ceux qui recule raient. Il eût bientôt reconnu le Grand-Maître, moins encore à ses armes dorées, qu'aux grands coups qu'il donnait. N'ayant pu le faire périr par le poison, comme nous l'avons dit, il engagea plusieurs janissaires par l'espoir de magnifiques récompenses, à venger par sa mort le sang de leurs compagnons. Douze de ses soldats les plus déterminés, pour le faire périr, se dévouèrent, pour ainsi dire, à la mort. Ils se jettent aussitôt dans la mêlée, chargent rudement les Chrétiens, les écartent, pénètrent jusqu'à d'Aubusson, et malgré les chevâliers qui l'environnaient, lui portent plusieurs coups et lui font tout-à-la-fois cinq grandes blessures. L'ardeur dont il était animé l'empêcha d'abord de les sentir, il combattit encore quelque temps avec sa valeur ordinaire. Les chevaliers s'étant apperçus du sang qu'il perdait par ses plaies; le conjurèrent de se retirer ; mais ce grand homme, au lieu de déférer à leurs tendres prières : « Mourons ici, mes chers frères, leur dit-il, plutôt « que de reculer. Pouvons-nous jamais mourir « plus glorieusement que pour la défense de la « foi et de notre Religion?»

Ces sentiments héroïques, ses blessures, le sang qui en coulait, le désir de le venger, animèrent tellement les chevaliers et les soldats chrétiens, que furieux de leur douleur et comme des gens qui ne voulaient plus survivre à leur chef, ils s'abandonnent au travers des plus épais

bataillons des Infidèles, et en font un horrible carnage. Les Turcs épouvantés de leurs coups, les prennent pour d'autres hommes, ou pour quelque chose au-dessus de l'homme même. Ils perdent avec le courage, l'esprit et le jugement: tous prennent la fuite; et dans ce désordre et cette confusion, ils se tuent les uns les autres pour s'ouvrir un passage. Les chevaliers profitent de cette consternation; et non contents d'avoir regagné la brèche, ils en sortent et poursuivent les Turcs. En vain le pacha tâche de les rassurer: malgré ses promesses et ses menaces, tout fuit; ils l'entraînent lui-même dans cette déroute générale; et il fut trop heureux de trouver un asile dans son camp, d'où il regagna ensuite ses vaisseaux et ses galères, et se rembarqua avec autant de honte que de désespoir (18 août).

Le Grand-Maître tout couvert de son sang, de celui des ennemis, et encore plus couvert de gloire, fut porté dans son palais où il recouvra sa santé en peu de temps. Dès qu'il se trouva en état de marcher, il fut dans l'église de Saint-Jean rendre grâces au Dieu des armées, de la victoire qu'il venait de remporter; et pour laisser des monuments durables de sa reconnaissance et de sa piété, il fit construire trois églises en l'honneur de la sainte Vierge et des saints patrons de l'Ordre; il fit dans ces église différentes fondations pour prier Dieu à perpétuité pour les âmes des chevaliers qui avaient été tués pendant un siége aussi meurtrier. Les chevaliers vivants, et qui s'étaient le plus signalés, et jusqu'aux moindres sol

dats, eurent part à ses grâces; pour consoler les paysans et les habitants de la campagne dont les Infidèles avaient ravagé les terres, il leur fit distribuer des grains pour les nourrir jusqu'à la prochaine récolte, et les déchargea pour plusieurs années des tributs qu'ils payaient avant le siége.

Si le Grand-Maître par sa victoire et sa libéralité rendit heureux tous les habitants de Rhodes, Mahomet au contraire, aux premières nouvelles qu'il eut de la levée du siége, entra dans des fureurs qui faisaient trembler : il voulait faire étrangler son général et les principaux officiers de son armée : il n'y en eut aucun qui osât se présenter devant lui. Paléologue se crut bienheureux d'en être quitte pour la perte de sa dignité. Mahomet le relégua à Gallipoli. Après les premiers mouvements de sa colère, et pour se consoler en quelque manière lui-même, il dit tout haut que ses armes n'étaient heureuses qu'entre ses mains, et il résolut la campagne prochaine de se mettre à la tête de son armée.

Les préparatifs qu'il fit pour cela furent extraordinaires : il assembla jusqu'à trois cents mille hommes, et le rendez-vous général fut dans la Bithynie, province voisine de la Lycie, où on prétendait qu'il devait s'embarquer pour passer dans l'île de Rhodes. D'autres soupçonnaient qu'un si grand armement regardait le soudan d'Egypte, et ils se fondaient sur ce que le prince Zizim, un de ses enfants, était déjà entré dans la Syrie par son ordre. Quoi qu'il en soit, Maho-

met avait déjà passé le détroit, et il s'avançait à grandes journées dans la Natolie, lorsqu'un coup du ciel arrêta le cours de ses entreprises. Une violente colique l'emporta dans une bourgade de Bithynie, appelée Teggiar-Tzair. Il mourut le 3 mai de l'an 1481; on porta son corps à Constantinople dans une mosquée de sa fondation : et quoique ce prince eût conquis deux empires, douze royaumes, près de plus de trois cents villes, l'épitaphe qu'on lui fit, et dont on prétend qu'il avait donné lui-même le dessein, ne parla point de ses grandes actions. Comme si on les eût comptées pour rien en comparaison de ses derniers projets, on se contenta de mettre sur son tombeau neuf ou dix paroles turques expliquées par celles-ci :

JE ME PROPOSAIS DE CONQUÉRIR RHODES, ET DE SUBJUGUER LA SUPERBE ITALIE.

Mahomet par sa mort laissa les princes Bajazet et Zizim ses fils, héritiers d'un si vaste empire. Ils s'y trouvèrent encore trop à l'étroit; aucun des deux ne voulut entendre parler de partage : l'un et l'autre voulaient régner seuls. Caoursin, historien contemporain, et vice-chancelier de l'Ordre de Saint-Jean, prétend que Bajazet était l'aîné. Jaligny, autre historien du même temps, attribue le droit d'aînesse à Zizim : question assez peu importante parmi une nation guerrière, où les armes avaient presque toujours décidé de la couronne.

Bajazet aimait l'étude plus que la guerre, et il aimait le vin encore plus que l'étude. Les Turcs lui attribuent une traduction en leur langue des ouvrages d'Averroès, célèbre philosophe Arabe, l'ornement de Cordoue où il était né. Zizim, moins voluptueux que son frère, avait toujours marqué une grande impatience de marcher sur les traces de son père, et d'acquérir de la gloire par les armes. On prétend que ces deux frères ne s'étaient vus qu'une seule fois : Mahomet, jaloux jusqu'à la fureur de la souveraine puissance, les avait toujours tenus séparés, de peur qu'ils ne s'unissent contre lui. Lorsque ce prince mourut, Bajazet faisait sa résidence à Amasie, ville située sur la mer noire, à l'extrémité de la Cappadoce : le séjour de Zizim était à Magnésie, ville de la Carie.

Pendant l'éloignement de ces deux frères, les pachas et les grands officiers de la couronne se partagèrent sur le choix d'un empereur. Chacun prit parti suivant son intérêt ou son inclination. Mahomet alors Grand-Visir ou premier pacha, et qui avait succédé dans cette charge à Misac Paléologue, avait plus de penchant pour Zizim. Mais le pacha Chersec-Ogli, gendre de Bajazet, s'étant emparé des trésors de Mahomet, s'en servit pour gagner les janissaires de la Porte. Achmet-Geduc autre pacha, et le plus grand capitaine qui fut alors parmi les Turcs, étant revenu d'Italie, où il avait conquis la ville d'Otrante, fit déclarer encore en faveur de Bajazet l'armée qu'il commandait.

On fut surpris que ce général, né soldat, et élevé dans les armes, qui d'ailleurs du vivant de Mahomet, avait eu des différents assez vifs avec Bajazet, l'eût préféré à Zizim, prince plein de valeur. Mais ce fut apparemment par des vues de politique, et par rapport à son intérêt particulier : il se flatta que sous un prince peu guerrier, et abîmé dans la débauche, ils serait plus nécessaire et plus considéré que sous la domination d'un sultan qui voudrait lui-même commander son armée. Quoi qu'il en soit, le parti de Bajazet, par l'adresse et l'habileté de ceux qui le conduisaient étant devenu le plus puissant, on proclama à Constantinople ce prince pour souverain; et pour ne pas laisser le trône vide, en son absence, ses partisants le firent remplir sous son nom par un de ses enfants appelé *Corcut*, jeune prince, qui, quoiqu'à peine âgé de huit ans, ne laissa pas de témoigner beaucoup de répugnance à en descendre, quand à l'arrivée du sultan son père, il fut obligé de lui céder sa place.

Zizim, plus éloigné de Constantinople, fut averti plus tard de la mort de Mahomet; il se mit aussitôt en chemin pour s'y rendre. Mais ayant appris qu'il avait été prévenu par son frère, et que cette capitale de l'empire s'était déclarée en sa faveur, il revint sur ses pas, rappela l'armée qu'il commandait en Syrie, fit de nouvelles levées de troupes, s'empara de Burse et de toute la Bithynie, et résolut d'y attendre son ennemi.

Bajazet, pour l'empêcher de se fortifier dans l'Asie, fit marcher aussitôt contre lui ses meil-

leures troupes. Cette armée pour la plupart était composée de janissaires, et de spahis, c'est-à-dire, de l'élite de l'infanterie et de la cavalerie turque, et il y avait joint un grand corps de troupes Européennes supérieures en force et en courage aux Asiatiques, la plupart amollies par les délices du pays. Ce qui rendait cette armée encore plus redoutable, le vaillant Achmet révéré des soldats, en était général, et Bajazet qui lui était redevable de la faveur des armées, en lui confiant le commandement général, le rendit tout de nouveau arbitre de sa fortune et de l'empire.

Achmet ayant passé le Bosphore, entra dans l'Asie et prit le chemin de Burse. Zizim ne trouva pas à propos de s'y enfermer, et de s'y laisser assiéger. Il en sortit, marcha droit au-devant des troupes de son frère. On en vint bientôt aux mains; un grand empire devait être le prix du victorieux. Zizim, pour l'emporter, fit des prodiges de valeur : ce prince, le sabre à la main, chargea tout ce qui se présenta devant lui : le combat fut sanglant et très opiniâtre de part et d'autre : on ne faisait point de quartier ni de prisonniers, et on fut quelque temps sans s'apercevoir de quel côté pencherait la victoire. Mais Achmet, après avoir laissé jeter aux ennemis tout leur feu, s'étant mis à la tête du corps de réserve, et de troupes fraîches, qui n'avaient point encore combattu, chargea les Asiatiques si brusquement que ces troupes, la plupart composées de nouvelles levées, ne purent soutenir plus longtemps les efforts des Européens. En vain

Zizim, pour tâcher de maintenir le combat, revint plusieurs fois à la charge avec ce qu'il put rallier de sa cavalerie. Les plus braves, et qui dans ce combat ne l'abandonnèrent jamais périrent presque tous à ses côtés. Achmet vint ensuite aisément à bout de l'infanterie : la plupart fut taillée en pièces : ce qui échappa à l'épée du victorieux, chercha son salut dans la fuite ; et la crainte de tomber au pouvoir de Bajazet, réduisit enfin Zizim à prendre le même parti.

A la faveur de la nuit qui survint, il se jeta dans un bois et s'y enfonça. Comme la nuit l'avait empêché de connaître toute la grandeur de sa perte, il se flattait de rallier le lendemain ses troupes et de tenter de nouveau le sort des armes. Mais n'ayant pu rassembler que quarante cavaliers, et tout le reste ayant été tué ou dissipé, il ne fut plus question que de s'éloigner avec une extrême diligence d'un endroit qui lui avait été si malheureux, et qui pouvait lui devenir encore plus funeste : le choix d'un asile ne laissait pas de l'embarrasser. Parmi ceux qui étaient restés auprès de lui, les uns proposaient l'Egypte, où régnait le soudan Cait-Beï; d'autres voulaient qu'il eût recours au Caraman, ou au Grand-Maître de Rhodes, tous ennemis déclarés des Turcs, ou jaloux de leur puissance. Zizim se détermina en faveur du soudan, le plus puissant les trois. Par des routes détournées, il gagna avec sa petite troupe la Syrie, pénétra dans la Palestine, se rendit à Jérusalem, visita la mosquée, qu'on appelait le temple de Salomon, où il fit ses

prières ; et après avoir traversé les désert de l'Arabie, il arriva au Caire. Il fut reçu du souverain avec les honneurs et les cérémonies dus à sa naissance ; mais dans le fond avec l'indifférence que les princes ont ordinairement pour les malheureux. Cait-Beï ne jugea pas à propos de s'associer à sa mauvaise fortune ; et tous ses offices se terminèrent à offrir à Zizim sa médiation auprès de son frère. Ce prince l'accepta plutôt par complaisance, et pour ne pas paraître la mépriser, que par aucune espérance d'un heureux succès. Le soudan fit partir aussitôt un émir pour Constantinople. Pendant son voyage, Zizim par dévotion fit celui de la Mecque, et à son retour il amena au Caire sa femme et ses enfants, que le soudan reçut avec beaucoup de politesse, et auxquels il promit une constante protection.

L'émir que Cait-Beï avait envoyé à Constantinople, n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il entama sa négociation. Bajazet, par le conseil d'Achmet, son premier ministre, et pour amuser Zizim, fit dire au soudan d'Egypte qu'il donnerait volontiers à son frère une province dans l'Asie. Cait-Beï eut bien souhaité, pour affaiblir cet empire, qu'il y eût eu un peu plus de proportion dans ce partage ; mais comme après tout Bajazet était maître de l'empire entier, et que dans ce traité il prétendait donner la loi, le soudan indifférent, comme la plupart des médiateurs sur les intérêts de Zizim, fut d'avis qu'il acceptât la proposition de son frère ; et il lui représenta

qu'une grande province en toute souveraineté était préférable à une guerre, dont le succès était incertain. Zizim qui aspirait à l'empire, et qui par son courage et son ambition s'en trouvait plus digne que son frère, rejeta ces offres avec fierté. D'ailleurs il vit bien qu'on ne cherchait qu'à le jeter dans un labyrinthe de négociations pleines de supercheries, et dont il ne verrait jamais la fin : il répondit donc au soudan que de si hautes prétentions de part et d'autre, et un démêlé de cette importance ne pouvaient se décider que par la force des armes, et l'épée à la main.

Mais ne voyant pas ce prince dans la disposition d'armer en sa faveur, il se contenta de lui recommander sa femme et ses enfants, et se retira auprès du Caraman, prince de Cilicie, dans lequel il crut trouver plus de générosité et de résolution ; et qui lui avait même envoyé offrir jusqu'en Egypte, le secours de ses armes contre Bajazet. Mahomet avait enlevé à ce prince la Cappadoce et cette partie de la Cilicie voisine du mont Taurus. Zizim s'étant rendu auprès de lui, lui promit, sous les serments les plus solennels, de lui rendre ses provinces, si par le secours de ses armes il pouvait monter sur le trône. Ces deux princes, dans une entrevue, se jurèrent une fidélité inviolable ; le Caraman arma aussitôt, demanda du secours à ses alliés et à ses voisins. Le Grand-Maître qui était du nombre, lui envoya cinq galères chargées de soldats et d'artillerie, pour tenir la mer et dé-

fendre les côtes de son pays ; le Caraman tira en même temps différents secours de plusieurs petits princes mahométans, qui entrèrent dans la même ligue, contre une puissance qui semblait vouloir engloutir toutes les autres.

Ces princes ayant joint leurs troupes avant qu'Achmet eût tiré les siennes de leurs quartiers d'hiver, s'avancèrent jusque dans la plaine de Laranda, à l'extrémité de la Cappadoce. Bajazet fut surpris en apprenant que son frère était revenu d'Egypte pour lui disputer de nouveau l'empire. Il y allait de sa couronne, et même de sa vie, de s'opposer à ses efforts. Achmet, à la vérité, était à la tête d'un grand corps de troupes, capable de combattre les ennemis ; mais la défiance si naturelle aux hommes faibles, lui fit craindre que ce général ne se laissât séduire par son frère ; d'ailleurs ses ministres, jaloux de la gloire que le visir acquerrait dans cette guerre, représentèrent à ce prince, que dans une querelle qui lui était personnelle et si importante, les soldats auraient mauvaise opinion de sa valeur, s'il ne se montrait pas à la tête de ses armées. Ces motifs le déterminèrent à passer le Bosphore : il entra dans l'Asie. Son armée était composée de cent mille hommes : Achmet n'en avait guère moins. Après qu'il eut joint le sultan, ce prince voulut faire la evue de toutes ses troupes : Achmet parut le premier ; mais au lieu de porter son épée ou cimeterre à son côté, Bajazet s'étant aperçu qu'il l'avait attaché au pommeau de la selle de son cheval, lui cria : « Mon protecteur, tu te sou-

« viens de loin; oublie les fautes de ma jeunesse : « remets ton épée à ton côté, et t'en sers avec « ta valeur ordinaire contre nos ennemis. »

Pour l'intelligence de ce fait particulier, il faut se souvenir de tout ce que nous avons dit de la guerre que Mahomet II avait portée en Perse. Bajazet encore jeune l'y avait suivi, et il avait même un commandement particulier sur un corps de troupes. Le sultan son père, qui n'était pas prévenu en faveur de sa capacité, ni de sa valeur, quelques heures avant de livrer bataille, ordonna à Achmet de visiter la ligue où commandait Bajazet, et de voir si sa troupe était rangée en ordre de combat. Mais cet officier n'y ayant trouvé que de la confusion, il ne put s'empêcher de lui en faire des reproches assez aigres : « Est-ce ainsi, Seigneur, lui dit ce vieux guer« rier, qu'un prince qui veut vaincre doit ranger « ses soldats? » Bajazet outré de ces reproches, lui dit qu'il le ferait un jour repentir de son insolence « Et que me feras-tu? repartit le fier « Achmet : Je jure par l'âme de mon père, que « si tu parviens un jour à l'empire, je ne cein« drai jamais d'épée à mon côté pour ton ser« vice. »

Tel fut l'événement qui donna lieu à Achmet de paraître dans la revue avec son épée attachée au pommeau de la selle de son cheval. Mais Bajazet avait trop besoin de sa valeur et de son expérience, pour ne pas tâcher de lui faire oublier ce petit démêlé. La paix entre le prince et son général fut bientôt faite : on ne songea plus

qu'à aller chercher les ennemis. On prétend que le général de Bajazet défit Zizim dans une seconde bataille : quelques auteurs rapportent que les alliés, trop inférieurs en troupes pour tenir la campagne, à l'arrivée de Bajazet, se retirèrent dans les détroits du mont Taurus.

Ce prince au désespoir que son frère lui eut échappé, pour le surprendre, lui envoya faire de nouvelles propositions; et aux offres qu'il lui avait déjà faites d'une province en toute souveraineté, il ajouta une pension de deux cent mille écus d'or, somme excessive pour le temps : *J'ai besoin d'un empire*, répondit fièrement Zizim à l'envoyé de son frère, *et non pas d'argent*. D'ailleurs, ce prince n'eut garde de se laisser éblouir par ces propositions; d'autant plus qu'en même temps qu'il lui faisait témoigner l'envie qu'il avait de bien vivre avec lui, il s'aperçut qu'Achmet s'emparait insensiblement de tous les détroits des montagnes, et tâchait de lui en fermer les issues. Le Caraman lui fit connaître, s'ils restaient plus longtemps en cet endroit, le péril où ils allaient être exposés; l'un et l'autre n'ayant pas des forces suffisantes pour les opposer à celles de Bajazet, convinrent, en attendant que ce prince eût repris le chemin de Constantinople, de disperser leurs troupes, qui ne serviraient qu'à les faire suivre, et de se retirer l'un et l'autre dans des endroits où ils fussent en sûreté, soit par leur propre obscurité, soit par la puissance du prince auprès duquel ils se retireraient.

Le premier projet de Zizim était de se cacher

avec peu de personnes dans les endroits les plus enfoncés de ces montagnes. Le Caraman fut d'un autre avis : Il lui dit qu'il ne serait peut-être pas encore assez en sûreté dans une caverne contre les recherches de son frère : qu'il avait même intérêt, pour conserver ses partisants secrets, qu'on le crût en vie, et toujours dans la disposition de revenir disputer l'empire : et il fut d'avis qu'il eût recours au Grand-Maître de Rhodes ; qu'il serait plus sûrement dans ses Etats et avec plus de dignité, et que par le moyen même des chevaliers qui couraient toutes les mers de l'Asie ; il serait instruit de tout ce qui se passait à Constantinople et dans tout l'Orient.

Zizim suivit ce conseil, et dépêcha au Grand-Maître un des seigneurs qui s'étaient attachés à sa personne et à sa fortune, pour lui demander un asile. Mais cet envoyé fut arrêté par un parti de Bajazet, et ce prince vit par les lettres de son frère, le dessein qu'il avait formé de se retirer parmi les Chrétiens. Il fit aussitôt quelques détachements pour forcer le prince son frère dans les défilés où il était retiré ; en même temps il en fit partir d'autres pour lui fermer tous les passages qui pourraient le conduire à quelque port de la Lycie. Il se flattait de le tenir si bien enfermé, qu'il ne pourrait lui échapper; mais Zizim ne voyant point revenir son premier courrier, en dépêcha à Rhodes deux autres chargés pareillement de demander au Grand-Maître une retraite dans ses Etats, avec un sauf-conduit qui lui en assurât l'entrée et la sortie en toute liberté.

Ce prince quitta ensuite le mont Taurus, et sous la conduite du Caraman qui lui servait de guide, il s'approcha des côtes de la mer pour attendre la réponse de Rhodes. Le Grand-Maître, de concert avec le conseil, et après de mûres réflexions, crut qu'il était de l'honneur et même de l'intérêt de l'Ordre de ne pas refuser un asile à un si grand prince. Une escadre de vaisseaux fut aussitôt commandée pour l'aller recevoir; dom Alvare de Zuniga, Grand-Prieur de Castille, fut chargé de cette commission et du sauf-conduit qui avait été dressé dans la forme que les ambassadeurs de Zizim l'avaient demandé.

Ce commandant mit à la voile en même temps que Zizim et le Caraman, qui se voyant poursuivis par les spahis, résolurent de se séparer, après s'être tendrement embrassés et juré une amitié inviolable. Le Caraman se rejeta dans les montagnes, d'où il reprit le chemin de quelques places qui lui restaient. Le prince Turc attendait au bord de la mer des nouvelles de Rhodes; mais voyant approcher un escadron de spahis, il se jeta dans une barque que le Caraman, de peur de surprise, avait toujours tenue prête; et qui était cachée derrière un rocher.

A peine Zizim avait quitté le rivage, qu'il vit paraître cette troupe de spahis qui ne l'avaient manqué que de quelques moments. Le prince se voyant en sûreté, fit arrêter sa barque; et prenant son arc, il leur décocha une flèche à laquelle était attachée une lettre adressée à son frère et conçue à peu près en ces termes :

LE ROI ZIZIM,

AU ROI BAJAZET SON FRERE INHUMAIN,

« Dieu et notre grand prophète sont témoins « de la honteuse nécessité où tu me réduis de « me réfugier chez les Chrétiens. Après m'avoir « privé des justes droits que j'avais à l'empire, « tu me poursuis encore de contrée en contrée, « et tu n'as point eu de repos que tu ne m'aies « forcé, pour sauver ma vie, à chercher un « asile chez les chevaliers de Rhodes, les enne- « mis irréconciliables de notre auguste maison. « Si le sultan notre père eût pu prévoir que tu « profanerais ainsi le nom si respectable des « Ottomans, il t'aurait étranglé de ses propres « mains; mais j'espère qu'à son défaut le ciel « sera le vengeur de ta cruauté, et je ne souhaite « de vivre que pour être le témoin de ton sup- « plice. »

Le commandant de cette troupe de spahis ramassa la lettre, et outré d'avoir manqué sa proie, il la porta à Bajazet. On prétend que ce prince, en la lisant, ne put retenir quelques larmes qui échappèrent malgré lui à la nature. Zizim prit en même temps le large, et fit route du côté de Rhodes, pour découvrir s'il ne lui viendrait point de nouvelles des ambassadeurs qu'il avait envoyés au Grand-Maître. Ce prince infortuné, incertain de son sort, errait à l'aventure dans ces mers, lorsqu'il découvrit une escadre qui venait à toutes voiles, et qui avait la proue tournée du côté de

la Lycie. La crainte que ce ne fussent des vaisseaux que son frère eût envoyés pour l'empêcher de gagner l'île de Rhodes, l'obligea de commander à son pilote de regagner promptement le rivage et de le remettre à terre. Mais à une certaine distance, il découvrit le pavillon de Rhodes : après des signaux dont il était convenu avec ses ambassadeurs, il les vit arriver dans une chaloupe avec un chevalier que dom Alvare de Zuniga envoyait pour accompagner ces ambassadeurs, et pour assurer ce prince de la part du Grand-Maître, qu'il serait très bien venu dans l'île de Rhodes : ce chevalier lui dit que le commandant de l'escadre qui était lieutenant-général du Grand-Maitre, avait été envoyé exprès pour l'y conduire sûrement. Zuniga s'avança ensuite pour saluer ce prince, entra dans sa barque, lui présenta une lettre et le sauf-conduit du Grand-Maître. Après les compliments et les cérémonies ordinaires, il le fit passer dans un grand vaisseau qu'il commandait, et qui prit la route de Rhodes : il y arriva bientôt. Le Grand-Maître n'en fut pas plutôt averti, qu'il envoya le recevoir par les plus anciens Commandeurs de la Religion. Il descendit lui-même de son palais, et alla à sa rencontre assez près du port : ils se donnèrent la main l'un à l'autre. Le Grand-Maître, après lui avoir réitéré, par le ministère d'un interprète, toutes les assurances qu'il lui avait déjà données par son sauf-conduit, l'accompagna jusqu'à l'auberge de France, qui lui avait été destinée pour son logement : dans la

marche, il lui céda la main droite. Zizim s'en étant aperçu, la voulut quitter, et lui fit dire qu'il ne convenait pas aux captifs de prendre la place d'honneur sur leurs patrons. » Seigneur, « lui répartit obligeamment le Grand-Maître, des « captifs de votre qualité tiennent le premier « rang partout, et plût à Dieu que vous eussiez « autant de pouvoir dans Constantinople, que « vous en avez dans Rhodes ! »

Le Grand-Maître, après l'avoir conduit à son appartement, le laissa entre les mains de plusieurs Commandeurs et des officiers de sa maison, qui, par leur politesse et leur bonne chère, tâchèrent de causer quelque distraction au souvenir de ses malheurs, dont il paraissait tout occupé. Matthieu Bosso, chanoine de Vérone, qui le vit quelques années après, et qui l'observa avec beaucoup d'attention, nous le représente dans une de ses lettres qui nous est restée, comme un homme qui avait tout l'air d'un barbare, et d'un prince féroce et cruel. Il a, dit il, la taille un peu au-dessus de la médiocre, le corps épais et ramassé, les épaules larges, l'estomac avancé, les bras forts et nerveux, la tête grosse, un œil louche, le nez aquilin et si courbé, qu'il touche presque à la lèvre supérieure, qui est couverte d'une large moustache. En un mot, dit cet auteur, c'est le véritable portrait de son père Mahomet, et tel qu'on le voit représenté dans plusieurs de ses médailles, qui me sont tombées entre les mains.

Les chevaliers n'oubliaient rien pour divertir ce

prince : ce n'était que parties de chasse, que tournois, que festins, que concerts; mais cette dernière sorte de divertissement touchait peu le sultan : et quoiqu'on lui eût fait entendre d'excellentes voix, il parut qu'il ne prenait aucun plaisir à une aussi douce mnsique. Pour le réjouir, on s'avisa de faire venir un esclave turc, qui avec une voix rude et peu harmonieuse, mais qu'il accompagnait de mines et de postures ridicules, eut seul le privilège d'attirer ses applaudissements.

Cependant le séjour d'un hôte de cette importance, ne laissait pas de causer beaucoup d'inquiétude au Grand-Maître. Il ne doutait pas que Bajazet n'aurait pas plus tôt découvert l'endroit de sa retraite, qu'il ferait tous ses efforts pour forcer l'Ordre à le remettre entre ses mains. On ne pouvait le lui refuser sans attirer dans l'île une seconde fois toutes les forces de l'empire ottoman; néanmoins la parole du Grand-Maître, son sauf-conduit et la seule générosité naturelle; ne permettaient pas de le livrer à son cruel ennemi.

Pendant que d'Aubusson était agité par ces différentes considérations, on vit arriver un envoyé du gouverneur de Lycie, province, comme nous l'avons dit, qui n'est séparée de l'île de Rhodes, que par un canal d'environ dix-huit milles. Cet envoyé, sous prétexte de proposer entre les sujets du Grand-Maître et les peuples de son gouvernement, une trève marchande, et la liberté du commerce, était venu reconnaître si Zizim

'était retiré à Rhodes ; et la conduite que le rand-Maître tenait à son égard. Le Grand-Maî-'e le reçut bien , et parut ne pas s'éloigner des ropositions qu'on lui faisait. Mais l'envoyé qui vait d'autres vues , sous prétexte qu'il atten-ait de nouveaux ordres de son maître, faisait aîner la négociation , et on démêla bientôt le incipal objet de son voyage. Le Grand-Maître, our n'avoir pas plus longtemps sous ses yeux t espion privilégié , termina promptement son aîté, et le renvoya à son maître. Mais à peine était-il défait qu'il en arriva un autre , qui i apporta une lettre du pacha Achmet. Le and-Seigneur ne voulant pas s'exposer à un fus, lui avait commandé d'entamer comme de i-même une nouvelle négociation avec d'Au-sson. Ce ministre qui, par les services impor-ıts qu'il venait de rendre à Bajazet , gouver-it alors son empire avec une autorité absolue, ivit au Grand-Maître pour l'exhorter à faire ec la Porte, un traité de paix solide et cons-ıt, à quoi il offrait son crédit et ses bons offi-, s'il voulait envoyer des ambassadeurs à nstantinople.

Le Grand-Maître sentit bien l'artifice, et que différents négociateurs ne cherchaient qu'à ıtroduire dans Rhodes, et à trouver les moyens se défaire de Zizim, par le fer ou le poison. oique le prince de Rhodes les regardât comme assassins, cependant comme ils étaient revê-, ou pour mieux dire, masqués d'un caractère blic, on dissimula leurs desseins. Tout ce que

le droit des gens et la prudence permirent de fair en cette occasion, ce fut de congédier prompte ment ces envoyés : et le Grand-Maître se content de répondre simplement au pacha, que pourv qu'on ne lui parlât pas de tribut, il ne s'éloigna pas d'envoyer dans quelque temps des ambass deurs à la Porte pour traiter avec lui d'une pa durable. On tint après cela, à Rhodes, différen conseils sur la conduite que l'Ordre devait ten dans une affaire si délicate.

Quoique dans tous ces préliminaires il n'eût p été fait la moindre mention de Zizim, d'Aubuss n'eut pas de peine à s'apercevoir que le fond de négociation roulerait toujours sur la personne ce prince, et que si son frère ne s'en pouvait p rendre maître par la voie des traités, ou il t cherait de le faire empoisonner, ou qu'il l'att querait à force ouverte, et qu'on reverrait bie tôt toutes les forces des Ottomans inonder u seconde fois l'île de Rhodes. On tint là-dessus d férents conseils ; et pour ne se point dessaisir d' si précieux gage, on résolut pour la sûreté mê de ce prince, et en attendant qu'on vit quelle fa prendraient les affaires de l'Orient, de le fai passer en France et de l'envoyer résider da quelque commanderie de l'Ordre.

Le Grand-Maître, pour lui faire prendre bon gré ce parti, lui représenta qu'il était son intérêt de se dérober pour quelque temps a violentes poursuites de son frère ; que quelq précaution que la Religion prît, sa vie ne ser jamais en sûreté dans Rhodes, où tant de Gre

renégats pourraient, à la faveur de la langue, s'introduire, et malgré toutes les mesures que l'Ordre pourrait prendre, le faire périr par le fer ou par le poison; au lieu que pendant son éloignement, l'Ordre qui était entré en négociation avec le sultan, pourrait dans la suite ménager ses intérêts, et qu'il se chargeait de lui rendre compte de tout ce qui se passerait à la Porte à son sujet.

(1481) Le prince Turc qui se voyait sans ressource, consentit à tout ce qu'on lui proposa. Il laissa même, avant que de partir, un ample pouvoir au Grand-Maître pour traîter avec Bajazet en son nom, et suivant ce qui conviendrait le mieux à sa fortune et à sa sûreté. Cet acte fut accompagné d'un autre, dans lequel ce prince, après y avoir marqué toutes les obligations qu'il avait au Grand-Maître, et à son Ordre, s'engageait, s'il recouvrait jamais l'empire, soit en son entier ou en partie, à entretenir une constante paix avec les chevaliers, à ouvrir tous ses ports à leurs flottes, à rendre tous les ans gratuitement la liberté à trois cents chrétiens de l'un et de l'autre sexe, enfin à payer cent cinquante mille écus d'or au trésor de la Religion, pour la dédommager des dépenses qu'on aurait faites en sa faveur. Cet acte signé de sa propre main se garde encore dans les archives de Malte, et il est daté du cinquième du mois de regeb, de l'année de l'hégire 887 : ce qui revient selon notre manière de compter, au 31 d'août de l'an de grâce 1482. Ce prince s'embarqua ensuite sous la conduite du

chevalier de Blanchefort, neveu du Grand-Maître, qui par ses soins et sa complaisance, tâcha d'adoucir la tristesse dont ce prince fut saisi en quittant son pays, et en passant dans une terre étrangère.

Pendant qu'il faisait route du côté de la France, le Grand-Maître, suivant la parole qu'il en avait donnée à Achmet, envoya à Constantinople en qualité d'ambassadeurs, les chevaliers Guy de Mont, Arnaud et Duprat. Bajazet qui voyait d'Aubusson, arbitre de la fortune de son frère, fut ravi de leur arrivée. Ils en furent reçus avec beaucoup d'honneur, il leur donna pour commissaires et pour négociateurs de la paix, le visir Achmet et Misach Paléologue, qui depuis la mort de Mahomet, et pour s'être déclaré en faveur de Bajazet, avait été rappelé à la Porte. La négociation pensa échouer dès l'ouverture de la conférence; Achmet, pour préliminaire, demanda que le Grand-Maître se reconnût pour vassal du Grand-Seigneur, et qu'en cette qualité il lui payât tribut. Cette proposition fut rejetée par les deux ambassadeurs avec beaucoup de hauteur. Le visir, le plus fier de tous les hommes, leur dit que son maître irait en personne, et à la tête de cent mille hommes, lever lui-même ce tribut. Les ambassadeurs, sur de pareilles menaces, voulaient rompre la conférence, et se retirer; mais le pacha Paléologue ayant dit en langage turc au visir, qu'il ne devait pas ignorer que le sultan voulait, à quelque prix que ce fût, conclure ce traité, on reprit la négociation, et les deux chevaliers mon-

trèrent d'autant plus de fermeté, que Duprat, qui entendait la langue turque, était par là instruit des intentions du Grand-Seigneur. Achmet n'insista pas davantage ; mais comme il croyait que ce prince se déshonorait par un pareil traité, il en abandonna la conduite à Paléologue.

Il en fallut venir ensuite au principal point, et qui tenait le plus au cœur du sultan. Il s'agissait de la personne de son frère : ses ministres demandaient qu'on le remît en son pouvoir. Les ambassadeurs comprirent bien que ç'aurait été le livrer aux bourreaux ; aussi ils rejetèrent avec indignation une proposition si odieuse. Enfin on convint que le Grand-Maître s'engagerait de retenir toujours ce prince en sa disposition, et sous une garde exacte de plusieurs chevaliers, et qu'il ne le remettrait point à aucun prince chrétien ou infidèle, qui pût se servir de son nom et de ses prétentions pour troubler le repos de l'empire; que pour l'entretien et la garde de ce prince, le sultan ferait remettre tous les ans à la Religion trente-cinq mille ducats, monnaie de Venise ; et qu'en particulier et séparément de cette somme, il en paierait aussi tous les ans dix mille au Grand-Maître pour le dédommager des ravages que l'armée de Mahomet avait fait dans l'île de Rhodes. La paix à ces conditions ayant été arrêtée, le traité fut signé par le sultan, qui envoya à Rhodes un de ses principaux ministres appelé Capitain, pour recevoir la ratification du Grand-Maître.

Le visir, naturellement fier, ne put entendre

parler des pensions que le sultan s'était obligé à payer tous les ans, sans frémir d'indignation. Il se plaignit hautement que par un traité si honteux on avait prostitué la gloire de l'empire; et parmi ces discours il lui échappa des railleries assez vives contre la personne même de son maître. Le sultan en fut bientôt instruit : on ne manque point à la cour de ces gens qui, par des rapports empoisonnés, et débités avec art, tâchent de perdre leurs ennemis. Achmet en avait un très dangereux dans la personne d'un pacha appelé Isaac, et dont il avait autrefois épousé la fille. C'était cette même dame turque dont le fils aîné de Mahomet devint éperdûment amoureux, et à laquelle, dans la fureur de sa passion, son mari prétendait qu'il avait fait violence. On a vu dans le commencement de ce livre, que Mahomet, qui voulait être le seul tyran de ses Etats, sous prétexte de rendre justice à Achmet, avait fait mourir ce jeune prince, dont l'emportement lui fit craindre qu'il ne fût capable d'attenter sur sa personne. Achmet, comme autrefois César, sans vouloir approfondir la conduite de sa femme, l'avait répudiée : ce qui fit naître dans le cœur de son beau-père, un désir violent de s'en venger. Ce pacha ne laissa pas échapper l'occasion que lui fournissait l'imprudence d'Achmet : il rapporta au sultan les murmures et les railleries du visir, assaisonnés du poison dont les courtisans ne sont pas avares; et sous prétexte de zèle pour le service du prince, il lui insinua que dans un visir si puissant, c

adoré des soldats, de pareilles railleries ne pouvaient partir que d'un homme qui minutait quelque révolte.

En pareille matière et surtout dans un gouvernement aussi despotique que celui des Turcs, le seul soupçon est un crime. Bajazet, toujours ombrageux et défiant, comme sont les personnes faibles, pour prévenir les desseins qu'on attribuait au visir, résolut de s'en défaire : d'ailleurs il avait de la peine à voir tous les jours un homme dont les services étaient au-dessus des récompenses. Par son ordre la plupart des grands de la Porte furent invités à un superbe festin que leur fit Bajazet. Contre leur loi, on y but beaucoup de vin : le sultan qui avait ses desseins particuliers, et qui voulait faire parler le visir, fit tomber le discours sur la paix qu'il venait de conclure avec le Grand-Maître, et ajouta que n'ayant plus d'ennemis, il voulait diminuer la solde des soldats, et même priver de leurs emplois des officiers qui n'étaient pas affectionnés au gouvernement. Achmet, le père des gens de guerre, naturellement fier et impatient, prit feu, et dans la chaleur du vin, il dit tout haut que l'affection des soldats était le plus ferme appui du trône, et qu'un sultan surtout, qui avait encore un frère vivant, serait mal conseillé d'irriter la milice. On prétend qu'il n'eut pas plus tôt proféré ces paroles, qu'un muet aposté exprès, à un signe que lui fit le soudan, lui enfonça un poignard dans le cœur. D'autres auteurs rapportent différemment ce qui se passa à la mort de ce mi-

nistre, qui fut différée de quelque temps. Selon ces écrivains, Bajazet, avant que de congédier les pachas, et pour joindre la libéralité à la magnificence du festin, leur fit présenter à chacun une veste de brocard avec une coupe remplie de pièces d'or; mais on ne mit devant le visir qu'une veste noire, qu'il regardait comme un triste augure de sa destinée : il fut confirmé dans les pressentiments qu'il en avait, lorsque voulant suivre ceux qui se retiraient, le sultan lui ordonna de rester, sous prétexte d'une affaire importante, dont il voulait l'entretenir. Achmet ne doutant plus qu'il allait être étranglé, s'écria plein de fureur : « Cruel tyran, puisque tu me « voulais faire mourir, pourquoi m'as-tu forcé « d'offenser Dieu, en buvant une liqueur dé- « fendue? »

Par ordre de Bajazet, on commença par le charger de coups, et les muets ensuite se mirent en état de l'étrangler. Mais le chef des eunuques, qui était son ami particulier, voyant son maître ivre de vin et de colère, se jeta à ses pieds. « Seigneur, lui dit-il, ne te presse point de le « faire mourir; tu sais combien il est cher à tes « janissaires : attends jusqu'à demain, pour « voir de quelle manière ils apprendront les « nouvelles de sa mort; et pour-lors tu en déci- « deras suivant ta volonté absolue. »

La peur, le plus puissant ressort qu'on pût faire agir auprès de ce prince faible et timide, eut son effet ordinaire. Bajazet différa la mort d'Achmet, et le fit jeter à demi-nu et chargé de

fers dans un cachot. Son fils qui l'attendait à la porte du sérail, ne le voyant point sortir, en demanda des nouvelles aux autres pachas; mais la plupart étaient si ivres, que tout ce qu'il en put tirer, c'est que le Grand-Seigneur avait paru fort irrité contre lui. Ce jeune seigneur tremblant pour sa vie, court au corps-de-garde des janissaires, et dans un vaste logis où ils se retirent quand ils ne sont point de garde; là, fondant en larmes, et adressant la parole aux plus anciens : « Mes chers compagnons, leur dit-il, « le sultan vient de faire arrêter mon père : souf-« frirez-vous, braves soldats, qu'on fasse périr « cruellement votre général, avec lequel, de-« puis tant d'années, vous mangez du pain et « du sel? »

Les janissaires, à ces nouvelles, prennent les armes, s'assemblent, marchent droit au sérail, et demandent avec de grands cris qu'on leur en ouvre les portes : le bruit de ce tumulte passe bientôt jusque dans l'appartement de Bajazet. Ce prince, après avoir délibéré sur le parti qu'il avait à prendre, et dans la crainte d'être détrôné par cette milice en fureur, parut à une fenêtre, un arc à la main : « Que voulez-vous, « mes compagnons, leur dit-il, et quelle est la « cause de ce tumulte? Tu l'apprendras tout-à-« l'heure, s'écrièrent-ils, ivrogne de philosophe. « Où est Achmet? nous voulons le voir, ou nous « saurons venger sa mort. » Le timide sultan voyant toute cette milice en fureur et animée contre lui: «Achmet, leur dit-il, est dans mon sérail,

« plein de vie : et je ne l'ai retenu que pour con-
« férer avec lui d'affaires de conséquence. » Le sultan était si effrayé de la contenance et des menaces des janissaires, qu'il commanda qu'on l'amenât promptement. Il parut à la porte du sérail, la tête et les jambes nues ; et pour tout vêtement, il n'avait qu'une simple camisole, comme un homme destiné à la mort, et qu'on allait exécuter. Les janissaires indignés de voir ce grand capitaine traité si indignement, arrachèrent un turban à un des principaux officiers de la Porte, et le mirent sur la tête d'Achmet. Ils commandèrent en même temps qu'on lui apportât une veste ; et après l'en avoir revêtu, ils le conduisirent jusque dans son palais avec de grands cris ; et comme s'ils eussent remporté une victoire signalée.

Le visir, soit par grandeur d'âme, ou qu'il craignît qu'on ne lui fît un nouveau crime de l'affection des soldats, les conjura d'user plus modestement de leur avantage. « Bajazet, leur dit-
« il, est notre souverain : et qui sait si je ne
« me suis pas attiré son indignation par ma
« faute? » Enfin par ses prières, il vint à bout de calmer la sédition ; mais il apprit par son expérience, qu'on ne remporte jamais d'avantage sur son souverain, qui ne soit à la fin funeste à son auteur. Bajazet dissimula quelque temps son ressentiment ; le visir rentra en apparence dans ses bonnes grâces ; mais dans un voyage que fit la cour à Andrinople, et lorsque les craintes semblaient être dissipées, le sultan le fit étrangler. Tel fut le sort d'un des plus grands capi-

taines de l'empire ottoman; mais qui, pour s'être cru trop nécessaire, se rendit suspect à son maître, et odieux aux autres pachas.

Pendant qu'une scène si tragique se passait à la Porte, le prince Zizim arriva heureusemeut sur les côtes de Provence. Le Grand-Maître l'avait fait précéder par un ambassadeur qui demanda de sa part au roi Louis XI, qui régnait alors en France, la permission pour le prince d'entrer dans ses Etats, et même d'y séjourner pendant quelque temps. Le roi, qui ne prenait aucun intérêt aux affaires d'Orient, y consentit sans peine. Le prince turc, selon Jaligni, historien contemporain, fut conduit d'abord dans la province de la Marche, chez un seigneur de cette province, appelé Boissami, beau-frère du Grand-Maître, et qui avait épousé la souveraine d'Aubusson, sa sœur. Zizim, après y avoir fait quelque séjour, se retira dans la commanderie de Bourgneuf : et les chevaliers, qui, sous prétexte de lui faire compagnie, lui servaient de gardes, le logèrent dans une tour qu'ils avaient fait construire exprès pour le mettre à couvert de entreprises de Bajazet; peut-être aussi pour l'empêcher de se tirer de leurs mains, et de vouloir s'échapper comme quelque temps après ils eurent lieu de l'en soupçonner.

En effet, ce malheureux prince, au lieu de l'accueil et des secours qu'il s'était flatté de recevoir du roi de France, se voyait avec douleur éloigné de sa patrie et de ses amis, relégué dans une terre étrangère, confiné dans une espèce de prison:

quelque soin que prissent les chevaliers qui l'avaient en garde, de le divertir, il ne pouvait s'empêcher de les regarder comme ses geôliers, et les ennemis mortels de sa maison. Ces réflexions le jetèrent dans une humeur sombre, qui fut bientôt suivie d'une maladie dangereuse, et qui faisait même craindre pour sa vie.

Un chevalier de ceux qui étaient préposés à sa garde, touché de ses malheurs, et pour le tirer de cette profonde douleur où il était enseveli, lui conseilla de demander au roi de France une entrevue : il le flatta que dans une conférence il pourrait intéresser ce prince dans sa disgrâce, et en tirer des secours suffisants pour tenter encore une fois le sort des armes.

Le prince, comme tous les malheureux, se livra aux premières lueurs d'espérance qu'on lui donna, et il fit dire au roi qu'il souhaitait de l'entretenir. Le roi occupé de ce qui se passait chez ses voisins, et surtout parmi les Anglais et chez le duc de Bourgogne, ne s'embarrassait guère des affaires de l'Orient. Cependant, pour soutenir le caractère de roi très chrétien, il répondit à ce prince, qu'à la vérité il serait ravi de le voir, et même d'entrer en souverain dans ses intérêts, si la Religion n'y mettait pas un obstacle invincible ; mais que s'il voulait se faire chrétien, et abjurer les erreurs dans lesquelles il avait été malheureusement élevé, il s'engageait à le ramener dans ses Etats à la tête d'une puissante armée, qui ne le céderait ni en chefs habiles ni en nombre de troupes, à toutes les forces de l'empire

Ottoman ; que s'il ne jugeait pas à propos de tenter de nouveau le sort des armes, la France lui offrait une seconde patrie, et qu'il lui donnerait dans ce royaume des grandes terres et des seigneuries assez considérables pour y pouvoir vivre avec tout l'éclat et la dignité convenables à sa haute naissance.

Le prince turc, n'eut pas de peine à s'apercevoir que la proposition du roi n'était qu'un honnête prétexte pour se dispenser de lui accorder l'entrevue qu'il lui avait demandée, et le secours qu'il en espérait. Outre les préjugés de l'éducation, à ne considérer ses intérêts que par des vues d'une politique humaine, il ne pouvait pas quitter la secte de Mahomet, sans passer parmi les mahométans pour un renégat, et sans se voir abandonné de ses meilleurs amis, et de tous ses partisans ; ainsi ce prince, sans s'arrêter davantage à la France, tourna toutes ses espérances du côté de l'Orient, dont il attendait des nouvelles avec la dernière impatience. Il ne fut pas longtemps sans en recevoir, mais elles ne lui furent guère agréables. Il apprit avec autant de surprise que de douleur, que les chevaliers de Rhodes, les ennemis immortels des Ottomans, après différentes négociations qui s'étaient passées à Constantinople et à Rhodes, étaient à la fin convenus d'un traité, mais dont malheureusement la perte de sa liberté était le fondement et le prix ; que le Grand-Maître, au préjudice de son sauf-conduit et de la parole qu'il lui avait donnée si authentiquement, s'était engagé, tant

que les Turcs ne violeraient pas ce traité, de le tenir toujours éloigné, et sous la garde des chevaliers, qui en répondraient : que Bajazet, de son côté, s'était obligé de payer tous les ans au Grand-Maître et à la Religion quarante-cinq mille ducats.

Le traité fut décoré par ceux qui le dressèrent de prétextes honnêtes, dont les princes ne manquent guère ; mais qui, après tout, ne mettaient pas l'Ordre tout-à-fait à l'abri du reproche d'avoir violé son sauf-conduit. Bajazet paya cette somme très exactement, et même d'avance ; et dans le dessein de gagner entièrement l'amitié du Grand-Maître, il lui envoya peu après la main droite de S. Jean-Baptiste, patron de l'Ordre, qui avait été apportée anciennement d'Antioche à Constantinople, et que Mahomet, à la prise de cette ville, avait fait mettre dans son trésor ; apparemment pour la richesse du reliquaire, ou pour trafiquer de la relique même avec quelque prince chrétien. Quoique les Turcs traitent d'idolâtrie notre vénération pour les corps saints, Bajazet ne laissa pas de la faire transporter avec beaucoup de cérémonie jusqu'à Rhodes.

Cependant comme la liberté est le premier bien des hommes, et le plus précieux, il ne faut pas s'étonner si le malheureux Zizim fut frappé de la plus violente douleur, en voyant qu'on venait de trafiquer de la sienne au poids de l'or. Ce traité le jetait dans des fureurs qu'il n'est pas aisé d'exprimer : il invoquait la mort comme le seul

terme d'une si cruelle disgrâce; et dans ses transports, on craignait à tout moment qu'il n'attentât même à sa vie. En vain les chevaliers qui étaient préposés pour sa garde, tâchaient de le consoler, par la considération qu'il ne s'était rien passé à Constantinople et à Rhodes que pour son salut même, et que pour l'empêcher de tomber entre les mains d'un implacable ennemi. Ils lui représentaient que sa prison serait bien moins longue qu'il ne pensait; qu'il devait tout espérer du bénéfice du temps, et qu'il naîtrait infailliblement des conjonctures qui permettraient au Grand-Maître de le faire retourner dans ses Etats avec autant de gloire que de sûreté. Le malheureux prince n'était point susceptible de ces motifs vagues et douteux de consolation : l'idée affreuse d'une prison perpétuelle se présentait à tout moment à son esprit : toutes les raisons et toutes les honnêtetés de ses gardes ne pouvaient l'en distraire.

L'éclat que faisait sa douleur, passa bientôt au-dehors de sa prison. En même temps que l'on plaignait le sort de Zizim, on blâmait la conduite du Grand-Maître. On disait qu'il y avait de l'inhumanité à vendre la liberté d'un prince, qu'on ne pouvait au plus que mettre à rançon. D'autres ajoutaient qu'il était étonnant qu'un Ordre aussi noble, et que des chevaliers, les ennemis perpétuels des mahométans, pour un vil intérêt, se fussent érigés en geôliers aux gages de Bajazet; et qu'ils laissassent échapper une occasion si favorable d'allumer parmi ces Infidèles une guerre dont

tous les ennemis des Ottomans auraient pû se prévaloir.

Caoursin, vice-chancelier de l'Ordre, historien contemporain, et qui était alors à Rhodes, a tâché d'épargner ce reproche aux chevaliers, par les avantages que les princes chrétiens, dit-il, tirèrent de la détention du prince ottoman : et cet auteur, pour justifier le Grand-Maître, soutient qu'on avait fait en cela un moindre mal, que si en observant exactement le sauf-conduit, on eût attiré les armes de Bajazet dans l'île de Rhodes, et dans les autres Etats des princes chrétiens. (1) Mais si on suit Jaligny, autre historien aussi contemporain, il n'y eut de la part du Grand-Maître, ni sauf-conduit, ni parole donnée. Zizim, comme on le peut voir dans cet historien, se trouva prisonnier de bonne guerre ; et par conséquent, le Grand-Maître put disposer de sa liberté comme il le jugea à propos pour le bien de son Ordre et de la chrétienté.

Comme ces historiens, tous deux contemporains, l'un ministre, et confident du Grand-Maître, l'autre secrétaire de Pierre de Bourbon, se trouvent opposés sur le même fait nous n'avons point trouvé assez de lumière dans l'un ou l'autre de ces deux écrivains, pour pouvoir prendre un parti avec sûreté ; et nous en laissons le jugement au lecteur.

---

(1) Guillaume de Jaligny, p. 62, 63, 65 et 66, édit. du Louvre.

Soit que Zizim eût été fait prisonnier de bonne guerre, soit que les chevaliers, pour ne pas irriter un prince aussi puissant que le sultan, eussent en quelque façon violé leur sauf-conduit, on ne peut disconvenir que le pape Sixte IV, Ferdinand, roi de Castille, d'Arragon et de Sicile, un autre Ferdinand de la même maison et roi de Naples, les Vénitiens, et surtout Matthias Corvin, fils de Huniade, et alors roi de Hongrie, grand capitaine, et comme son père, la terreur des Turcs, faisaient tous de grandes instances auprès du Grand-Maître, pour mettre Zizim à la tête de leurs armées, dans la vue de se servir de son nom pour ranimer les partisans secrets qu'il avait dans l'empire Ottoman. Mais la plupart de ces princes étaient divisés ; quelques-uns même se faisaient actuellement la guerre : et il faut rendre cette justice au Grand-Maître, aussi sage politique, que grand capitaine, qu'il craignait que si le sort des armes contre le Turc ne leur était pas favorable, il n'y en eût d'assez perfides, ou du moins d'assez faibles, pour acheter la paix de Bajazet en lui livrant son frère et son ennemi. D'Aubusson faisait un bien plus digne usage du pouvoir qu'il avait sur la personne de Zizim : et par la seule crainte qu'il donnait au Grand-Seigneur, de mettre son frère à la tête de toutes les forces de la Religion, et de le montrer aux mécontents qui étaient en grand nombre dans ses Etats, il tenait, pour ainsi dire, les forces de ce puissant prince enchaînées. Ce fut par ce moyen qu'il l'empêcha pendant toute la

vie de Zizim, d'attaquer l'Italie, et de venir fondre avec ses armées sur les Etats des ennemis de la loi mahométane.

Le pape, dans l'impatience de voir les armes des princes chrétiens tournées contre les Infidèles, se laissa persuader, que s'il avait une fois la personne de Zizim en son pouvoir, il viendrait aisément à bout de réunir toutes les forces de l'Europe contre les Turcs. Ce pontife venait de succéder à Sixte IV, sous le nom d'Innocent VIII. Il était génois de naissance (1), et de l'illustre maison de Cibo, originaire de l'île de Rhodes, où son père était né. Il ne se vit pas plus tôt sur la chaire de saint Pierre, qu'il en donna avis aux chevaliers, qu'il regardait comme les souverains de sa maison, et il les fit assurer par un nonce qu'il envoya exprès à Rhodes, de l'estime et de l'affection qu'il conservait pour un Ordre aussi illustre et aussi utile à tous les princes chrétiens. Mais ce nonce déclara en même temps au Grand-Maître que sa sainteté, pour le bien de toute la chrétienté, pour tenir le Turc en respect, ne serait pas fâché de faire venir le prince Zizim à Rome, ou du moins dans quelque place forte de l'Italie.

Le Grand-Maître représenta au nonce qu'il était à craindre qu'un pareil changement ne donnât beaucoup d'ombrage à Bajazet; et que ce prince pour s'en venger, et pour prévenir les desseins du pape, ne portât ses armes en Italie.

---

(1) Bos., tom. 2, pag. 448.

D'ailleurs, qu'en retirant Zizim des mains des chevaliers, on pourrait faire soupçonner qu'ils n'en usaient pas bien à son égard, et que cela déshonorerait son Ordre. Le nonce fit passer ces raisons à Rome; mais le pape fut inflexible : il fit de nouvelles instances pour qu'on envoyât incessamment des ordres au chevalier Blanchefort, devenu Grand-Prieur d'Auvergne, de conduire lui-même le prince Turc à Rome. Le Grand-Maître, par déférence pour les ordres du pape, nomma deux ambassadeurs qui se rendirent auprès du Saint-Père; et il choisit pour cet emploi Philippe de Cluys, de la langue de France, bailli de la Morée, et Guillaume Caoursin, vice-chancelier de l'Ordre et dont nous avons l'histoire de tout ce qui se passa à Rhodes au sujet du prince Zizim.

Si on doit juger de la conduite qu'ils tinrent dans leur négociation, par les avantages qu'ils en tirèrent, il faut convenir que c'étaient de très habiles ministres : car pour la personne seule de Zizim, qu'ils s'engagèrent de livrer au pape, ils en obtinrent des grâces importantes. Innocent; par ce traité, s'engagea solennellement à ne jamais conférer aucune commanderie au préjudice des langues et du droit d'ancienneté, quand même elles vaqueraient en cour de Rome : par une bulle expresse de l'an 1489, il déclara que les biens de l'Ordre ne pourraient être compris dans les rôles des bénéfices que les papes s'étaient réservés, ou qu'ils pourraient se réserver dans la suite : et en cas que Bajazet irrité de ce

changement, cessât de payer la pension de Zizim, pour en dédommager par avance les chevaliers de Rhodes, il supprima les ordres du Saint-Sépulcre et de Saint-Lazare, qu'il réunit à celui de Saint-Jean : « Afin d'empêcher, dit ce pontife « dans sa bulle, que des chevaliers si nécessaires « à la chrétienté, ne succombent sous la puis- « sance formidable des Turcs. » Les intérêts du Grand-Maître ne furent pas oubliés dans ce traité : et le pape s'engagea aussitôt qu'on lui aurait remis le prince Zizim, à lui envoyer le chapeau de cardinal; dignité éminente à la vérité, mais peu convenable, ce semble, à un homme de guerre et surtout à un souverain.

Ce traité ayant été conclu à la satisfaction commune du pape et du Grand-Maître, ils envoyèrent de concert des ambassadeurs au roi Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, pour lui en faire part, et demander son consentement. Ils ne trouvèrent aucun obstacle de ce côté là; mais pendant que ces ambassadeurs étaient encore en France, il survint un autre ministre de la Porte, que Bajazet envoyait au roi. Ce sultan qui avait une attention continuelle sur la conduite que les chevaliers tenaient à l'égard de son frère, ne fut pas longtemps sans être averti des desseins du pape, et des négociations de ses ministres. Il fit aussitôt partir un de ses principaux officiers pour traverser cette négociation. Cet ambassadeur ayant débarqué en Provence, en donna avis à la cour, et se mit en chemin pour s'y rendre. Mais le roi, à l'exemple de son père,

;'étant fait un scrupule de donner audience à ın infidèle, le ministre de Bajazet s'arrêta à Riez, suivant l'ordre qu'il en reçut par un courier exprès; en sorte qu'il se vit obligé de négoier par écrit, et il envoya en cour les propoitions dont il était chargé.

Bajazet, par sa lettre, priait le roi de livrer e sultan Zizim à son ministre, ou du moins de e pas souffrir qu'il sortît de ses Etats. Pour l'enager à lui accorder l'effet de sa demande par uelque chose de plus précieux que l'or ou des ierreries, il lui offrait toutes les reliques que empereur Mahomet, son père, avait trouvées à la rise de Constantinople, et dans toute l'étendue e son empire. Il ajoutait qu'il était actuellement ı guerre avec le soudan d'Egypte, qu'il espérait chasser bientôt de la Syrie, de la Palestine et ı royaume de Jérusalem; et que s'il en pouvait nir à bout, il s'engageait à remettre cette derère couronne sur sa tête, comme sur celle du us puissant prince qui suivît la loi du Messie.

Quoique le roi fût jeune, plein de courage et ide de gloire, il ne fut guère en prise à cette rnière proposition. Il y avait déjà longtemps ıe la plupart des princes chrétiens étaient reıtés de ces voyages de long cours, et de ces euses expéditions qui avaient coûté à leurs antres des sommes immenses, et le plus pur sang leur noblesse. L'on n'était guère plus prévenu faveur des reliques qui venaient de l'Orient puis le sac de Constantinople: et les Grecs en aient apporté chez les Latins une si grande

quantité de fausses, que les plus superstitieux n'avaient plus cet empressement et ce respect qui n'est dû qu'aux véritables (1). Ainsi le ministre de la Porte fut renvoyé, au rapport de Philippe de Comines, sans avoir vu le roi, sans avoir pu rien obtenir : au lieu que ce prince fit dire aux agents du pape et de l'Ordre, qu'ils pouvaient partir quand ils le jugeraient à propos : qu'il consentait qu'ils fissent passer le prince Zizim en Italie; et qu'il serait ravi que le saint père en pût tirer des avantages considérables pour le bien de la Religion. Cependant Charles VIII ne donna ce consentement qu'à condition que Zizim resterait toujours à la garde des chevaliers français et que le pape s'obligerait sous le dédit de dix mille ducats, à ne le remettre à aucun autre souverain, sans sa participation.

Le malheureux Zizim, après avoir passé de l'Orient en Europe, et de Rhodes dans le fond de l'Auvergne, se trouva livré aux envoyés du pape, qui le conduisirent en Italie. Il y arriva sans obstacle et pour lui déguiser ce changement d'esclavage, on ne le reçut pas avec moins de pompe et de magnificence, qu'on en aurait employé à l'entrée d'un roi chrétien. Le cardinal d'Angers, et Franciscain Cibo, fils du pape Innocent VIII, mais qu'il avait eu avant que d'entrer dans les Ordres sacrés, allèrent à sa rencontre à deux milles de

(1) Observations sur l'histoire de Charles VIII, p. 586, édit. du Louvre.

Rome, et le saluèrent de la part du souverain pontife. Doria, capitaine des gardes d'Innocent, l'attendit à la porte de la ville, où l'on commença la marche de cette cavalcade. Quelques turcs domestiques de Zizim, et qui ne l'avaient pas voulu abandonner, parurent les premiers. On vit ensuite passer les gardes du pape, ses chevaux légers, ses gentilshommes, ceux des cardinaux, et la noblesse de Rome. Le seigneur de Faucon, ambassadeur de France, relevait l'éclat de cette marche par un équipage magnifique, et une riche et nombreuse livrée : le vicomte de Monteil, frère du Grand-Maître, et qui avait acquis tant de gloire à la défense de Rhodes, marchait immédiatement après, à côté du seigneur Franciscain Cibo. Le prince Turc venait ensuite monté sur un superbe cheval, et suivi du Grand-Prieur d'Auvergne et des autres chevaliers qui étaient chargés de sa garde. La marche était fermée par le maître de chambre d'Innocent, et par une foule de prélats italiens et de la cour du saint père. Le prince Turc fut conduit dans un appartement du Vatican qu'on lui avait préparé, et le lendemain l'ambassadeur de France et le Grand-Prieur d'Auvergne le conduisirent à l'audience du pape.

Zizim étant entré dans la salle d'audience, y trouva le pape sur son trône, accompagné des cardinaux et de toute sa cour. Ce prince le salua à la manière de sa nation ; mais quelques instances que lui en fit le maître des cérémonies, ce fut sans faire aucune génuflexion, et sans vou-

loir s'abaisser à ses pieds, comme font les princes chrétiens : le pape ne l'en reçut pas moins gracieusement. Zizim lui demanda sa protection avec la même hauteur que si ce pontife eût eu besoin de la sienne. Innocent lui répondit avec bonté : il fut depuis traité avec beaucoup d'égard, quoique toujours gardé par des chevaliers. Mais comme il voyait beaucoup de monde, et qu'il pouvait même recevoir plus facilement des nouvelles de l'Asie, il se trouva moins malheureux à Rome que dans la tour de Bourgneuf.

Le roi de France, par des raisons particulières, s'intéressait à la conservation de Zizim. Ce prince, jeune, puissant et ambitieux, aspirait au titre d'empereur : il voulait se servir un jour de la personne de Zizim pour se rendre maître de Constantinople, de la Romanie et de la Morée. André Paléologue, neveu de Constantin, dernier empereur, lui avait cédé tous ses droits sur cet empire : l'Albanie, la Grèce et la Romanie nouvellement conquises par Mahomet, et encore peuplées de chrétiens, lui tendaient les mains, et imploraient son assistance. Le roi, pour pénétrer dans ces grandes provinces, avait besoin de quelques ports dans l'Italie et dans les royaumes des deux Siciles. Son conseil le fit apercevoir du droit qu'il avait sur la couronne de Naples : ce droit était fondé sur le testament de Charles IV, roi de Sicile et de Jérusalem, neveu du roi René, de la maison d'Anjou, qui avait institué son héritier universel Louis XI, son cousin, et après lui le dauphin

on fils, qui régnait alors sous le nom de Charles VIII. Voilà un droit certain, et auquel il ne manquait que des forces suffisantes pour le faire valoir. Le roi et son conseil résolurent, avant que de passer en Grèce, de s'attacher à cette entreprise. Ils y étaient d'ailleurs portés par Ludovic Sforce, régent des Etats de Milan, et ennemi secret de la maison d'Arragon, dont une branche régnait à Naples depuis près de soixante ans.

La guerre d'Italie fut résolue avant que de rien entreprendre du côté de la Grèce. Cependant comme le roi de France prévoyait qu'il aurait besoin dans cette dernière expédition de la personne de Zizim, il envoya des ambassadeurs au pape Innocent; et nous voyons dans leur instruction, qu'il leur ordonne de faire souvenir ce pontife des engagements qu'il avait pris avec lui au sujet du frère du Grand-Seigneur, c'est-à-dire, de n'en disposer jamais sans sa participation : mais ces négociations furent interrompues par la mort du pape; et Zizim, qui sous son pontificat avait trouvé quelque adoucissement à sa mauvaise fortune, retomba par cette mort dans de nouveaux malheurs.

Le cardinal Rodrigue de Borgia succéda à Innocent, sous le nom d'Alexandre VI. Ce pontife, si on peut lui donner ce nom, acheta la tiare et les suffrages de quelques-uns de ses confrères à deniers comptants : mais dès qu'il se vit assuré de la papauté, il se vengea de la perte de son argent sur ces simoniaques, par l'exil, le fer et le poison. Sous son pontificat, évêchés, bénéfices, dignités

ecclésiastiques, dispenses, l'usage même des sacrements, tout fut vénal. Il vendait en détail ce qu'il avait acheté en gros; il n'eut point honte de revêtir de la pourpre, plusieurs hommes souillés de toutes sortes de crimes et d'infamies.

Le malheureux Zizim se trouva par sa situation en la puissance d'Alexandre; et ce tyran, pour être en état de disposer à son gré de sa liberté, et même de sa vie, le tira des mains des chevaliers qu'il congédia, le fit enfermer dans le château Saint-Ange, et en donna avis à Bajazet. Ce prince, qui craignait que le pape ne le remît en liberté, s'obligea à lui payer tous les ans quarante mille ducats : d'autres disent qu'Alexandre en tirait jusqu'à soixante mille.

Cependant le roi, toujours entêté de ses premiers desseins de conquêtes, fait des levées extraordinaires : son armée se trouve composée de trois mille six cents hommes d'armes, de six mille archers, six mille arbalétriers, huit mille piquiers, et autant d'arquebusiers : tout cela accompagné d'un prodigieux train d'artillerie. Toute l'Italie frémit aux nouvelles d'un si puissant armement. Le pape, dont la plupart des cardinaux demandaient la déposition, tremblait au seul bruit de la marche des Français; mais comme c'était un habile homme et un grand politique, il tourna ses vues du côté de Constantinople, et se flatta, s'il était poussé par ses ennemis et tant qu'il serait maître de la personne de Zizim, de tirer de Bajazet de puissants secours

soit en argent, soit en troupes, pour soutenir la guerre contre les Français.

Ce fut dans cette vue qu'il lui dépêcha un envoyé secret, pour lui faire part des desseins et de l'armement de Charles VIII. On voit dans l'instruction donnée à cet agent, appelé Georges Bozarde, qu'il le charge d'avertir le Grand-Seigneur, que le roi de France s'avance à la tête d'une puissante armée, pour enlever de ses mains le sultan Zizim son frère, dans la vue de s'en servir pour le détrôner; qu'il est bien résolu avec le roi de Naples, son allié, de s'opposer à son entreprise, et de l'empêcher surtout d'approcher de Rome; mais qu'il ne peut soutenir la guerre contre un si puissant prince sans un prompt secours, et qu'il lui fera plaisir de lui faire payer incessamment les quarante mille ducats qui lui sont dus pour la pension du prince son frère (1). Il ajoutait dans cette instruction, que le soudan d'Egypte, avec lequel sa Hautesse était en guerre, lui avait envoyé un ambassadeur chargé de lui offrir des sommes immenses, s'il voulait lui remettre le prince Zizim, mais qu'il avait rejeté cette proposition, et que rien n'était capable de le détacher de ses intérêts.

Le pape par ce détour adroit, et en faisant connaître les offres du soudan d'Egypte, insi-

---

(1) Observations sur Philippe de Comines, sur l'année 1494.

nuait au Grand-Seigneur que la voie de l'enchère lui était ouverte, et qu'il ne tiendrait qu'à lui d'obtenir la préférence. Bajazet entendit bien ce langage ; et comme il n'avait point d'intérêt plus pressant que de se défaire de son frère , nous voyons par ses lettres au pape , qu'il le conjure de le délivrer par une prompte mort, de l'inquiétude que lui cause sa vie. « Saint père, lui dit-il, « Zizim dans le fond d'une prison ne vit pas , il « ne fait que languir : il est plus qu'à demi-mort. « C'est lui rendre un bon office, que de l'envoyer « par une mort entière dans des lieux où il jouira « d'un repos éternel. » C'est ainsi que s'en expliquait ce tyran, en écrivant à un autre tyran : et pour le déterminer à ce meurtre, il s'engage par cette lettre , sitôt qu'il aura fait périr son ennemi, de lui faire remettre trois cents mille ducats , qu'il pourra , dit-il, employer en acquisitions de terres et de seigneuries considérables pour sa famille. Alexandre convint sans peine des conditions du traité. Mais comme il tirait tous les ans quarante mille ducats de tribut de la vie de Zizim, et que d'ailleurs il tenait par là Bajazet en respect, il jugea à propos de différer l'exécution de ce traité, jusqu'à ce qu'il vît quel serait le succès de l'entreprise de Charles VIII, et si ce prince serait assez puissant en Italie pour lui enlever son prisonnier.

Mais il fut bien surpris , quand il apprit que le roi avait déjà passé les Alpes , et qu'il était entré dans l'Italie sans trouver d'obstacles et de résistance. En effet , tout plia devant lui ; il ne

fallut ni siéges, ni batailles, la plupart des villes envoyaient bien loin au-devant de lui, pour lui présenter leurs clés ; et on disait que, pour une si grande conquête, il avait eu moins besoin de capitaines que de fourriers, qui allaient, comme ils en auraient usé en France, marquer, la craie à la main, les logis où il devait coucher. C'est ainsi que ce jeune prince, devenu conquérant avant que d'avoir tiré l'épée, parvint jusqu'à Rome : pour comble de bonheur, comme si les portes de la ville n'eussent pas été assez grandes pour l'y introduire, la nuit même qu'il arriva, il s'écroula au moins vingt toises des murailles qui tombèrent d'elles-mêmes de vétusté.

Le pape craignant de tomber entre les mains du roi de France, et qu'il ne lui fît faire son procès, comme les principaux du sacré collége l'en sollicitaient, s'enferma dans le château St-Ange. Ses crimes passés se présentèrent alors à son souvenir avec toute leur horreur. Ses débauches, sa simonie, ses empoisonnements, ses assassinats s'élevèrent contre lui. Les cardinaux, témoins et ennemis de ces vices, le citoyen romain et le soldat français, réunis dans un même sentiment, criaient tout haut qu'il fallait purger la terre et l'Eglise de ce monstre. Dans une si cruelle situation où tout le monde l'abandonnait, il ne s'abandonna pas lui-même : il avait des trésors immenses, et autant d'habileté que d'argent, pour faire tête à l'orage : ainsi pendant que ses ennemis le regardaient comme un homme perdu, à

force de présents, et par la promesse qu'il fit d'un chapeau de cardinal à Briçonnet, ministre, il le gagne, et par son crédit, la plupart des favoris du jeune roi. Cette grande affaire se tourna en négociation, et se civilisa : on ne parla plus des crimes d'Alexandre : tout se réduisit à le retirer du parti des Arragonnais. Il promit tout ce qu'on voulut, bien résolu de ne tenir ses promesses qu'autant de temps qu'il y serait forcé par une puissance supérieure. Ainsi le traité fut bientôt conclu : il convint de s'attacher à l'avenir inviolablement aux intérêts de la France : et pour gage de sa parole, il donna en ôtage le cardinal de Borgia, son fils, duc de Valentinois, et sans contredit, le plus méchant homme qu'il y eût alors au monde, si son père n'eût pas été vivant. Par le traité, et en qualité d'ôtage, il devait suivre le roi à la guerre pendant quatre mois. Pour sauver l'honneur de la pourpre, son père le revêtit de la dignité de légat du Saint-Siége; mais ce qui lui fut encore plus sensible que de voir son fils suivre les étendards de la France, c'est qu'il fut obligé à la fin de livrer Zizim au roi. On voit par le traité qui se fit à ce sujet, que ce prince s'obligeait après l'expédition de Naples, de le renvoyer au pape et à Rome; qu'en attendant, le roi obtiendrait du Grand-Maître et du conseil de l'Ordre, une décharge en sa faveur, comme il leur en avait donné une pareille, lorsqu'il avait tiré Zizim de leur main; et que, tant que ce prince vivrait, lui seul percevrait les quarante mille ducats que le sultan payait pour sa subsis-

tance : toutes conditions qu'il ne stipula avec tant de soin, que pour cacher ses mauvais desseins. On assure qu'Alexandre VI, pour tenir parole au Turc, et pour se moquer de celle qu'il avait donnée au roi, fit empoisonner Zizim (1) avant que de le lui livrer : le malheureux prince ne fut pas plus tôt arrivé avec le roi à Terracine, qu'il y trouva la fin de sa vie.

Cette funeste nouvelle passa bientôt à Rhodes : d'Aubusson en fut frappé d'horreur et d'étonnement. Il se reprochait même, et peut-être avec assez de raison, d'avoir remis à Innocent VIII, un prince qui s'était livré à l'Ordre sur la foi d'un sauf-conduit ; et qui, quand même il serait venu prendre des chaînes à Rhodes, ne pouvait jamais être traité que comme un prisonnier de guerre. Mais ce qui augmentait la douleur du Grand-Maître, c'est qu'il était obligé de la dissimuler ; et qu'il ne lui était pas permis de poursuivre la vengeance du crime qu'il soupçonnait. Dans cette situation si triste, le Grand-Prieur d'Auvergne, son neveu, lui apporta des lettres du roi de France, qui le priait de se rendre auprès de lui pour conférer ensemble du dessein qu'il avait formé de porter ses armes dans la Grèce, et dans les Etats du Grand-Seigneur.

---

(1) Perstringunt nonnulli Venetos Turcico corruptos auro operam dedisse, ut veneno Zizimus necaretur ; alii autem Alexandrum pontificem carpunt, qui Zizimum lento tabo infectum Gallo regi tradiderit. *Rainaldi, Annales Ecclesiast. anno* 1495.

Charles VIII, que la fortune semblait conduire par la main, venait de se rendre maître du royaume de Naples, que le jeune Ferdinand lui avait abandonné. La facilité qu'il trouvait dans des conquêtes que personne ne lui disputait, lui faisait espérer le même succès contre les Turcs. C'était le sujet de la lettre qu'il avait écrite au Grand-Maître : elle était également honnête et pressante. Ce prince lui disait obligeamment qu'il l'avait choisi comme un des plus grands capitaines du siècle, pour guide dans une si sainte entreprise. Mais le Grand-Maître ne se laissa pas éblouir par ses louanges, et encore moins par un projet qui avait plus d'éclat que de solidité. Ce vénérable vieillard, du fond de son palais, entretenait des intelligences secrètes dans toutes les cours des princes chrétiens, et jusques dans le sérail du Grand-Seigneur. Il apprit que ce prince, délivré des inquiétudes que lui avait causées son frère, tant qu'il avait vécu, armait alors puissamment; et dans cette conjoncture, il n'était pas de la prudence du Grand-Maître d'abandonner Rhodes et les îles de la Religion. Mais ce qui l'empêcha surtout de partir, c'est qu'il reçut des avis fidèles de divers endroits, que le roi, bien loin de pouvoir passer dans le levant, serait trop heureux de regagner la France ; que l'armée qu'il avait conduite en Italie, était considérablement diminuée par les garnisons qu'il avait fallu mettre en différentes places, par les maladies, et encore plus par les débauches des soldats : d'ailleurs, qu'il se formait une puissante ligue contre

ce prince, dont Alexandre VI était le principal moteur; que Bajazet, à la sollicitation de ce pontife, avait envoyé un ambassadeur à Venise pour menacer ces républicains d'une cruelle guerre, s'ils ne se déclaraient incessamment contre le roi de France, qu'ils étaient entrés d'autant plus volontiers dans cette ligue, qu'ils étaient bien aises de n'avoir pas pour voisin un prince si puissant; que c'était par eux que le Grand-Seigneur avait appris les premières nouvelles de la mort de l'infortuné Zizim; qu'en faveur des Turcs, ils avaient fait arrêter l'archevêque du Duraz, qui, pour faciliter les conquêtes de Charles VIII, entretenait des intelligences secrètes parmi les Grecs de l'Illyrie, nouveaux sujets de la Porte, et que ces politiques avaient envoyé au sultan tous les papiers et les mémoires de ce prélat.

On ajoutait dans ces avis, que l'empereur Maximilien 1er, Ferdinand, roi d'Espagne, Ferdinand, roi chassé de Naples, Ludovic, duc ou usurpateur de Milan, le marquis de Mantoue, et plusieurs autres petits princes d'Italie, négociaient actuellement à Venise, et qu'on prétendait que la ligue avait été signée le dernier de mars. Le Grand-Maître renvoya au roi le chevalier de Blanchefort, pour lui faire part de ces avis, qui ne se trouvèrent que trop bien fondés. Tous ces princes prirent les armes; leur armée était composée de vingt mille hommes de pied, et de trente-quatre mille chevaux.

Le roi vit bien que dans cette occasion il fallait surseoir l'entreprise du Levant: il ne songea qu'à

aller chercher de nouvelles forces en France : il en prit le chemin avec les débris de l'armée qu'il en avait amenée. Les ennemis qui avaient près de soixante mille hommes, s'opposèrent à son passage; on en vint aux mains. Les alliés, quoique supérieurs en forces, mais de différents avis, et peu unis entre eux, se présentèrent à la vérité de bonne grâce au combat; mais après une première charge, la plupart se retirèrent en caracolant. Il semblait qu'il ne fussent venus que pour faire des tournois : et les Stradiots, cavalerie légère à la solde des Vénitiens, s'étant jetés sur le bagage qu'on leur avait abandonné exprès, et comme un leurre pour les occuper, le roi à la tête de sa noblesse et de ses hommes d'armes, s'ouvrit un passage l'épée à la main, et continua son chemin, sans n'avoir perdu que trente ou quarante soldats, et après avoir tué trois mille cinq cents hommes, parmi lesquels se trouvèrent Rodolphe, oncle du marquis de Mantoue, trois autres princes du nom de Gonzague, et dix-huit seigneurs italiens.

Charles VIII revint dans ses Etats avec plus de gloire que d'utilité. Le royaume de Naples lui échappa par sa retraite; et comme l'avait bien prévu le Grand-Maître, on ne parla plus en France du voyage d'outre-mer, ni de la conquête de Constantinople. Le pape délivré de la crainte des armes du roi, et de l'appréhension que ce prince offensé de sa mauvaise vie et de ses fourberies, ne lui fît faire son procès, ne se contraignait plus depuis que l'armée de France eut

repassé les monts, et il retomba dans ses désordres.

Les chevaliers de Rhodes ne furent pas à l'abri de la dureté de son gouvernement. Ce pontife qui ne pouvait pas ignorer les services que les chevaliers rendaient continuellement à la chrétienté, prétendit, sans égard pour les priviléges de la Religion, être le seul maître de toutes les dignités et commanderies de l'Ordre, le prieuré de Catalogne étant venu à vaquer avec la commanderie de Nouvelles, il les conféra à Louis Borgia, son neveu, quoique le Grand-Maître en eût déjà pourvu frère François Bolssolx, Catalan de nation, un des plus illustres chevaliers de la langue d'Arragon.

Une entreprise aussi violente causa de grandes plaintes dans tout l'Ordre; on en écrivit par des ambassadeurs à Ferdinand, qui régnait alors en Arragon et dans la Castille. Ce prince qui dans les guerres qu'il soutenait contre les Maures de Grenade, n'avait pas de secours plus assuré que celui des chevaliers Espagnols, entra dans leurs justes ressentiments. Il fit assurer le Grand-Maître qu'il maintiendrait hautement la nomination qu'il avait faite du chevalier Bolssolx, et que tant qu'il vivrait, il ne souffrirait point qu'on disposât à son préjudice et contre les droits de la Religion, d'aucune commanderie. Ferdinand écrivit en même temps au pape, et lui représenta qu'il n'y avait point d'Etats dans toute la chrétienté où l'institut et les armes de cette généreuse milice ne fussent en singulière vénération; que

ces illustres chevaliers étaient les protecteurs nés de toutes les nations chrétiennes, qui naviguaient dans la Méditerranée; que depuis la fondation de l'Ordre, ils escortaient et tout temps les pèlerins que la dévotion conduisait à la terre sainte, et pour visiter le sépulcre du Sauveur des hommes; qu'étant devenus plus puissants par la conquête de l'île de Rhodes, ils ne se servaient de leurs forces, comme sa sainteté en était bien instruite, que pour secourir les princes chrétiens contre les Infidèles; qu'ils y employaient leur bien, leur sang et leur vie, que l'Ordre perdait tous les jours ses plus braves chevaliers dans ces guerres saintes, et qu'il y en avait peu qui en revinsent sans blessure; que c'était en vue et par reconnaissance de ces services si importants; que la plupart des souverains de la chrétienté avaient donné à un Ordre si utile, les biens dont les commanderies étaient composées, et qu'il n'y en avait point qui ne vît avec chagrin qu'on entreprît de changer cette disposition; qu'eux-mêmes souffriraient impatiemment qu'on fît passer en des mains étrangères le bien que leurs prédécesseurs avaient acquis si légitimement, et par tant de travaux; qu'après tout, on ne pouvait les en dépouiller sans ralentir leur zèle, diminuer les forces qu'ils tenaient en mer, et abandonner tous les Chrétiens qui naviguaient, en proie aux barbares et aux Infidèles.

Alexandre se rendit aux raisons, ou pour mieux dire, à l'autorité du roi d'Arragon et de Castille. Ce pontife n'ignorait pas qu'à travers les plaintes

des chevaliers espagnols, il était échappé des invectives contre ses liaisons avec le Grand-Turc. Il était de son honneur d'effacer les mauvaises impressions que l'empoisonnement de Zizim donnait contre lui. Pour dissiper ces bruits si préjudiciables à sa réputation, il fit proposer par ses nonces à la plupart des princes chrétiens, de former une puissante ligue contre les Infidèles. Il déclara hautement qu'il en voulait être le chef; et pour éblouir ceux qui pourraient douter de la sincérité de ses intentions, il nomma le Grand-Maître pour généralissime de l'armée chrétienne. Un pareil choix détermina la plupart des souverains de l'Europe à prendre les armes. L'empereur Maximilien, Louis XII, roi de France, ceux de Castille, de portugal et de Hongrie, les Vénitiens, et la plupart des princes d'Italie entrèrent dans cette ligue. Alexandre en fit passer la nouvelle à Rhodes : il exigea de la Religion que pour son contingent elle entretînt pendant la guerre quatre galères et quatre barques armées : il promit d'en fournir quinze pour sa part; et il marquait à d'Aubusson par une lettre particulière, que l'évêque de Tivoli, son nonce, les faisait armer actuellement dans le port de Venise.

Quelque positive que fût cette promesse, le Grand-Maître qui connaissait l'esprit artificieux du pape, avait bien de la peine à s'y fier; et sur les pressentiments qu'il croyait bien fondés, il aurait refusé le généralat, si le conseil de l'Ordre ne lui eût représenté qu'il y avait des conjonctures où il fallait donner quelque chose au hasard;

qu'à la vérité on avait à craindre que le pape, malgré cette grande ostentation de zèle qu'il affectait, n'entretînt toujours secrètement des intelligences avec la Porte ; mais que dans une croisade et une guerre générale, entreprise contre les Infidèles, il n'était point permis à la Religion de demeurer dans une inaction qui déshonorait le courage des chevaliers, et qu'ils devaient être les premiers à prendre les armes, et les derniers à les quitter.

Le Grand-Maître sentit bien que dans de pareilles occasions, on ne pouvait pas toujours suivre exactement les lumières de la prudence : et une lettre très obligeante qu'il reçut en ce temps-là de Louis XII, roi de France, acheva de le déterminer. Ce prince, si bon juge du mérite, après avoir donné de justes louanges à la valeur et à l'expérience du Grand-Maître, lui marquait qu'il envoyait dans la Méditerranée plusieurs vaisseaux armés et chargés de troupes de débarquement : que Philippe de Clèves-Ravestein commandait cette petite flotte, et que son instruction portait expressément de lui obéir, et de n'agir que par ses ordres. Le Grand-Maître et le conseil, pour répondre dignement à ce que toute la chrétienté attendait de l'Ordre, firent des efforts extraordinaires, et mirent en mer une flotte considérable, composée de vaisseaux de haut bord, de galères, de galiotes et de barques armées. Tous ces vaisseaux étaient sur leurs ancres et attendaient les galères du pape, et les vaisseaux français que commandait Ravestein. Mais cet

officier, loin de se conformer aux instructions du roi son maître, et pour s'attirer à lui seul tout l'honneur de la campagne, alla d'abord, sans consulter le Grand-Maître, assiéger la capitale de l'île de Metelin.

Les Vénitiens tenaient la mer avec trente galères : on attendait toujours celles du pape, et Ravestein se flattait qu'avec ce secours il aurait la gloire de cette conquête. Mais il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que cette entreprise passait ses forces. La place était revêtue de forts bastions : une nombreuse garnison, composée pour la plupart de janissaires, la défendait ; d'ailleurs le général français n'avait pas assez de troupes pour l'investir entièrement, et les Turcs y faisaient entrer à tous moments de nouveaux secours. Ravestein, après avoir perdu beaucoup de monde en différentes attaques, se vit obligé de lever le siége ; et sous prétexte que la saison était trop avancée, il reprit le chemin des côtes de France. Le général Vénitien écrivit au Grand-Maître que les Français avaient entrepris et levé le siége de Metelin sans sa participation ; il ajoutait qu'il ne fallait point compter sur les quinze galères du pape, qui n'existaient qu'en idée ; qu'il ne lui en connaissait que deux, dont le duc de Valentinois, son fils, se servait actuellement contre le prince de Piombino ; et qu'on ignorait en Italie que le pontife armât contre le Turc. La ligue subsista encore quelque temps, pendant lequel les Chrétiens enlevèrent aux Infidèles l'île de Sainte-Maure. Ce fut tout le fruit qu'on retira

de cette union des princes chrétiens. La guerre qui s'éleva dans le royaume de Naples entre les Français et les Espagnols, la rompit; et le pape, au lieu d'intervenir pour réconcilier ces deux puissances, n'oublia rien pour fomenter leurs divisions. Les Vénitiens abandonnés des principaux de leurs alliés, firent une paix particulière avec la Porte. Ladislas, roi de Hongrie, fit un pareil traité avec Bajazet; et il n'y eut que les chevaliers de Rhodes, qui sans tirer aucun secours du pape et des autres souverains de l'Europe, et avec les seules forces de la Religion, continuèrent la guerre contre les Infidèles.

Les galères de l'Ordre tenaient alors la mer; elles rencontrèrent le long des côtes de Syrie et de l'Egypte une flotte de navires Turcs et Sarrasins, partis du port d'Alexandrie, où ils avaient chargé de riches marchandises qu'ils portaient à Constantinople. Le chevalier de Villaragut, châtelain d'Emposte, commandait cette escadre; il battit et mit en fuite l'escorte de cette riche flotte, dont il s'empara, et qu'il conduisit dans le port de Rhodes. Mais quelque considérable que fût cette prise, elle ne consola point le Grand-Maître de la tiédeur et de la négligence de ses alliés. Il employa inutilement tous ses offices, et les prières les plus pressantes pour ranimer la ligue, et pour engager le pape à tenir sa parole, la campagne suivante. Ce pontife qui avait assez fait pour sa réputation, d'avoir formé une ligue, ne songeait uniquement qu'à procurer des établissements considérables à César Borgia, le plus cher de ses enfants. Il voulait en

faire un souverain, et élever sa fortune sur les ruines des premières maisons d'Italie.

Les autres princes alliés, à son exemple, n'étaient occupés que de leurs intérêts particuliers. Le Grand-Maître ne pouvant rien espérer d'utile pour la chrétienté sous un tel pontificat, en attendit le changement, tourna tous ses soins vers l'intérieur de son Etat, et ne pensa qu'à régler les mœurs des chevaliers et du peuple.

Par un édit autorisé du conseil, il bannit de l'île de Rhodes et de tous les Etats de la Religion les Juifs qui y étaient établis depuis plusieurs siècles. L'aversion héréditaire de cette nation pour la personne adorable de Jésus-Christ, les rendit odieux au Grand-Maître. D'ailleurs ils ruinaient les sujets de la Religion par d'énormes usures, et on les accusait même de certains trafics encore plus honteux et plus infâmes.

Du même fond de piété et par le même esprit de Religion, le Grand-Maître fit de sévères réglements contre les blasphémateurs, et les étendit depuis contre le luxe de certains chevaliers qui portaient des habits trop riches et trop chargés d'ornements. Ce digne chef d'un ordre si saintement établi, et aussi bon religieux lui-même que grand capitaine, ordonna que tous les chevaliers, conformément à ce qui s'était toujours pratiqué dans la Religion, n'auraient tous que des habits simples, uniformes, d'une seule couleur, et sans toutes ces vaines parures que le faste et l'ambition avaient inventées; et que si quelqu'un était assez hardi pour contrevenir à ce statut, outre

sept jours de jeûne, et deux de discipline, auxquels il était condamné, son habit serait encore confisqué au profit des pauvres. Tous les anciens Commandeurs et les plus zélés des chevaliers, donnèrent de grandes louanges à d'Aubusson, au sujet de cette sage ordonnance. On vit disparaître aussitôt les étoffes de différentes couleurs, les dorures, les riches pelleteries, et tout l'attirail de la vanité, si peu convenable à des religieux, qui au pied des autels avaient fait le vœu solennel de pauvreté. En effet, que pouvait-on penser de voir des religieux se parer comme des femmes, et ne garder plus de leur profession, qu'une simple croix, qu'ils n'auraient pas même portée, si elle ne leur eût servi de titre pour les prétentions qu'ils avaient sur les biens de l'Ordre? Heureusement en reprenant l'habit modeste de la Religion, la plupart en reprirent l'esprit: et l'Ordre retrouva plusieurs saints religieux dans la personne de ces braves chevaliers.

Pendant que le Grand-Maître par de si dignes soins s'occupait à maintenir la discipline régulière dans son ordre, il semblait que le pape en eût conjuré la ruine. Alexandre, toujours avide de biens, et entêté surtout d'un pouvoir despotique, conférait les plus riches dignités de la Religion à ses parents et à des séculiers; il en disposait sans la participation du Grand-Maître, sans égard pour la nature des biens qui appartenaient à un Ordre souverain, contre tous les droits et privilèges de la Religion. Un procédé si injuste et si violent affligea sensiblement d'Aubusson: il en

écrivit à ce pontife en des termes très forts, et tel qu'un véritable zèle peut inspirer; mais il n'en reçut pour toute réponse que la continuation des mêmes injustices; il apprit qu'Alexandre avait encore, depuis ses remontrances, promis le grand-prieuré de Castille à dom Henri de Tolède.

Ces tristes nouvelles jetèrent le Grand-Maître dans une mélancolie qui lui causa à la fin une maladie mortelle. Ce généreux vieillard, qui aimait si sincèrement son Ordre, dont il connaissait le mérite et toute l'utilité, ne put surmonter sa douleur. Le mal devint insensiblement plus fort que les remèdes de la médecine. Il en fut accablé sans rien perdre de sa fermeté ordinaire, et il vit arriver la mort daus son lit avec la même intrépidité qu'il l'avait envisagée tant de fois à la guerre dans les plus grands périls. Ainsi mourut, âgé de plus de quatre-vingts ans, Pierre d'Aubusson, Grand-Maître de l'Ordre de St-Jean de Jérusalem, un des plus grands capitaines de son siècle, révéré de tous les souverains qui vivaient de son temps, l'amour et les délices de ses chevaliers, le père des pauvres, le sauveur de Rhodes, l'épée et le bouclier de la chrétienté, et aussi distingué par une piété solide, que par sa rare valeur.

Sa naissance était illustre: il était issu d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de la France, et dont l'origine se cache avant dans l'obscurité des premiers siècles de cette monarchie. Dès l'an 887, un seigneur du nom d'Aubus-

son, au rapport d'Aimard de Chabanais, fut fait vicomte dans la province de Limosin par le roi Eudes. Le même historien qui vivait en 1029, pour rendre plus recommandable la naissance de Turpin, évêque de Limoges, dit qu'il était oncle de Robert, vicomte d'Aubusson. Mais quelque illustres qu'aient été les ancêtres de ce Grand-Maître, il tirait sa principale gloire de ceux de ces seigneurs, qui s'étaient signalés dans les guerres de la Terre-Sainte. Ce fut à leur exemple qu'il se dévoua sous l'étendard de St-Jean, à la défense des Chrétiens. On vient de voir dans l'histoire de sa vie qu'il leur fut aussi utile, que redoutable aux Infidèles. L'Ordre, après sa mort, recueillit sa succession; mais on peut dire que le trésor le plus riche qu'il lui laissa, fut le souvenir de sa gloire et l'exemple de ses vertus.

LIVRE HUITIÈME.

Si les Grands-Maîtres sont mortels, on peut lire que la Religion de St-Jean est immortelle, et que cette espèce de gouvernement, fondé sur les lois invariables, et toujours animé par un sage conseil, peut perdre son chef ou quelques-uns de ses membres, sans rien perdre de sa solidité. Quoi qu'il arrive, c'est toujours le même esprit qui y règne : l'histoire du Grand-Maître d'Aubusson nous en fournit un grand exemple. L'Ordre, par la sagesse et le zèle de son successeur, ne s'apperçut pas de sa perte. Ce successeur fut frère *Emeri d'Amboise*, d'une maison ancienne et très noble, et qui était alors illustrée par le fameux George d'Amboise, frère du Grand-Maître, archevêque de Rouen, cardinal, légat du Saint-Siége, et premier ministre de la France.

Le nouveau Grand-Maître était dans ce royaume, quand le chevalier de Graveston, par ordre du conseil, lui apporta le décret de son élection. Ce chevalier avait été chargé de lui représenter com-

bien l'Ordre avait besoin des bons offices du roi de France auprès du pape, qui continuait, contre les droits et privilèges de la Religion, à disposer en faveur de ses créatures de toutes les commanderies qui vaquaient dans la langue d'Italie. On se plaignait même que par des grâces expectatives, il anticipait sur les vacantes ; que pour une modique somme d'argent, il exemptait des chevaliers, non-seulement de la résidence dans Rhodes, si nécessaire en ce temps-là pour acquérir et pour conserver le droit d'ancienneté, mais encore, ce qui était sans exemple, qu'il en avait dispensé plusieurs des vœux solennels de la Religion. Mais sur ces entrefaites, le Grand-Maître apprit la mort de cet indigne pontife. Dès-lors ne se croyant plus nécessaire à la cour de France, il se disposa à partir pour Rhodes et prit congé du roi. Ce prince le combla de caresses, lui fit présent d'un morceau de la vraie croix ; et il lui donna en même temps comme une marque de l'estime qu'il faisait de sa valeur, l'épée que le roi S. Louis avait portée dans les guerres d'outre-mer : présent convenable au chef d'un Ordre animé du même esprit que ce saint roi. Le Grand-Maître, avant que de partir, se rendit au parlement : les chambres étaient alors assemblées pour la vérification des bulles qui concernaient la légation du cardinal d'Amboise, son frère. Il représenta à cette auguste compagnie qu'il n'avait pas voulu partir pour ses Etats sans prendre congé de la cour, laquelle il assura en général et en particulier de ses bons offices.

Le voyage du Grand-Maître fut heureux, il arriva sans obstacles à Rhodes, et descendit au môle de St-Nicolas. Il fut reçu avec toutes les cérémonies ordinaires en pareille occasion. Pour être instruit de l'état où se trouvait le corps entier de la Religion, il convoqua un chapitre général. Il s'y fit différents réglements pour la manutention de la discipline, et du bon ordre dans l'administration des finances: des soins aussi importants étaient nécessaires pour prévenir les mauvais desseins des Turcs et des Sarrasins. Bajazet et le soudan d'Egypte, irrités contre les chevaliers qui dominaient dans toutes les mers du Levant, avait fait secrètement une ligue pour détruire une puissance qui ruinait le commerce de leurs sujets. Le Grand-Seigneur, délivré de l'inquiétude que lui avait causée jusqu'alors la vie de son frère, ne pouvait pardonner aux chevaliers d'avoir reçu dans leur île, un fils de ce malheureux prince, appelé Amurat, qui ne se croyant pas en sûreté dans les Etats du soudan, s'était réfugié à Rhodes. Bajazet, pour s'en venger, avait donné ordre à tous les corsaires qui naviguaient sous sa bannière, de faire des descentes dans toutes les îles qui dépendaient de la souveraineté du Grand-Maître. Le soudan, de son côté, était convenu de mettre sur pied une puissante armée pour faire le siége de Rhodes; mais comme il manquait de bois dans ses états pour la construction des vaisseaux, le Grand-Seigneur lui prêta quatre galères armées, et permit à l'ambassadeur de ce prince, d'acheter dans le port de Constan-

tinople plusieurs navires marchands, pour les charger de bois, de fer, de voiles et d'autres agrès nécessaires. Outre ce secours, ce ministre obtint encore du Grand-Seigneur, en faveur du soudan son maître, la permission de faire couper des bois dans les forêts voisines du mont Negro, et le long du golfe d'Aïazzo : ce golfe, comme on sait, joint ensemble la Cilicie et la Syrie. Ces préparatifs n'avaient pas seulement pour objet la guerre de Rhodes. Le soudan, appelé Campson Gauri, en destinait une partie contre les Portugais, qui se rendaient redoutables le long des côtes de la mer Rouge, et dans tout l'Orient. On devait apporter ces bois tous façonnés dans le port d'Alexandrie (1), d'où on les aurait transportés sur des chameaux à Suez, petite ville assise à l'extrémité de la mer Rouge, et vers l'endroit où les Israélites traversèrent autrefois cette mer à pied sec, sous la conduite de Moyse.

Emmanuel, roi de Portugal, un des plus grands rois de cette nation, faisait alors la guerre à Naubeadarin, roi de Calicut : le commerce des épiceries avait attiré les Portugais dans ses Etats, situés le long de la côte de Malabar, dans la presqu'île en-deçà du Gange. Ce fut en cet endroit qu'abordèrent les Portugais, quand ils découvrirent les Indes orientales. Ils furent reçus d'abord par ces peuples avec beaucoup d'huma-

(1) 1505. Ozorius, l. 3, c. 4. — Mat., l. 3, c. 2. — Histoire générale de Portugal, par Lequien, tome 2.

ité ; mais ayant abusé de leur facilité, et s'étant oulu rendre les maîtres du pays, ils en furent aassés. Les Portugais y revinrent avec de puis-ıntes flottes : le roi du pays ne se trouvant pas es forces capables de résister à ces étrangers, ıt recours au soudan d'Egypte. Pour l'intéresser ıns la défense, il lui fit représenter par un nbassadeur que les Portugais semblaient avoir ıtrepris la conquête de l'Orient, et la destruc-on de la sainte loi du prophète ; et que ces Eu-péens étaient sur le point d'étendre leurs con-ıêtes jusque dans les lieux pour lesquels les ritables musulmans ont le plus de vénération. ur exciter tout le zèle et toute l'indignation de prince, il engagea le roi d'Aden, que l'hon-ur d'être de la race de Mahomet distinguait rmi les rois d'Arabie, à lui dépêcher de son té un ambassadeur pour lui faire les mêmes re-ontrances.

Campson qui entre ses titres prenait celui de otecteur de la Mecque, les assura d'un puissant ours ; et il y était aussi sollicité secrètement r les Vénitiens, qui jaloux du commerce que Portugais faisaient en Orient, envoyèrent un bassadeur au soudan. Cet ambassadeur mena c lui différents ouvriers, soit pour fondre de tillerie, soit pour travailler à la construction vaisseaux ; on devait surtout les employer à ıstruire des galères, vaisseaux absolument né-saires dans le port de Suez, où les grands bâ-ents ne trouvent pas un fond assez sûr pour ouvoir aborder.

Tel était le sujet qui avait engagé Campson à demander à Bajazet la permission de tirer des bois des forêts de la Cilicie. Pendant que ces ouvriers étaient occupés à ces sortes d'ouvrages, le Grand-Seigneur fit sortir de ses ports une flotte composée d'un grand nombre de galiotes, de flûtes, et de diverses sortes de bâtiments chargés de troupes et commandés par un fameux corsaire appelé Camali, qui fut joint dans cette expédition par d'autres corsaires qui tous avaient ordre, comme nous venons de dire, de faire des descentes dans les îles des chevaliers, et d'y mettre tout à feu et à sang. Mais ils furent prévenus par les soins et la vigilance du Grand-Maître; différents corps de cavalerie qui avaient à leur tête les plus braves chevaliers étaient de garde le long des côtes de l'île de Rhodes; et ces corsaires ayant tenté d'y faire une descente, les troupes qu'ils avaient mises à terre, ne se furent pas plutôt avancées dans le pays, qu'elles se virent investies par les Rhodiens. La plupart furent taillés en pièces, et Camali, après avoir recueilli ceux qui purent échapper à l'épée des chevaliers, remit à la voile, courut les îles de Simia, de Tilo et de Nissario, où il n'eut pas un succès plus avantageux. Il se flattait de s'en dédommager par la conquête de l'île de Lango; dans ce dessein, il fit tourner les proues de ses vaisseaux de ce côté-là. Il n'en était pas loin, quand il apprit que le Grand-Maître y avait jeté une troupe considérable de chevaliers commandés par frère Raymond de Balognes, ancien chevalier, redouté dans

outes ces mers par sa valeur et par son expérience.

Toute cette expédition se termina par une descente dans l'île de Lero, qui doit être moins considérée comme une île que comme un rocher et un écueil : Camali mit à terre cinq cents turcs, qui commancèrent à battre le château avec toute l'artillerie de leurs vaisseaux. Le gouverneur de cette petite place était un ancien chevalier de la langue d'Italie, qui étant alors malade à l'extrémité, laissa le soin de la défense à un jeune chevalier Piémontais, à peine âgé de dix-huit ans, appelé Paul Simeoni. Ce gouverneur n'ayant pour garnison et pour secours que quelques pauvres habitants qui cultivaient les endroits de l'île les moins arides, ne laissa pas de faire bonne contenance, et de répondre avec tout le feu de sa place à celui des Infidèles; mais comme il vit que leur artillerie avait abattu un grand pan de muraille de son château, pour intimider les ennemis et les empêcher de monter à l'assaut, il fit habiller en chevaliers, et avec la croix blanche, les habitants de l'île, et même leurs femmes : cette nouvelle milice par son ordre bordait en foule la brèche. Les Turcs les prenant pour autant de chevaliers, et croyant que c'était un secours qui au bruit du canon était arrivé de nuit dans l'île, levèrent le siége avec précipitation, dans la crainte d'être surpris par les galères de l'Ordre : et la Religion fut redevable de la conservation de cette place à la fermeté et à l'adresse du jeune Simeoni.

Le soudan d'Egypte en exécution du traité fait avec Bajazet, avait envoyé dans ces mers sept flûtes, espèce de vaisseaux longs de bas bord, et qui vont à voiles et à rames. Ces flûtes étaient chargées de troupes de débarquement, et le dessein du commandant était de tenter l'entreprise de Lango. Deux de ces vaisseaux qui en faisaient comme l'avant-garde, s'étant avancés loin des autres pour reconnaître, furent découverts par les sentinelles du château. Le Gouverneur fit sortir aussitôt du port deux galères, qui après avoir pris le large, revinrent sur ces flûtes, et leur coupèrent le chemin de la retraite. Les Sarrasins ne se sentant pas assez forts pour leur résister ; et ne pouvant rejoindre leur escadre, gagnèrent la côte de Lango, donnèrent des proues en terre, débarquèrent, s'enfuirent, et se cachèrent dans l'île. Les chevaliers sachant bien que cette proie ne leur pouvait échapper, sans s'amuser à les poursuivre, remorquèrent les deux flûtes, y firent entrer des soldats et des matelots chrétiens avec deux chevaliers, qui reprirent la route que tenaient auparavant les Infidèles. Les cinq autres flûtes qui s'avançaient tranquillement, voyant les deux autres qui les précédaient, les joignirent sans aucune défiance : mais elles furent bien surprise de s'en voir attaquées. Elle le furent encore davantage, quand elles virent sortir de derrière un cap de l'île, les deux galères de la Religion qui les investirent, et qui après une vive attaque, les obligèrent de se rendre. On mit à la chaîne tous ces Infidèles aussi bien que ceux qui s'é-

ıient sauvés dans l'île, et qui furent bientôt dé-
ɔuverts et arrêtés.

Ce petit avantage fut suivi d'une entreprise ien plus considérable, que fit un des vaisseaux e la Religion. Il partait tous les ans d'Alexandrie, ıe grande caraque, qui portait d'Egypte en frique, à Tunis et jusqu'à Constantinople, des ıieries, des épiceries, et toutes sortes de mar-ıandises que les sujets du soudan tiraient des des par la mer Rouge. Ce vaisseau était d'une andeur si extraordinaire, qu'on prétend que la me du grand mât des plus grandes galères n'ap-ochait pas de la hauteur de la proue de cette orme machine. A peine six hommes en pou-ient-ils embrasser le mât. Ce bâtiment avait pt étages, dont deux allaient sous l'eau : outre n fret, les marchands et les matelots nécessai-s à sa conduite, il pouvait encore porter jus-'à mille soldats pour sa défense. C'était comme château flottant, armé de plus de cent pièces canon ; les Sarrasins appelaient cette caraque *Reine de la mer :* les chevaliers, sous le règne de ubusson, avaient tenté plusieurs fois de la join-e et de l'attaquer, sans en pouvoir venir à ut. L'Ordre, sous son successeur, fut plus heu-ux : d'Amboise ayant appris qu'elle était en er, ordonna au chevalier de Gastinau, Com-ındeur de Limoges, et qui montait le premier isseau de guerre de la Religion, de tâcher de ıcontrer la caraque, de la combattre, mais employer plus d'adresse que de forces pour s'en ıdre maître, et surtout sans la brûler ni la

couler à fond. Le Commandeur, en exécution de ses ordres, mit à la voile faisant la route de Candie, et attendit la proie qu'il cherchait, un peu au-delà de cette île. La caraque parut bientôt, et découvrit l'armateur chrétien ; mais les Sarrasins, fiers de leurs forces, et de la supériorité de leur artillerie et de leur feu, ne s'écartèrent point de leur route. Ils regardaient au contraire avec mépris, et comme une témérité, que le Chrétien se tînt à leur chemin, et semblât attendre des chaînes et se livrer entre leurs mains.

Cependant le chevalier fit toujours route ; et se voyant à la portée du canon, il envoya un de ses officiers dans son esquif, sommer le capitaine de la caraque de lui livrer son vaisseau. Le Sarrasin lui répondit que ce vaisseau appartenait au soudan son maître ; que par son ordre il le montait depuis plusieurs années sans qu'il eût trouvé dans ces mers aucun ennemi assez hardi pour l'attaquer, et qu'il le chargeait de dire à son commandant qu'il avait sur son bord une troupe d braves musulmans qui perdraient la vie plutô que de perdre leur honneur et leur liberté. L chevalier ayant reçu cette réponse, et comm s'il eût voulu mettre une pareille affaire en négociation, renvoya son officier à ce Sarrasin pou lui représenter que ses supérieurs l'avaien chargé de l'attaquer fort ou faible ; qu'il ne pou vait se dispenser de leur obéir, et qu'il leu offrait seulement, s'ils voulaient se rendre, d leur faire bon quartier, sinon qu'il les brûlerai ou coulerait à fond. A la faveur de ces pour

parlers, et des allées et des venues de l'officier chrétien, le Commandeur, qui n'avait pour but que de les amuser, s'avançait toujours, et se trouva insensiblement bord à bord de la caraque; en sorte que les Sarrasins ayant menacé cet envoyé de le jeter à la mer, s'il revenait chargé de pareilles propositions, il ne fut pas plus tôt rentré dans le vaisseau de la Religion, que le Commandeur lâcha une bordée de son canon chargé de cartouches, qui tua le capitaine sarrasin. La plupart des officiers, et tout ce qui se trouva de soldats et de matelots sur le tillac, les marchands, les matelots et ce qui restait de soldats dans la caraque, étonnés d'une salve si meurtrière, et voyant qu'on se préparait à leur lâcher une seconde bordée, calèrent les voiles et offrirent de se rendre. Le Commandeur obligea les principaux à passer dans son vaisseau, en même temps qu'il fit entrer dans le leur des officiers et des matelots pour en prendre la conduite. On ne peut exprimer toutes les richesses qui se trouvèrent dans cette prise, outre de très grosses sommes d'argent et de pierreries dont les marchands étaient chargés.

Le soudan, pour les racheter et ses autres sujets, envoya plusieurs balles de poivre, gingembre, canelle, girofle; et un grand nombre de riches tapis, des camelots et différentes sortes de marchandises de grand prix. Peu de jours après, les vaisseaux de la Religion prirent encore près des côtes de Chypre trois navires Sarrasins dont on envoya vendre les marchandises en France;

du produit de cette vente, les agents de l'Ordre envoyèrent à Rhodes du canon, des armes et des provisions de guerre.

(1510) Le soudan, irrité de tant de pertes, résolut d'augmenter son armement de mer, et d'avoir toujours un certain nombre de galères dans la Méditerranée et dans la mer Rouge. Ce prince envoya vingt-cinq vaisseaux de différentes grandeurs dans le golfe d'Aïazzo, pour en transporter le bois qu'il y avait fait couper et façonner, et dont il prétendait construire de nouveaux bâtiments.

Le Grand-Maître, bien instruit de l'arrivée de la flotte égyptienne dans le golfe, et de la destination de cet armement, résolut de s'y opposer. Il en fit la proposition au conseil. Plusieurs Grands-Croix trouvaient l'entreprise dangereuse par rapport aux forces du soudan, mais comme la Religion était plus puissante sur mer que ce prince, et d'ailleurs que le conseil était persuadé de la sagesse et de la prudence du Grand-Maître, son avis prévalut, et on lui permit de tirer du trésor tout l'argent nécessaire pour cette expédition. On arma par son ordre la grande caraque, et on mit en mer en même temps quatre galères de la Religion, et jusqu'à dix-huit vaisseaux de différentes grandeurs. Comme il s'agissait dans cette guerre des intérêts du roi de Portugal, le Grand-Maître donna le commandement des galères à André d'Amaral, de cette nation, et de la langue de Castille, Commandeur de la *Vera-Crux*, chevalier plein de courage, habile dans

a marine, mais fier, présomptueux, et trop pré-enu de sa valeur et de sa capacité.

Les vaisseaux étaient sous les ordres du cheva-er de Villiers de l'Isle-Adam : le Grand-Maître avait choisi pour cet emploi, par rapport à l'es-me où il était dans l'Ordre, et qu'il avait méritée ar sa valeur et par la sagesse de sa conduite ıns le commandement. Les galères étant sorties ı port de Rhodes gagnèrent l'île de Chypre, et lèrent terre à terre le long des côtes de cette île. ais le Commandeur de l'Isle-Adam, pour éviter s bonaces, s'élargit en mer; et les uns et les ıtres, selon qu'ils en étaient convenus, se ren-rent par différentes routes au cap de Saint-An-é, qui se trouve au levant du royaume de ıypre. Quand toute la flotte de la Religion fut unie, on tint conseil sur la manière dont on vait attaquer les Infidèles. Les deux chefs, je ux dire d'Amaral et l'Isle-Adam, se trouvèrent ıvis opposés. Le Français proposait d'attendre de surprendre les vaisseaux chargés de bois, and ils seraient en mer; d'Amaral voulait 'on allât les attaquer dans le fond du golfe, ıs considérer qu'ils pouvaient être défendus r des batteries dressées sur le rivage; et il pré-ıdait faire recevoir son avis comme une loi, en ème temps qu'il rejetait avec mépris celui de le-Adam. Les esprits s'aigrirent; mais le Fran-s plus modéré, et qui craignait que cette que-le ne fît échouer l'entreprise, donna son res-ıtiment au bien commun de la Religion, et il rendit à l'avis de d'Amaral. Toute la flotte se

montra à découvert, et on entra à pleines voiles dans le golfe. Le commandant des Sarrasins était neveu du soudan : ce prince, plein de valeur, ayant aperçu la flotte de Rhodes, fit entrer dans ses vaisseaux ce qu'il avait de troupes à terre, leva l'ancre, vint au-devant des chevaliers, et leur présenta la bataille. Il y avait sur la flotte chrétienne d'excellents pilotes accoutumés à naviguer dans ces mers, et qui par leur adresse gagnèrent le vent sur les ennemis : mais ces Infidèles ne s'en battirent pas avec moins de courage. L'artillerie des deux côtés était également bien servie ; et les généraux combattirent et firent combattre leurs soldats, comme des gens qui ne voulaient pas survivre à leur défaite. Le feu continuel du canon, de la mousqueterie, le fracas des vaisseaux, plusieurs dématés ou coulés à fond, tout cela de part et d'autre fit périr beaucoup de monde, et sans qu'au bout de trois heures que durait un combat si opiniâtre, on pût démêler de quel côté penchait la victoire : et vraisemblablement, si on eût continué à se battre seulement de loin et à coups de feu, la bataille n'aurait pas fini sitôt ; mais les chevaliers, par ordre et à l'exemple de leurs chefs, s'attachèrent à l'abordage, et la plupart, l'épée à la main, sautèrent dans les vaisseaux ennemis. Cela fit changer la face du combat, et comme d'homme à homme un chevalier surpassait un soldat sarrasin en courage et en adresse, les Egyptiens perdirent plusieurs vaisseaux. La plupart de ces Infidèles se jetten dans leurs esquifs ; d'autres, à la nage, tâchen

e gagner le rivage. Ceux qui furent assez heueux pour y arriver, se sauvèrent dans les bois et ans les montagnes : il n'y eut que leur général ui aima mieux se faire tuer que d'abandonner on vaisseau ou de se rendre.

Les chevaliers prirent dans ce combat onze avires, quatre galères, et coulèrent le reste à ond. Ils débarquèrent ensuite des troupes qui oursuivirent les fuyards, en reprirent la pluart qu'ils firent esclaves ; et après avoir mis le eu aux bois que les Egyptiens avaient façonnés, s retournèrent à Rhodes, et rentrèrent dans le ort avec les vaisseaux et les galères enlevés aux nnemis, et un grand nombre de prisonniers qu'on vait faits dans cette expédition.

(1511) Toutes ces prises dédommagèrent amplenent le trésor des frais qu'il avait fallu faire pour et armement, surtout dans un temps où les chealiers, par un esprit de désappropriation, consaraient au bien commun de la Religion, noneulement leurs prises, mais encore les épargnes u'ils pouvaient faire sur les revenus des commaneries qu'ils possédaient ; tel était en ce temps-là frère Charles l'Alemand de la Roche-Chinard, de a langue de Provence, Grand-Prieur de Saint-Gilles, qui ne prenant sur ses biens qu'un très rugal entretien, employa pendant toute sa vie le roduit de son prieuré à la décoration des autels u à la défense et à l'utilité de la Religion : et on emarque que pendant le magistère du Grand-Maître d'Aubusson, il envoya à Rhodes les statues des douze apôtres, qu'il avait fait faire en

vermeil, et qui pesaient deux cents marcs d'argent; qu'on y porta depuis, de sa part, un agneau d'or représentant le Sauveur des hommes, les statues de la sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste, pareillement d'or massif, et du poids de quatre-vingts marcs; un calice, de riches parements pour les autels : et cette année, il fit présent à l'église priorale, de quinze tableaux qui coûtaient mille écus chacun, avec une croix d'or fin, de la forme que la portaient les chevaliers, et du poids de trente marcs. Enfin ce même chevalier fit bâtir de ses deniers un magnifique palais pour servir d'auberge aux chevaliers de la langue de Provence, auxquels il envoya encore quatre canons avec leurs affûts, pour servir à la défense de la place. Il ne lui restait avant sa mort qu'une somme de dix mille écus : il la déposa en faveur du corps de la Religion, à la banque de Saint-Georges de Gênes, dans la vue qu'en cas que Rhodes fût assiégée, les chevaliers trouvassent ce secours tout prêt pour acheter des armes et des provisions de guerre : dispositions si chrétiennes et si religieuses, que nous avons cru être obligés d'en conserver la mémoire et de les proposer pour exemple aux Commandeurs, qui sous ce titre honorable, ne sont cependant que de simples administrateurs des revenus qui appartiennent au corps de l'Ordre, et au commun trésor. C'était dans ce même esprit que le Grand-Maître d'Amboise, pendant tout son magistère, employa les biens attachés à sa dignité, soit au soulagement des pauvres

dont il était considéré comme le père, soit aux fortifications qu'il fit faire à Rhodes. La mort le surprit dans de si louables occupations, âgé de soixante-dix-huit ans, dont il avait employé la meilleure partie dans la pratique des vertus chrétiennes : prince sage, habile dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises, qui enrichit son Ordre des dépouilles des Infidèles, sans s'enrichir lui-même ; qui mourut pauvre, et qui n'en laissa point dans ses Etats.

Nous pouvons appliquer avec justice au Grand-Maître d'Aubusson ce qu'on rapporte du bienheureux Raimond Dupuy, le premier des Grand-Maîtres militaires de cet Ordre, c'est que la plupart de ses élèves avaient été ses successeurs. En effet, dans la perte que la Religion venait de faire du Grand-Maître d'Amboise, on ne crut point la pouvoir mieux remplacer que par l'élection de Frère *Gui de Blanchefort*, Grand-Prieur d'Auvergne, neveu du Grand-Maître d'Aubusson, et qui avait eu beaucoup de part durant son magistère au gouvernement de l'Ordre.

Pendant que des courriers étaient partis de Rhodes pour porter en France et au Prieur de Blanchefort les nouvelles de son élection, le conseil de l'Ordre reçut un bref de Jules II, qui était alors sur la chaire de saint Pierre, pour inviter les principaux chevaliers à se rendre incessamment au concile de Latran, que ce pontife avait fait tenir pour balancer l'autorité de l'assemblée convoquée à Pise contre lui, à la requête de l'empereur Maximilien premier, de Louis XII,

roi de France, et de cinq cardinaux. Le pape, par son bref, marquait au conseil de l'Ordre qu'il avait destiné la garde du concile aux chevaliers de Saint-Jean. Le dessein de ce pape guerrier était d'attirer dans son armée un corps considérable des chevaliers de Saint-Jean. Mais le conseil, bien instruit des projets ambitieux de Jules, qui avait allumé la guerre dans plusieurs Etats de la chrétienté, ne jugea pas à propos de prendre parti dans ces mouvements qui avaient si peu de rapport à son institut. Il s'excusa sur l'absence et l'éloignement du nouveau Grand-Maître, de faire aucun détachement considérable à ce sujet. Cependant, pour déférer en quelque manière aux ordres du pape, le premier supérieur spirituel de la Religion, on ordonna au chevalier Fabrice Carette, amiral de l'Ordre, qui résidait alors à la cour de Rome en qualité de Procureur-Général de la Religion, de tirer de l'Italie et des Etats du pape ún nombre de chevaliers, et d'aller à leur tête offrir ses services à ce pontife.

Le désir de ménager les princes chrétiens n'était pas le seul motif qui avait fait prendre un parti si sage au conseil; des nouvelles qui étaient venues à Rhodes d'un puissant armement que les Turcs faisaient dans tous leurs ports, avaient déterminé le Lieutenant du magistère et tout le conseil, à ne laisser sortir aucun chevalier de l'île de Rhodes. On dépêcha en même temps au Grand-Maître le chevalier Jean de Fournon, pour le conjurer de s'y rendre au plus tôt. Le Commandeur Carette, qui avait acquis tant de gloire au siége

de Rhodes, reçut ordre d'y amener lui-même, avec la permission du pape, deux vaisseaux chargés de grains, de recrues, et des renforts pour les garnisons du fort Saint-Pierre, et de toutes les îles de la Religion : on y envoyait en même temps des compagnies de chevaliers, pour veiller à la défense et à la conservation de ses places.

Les nouvelles qui se répandirent en Europe de l'armement des Turcs, précipitèrent le départ du Grand-Maître; et quoiqu'il fût alors dangereusement malade, rien ne pût l'arrêter. Il s'embarqua à Villefranche, près de Nice; mais la mer augmenta considérablement sa maladie. Les chevaliers qui l'accompagnaient se voyant à la hauteur de Drépano, ville de Sicile, voulurent lui persuader d'y relâcher, et de se faire porter à terre; le Grand-Maître, qui préférait les intérêts de son Ordre à sa propre vie, craignant, s'il y mourait, que le pape averti de sa mort avant l'élection de son successeur, n'entreprît de disposer de la Grande-Maîtrise, ordonna qu'on tînt toujours la route de Rhodes. Après quelques jours de navigation, se trouvant à la hauteur de l'île de Zante, il sentit les approches de la mort. Il l'envisagea avec la même fermeté qu'il avait fait paraître dans tant de combats où il s'était trouvé ; et après avoir satisfait aux devoirs d'un chrétien et d'un véritable religieux, il donna ses derniers moments à la conservation de la souveraineté et de l'indépendance temporelle de la Religion. Pour prévenir quelque entreprise sur la liberté des suffrages, il ordonna aux chevaliers qui étaient à sa suite, que

sitôt qu'il serait expiré, et avant que les nouvelles de sa mort pussent être portées en Italie, ils fissent partir une caravelle armée d'excellents rameurs, qui portassent en diligence à Rhodes les nouvelles de sa mort. Ses dernières volontés furent exécutées ponctuellement : la caravelle arriva à Rhodes le 13 décembre ; on assembla le lendemain le chapitre, dans lequel l'amiral *Carette* fut élu pour Grand-Maître : dignité qui lui avait été prédite par le Grand-Maître d'Aubusson, comme nous l'avons rapporté dans le septième livre de cet Ouvrage, et qu'il avait méritée, tant par des actions pleines de valeur, que dans les différentes négociations qu'il avait conduites auprès des princes chrétiens avec beaucoup de sagesse et d'habileté.

(13 décembre 1513) Il n'eut pas plus tôt pris possession de cette éminente place, qu'il convoqua un chapitre général. Comme on croyait être à la veille d'un siége, la plupart des réglements qui s'y firent, roulèrent sur la subsistance des chevaliers nécessaires à la défense de Rhodes, et sur les provisions de guerre. Le Grand-Maître se chargea de tout, et moyennant une somme de quarante mille écus qu'il devait tirer du trésor par an, il s'engagea de nourrir cinq cent cinquante chevaliers qui résidaient actuellement dans le couvent. On lui assigna une autre somme de vingt-trois mille écus pour les frais extraordinaires de l'artillerie, et pour l'entretien du sultan Amurat, fils de Zizim, qui s'était fait chrétien, et auquel la Religion avait accordé pour sa résidence le

château de Féracle, dans l'île de Rhodes, où il vivait avec beaucoup d'édification. Le Grand-Maître, par le moyen d'un riche marchand de Lyon, appelé Laurensin, fit venir une artillerie nombreuse de France; il y envoya en même temps, pour résider en qualité d'ambassadeur de l'Ordre, Frère Philippe de Villiers, de l'Isle-Adam, dont nous avons parlé, Hospitalier et Grand-Prieur de France, et qui, dans ce royaume, devait faire la fonction de Visiteur et de Lieutenant du Grand-Maître.

La guerre qu'on appréhendait à Rhodes de la part des Turcs, fut suspendue par des dissentions domestiques, qui s'élevèrent à la Porte et dans la maison ottomane. Bajazet régnait encore, prince goutteux et valétudinaire, uniquement sensible aux plaisirs de la table, ou à la découverte de quelque secret de la nature, philosophe, oisif et voluptueux, mais peu habile souverain.

Ce prince avait trois fils, Achomat, Corcut et Sélim : le premier, soit politique ou penchant naturel, passait sa vie dans la mollesse et dans une indigne oisiveté. Corcut, dont nous avons déjà parlé, et que les janissaires, après la mort de Mahomet II, son aïeul, avaient placé sur le trône pour en assurer la possession à son père, affectait un grand air de dévotion, et on ne le trouvait jamais qu'avec un Alcoran entre les mains. Sélim, le plus jeune des trois, aimait les armes, et n'oubliait rien pour en acquérir la réputation. Parmi trois princes d'un caractère si

différent, Bajazet eût bien voulu faire reconnaître Achomat pour son successeur; la ressemblance et la conformité du goût pour les plaisirs causaient cette prédilection. Sélim, averti de ses intentions, n'oublia rien pour les traverser; il sut mettre les janissaires dans ses intérêts: ces soldats, gagnés par l'argent de Sélim, n'attendaient qu'une occasion pour éclater.

Le Grand-Seigneur et le roi de Perse, trop puissants et trop voisins pour vivre longtemps en bonne intelligence, s'étaient déclaré la guerre. Les janissaires, milice toujours redoutable à ses souverains, quand ils ne savent pas s'en faire craindre, avant que de marcher en campagne, demandèrent hautement un prince pour les commander; et il fallut que ce prince fût Sélim, malgré Bajazet qui leur avait nommé pour général son fils aîné. Ils poussèrent encore plus loin leur insolence: ils exigèrent du faible Bajazet, pour sûreté de leur solde, à ce qu'ils disaient, qu'il remît les clés du trésor à leur nouveau général. Le malheureux vieillard entendit bien ce langage: il descendit du trône, et quitta Constantinople pour se retirer à Démotique, maison de plaisance qu'il avait fait bâtir sur les bords de la mer. Mais Sélim qui se défiait toujours de son inclination pour Achomat, le fit empoisonner par son médecin: il fit depuis étrangler ses deux frères, leurs femmes et leurs enfants. Ce furent là les degrés par lesquels il s'éleva à la souveraine puissance: à cela près, grand capitaine, toujours à cheval, infatigable, sobre, insensible

aux plaisirs, et uniquement touché de la gloire, qu'il chercha toute sa vie dans les périls de la guerre.

L'ambition de ce prince, son courage, sa puissance, les forces de son empire, tout alarmait ses voisins. Ismaël, roi de Perse, en sentit les premiers efforts. Sélim porta ses armes dans ses Etats, passa l'Euphrate, lui donna bataille, le défit, et emporta la ville célèbre de Tauris. Le Persan, pour se soutenir contre un ennemi si redoutable, chercha l'alliance des princes voisins. Il envoya au Grand-Maître un ambassadeur qui, à la faveur d'un habit de marchand, et par le moyen d'un Turc, habitant de Tarse, en Cilicie, pensionnaire de la Religion, perça au travers des Etats de Sélim, et se rendit à Rhodes. Il y fut reçu avec toute la considération qui était due à la grandeur de son maître, et par rapport à l'importance de l'affaire qu'il était venu négocier. Ce ministre traita avec le conseil, et conclut une ligue contre l'ennemi commun. Campson Gauri, soudan d'Egypte, auquel Sélim n'était pas moins redoutable, entra dans ce traité. Le Grand-Seigneur, instruit de ces différentes négociations, envoya des ambassadeurs au Caire pour détacher le soudan de la ligue; mais n'en ayant pu venir à bout, il tourna l'effort de ses armes contre ce prince, conquit en moins de quatre ans la Syrie, la Palestine, les places maritimes de la mer Rouge, une partie de l'Arabie, toute l'Egypte, et après avoir détruit entièrement la monarchie des Mamelus, il laissa le

gouvernement de l'Egypte à Caïrberg, et celui de la Syrie à Gazelle, deux seigneurs des principaux officiers des Mamelus, qui, au préjudice de la fidélité qu'ils devaient à leurs souverains, étaient passés dans le parti du Turc. Sélim, couvert de gloire par tant d'exploits, retourna à Constantinople : il donna aussitôt tous ses soins pour équiper deux cents galères qu'il destinait à faire la conquête de l'île de Rhodes.

(1520) La précaution si nécessaire à un conquérant, d'être instruit des fortifications d'une place qu'il veut assiéger, l'obligea d'envoyer pour espion à Rhodes, un médecin juif. Ce traître, pour être moins suspect, se fit baptiser : sa capacité, et le besoin qu'on en avait, l'introduisirent bientôt dans les principales maisons de la ville ; et quand il eut découvert les endroits faibles de la place, il en rendit un compte exact aux ministres de la Porte. Pendant qu'on travaillait sans relâche dans les arsenaux aux préparatifs nécessaires à cette entreprise, Sélim tomba malade de la pierre, d'autres disent d'un cancer dans les reins, dont il mourut à l'âge de quarante ans, après avoir ruiné et détruit l'empire des Mamelus, soumis la Syrie et la Palestine, triomphé de toutes les forces de la Perse, conquis les villes maritimes de la mer Rouge, une grande partie de l'Arabie, et réduit l'Egypte entière en simple province de son empire : toutes conquêtes qu'il acheva en moins de huit ans de règne.

Soliman II, son fils unique, lui succéda dans le gouvernement de ce vaste empire, et il en

prit possession presque en même temps que Charles-Quint fut élu empereur d'Allemagne. Soliman était à peine âgé de vingt ans. Gazelle, gouverneur de la Syrie, avait été fidèle à Sélim qu'il craignait, et dont il redoutait la puissance; mais, se croyant délivré de ses engagements par la mort de ce prince, il n'en eut pas plus tôt appris les nouvelles qu'il songea à relever l'empire des Mamelus, dans l'espérance d'en occuper le trône. Il ne manquait ni de courage ni de capacité pour la conduite d'un aussi grand dessein; mais comme il ne se trouvait pas des forces suffisantes pour résister seul à la puissance formidable des Turcs, il dépêcha secrètement un de ses confidents à Caïrberg, gouverneur de l'Egypte, pour tâcher de l'engager dans la révolte qu'il méditait. Son agent lui représenta de sa part, que sous le règne d'un jeune prince qu'il traitait d'enfant, rien ne serait plus aisé et plus glorieux pour l'un et pour l'autre, que de joindre leurs forces et de les employer à délivrer leur nation de la tyrannie des Turcs.

Mais Caïrberg préféra une fortune toute faite, et des plus grandes dont pût jouir un particulier, au succès incertain d'une entreprise aussi délicate, dont d'ailleurs, quand elle aurait réussi, Gazelle aurait peut-être recueilli seul tout le fruit. Ainsi, pour éloigner de lui tout soupçon d'infidélité, il fit mourir l'envoyé de Gazelle, et dépêcha en même temps un courrier à la Porte pour informer le Grand-Seigneur et ses ministres des projets dangereux du gouverneur de Syrie.

Soliman envoya aussitôt contre lui une puissante armée, commandée par le pacha Ferrate, un des plus habiles généraux de l'empereur son père. Gazelle ne voyant point revenir son agent, se douta bien qu'il avait été trahi par le gouverneur de l'Egypte. Comme il s'était trop avancé pour reculer, et que la seule délibération si on demeurera fidèle à son souverain, est déjà une assez grande infidélité, il rappela auprès de lui ce qui restait de Mamelus dispersés en différents endroits. Toute la Syrie, par ses ordres, prit les armes; il envoya en même temps des ambassadeurs à Rhodes pour obtenir du Grand-Maître un train d'artillerie, dont il avait besoin pour résister à leur ennemi commun.

Le Grand-Maître, ravi de voir renaître la guerre entre les Infidèles, lui envoya aussitôt des canons, de la poudre, et d'autres provisions de guerre, avec d'excellents officiers d'artillerie. Gazelle s'en servit utilement; et quoiqu'il attendît à tous moments l'armée des Turcs, qui était en marche, il ne laissa pas d'assiéger Tripoli, Barut, et plusieurs autres places de la Phénicie, dont il se rendit maître. Il fallut interrompre ses conquêtes par l'arrivée du pacha Ferrate. Quoique l'Egyptien eût moins de troupes, il vit bien qu'il ne pouvait trouver son salut que dans une victoire: il marcha droit aux Turcs; les deux armées en vinrent bientôt aux mains; la victoire fut longtemps disputée. Gazelle, à la tête de ses Mamelus, soutint pendant six heures entières tout l'effort des armes des Turcs; il rallia plusieurs fois ses

troupes, combattit toujours à leur tête, et tua de sa main plusieurs officiers des janissaires ; enfin, après avoir perdu la plupart de ses soldats, accablé par le nombre, et enveloppé de tous côtés, il se fit tuer plutôt que de se rendre. Il tomba percé de coups sur un tas de Mamelus qui avaient eu un pareil sort; sa mort mit fin à cette guerre, et éteignit absolument cette redoutable milice, qui depuis plus de deux cents ans disposait à son gré du trône de l'Egypte.

Le Grand-Seigneur ne fut pas longtemps sans être instruit des ligues dans lesquelles les chevaliers de Rhodes étaient entrés contre le sultan Sélim son père. Ses ministres lui représentèrent que ces chevaliers, par leurs flottes et leurs armements, étaient maîtres de la mer; que plusieurs fois ils avaient enlevé des convois qu'on envoyait en Syrie et en Egypte ; qu'ils tenaient dans leurs fers plusieurs officiers turcs qu'ils avaient faits prisonniers; qu'il sortait à tous moments de Rhodes et des autres îles de la Religion, des corsaires qui troublaient le commerce de ses sujets : et pour achever de l'irriter, ils le firent souvenir des secours que Gazelle en avait tirés pour soutenir sa rébellion. Soliman résolut de porter la guerre dans cette île, et il fut principalement affermi dans ce dessein par des mémoires que le sultan Sélim avait laissés, et dans lesquels ce prince marquait que pour assurer les frontières de son empire, il fallait en Europe s'emparer de la ville de Belgarde, et de l'île de Rhodes en Asie.

Mais Soliman, avant que de s'engager dans

deux entreprises si difficiles, et se voyant maître d'un si puissant empire, voulut affermir sa domination sur des principes et des règles de conduite bien différentes de celles que ses prédécesseurs avaient suivies. Avant le règne de Soliman, la force seule décidait souverainement de la paix ou de la guerre avec les princes voisins; en même temps qu'un barbare despotisme était l'unique loi dans le dedans de l'Etat. Les pachas pillaient impunément le peuple; le prince à son tour pressait ces éponges, et pour s'enrichir, en faisait souvent mourir les plus puissants : sous un pareil gouvernement, on n'était pas innocent si on était riche. Soliman tint une conduite tout opposée; il ne fit jamais la guerre sans la déclarer, et il ne la déclarait jamais sans avoir des prétextes plausibles, dont après tout les princes habiles ne manquent guère. Ses sujets sous son règne virent, peut-être pour la première fois, régner la justice et l'équité. Ce prince, le plus grand qu'il y ait eu dans cette monarchie, fit publier dans tous ses Etats que tous ceux qui avaient été dépouillés injustement de leurs biens par son père et par ses ancêtres, n'avaient qu'à s'adresser à lui, et qu'il leur ferait justice. Les usurpateurs des biens destinés à l'entretien des temples et des mosquées, furent punis sévèrement : il rétablit l'autorité des tribunaux, méprisée sous les règnes précédents. Plusieurs cadis ou juges qui avaient prévariqué dans leurs charges, furent condamnés à mort : à l'égard des grands et des pachas, il ne les fit pas mourir, parce qu'ils

taient riches; mais il punit seulement ceux qui étaient devenus par des concussions, et en busant de leur pouvoir : en un mot, il déclara ı guerre au vice , à l'injustice et à la violence , vant que de porter ses armes contre les ennenis de sa loi.

Tel était Soliman , lorsqu'il entreprit de faire ı guerre aux Chrétiens. Ce prince ayant appris u'Amurat II et Mahomet II avaient échoué aux iéges de Belgrade et de Rhodes, se flatta qu'une areille entreprise honorerait ses premières ares. Il avait résolu de commencer par le siége de elgrade; mais pour empêcher les Hongrois d'arner de bonne heure pour leur défense, ses miistres, par son ordre, laissèrent croire qu'il en oulait uniquement à l'île de Rhodes.

Le Grand-Maître, pour prévenir ses desseins, t faire une nouvelle enceinte de murailles dans es endroits de la ville qui lui parurent en avoir le lus de besoin. On augmenta les fortifications de ı place; on remplit les magasins de grains et de rovisions de guerre et de bouche. A la prière de e vigilant Grand-Maître, le pape envoya au seours de la Religion trois galions bien armés; et rançois Ier, roi de France, y fit passer en même emps neuf galères, quatre brigantins et quatre arques armées : cette petite flotte arriva heureuement à Rhodes, sous les ordres du baron de aint-Blancard. Mais Soliman n'eut pas plus tôt ait éclater ses desseins par le siége de Belgrade, ue ces vaisseaux étrangers reprirent le chemin le leur pays.

La Hongrie avait alors pour souverain un jeune prince encore mineur, appelé Louis, fils de Ladislas; ou pour mieux dire, on voyait dans ce royaume autant de souverains qu'il y avait de grands en état de se faire respecter. Une jalousie réciproque les rendait plus ennemis les uns des autres, que des Infidèles mêmes, et causait dans l'Etat des divisions qui le déchiraient. Le Grand-Seigneur, voulant leur cacher ses desseins, avait envoyé au jeune roi un ambassadeur, pour lui faire part de son élévation à l'empire : mais au lieu de recevoir ce ministre avec les égards dus à son caractère, les seigneurs du conseil le traitèrent comme un espion, et l'empêchèrent de retourner vers son maître.

Tel fut le prétexte de la guerre : Soliman, offensé qu'on eût violé si indignement le droit des gens, après en avoir demandé inutilement raison, fit partir le pacha Pyrrhus à la tête d'un grand corps de cavalerie, qui investit la ville de Belgrade, ancienne capitale de la contrée, appelée Rascie. Cette place, bâtie sur la pointe d'une colline, au confluent de la Save avec le Danube, outre cette fortification naturelle, était entourée par une double enceinte de murailles, flanquées de grosses tours munies d'artillerie; et on voyait sur une éminence qui commandait la ville, un château appelé anciennement *Taurunum*. Il était alors revêtu de toutes les fortifications que l'art y avait pu ajouter, et passait pour imprenable.

Soliman suivit de près le pacha, et parut bientôt à la tête d'une armée formidable. On ouvrit la

tranchée; le canon fut mis en batterie, et les Turcs n'oublièrent rien pour avancer leurs travaux. Toute l'Europe avait les yeux ouverts sur le siége d'une place qu'on regardait comme un des boulevards de la chrétienté. Les chevaliers de Rhodes surtout s'y intéressaient le plus, par la considération que si le Turc emportait Belgrade sans être traversé par les princes chrétiens, un pareil succès le déterminerait à entreprendre ensuite le siége de Rhodes.

(1521) Pendant qu'on était agité de cette inquiétude, le Grand-Maître tomba malade, et mourut assez brusquement. C'était un prince libéral, magnifique, charitable, aimant le peuple et voulant être aimé; et, ce qui était rare en ce temps-là, savant dans les langues mortes, et qui parlait avec facilité la plupart de celles qui étaient en usage de son temps. La Religion fit dans cette conjoncture une perte d'autant plus considérable, que les chevaliers étant à la veille d'entrer en guerre avec la Porte, eussent pu tirer beaucoup de secours de la plupart des princes chrétiens dont il était estimé, et avec lesquels, pendant son ambassade de Rome, il avait souvent négocié.

L'Ordre ne pouvant pas demeurer sans chef, après les obsèques de Carette, on s'assembla pour lui donner un successeur. Frère André d'Amaral ou du Mérail, Chancelier de l'Ordre, et Grand-Prieur de Castille, dont nous avons parlé au sujet de ses différends avec le chevalier de l'Ile-Adam, demanda cette éminente place avec autant de

hauteur et de confiance, que s'il eût cru faire grâce à l'Ordre de la vouloir bien accepter. Il n'en eût pas été indigne, s'il ne se fût pas rendu lui-même le premier cette justice : sa présomption et le mépris qu'il faisait de ses rivaux, lui attirèrent un refus général, et tous les suffrages se trouvèrent partagés seulement entre le chevalier Thomas d'Ocray, Grand-Prieur d'Angleterre, et Frère Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, Hospitalier et Grand-Prieur de France. L'Anglais était distingué par un génie élevé, un grand usage de traiter avec les souverains, auprès desquels il avait été employé dans des ambassades importantes, et on faisait même attention dans la conjoncture de la guerre dont Rhodes était menacée, à des richesses considérables que ce chevalier possédait. *L'Isle-Adam*, de son côté, avait acquis dans l'Ordre une grande considération et une estime générale par la sagesse de sa conduite dans tous ses emplois, et par des manières ouvertes, pleines de franchise et de droiture, et que l'ambition et l'hypocrisie ne peuvent contrefaire longtemps.

(22 janvier 1521.) Ce seigneur était alors absent ; il n'eut pour partisan dans cette assemblée, que la mémoire de ses services, et le souvenir de ses vertus. Ce fut uniquement à une réputation si bien établie, qu'il dut le plus grand nombre des suffrages qui le proclamèrent Grand-Maître. Tous les chevaliers applaudirent au choix que les électeurs avaient fait : ce fut une joie universelle dans l'île. Il n'y eut que d'Amaral qui fut outré de dou-

ur; et dans les premiers transports de sa colère, lui échappa de dire à un Commandeur espagnol e ses amis, que l'Isle-Adam serait le dernier rand-Maître qui règnerait à Rhodes (1).

Le temps, au lieu d'adoucir la violence de son ssentiment, ne fit que l'augmenter. De son nimosité particulière contre la personne du rand-Maître, on prétend qu'il passa à une haine itrée contre tout l'Ordre, et toujours agité des ries qui lui déchiraient le cœur, il résolut d'é-indre la Religion même, et d'étouffer la mère ui l'avait nourri. Plein de ces funestes desseins, ici à peu près de quelle manière Bosio rapporte u'il les conduisit. Il s'en ouvrit, dit-il, à un clave turc qu'il avait pris à la guerre, homme esprit, et qu'il avait reconnu capable de con-uire une intrigue; cet esclave qui, dans cette égociation, entrevit les moyens de recouvrer sa berté, entra dans ses vues; et sous prétexte

(1) Le diable, ingratitude et fureur avaient tellement usqué les yeux de sa pensée, que nullement se pouvait ntenir; mais à chaque propos il se coupait, et ne pouvait simuler sa trahison. Un jour entre les autres, avant le ge, il dit devant plusieurs gens de bien, qu'il voudrait e son âme fût au diable, et que Rhodes et la Religion fût rdue. Et pareillement le jour que le très illustre seigneur i est à présent fut prononcé Grand-Maître, il dit à un mmandeur de la nation espagnole, homme de bien, et i sien, que ledit seigneur, élu Grand-Maître, serait le rnier maître de Rhodes. *Relation du second siége de Rhodes r le Commandeur de Bourbon, imprimée en entier dans dition in-4° de l'Histoire de Malte, tome II*, pag. 626.

d'aller dans son pays chercher le prix de sa rançon, se rendit secrètement à Constantinople avec une lettre pour le Grand-Seigneur. Le chancelier exhortait Soliman à former le siége de Rhodes; et pour lui en faire voir la facilité, il avait joint à sa lettre une ample instruction qui contenait l'état présent de cette ville, les endroits les plus faibles de la place, le nombre des chevaliers et des troupes préposés à sa défense, ce qu'il y avait de provisions et de munitions de bouche et de guerre pour soutenir un siége. Il ajoutait que le conseil venait de faire abattre une partie du bastion d'Auvergne, pour le refaire sur des fondements plus solides; et que, si Sa Hautesse voulait se presser de faire avancer son armée, il trouverait la place tout ouverte de ce côté-là, et hors de défense. Soliman était encore en Hongrie l'esclave de d'Amaral, en son absence, remit son paquet aux ministres qu'il avait laissés à Constantinople; on l'envoya par un courrier exprè au Grand-Seigneur. Ce prince fut ravi de trouve dans Rhodes même un partisan secret, qui entrant par sa dignité dans tous les conseils pourrait lui faire passer des avis sûrs et fidèles On lui renvoya son esclave avec des promesse d'une récompense magnifique, s'il contribuait au succès des desseins de Sa Hautesse. Le Chancelier à ce que dit Bosio, toujours plein de fureur, e enivré de sa passion, fut charmé de voir un acheminement à sa vengeance, et de peur qu'on ne fût surpris du retour de son esclave, il publia qu'il n'était revenu que pour lui apporter sa

rançon. Cet excès de confiance pour un esclave qu'il avait laissé partir sur sa parole, le retour de cet esclave, et les caresses que lui faisait ce Chancelier, ne laissèrent pas de paraître bien extraordinaires; mais l'autorité de ce seigneur, et la crainte d'avoir pour ennemi un homme fier, hautain, et connu pour être implacable dans sa haine, étouffa ces soupçons, ou du moins empêcha qu'on ne les fît éclater.

Cependant le nouveau Grand-Maître ayant reçu les nouvelles de son élection, se disposa à partir. Comme il était bien instruit que Rhodes était menacée d'un siége, il en fit part à tout son Ordre par une citation générale qu'il envoya dans tous les Etats de la chrétienté. Il ramassa ce qu'il put recueillir des responsions, qu'il employa en provisions de guerre; et après avoir pris congé du roi, en Bourgogne, il se rendit à Marseille, où il s'embarqua. Il montait la grande caraque; et le reste de son train, de son équipage, et des munitions de guerre qu'il portait à Rhodes, suivait dans quatre felouques. Malheureusement, à la hauteur de Nice, le feu prit dans la caraque par la négligence d'un officier de bouche : l'embrasement se communiqua bientôt en différents endroits de ce vaisseau; les voiles et les cordages furent en un instant réduits en cendres, et des tourbillons de flammes et de fumée augmentaient un accident si terrible, et empêchaient même le service du matelot. Dans le désordre et la confusion ordinaires en pareilles rencontres, chacun voulait se précipiter dans la mer pour gagner le

rivage, ou se sauver dans les felouques qui n'étaient pas éloignées; mais le Grand-Maître défendit, sous peine de la vie, qu'on sortît du vaisseau. Une nouvelle crainte, et le respect pour ses ordres, firent l'office de la fermeté: les plus timides se rendirent à leur poste; on travailla de concert à éteindre le feu : on en vint à bout, et la caraque fut sauvée par ceux mêmes qui la voulaient abandonner.

A peine l'Isle-Adam avait échappé au péril du feu, qu'un autre élément, qui n'est pas moins redoutable, le jeta dans de nouveaux dangers; il s'éleva une tempête; la mer s'émut, les vents soufflaient avec violence, et soulevaient les flots; le pilote n'était plus le maître de son gouvernail; et comme si le ciel eût été de concert avec la mer pour faire périr la caraque, le tonnerre, après avoir grondé longtemps, tomba sur ce vaisseau, entra dans la chambre de poupe, tua neuf hommes, et brisa l'épée du Grand-Maître, sans endommager le fourreau. Les matelots ne manquèrent pas de tirer de fâcheux présages de ces différents accidents; et je ne sais si les chevaliers qui accompagnaient l'Isle-Adam, furent exempts de ces préjugés, dans un temps surtout où les Turcs menaçaient l'île de Rhodes, et où la foi pour les pronostics était fort respectée. Mais le Grand-Maître, sans s'y arrêter, entra dans le port de Syracuse, pour radouber ses vaisseaux; il se disposait à continuer sa route, lorsqu'on lui donna avis que Curtogli, fameux corsaire, et chéri du Grand-Seigneur, l'attendait à son passage avec

ne puissante escadre de galères et de vaisseaux, rt supérieure à son escorte (1). Ce corsaire, outre spérance du butin, avait formé cette entreprise ans le dessein de venger la mort de deux de ses ères, qui avaient péri dans les combats contre s chevaliers; et il avait encore en vue, s'il ouvait enlever quelques felouques, et prendre uelques chevaliers, de délivrer par un échange n troisième frère, qui était actuellement esclave Rhodes.

Les principaux citoyens de Syracuse tâchèrent persuader à l'Isle-Adam d'éviter la rencontre ce corsaire, redoutable dans ces mers par ses rces et par sa valeur; mais ce grand homme qui avait jamais connu de péril, sortit du port, fit ettre toutes les voiles au vent; reconnut le cap Mallé, appelé de Saint-Ange, où les Infidèles ttendaient, le passa de nuit, et arriva heureument à Rhodes. Il y fut reçu avec les cérémonies dinaires; et avec la joie et le respect qui étaient is à sa dignité et à son mérite. Sa présence gmenta, pour ainsi dire, le courage et la connce des chevaliers. Il semblait que sa personne ule tînt lieu d'une armée : personne ne craignait us un siége: plusieurs même le souhaitaient ur y trouver de fréquentes occasions d'y signaler ur valeur, et Soliman, si redouté en Hongrie, était guère appréhendé dans l'île de Rhodes.

Ce jeune prince venait de se rendre maître de

(1) Bosio, tome II, l. 18, page 626.

Belgrade. L'heureux succès de ce siége lui en fit espérer un pareil contre la ville de Rhodes ; outre le désir d'acquérir de la gloire par une conquête si importante, il était porté à cette entreprise par les plaintes continuelles de ses sujets négociants, qui devenaient souvent la proie des chevaliers ; et surtout par les remontrances du mufti, qui lui représentait incessamment que ces armateurs chrétiens troublaient le pèlerinage de la Mecque, et qu'il était obligé en conscience d'arrêter leurs courses. Soliman, fort zélé pour sa religion, était assez disposé à tourner ses armes de ce côté-là ; mais comme c'était un prince sage, et qui ne faisait aucune entreprise sans la communiquer à son conseil, il y mit cet affaire en délibération.

Quelques pachas lui en représentèrent toutes les difficultés, les fortifications de la place, la valeur des chevaliers, et même des habitants, la plupart corsaires, les puissants secours que le Grand-Maître tirerait infailliblement de la chrétienté ; que cette étincelle pourrait causer un grand embrasement, et produire une ligue et une croisade de tous les souverains de l'Europe ; et qu'en différents siècles, ses illustres ancêtres, et des soudans d'Egypte, ayant voulu tenter cette conquête, y avaient perdu beaucoup de troupes sans y pouvoir réussir.

Mustapha, au contraire, qui avait épousé la sœur de Soliman, général plein de courage et qui avait pénétré l'inclination secrète du sultan, en bon courtisan, lui représentait que

oute la valeur des chevaliers ne résisterait ja-
nais à ses armes victorieuses ; qu'il avait un si
rand nombre de troupes et si aguerries, qu'il
ourrait couvrir l'île entière de ses nombreuses
rmées, au lieu que le Grand-Maître n'avait
our sa défense qu'une poignée de chevaliers ;
u'on n'avait rien à craindre des princes chré-
iens actuellement en guerre, et si acharnés
es uns contre les autres, que l'empereur Char-
es-Quint avait mieux aimé laisser prendre Bel-
rade, dont la prise ouvrait même un passage
ans les Etats héréditaires de sa maison, que
e faire la paix avec le roi de France, ou de
rer des armées qu'il opposait à ce prince, quel-
ue secours en faveur du roi de Hongrie, son
llié ; qu'après tout, c'était une espèce de dés-
onneur à la maison ottomane, dans ce point
e grandeur et d'élévation où elle était parvenue,
e souffrir plus longtemps au milieu de son em-
ire, une république de corsaires, qui domi-
aient dans ces mers, troublaient le commerce
e la Syrie, de la Palestine et de l'Egypte, et
ançonnaient ses sujets ; que l'île de Rhodes et
es autres îles de la Religion, servaient d'asile
ux esclaves fugitifs, aux mécontents et aux re-
elles ; et ce qui était le plus à considérer, qu'on
'ignorait pas que dans des temps de paix en-
re les princes chrétiens, les Grands-Maîtres
'en étaient toujours prévalus pour leur proposer
a conquête du royaume de Jérusalem ; que pour
une pareille entreprise, l'objet de leurs vœux et de
leurs désirs, ils avaient offert toutes les forces de

leur Ordre ; et que, tant que ces chevaliers seraient maîtres en Orient du port de Rhodes, capable de recevoir les flottes chrétiennes, on aurait toujours à craindre quelque croisade de la part des princes d'Occident.

Soliman préféra ce dernier avis, comme le plus conforme à cette ambition inséparable d'une si grande puissance. Pyrrus et les autres pachas, quoique d'un sentiment contraire, revinrent avec soumission à celui du souverain ; la guerre contre les chevaliers, et le siége de Rhodes furent résolus. Le sultan nomma le pacha Mustapha, son favori et son beau-frère, pour général de l'armée de terre, Curtogli pour grand-amiral, et le pacha Achmet, habile ingénieur, pour conduire les travaux du siége ; il voulut que Pyrrus, son ancien gouverneur, qui avait toute sa confiance, servît de conseil à Mustapha, jeune général qui pouvait n'avoir pas autant de prudence et de capacité, que de courage et de valeur. Après cette distribution d'emplois, le sultan voulant pressentir la disposition de l'Isle-Adam ; lui écrivit par un ambassadeur qu'il lui dépêcha exprès, pour le féliciter en apparence sur son élévation à la dignité de Grand-Maître. Il lui proposa même d'entretenir ensemble la paix et une bonne correspondance ; mais il finissait la lettre en lui faisant part de la prise de Belgrade, comme s'il eût voulu l'intimider par la crainte d'un sort pareil à celui de cette malheureuse ville. Comme le style de ces sortes de lettres fait mieux connaître le caractère des princes et les mœurs

de leur siècle ; que de simples extraits, nous avons cru que le lecteur ne serait pas fâché de voir ici celle de Soliman et les réponses du Grand-Maître ; la lettre de Soliman était écrite en grec et conçue à peu-près en ces termes (1) :

« Soliman, sultan, par la grâce de Dieu, roi « des rois, souverain des souverains, très grand « empereur de Bizance et de Trébizonde, très « puissant roi de Perse, de l'Arabie, de la Syrie « et de l'Egypte, seigneur suprême de l'Europe et « de l'Asie, prince de la Mecque et d'Alep, pos- « sesseur de Jérusalem et dominateur de la mer « universelle ;

« A Philippe Villiers de l'Isle-Adam, Grand-Maître « de l'île de Rhodes, salut.

« Je te félicite de ta nouvelle dignité, et de « ton arrivée dans tes Etats : je souhaite que tu « y règnes heureusement et avec encore plus de « gloire que tes prédécesseurs. Il ne tiendra qu'à « toi d'avoir part dans notre bienveillance. Jouis « donc de notre amitié, et comme notre ami, « ne sois pas des derniers à nous féliciter des « conquêtes que nous venons de faire en Hongrie, « où nous nous sommes rendus maîtres de l'im- « portante place de Belgrade, après avoir fait « passer par le tranchant de notre redoutable « épée tous ceux qui ont osé nous résister.

(1) Bosio, tome II, l. 18, pag. 627.

« Adieu. De notre camp, ce..... et de l'hé-
« gire, ce.... »

Cette lettre fut lue en plein conseil ; et on fut surpris que pendant que Soliman offrait, pour ainsi dire, la paix d'une main, de l'autre il fît une ostentation de sa puissance redoutable, et même que ses vaisseaux insultassent ceux de la Religion, ou ceux qui naviguaient sous la bannière de l'Ordre. Le Grand-Maître ne laissa pas de répondre à ce prince, mais en des termes, comme on va voir, qui pouvaient lui faire comprendre qu'on était également disposé à Rhodes à faire la paix ou à continuer la guerre.

FR. PHILIPPE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, GRAND-MAÎTRE DE RHODES,

A Soliman, sultan des Turcs.

« J'ai fort bien compris le sens de la lettre que
« ton ambassadeur m'a apportée : tes proposi-
« tions d'une paix entre nous, me sont aussi
« agréables qu'elles feront peu de plaisir à
« Curtogli. Ce corsaire, à mon passage de France,
« n'a rien oublié pour me surprendre ; mais
« n'ayant pu réussir dans son projet, et ne pou-
« vant se résoudre à sortir de ces mers sans
« nous avoir causé quelque dommage, il est
« entré dans la rivière de Lycie, et a tâché d'en-
« lever deux vaisseaux marchands qui partaient
« de nos ports. Il avait même investi une
« barque appartenante à des Candiots ; mais

« des galères de l'Ordre que j'ai fait sortir du « port de Rhodes, l'ont contraint de lâcher « prise : et de peur de tomber lui-même en « notre puissance, il a cherché son salut dans « une prompte fuite. Adieu....... de Rhodes, « ce..... »

Comme les Turcs n'étaient pas fort scrupuleux sur le droit des gens, le Grand-Maître ne jugea pas à propos d'envoyer sa lettre sans sauf-conduit, par un chevalier qu'ils auraient pu retenir. On en chargea un Grec, simple habitant de la ville de Rhodes. Soliman et ses ministres connurent bien par la lecture de cette lettre, qu'ils avaient affaire à un prince d'un caractère ferme et intrépide, qui ne se laisserait pas épouvanter aisément. Le pacha Pyrrus, vieillard aussi habile dans la politique que dans l'art militaire, proposa dans le conseil qu'on écrivît de rechef au Grand-Maître, pour lui faire une nouvelle ouverture de paix; qu'on lui marquât qu'on n'avait osé présenter sa lettre au Grand-Seigneur, à cause de la bassesse du porteur; mais que s'il voulait envoyer à la Porte un de ses principaux chevaliers, il y avait lieu d'espérer que sa négociation se terminerait par une paix solide. Le but de ce ministre était d'attirer à Constantinople quelqu'un des premiers de l'Ordre, de se rendre maître ensuite de sa personne, et d'en tirer à force de tourments des lumières sur l'état de la place et les forces de la Religion, afin de conférer ce qu'il en apprendrait avec les avis qu'il recevrait de d'Amaral, et de

pouvoir s'assurer s'il devait entièrement compter sur ses correspondances avec ce chancelier. Ce n'est pas que Soliman ne reçût d'ailleurs les mêmes avis du médecin juif dont nous avons parlé. Ce perfide le pressait continuellement d'avancer son armement ; mais comme les traîtres, pour se faire mieux écouter, diminuent toujours les difficultés d'une entreprise dont ils sont les auteurs, le Grand-Seigneur et son conseil, peut-être dans la crainte d'une double trahison, auraient été bien aises, avant que de s'engager dans ce siége, de savoir par le rapport de quelque chevalier, si les avis qu'ils recevaient de leurs espions étaient fidèles, et s'il n'y avait point d'exagération dans leurs relations.

Le Grand-Seigneur entra dans les vues de son ministre ; et pour tâcher, sous prétexte de quelque négociation, d'attirer des chevaliers à Constantinople, il voulut qu'on dépêchât un nouveau courrier à Rhodes au nom même de Pyrrus. Ce pacha écrivit au Grand-Maître, pour l'assurer que le sultan était très disposé à traiter sincèrement de la paix ; mais que dans la crainte d'offenser la majesté d'un si grand prince, on n'avait osé lui présenter sa lettre, à cause de la bassesse de son agent ; que s'il voulait charger d'une autre lettre quelque seigneur de son conseil, muni de pouvoirs suffisants, il serait volontiers son introducteur à la Porte. Il ajoutait que le Grand-Seigneur, surpris de n'avoir point de réponse à sa première lettre, en avait donné une seconde au courrier, et qu'il ne doutait pas qu'il n'y répondît conformé-

nent à ce qu'exigeait la majesté et la puissance redoutable d'un si grand empereur. Le courrier, en effet ; fut chargé d'une lettre de Soliman pour le Grand-Maître, dans laquelle ce prince, comme on va voir, pour l'obliger à rechercher la paix, faisait une grande ostentation de ses desseins et de ses forces.

« On nous a assuré, lui disait-il, que la lettre « que Notre Grandeur t'avait écrite, t'a été rendue, et qu'elle t'a causé plus d'étonnement que « de plaisir. Assure-toi que je ne me contente pas « de la prise de Belgrade ; mais que je me propose d'en faire dans peu une autre aussi importante, de laquelle tu seras bientôt averti ; toi « et tes chevaliers ne sortez guère de ma mémoire. »

Comme cette seconde lettre avait plus l'air d'un cartel et d'une déclaration de guerre, que d'un préliminaire de paix, le Grand-Maître crut être obligé d'y répondre avec autant de hauteur.

« Je ne suis point fâché, lui dit-il dans sa réponse, que tu te souviennes de moi et des « chevaliers de mon Ordre ; tu me parles de la « conquête que tu as faite en Hongrie, et du « dessein où tu es, à ce que tu me mandes, de « faire une autre entreprise dont tu espères le « même succès ; mais fais réflexion que de tous « les projets que forment les hommes, il n'y en a « point de plus incertains que ceux qui dépendent « du sort des armes. Adieu. »

Le Grand-Maître ayant cru devoir répondre avec fermeté aux menaces indirectes de Soliman, ne laissa pas d'écrire en particulier à Pyrrus, que si le sultan son maître souhaitait la paix plus sincèrement qu'il ne paraissait par ses lettres, il n'avait qu'à lui envoyer des otages, ou du moins un sauf-conduit scellé du grand sceau de l'empire; qu'après l'avoir reçu, il ferait partir pour Constantinople un chevalier des plus considérables de son Ordre, pour écouter les propositions qu'on lui voudrait faire. Mais un brigantin de la Religion, commandé par un Frère servant, ayant été enlevé par les Turcs proche de Rhodes, on prit cet acte d'hostilité pour une déclaration de guerre.

Le Grand-Maître s'y prépara avec toute l'habileté et les précautions d'un ancien capitaine qui avait vieilli dans l'exercice des armes; il fit creuser les fossés, et réparer les anciennes fortifications, auxquelles il en ajouta de nouvelles. Pour priver les Turcs de fourrage, on coupa par son ordre les grains, quoiqu'ils ne fussent pas encore mûrs; des maisons de plaisance et même des églises situées au dehors de la ville furent rasées, et les matériaux emportés dans la ville, de peur que les ennemis ne se servissent de ces ruines pour élever des plates-formes, et y placer leur artillerie. Par une autre précaution, et pour avoir des pionniers, on fit entrer dans la ville les paysans de la campagne, et on y rappela en même temps tous les aventuriers et les armateurs, qui sous la bannière de l'Ordre, faisaient la course contre les Infidèles, et trouvaient un asile dans le port de Rhodes.

Mais il fallait pourvoir à la subsistance de ce peuple, aussi bien qu'à celle des chevaliers, des citoyens et de la garnison. Ce furent les premiers soins de l'Isle-Adam : il nomma pour cela trois commissaires ; et afin qu'ils fussent plus autorisés, il les choisit parmi les Grands-Croix. Le premier fut Gabriel de Pomerols, Grand-Commandeur, et Lieutenant-général du Grand-Maître; Jean Bouck, Turcopolier, et de la langue d'Angleterre, fut le second ; et le Chancelier d'Amaral fut nommé pour le troisième : ces trois seigneurs visitèrent exactement tous les magasins. Quoiqu'ils les trouvassent la plupart remplis, le Grand-Maître, persuadé que dans ces occasions ce qu'on appelle suffisant ne suffit pas toujours, proposa dans le conseil de faire venir incessamment de Naples, de Sicile et de Candie une plus grande quantité de blés, de vins, de poudre et d'armes, et même de tâcher de tirer de l'île de Candie cinq cents archers, et des gens de trait, en quoi les Candiots avaient excellé de tout temps pardessus les nations les plus aguerries.

Le Chancelier, qui avait vendu sa foi aux Infidèles, selon le rapport du bâtard de Bourbon, pour éloigner cet effet des précautions du Grand-Maître, représenta que par des nouvelles qui venaient des îles chrétiennes de l'Archipel, on apprenait que l'armement des Turcs regardait moins les îles de la Religion que celle de Chypre et peut-être l'Italie même ; que depuis près de quarante ans qu'il était dans la Religion, il avait observé plusieurs fois que les Turcs avaient causé plus

de dépense à l'Ordre par l'inquiétude que donnaient leurs armements, que s'ils avaient attaqué Rhodes à force ouverte ; qu'à la vérité on ne pouvait donner de trop justes louanges aux soins que prenait le Grand-Maître, mais qu'on pouvait en différer encore pour quelque temps l'exécution, de peur d'épuiser le trésor de l'Ordre à force de préparatifs, et pour se garantir d'un orage qui vraisemblablement irait fondre ailleurs.

Le Grand-Maître, qui ne connaissait pas les motifs de ces perfides conseils, ne les attribuait qu'à un esprit d'épargne mal réglé; mais il déclara qu'il avait des lettres d'un espion sûr et fidèle qu'il entretenait à Constantinople, et qui l'assurait que le siége de Rhodes était le seul objet de l'armement du Grand-Seigneur ; que ce prince avait défendu de laisser sortir de ses ports aucun vaisseau qui fît la route de l'île; qu'on préparait avec un grand soin un train de grosse artillerie qui ne s'emploie que dans les siéges ; que Soliman avait fait forger une grande quantité d'outils pour remuer la terre, et que la plupart des troupes prenaient la route de la Lycie ; où elles devaient s'embarquer pour passer dans l'île de Rhodes. Le Grand-Maître ajouta que dans une affaire si importante, il ne fallait pas écouter une politique trop timide, et qu'il valait mieux hasarder quelque dépense, que de voir l'île inondée d'ennemis, avant que d'avoir pourvu à sa défense.

L'avis de l'Isle-Adam prévalut : on tira des blés de Naples et de Sicile ; il n'y eut que la poudre qui manqua dans la suite du siége, par la

trahison du Chancelier, qui fit un faux rapport de ce qui s'en trouvait dans les magasins. On aurait manqué pareillement de vin par la même perfidie : d'Amaral, sous prétexte de ménage et d'épargne, avait rejeté les propositions des trois marchands de Rhodes qui offraient d'en fournir la ville à un prix raisonnable. Mais le Grand-Maître qui portait ses vues de tous côtés, envoya en Candie un Frère servant appelé Antoine Bosio, oncle de l'auteur qui a écrit les annales de cet Ordre, et il le chargea de faire une ample provision de vin, et de tâcher en même temps d'obtenir du gouverneur de l'île la permission d'y lever cinq cents hommes d'infanterie. Bosio étant arrivé à Candie, n'eut pas de peine à recouvrer les vins : il en chargea quinze grips ou brigantins, et il eut même l'adresse de gagner un jeune gentilhomme vénitien appelé Bonaldi, qui avait actuellement dans le port de Candie un vaisseau chargé de vin pour Constantinople ; il l'engagea à changer de route, pour aller débarquer à Rhodes la charge de son vaisseau.

Ce Frère servant ne trouva pas la même facilité pour lever des soldats. Non-seulement le gouverneur lui en refusa la permission ; mais comme il redoutait le ressentiment de Soliman, il fit faire défense à son de trompe à qui que ce soit, sous peine de punition corporelle, de prendre parti avec l'agent du Grand-Maître, et de sortir de l'île. Mais l'habile Rhodien ne laissa pas de faire sa recrue, et plus de cinq cents hommes déguisés en marchands et en matelots, s'embarquèrent

dans des brigantins, sans que le gouverneur s'en aperçût, ou voulût s'en apercevoir. Cet adroit négociateur, avant de mettre à la voile, rendit un nouveau service à la Religion. Il y avait alors dans l'île de Candie un excellent ingénieur appelé *Gabriel Martinengue*, gentilhomme bressan, sujet de la république, et d'une maison illustre et ancienne : le sénat lui avait donné une pension de douze cents écus pour avoir soin des fortifications dans toutes les places qui se trouvaient dans cette île. Bosio qui prévit combien un si habile homme serait utile dans une place assiégée, lui proposa de venir à Rhodes partager avec les chevaliers la gloire qu'ils espéraient acquérir dans la défense de leur île. Martinengue, plein de valeur, et aussi brave soldat que grand ingénieur, s'y offrit de bonne grâce, supposé qu'on pût obtenir congé du gouverneur.

Bosio partit pour Rhodes avec ses soldats et sa provision de vin : il y arriva heureusement, et après avoir rendu compte au Grand-Maître de son voyage, il l'entretint de la négociation qu'il avait entamée avec Martinengue. Le Grand-Maître sentit bientôt tout l'avantage qu'on pourrait tirer d'un si habile homme dans la conjoncture présente; il renvoya Bosio en diligence à Candie avec une lettre pour le gouverneur, où il le priait très instamment d'accorder à cet officier un congé pour venir défendre une place qui servait de boulevard aux îles mêmes de la république. Le gouverneur refusa hautement ce congé; il envoya même quérir Martinengue, auquel il défendit

expressément de sortir de l'île. Mais cet officier, sans s'embarrasser des suites, se déguisa, et de concert avec Bosio, se rendit secrètement au bord de la mer, où il s'embarqua dans une felouque qui l'attendait dans une cale écartée de l'île.

Le gouverneur ayant été averti que l'ingénieur était disparu, en fit faire une recherche exacte dans les principales maisons. Il envoya à la sienne où il confisqua tous ses effets; et ne doutant pas qu'il ne se fût embarqué dans quelque navire passager, il envoya à sa poursuite deux galères avec ordre de le ramener mort ou vif. Martinengue et Bosio se voyant poursuivis, firent abattre le mât de la felouque, retirèrent les rames dans leur vaisseau, le serrèrent contre un rocher de l'île, le firent couvrir de voiles faites de toile grise, et à peu près de la même couleur que le rocher contre lequel cette felouque était rangée. Par cet artifice, et peut-être par des ordres secrets du gouverneur, il échappèrent aux galères : et après qu'elles furent rentrées dans le port, ils mirent à la voile, passèrent la nuit à travers quelques vaisseaux turcs, qui à la faveur de la langue grecque que parlait Bosio, crurent ce brigantin de leur escadre, et arrivèrent à Rhodes. Martinengue fut reçu avec joie par le Grand-Maître, qui connaissait sa naissance et son habileté. Les principaux Commandeurs, à son exemple, le comblèrent de caresses; chacun s'empressait de lui marquer combien on était touché de son mérite. Martinengue de son côté était charmé de se voir estimé par un corps de

milice si bon juge de la valeur, et composé de tout ce qu'il y avait de plus illustre dans tous les Etats de la chrétienté. De ces sentiments peut-être trop humains, il passa bientôt à ceux d'une vénération particulière, en considérant que ces chevaliers et ces hommes de guerre se préparaient en chrétiens et en véritables religieux à la défense de la Religion sous un habit de soldat, et avec un équipage militaire; il admirait leur désappropriation, une foi vive, un détachement sincère de toutes les choses du siècle : il voyait surtout avec édification que la plupart ne se préparaient à soutenir un siége qui devait être fort meurtrier, que par l'usage fréquent des sacrements.

Ces réflexions firent naître sa vocation : il se voyait lui-même sans une préparation aussi sainte exposé aux mêmes périls : Dieu parla à son cœur, il courut au palais du Grand-Maître, se jeta à ses pieds ; et pénétré du désir de sacrifier sa vie pour la défense de la foi, il conjura ce prince de l'honorer de la croix de l'Ordre : le Grand-Maître le releva, et l'embrassa tendrement en l'assurant qu'il allait proposer au conseil sa demande et ses pieuses dispositions. Il n'y eut pas deux avis différents : on fut ravi dans l'Ordre d'y associer un si excellent homme : le Grand-Maître lui donna l'habit, reçut ses vœux en pleine assemblée : et pour reconnaître la générosité avec laquelle il avait abandonné son patrimoine et de grosses pensions qu'il tirait de la république de Venise, l'Ordre lui assigna une

ension de douze cents écus, jusqu'à ce qu'il fût ourvu d'une commanderie ou d'un prieuré de areille valeur. Pour surcroît de grâce, le Grand-Iaître fit le lendemain le nouveau chevalier rand-Croix : on lui donna en même temps la urintendance générale sur toutes les fortifications, et le Grand-Maréchal, le général né de utes les troupes de l'Ordre, partagea en quelue manière son autorité avec lui : par considétion pour sa grande capacité, il l'admit dans commandement, et dans l'autorité que sa charge i donnait sur toutes les troupes qui se trouient dans l'île.

Par les conseils et par les soins de Martinengue, n rétablit les murailles et les tours ; on éleva les mparts, et l'on construisit des ravelines devant s portes de la ville. Il fit faire des casemates ns les flancs des bastions ; et dans la contresrpe du fossé, des fourneaux, et comme des ines chargées de poudre, où on pouvait mettre feu par une traînée pratiquée sous terre : au dans de la place, il fit faire de nouveaux forts, s coupures, des fossés, des retranchements, des rricades, et toutes les choses nécessaires qu'un ssi habile homme, et qui prévoyait l'avenir, uvait opposer contre les attaques des assiéants.

Pendant que la Religion profitait si utilement ses lumières et de ses rares talents, surtout à veille d'un siége, il y eut une espèce de déseron parmi les chevaliers de la langue d'Italie. s principaux de cette nation se plaignirent au

Grand-Maître et au conseil que le pape Adrien VI, qui venait de succéder à Léon X, disposait souverainement, et à leur préjudice, de toutes les commanderies d'Italie : et ils demandèrent la permission d'aller à Rome lui en porter leurs plaintes. Le Grand-Maître ne jugea pas à propos dans la conjoncture présente, de leur accorder ce congé qu'ils sollicitaient ; son refus les irrita, et d'Amaral, qui ne perdait aucune occasion de pouvoir affaiblir la Religion, leur insinuait qu'ils devaient prendre eux-mêmes la permission qu'on leur refusait ; que l'Isle-Adam, français de nation, n'aimait point la langue d'Italie ; qu'il n'était peut-être pas fâché, pour les tenir toujours dans une espèce d'humiliation, que le pape leur enlevât des commanderies attachées à leur langue ; que ce Grand-Maître ne faisait même courir tous les bruits d'un siége prochain, que pour pouvoir sous ce prétexte, disposer plus librement des fonds qui étaient dans le trésor de l'Ordre ; qu'après tout ils seraient déshonorés, si après avoir répandu tant de fois leur sang pour la défense de la Religion, ils se voyaient par une odieuse distinction privés seuls des récompenses dues légitimement à leurs services.

Les chevaliers italiens, séduits par ces perfides conseils, sortirent de Rhodes sans permission, et se retirèrent dans l'île de Candie. Le Grand-Maître, justement indigné d'une désobéissance si scandaleuse, fit faire leur procès, comme à des rebelles et à des déserteurs : et le conseil par une sentence, les priva de l'habit. Quelque juste que

fût ce jugement, la Religion y perdait un grand nombre de chevaliers pleins de valeur ; quelques-uns de leurs amis, et mieux intentionnés que le Chancelier, du consentement secret du Grand-Maître, passèrent à Candie ; et après être entrés adroitement dans leurs plaintes et dans leur ressentiment, ils leur représentèrent qu'on ne pouvait plus douter du siége de Rhodes ; qu'on verrait au premier jour l'île inondée par les Turcs, et que quelque juste que fût le motif de leur voyage à Rome, ils ne pourraient pas empêcher leurs ennemis de publier qu'ils ne l'avaient entrepris dans une pareille conjoncture, que pour éviter les périls où allaient être exposés tous leurs confrères.

La certitude du siége de Rhodes, et la crainte d'être soupçonnés d'un motif si lâche, étouffèrent tout leur ressentiment : ils revinrent à Rhodes se jeter aux pieds de l'Isle-Adam ; et pour obtenir le pardon de leur faute, ils protestèrent de la laver dans leur sang, et dans celui des Infidèles. Le Grand-Maître les reçut comme un bon père, et après leur avoir fait une sage correction sur leur désobéissance, ce sage vieillard les embrassa tendrement, leur rendit l'habit, et leur promit que quand la Religion serait débarrassée de la guerre dont elle était menacée, tout l'Ordre s'intéresserait dans leur affaire ; qu'il en ferait la sienne propre, et qu'il espérait que sur des plaintes si justes, les souverains de la chrétienté ne lui refuseraient pas leurs bons offices auprès du pape.

Cet orage étant heureusement calmé, le Grand-Maître fit partir en toute diligence des chevaliers pour toutes les cours de l'Europe, et pour tâcher d'obtenir du pape et des princes chrétiens un prompt secours : mais l'événement fit voir que l'Ordre ne devait compter que sur ses propres forces. La plupart de ces princes, occupés des guerres qui étaient entre eux, et de leurs intérêts particuliers, négligèrent ceux de la Religion ; le pape même, quoique pontife vertueux, mais qui devait la tiare au crédit de l'empereur Charles-Quint dont il avait été précepteur, n'osa sans sa participation disposer des troupes ou des fonds du Saint-Siége.

Frère Jacques de Bourbon, Commandeur d'Oisemont, et fils naturel de Louis de Bourbon, élu évêque de Liége, prince de la maison de France, nous apprend dans la relation qu'il nous a laissée du siége de Rhodes, que sur les instances que le chevalier d'Ansoyville fit de la part du Grand-Maître au roi de France, ce prince religieux, qui affectionnait l'Ordre, lui donna un pouvoir de faire armer tous les vaisseaux qu'il trouverait dans les ports de Provence, et de les conduire à Rhodes. Mais les commandants de cette province craignant d'être attaqués par les armées de l'empereur, différèrent d'exécuter ces ordres ; il fallut retourner à la cour en solliciter de nouveaux et plus précis : pendant ces voyages l'hiver survint, et le temps favorable de mettre en mer se passa.

Ce fut apparemment par une disgrâce semblable qu'une puissante caraque que le chevalier Hyse-

nt, de la langue d'Auvergne, avait frétée à
nes, et qui était chargée de provisions de guerre
de bouche, échoua proche de Monègue; quoi-
'on soupçonnât en ce temps-là que la mer et les
nts avaient moins contribué à cet accident que
politique des Génois, qui ne voulaient point
ttirer le ressentiment des Turcs. Il n'est pas
oins difficile de savoir à quoi on doit attri-
er l'inaction de Fabrice Pignatelli, Prieur de
rlette, de Charles Quesvalle, de Lully de Saint-
ienne, et de Jean-Baptiste Caraffa, Bailli de
ples, qui par ordre du Grand-Maître et des
niers de l'Ordre, ayant acheté un grand nombre
provisions de guerre et de bouche, n'en firent
sser aucune partie au secours de Rhodes.

Le Grand-Maître, dans l'incertitude de ces
cours éloignés, mit toute sa confiance dans la
otection du ciel et dans la valeur de ses cheva-
rs; en homme de guerre, et en grand capitaine,
n'oublia aucune des précautions nécessaires
ur n'être pas surpris par les Infidèles. Il com-
ença ces soins si dignes de son courage, par
e revue générale de tout ce qu'il y avait de
evaliers et de troupes réglées: il n'y trouva
'environ six cents chevaliers et quatre mille
nq cents soldats; ce fut avec cette poignée de
ns de guerre qu'il entreprit de défendre sa place
ntre les inondations de ces armées effroyables
e Soliman mettait en campagne dans toutes
s entreprises. Les bourgeois de Rhodes à la
rité prirent les armes, et on en forma quelques
mpagnies; on rappela les armateurs rhodiens

qui étaient en mer, qui s'enfermèrent dans l ville, et qui furent chargés de la défense du port On destina les paysans de la campagne pour servi de pionniers; mais on ne put tirer dans la suit aucun service du petit peuple de la ville, qui n savait que craindre et qui fuyait le péril. L Grand-Maître chargea Frère Didier Tholon d Sainte-Jaille, Bailli de Manosque, du soin d l'artillerie, et les chevaliers de Nuëres et Britto de la conduite des travaux sous les ordres du Bail de Martinengue. Les esclaves de Rhodes et ceux qu appartenaient à des particuliers, furent employé à creuser les fossés, et aux fortifications qu'on ajout au bastion d'Auvergne; on répara les moulins; o fit construire de nouveaux fours; le port fut ferm par une double chaîne; l'une devant son embou chure, et l'autre en dedans, depuis la tour Saint Nicolas, jusqu'à la tour des Moulins: et de peur qu les Infidèles ne tâchassent de s'emparer du môle comme ils l'avaient tenté dans le siége précédent et qu'à la faveur de cette jetée, ils ne pénétrassen jusqu'à la porte de Sainte-Catherine, on coula fond, à l'entrée du Mandranche, plusieurs vaisseau chargés de pierres; les murailles furent en mêm temps bordées d'artillerie; on porta des armes des grenades, des pots à feu et de grosses pierre sur les remparts et dans les bastions: jamais o n'avait vu plus de diligence et plus d'ordre.

Les chevaliers et les gentilshommes grecs, l bourgeois comme l'officier, le soldat et le ma telot, les prêtres mêmes et les religieux, chacu s'occupait avec promptitude et sans confusion

ce qui lui était prescrit. Le Grand-Maître se trouvait partout; lui seul conduisait ces différents travaux; sa présence et sa capacité les avançaient encore plus que ne faisaient tant de mains qui y étaient employées, et peu de princes et de gouverneurs ont fait voir dans une place assiégée une aussi parfaite intelligence de l'art militaire, jointe à une valeur tranquille, et incapable d'être troublée par la grandeur des périls dont il fut depuis environné.

Mais pour mieux faire connaître l'importance et l'utilité de ses soins, quoique dans le livre précédent nous ayons parlé de la situation de cette place, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'en étendre la relation, et de l'augmenter du récit des fortifications qu'on y avait ajoutées depuis le dernier siége.

La ville de Rhodes, comme nous l'avons dit, est située au bord de la mer, sur une colline qui se termine par une pente douce dans une plaine : ce qui en rendait la circonvallation aisée. Elle est divisée en haute et basse ville; le palais du Grand-Maître était placé dans la haute ville, à laquelle il servait de château et en même temps de citadelle. Tous les chevaliers étaient logés auprès du palais du Grand-Maître et dans un même quartier, et les séculiers avec les personnes mariées, soit bourgeois ou artisans, occupaient la basse ville. Cette place, du côté qu'elle regarde la campagne, paraît de figure ronde; et si on la considère du côté de la mer, elle représente un croissant parfait. Il y a deux ports : le plus grand

est carré et spacieux, mais il n'est pas sûr quand certains vents viennent à souffler. A l'entrée de ce port, à main droite, on trouvait la tour de Saint-Nicolas, ouvrage de la libéralité de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Cette tour, garnie d'artillerie, était attachée à un bastion qui était derrière, et elle avait une courtine qui venait jusqu'aux murs de la ville, et faisait un des côtés du port. De l'autre côté, et vis-à-vis de cette tour, il y avait un vieux château que les chevaliers nommaient le château Saint-Ange. Ce château et cette tour, distants l'un de l'autre de plus de cinquante toises, avaient été construits sur les deux rochers sur lesquels on prétend qu'étaient posés anciennement les pieds de ce grand colosse de bronze, entre les jambes duquel les plus grands vaisseaux passaient, dit-on, avec toutes leurs voiles. Le bastion auquel la tour de Saint-Nicolas était attachée, était sur le bord de la mer, garni de neuf grosses pièces de canon, qui défendaient l'entrée du port de quelque côté que ce fût. Le petit port ou le port des galères était couvert, du côté de la mer, d'une langue de rocher qui tient à la terre ferme, et sur laquelle était bâti un château appelé par les chevaliers le château de Saint-Elme ou de Saint-Erme. Ce port est plus sûr que le grand, et peut contenir plusieurs galères; mais sa bouche est si étroite, qu'il n'y en peut entrer qu'une à la fois. On la fermait tous les soirs avec une chaîne qui tenait à une petite tonr, tout au bout d'un môle qui avance vingt-cinq ou trente pas dans la mer; l'autre bout de la chaîne s'atta-

chait à une pièce de rocher qui tient à la terre à sept ou huit pas de ce château. A côté du port des galères, on trouvait l'arsenal où on les construit; et vis-à-vis du bastion qui est entre les deux ports, il y a une grosse tour avec son fossé, sur laquelle on voyait trois grosses pièces de canon qui défendaient l'entrée de ce dernier port. Au-dessus du palais du prince et des auberges des langues, on voyait s'élever un grand nombre d'églises, parmi lesquelles celle de Saint-Jean, patron de l'Ordre, était remarquable par la grandeur de son vaisseau, et par la hauteur et la délicatesse de son clocher. Tous ces superbes bâtiments, joints aux fortifications anciennes et nouvelles, rendaient Rhodes une des plus belles villes de l'Orient. Elle était entourée d'une double, d'autres disent d'une triple enceinte de murailles fortifiées par treize grosses tours antiques, dont il y en avait cinq renfermées dans une espèce de ravelin et de bastions, que les historiens du temps appellent les boulevards; et ces boulevards étaient enveloppés par des barbacanes ou de fausses brayes, et par des ouvrages avancés : le fossé était large et profond; la contrescarpe revêtue et palissadée. Tout ce qui était découvert aux environs de la place, se trouvait exposé à un nombre infini de batteries composées de canons de différents calibres, selon la proximité ou l'éloignement des endroits qui étaient en vue. Rhodes présentait de tous côtés un front redoutable, et depuis le glacis jusqu'à la place, ce n'étaient que fortifications entassées les unes sur les autres, et que

batteries qui ne souffraient point qu'on en pût approcher impunément.

Nous avons dit sur la foi des historiens du temps, qu'il y avait cinq boulevards ou bastions. Le Grand-Maître en confia la défense à cinq anciens chevaliers, qui en plusieurs occasions avaient donné des preuves de leur capacité et de leur courage. On chargea le chevalier du Mesnil de défendre le bastion d'Auvergne; Frère François des Carrières fut mis dans celui d'Espagne; Nicolas Huzi devait commander dans celui d'Angleterre; Berenger de Lioncel dans celui de Provence; et Andelot Gentil entreprit de défendre le bastion d'Italie. Le Grand-Maître distribua en même temps la meilleure partie de ses troupes sur les remparts, et il les partagea selon les quartiers. Frère Raimond Ricard, le plus ancien Commandeur de la langue de Provence, devait à la tête d'une brigade veiller au poste qui en portait le nom. Raimond Roger, de la langue d'Auvergne, était préposé pour le quartier de sa langue; Joachim de Saint-Aubin, avec les chevaliers français, se chargea de la défense de la muraille, depuis la tour Franque jusqu'à la porte de Saint-Ambroise; et depuis cette porte jusqu'à celle de Saint-Georges, les Allemands étaient postés sous la conduite du Commandeur Valdners; Guillaume Ouazon commandait dans le quartier des Anglais; Georges Emar dans celui d'Italie; Jean de Barbaran et Ernard Solliers devaient défendre les postes de Castille et d'Arragon, dont les fossés n'étaient ni assez larges ni assez profonds. Le

quartier appelé Sainte-Marie-de-la-Victoire était encore plus faible; le Grand-Maître se chargea de sa défense, quitta son palais, et se logea au pied de la muraille avec quelques chevaliers qu'il avait réservés pour combattre sous ses ordres et avec lui.

Outre cette distribution, le Grand-Maître choisit encore quatre seigneurs Grands-Croix, qu'on nomma *Capitaines du secours*, pour en porter avec les compagnies qu'ils commandaient, aux endroits qui seraient les plus pressés. Le premier de ces capitaines fut d'Amaral, dont on ne soupçonnait point encore la fidélité. Il fut chargé de soutenir ceux qui devaient défendre les postes d'Auvergne et d'Allemagne ; Frère Jean Bouc, Turcopolier de l'Ordre et chevalier de la langue d'Angleterre, fut destiné pour le quartier d'Espagne et d'Angleterre ; Frère Pierre de Cluys, Grand-Prieur de France, devait soutenir ceux de sa nation, et les postes de Castille et de Portugal ; et Frère Grégoire de Morguet, Grand-Prieur de Navarre, se chargea de marcher au secours des postes de Provence et d'Italie. Le Grand-Maître ajouta à ces quatre seigneurs, Frère Gabriel de Pomerols, son Lieutenant-général, qui, sans avoir de poste et de quartier affecté, devait se porter dans tous les endroits où il en serait besoin : et le Grand-Maître, à la tête de ses gardes, commandés par le chevalier de Bonneval, de la langue d'Auvergne, se réserva la même fonction.

Nous avons vu qu'avant le premier siége, on

avait apporté dans la ville une statue de la sainte Vierge, qui était révérée dans une église consacrée en son nom, et bâtie sur le mont Philerme. On prit la même précaution avant ce second siége, et tout le clergé et le peuple furent en procession la prendre dans son église, la portèrent dans la ville, dont elle était regardée comme la protectrice, et la déposèrent dans l'église de St-Marc.

La tour de St-Nicolas étant considérée comme le poste le plus important, et comme la clé de Rhodes, le Grand-Maître en confia la défense à Frère Guyot de Castelane, de la langue de Provence, ancien chevalier qui s'était distingué par un grand nombre d'actions de valeur. Vingt chevaliers et trois cents hommes d'infanterie entrèrent dans cette forteresse, sous ses ordres; on donna six cents hommes aux chevaliers Claude de St-Prix, et Jean Boniface, tous deux Français, et à Lopez Daïala, et Hugues Capons, Espagnols, pour faire tour à tour nuit et jour les rondes par la ville, et pour y entretenir le bon ordre, avec pouvoir de juger à mort les malfaiteurs, sauf l'appel au Grand-Maître. Ce prince, craignant que les quatre Grands-Croix qu'il avait choisis pour capitaines de secours, ne fussent pas suffisants dans la suite pour en porter dans tous les endroits qui seraient attaqués, en ajouta quatre autres; savoir, Anastase de Sainte-Camelle, Guyot Dazas, chevaliers français; Marin Fursin et Raimond Marquet, espagnols; et il donna à chacun une compagnie de cent cin-

quante hommes. Le Grand-Maréchal, suivant les droits de sa charge, remit le grand étendard de la Religion à Antoine Grolée, de la province de Dauphiné, chevalier d'une insigne valeur, et bien digne d'un dépôt aussi honorable. Le chevalier de Tinteville, parent du Grand-Maître, fut nommé pour porter l'enseigne du saint Crucifix; et le chevalier Henri de Mauselle, attaché à la maison du Grand-Maître, et un de ses officiers, portait son étendard particulier.

Pendant que l'Isle-Adam était occupé à assigner aux chevaliers leurs emplois, et les quartiers qu'ils devaient défendre, on vit que les Turcs faisaient de nuit des signaux avec du feu sur l'endroit des côtes de Lycie, qui était opposé à l'île de Rhodes. Le Grand-Maître, pour ne rien négliger, ordonna à un chevalier français, appelé Mennetou, de prendre sa flûte et d'aller avec un Rhodien, appelé Jaxi, qui parlait la langue turque, pour reconnaître ce que signifiaient ces feux. Le chevalier français, en exécution de ces ordres, se mit en mer, et ayant abordé assez près de la côte, il aperçut proche d'une fontaine plusieurs soldats turcs déguisés en marchands. Jaxi leur demanda le motif de leurs signaux, et en même temps des nouvelles d'un marchand turc qu'il connaissait, et qui avait négocié autrefois à Rhodes (1). On lui répondit que ce marchand n'était par éloigné, qu'il allait ar-

(1) Relation du Commandeur de Bourbon, p. 13.

river, et que s'il voulait se mettre à bord, il pourrait le voir. Le Rhodien s'en dispensa, à moins qu'ils ne voulussent envoyer un otage à son commandant : les Turcs y consentirent ; l'échange se fit : mais Jaxi ne fut pas plus tôt à terre, que ces perfides, contre le droit des gens, le garrotèrent, le conduisirent avec une extrême diligence à Constantinople, et le remirent au pacha Pyrrus, l'auteur de cette trahison. Mennetou croyait bien s'en venger sur l'otage turc ; mais quand il fut arrivé à Rhodes, il se trouva que ce n'était qu'un misérable paysan, qu'ils avaient couvert d'une veste de soie, et dont le Grand-Maître et le conseil ne purent avoir aucun éclaircissement.

Cependant Pyrrus ayant en son pouvoir le Rhodien, tâcha d'en tirer des lumières sur l'état de la ville de Rhodes ; et n'en ayant pu rien apprendre par caresses et sous l'espoir de magnifiques récompenses, il lui fit donner pendant plusieurs jours une question si violente, que le Grec n'en pouvant soutenir les douleurs, l'instruisit de ce qu'il voulait savoir, et mourut peu après. Pyrrus fit part au Grand-Seigneur de la déposition du Rhodien, et apprit à son maître qu'il n'y avait pas dans Rhodes plus de cinq ou six mille hommes en armes. Soliman résolut aussitôt d'en commencer le siége ; mais comme il s'était fait une loi de n'entreprendre aucune guerre sans une déclaration préalable, il en chargea un exprès, qui se rendit en Lycie, et qui, suivant l'usage, fit les signaux ordinaires avec du feu,

comme l'avaient pratiqué ceux qui avaient enlevé Jaxi.

Le Grand-Maître, qui ignorait sa mort, crut d'abord que les Turcs le renvoyaient. Le chevalier Boniface d'Aluys, par son ordre, fut avec une galère le recevoir. Etant arrivé proche de la côte, il aperçut quelques Turcs à cheval, qui, sans faire mention de Jaxi, lui dirent qu'il était venu des lettres du Grand-Seigneur pour le Grand-Maître ; que s'il voulait attendre un peu de temps, on allait les apporter : et ils invitèrent le truchement de la galère de descendre à terre pour les prendre. Mais le chevalier d'Aluys, craignant une supercherie pareille à celle qu'on avait faite au chevalier de Mennetou, ne le voulut pas permettre. Dans la crainte même que ce ne fût une autre embûche, et qu'il ne survînt des vaisseaux pour s'emparer de la galère, il leur fit dire qu'il allait partir à l'instant, et que s'ils avaient des lettres à envoyer au Grand-Maître, ils pouvaient les lui remettre. Les Turcs le voyant prêt à voguer, lièrent le paquet de lettres avec une pierre, et le jetèrent dans son bord. Il porta ce paquet au Grand-Maître, qui l'ouvrit en plein conseil. On y trouva une lettre de Soliman en forme de déclaration de guerre, adressée au Grand-Maître, et à tous les chevaliers, et aux citoyens et habitants de Rhodes, et ce cartel était conçu à peu près en ces termes :

« Les brigandages que vous exercez continuel-
« lement contre nos fidèles sujets, et l'injure que
« vous faites à notre impériale majesté, nous

« engagent à vous commander que vous ayez à
« nous remettre incessamment l'île et la forte-
« resse de Rhodes. Si vous le faites de bon gré,
« nous jurons par le Dieu qui a fait le ciel et la
« terre, par les vingt-six mille prophètes, par
« les quatre musaphis qui sont tombés du ciel,
« et par notre grand prophète Mahomet, que
« vous pourrez sortir de l'île et les habitants y
« demeurer, sans qu'il vous soit fait le moindre
« tort; mais si vous ne déférez pas prompte-
« ment à nos ordres, vous passerez tous par le
« fil de notre redoutable épée, et les tours, les
« bastions et les murailles de Rhodes seront ré-
« duits à la hauteur de l'herbe qui croît au pied
« de toutes ses fortifications. »

Cette lettre ne surprit pas beaucoup le conseil; et on résolut, si le Grand-Seigneur attaquait l'île, de n'y répondre qu'à coups de canon. Mais avant que les ennemis parussent, et qu'on fût obligé d'entrer en action, le Grand-Maître ordonna qu'on s'y préparât par des jeûnes et des prières; il en donnait l'exemple le premier; et quand le soin du gouvernement lui laissait quelques moments libres, il les passait au pied des autels. Fontanus, historien contemporain et témoin oculaire de ce qui se passa dans ce siége, dans la relation qu'il nous en a laissée, rapporte que les chevaliers et les citoyens de l'Ordre n'avaient pas moins de confiance dans ses prières que dans sa valeur, et qu'on disait communément que sous un prince si pieux le ciel était intéressé à la conservation de ses Etats.

Comme l'île de Rhodes était habitée par deux nations différentes, chaque peuple avait son métropolitain, à la nomination des Grands-Maîtres. Léonard Balestein remplissait alors cette dignité à l'égard des Latins, et un caloyer, appelé Clément, était archevêque des Grecs. Ces deux prélats vivaient dans une parfaite union, et n'étaient occupés que du soin d'entretenir la paix entre leurs diocésains. L'archevêque latin excellait dans le talent de la parole ; c'était un des plus éloquents prédicateurs de son siècle. Cependant comme les Turcs traitaient leurs sujets grecs plus favorablement que les Latins, le Grand-Maître, craignant que ceux de cette nation qui habitaient les îles de la Religion, ne se laissassent séduire par cette distinction, il engagea les deux métropolitains à exhorter dans leurs sermons leurs diocésains à combattre courageusement contre ces ennemis de la foi. Ces deux prélats s'en acquittèrent avec beaucoup de zèle ; ils y réussirent sans peine, et la fidélité des Rhodiens pour l'Ordre fut inébranlable. C'est qu'ils avaient un attachement inviolable pour la véritable Religion, et que la domination des chevaliers avait toujours été juste et modérée : ce qui est le lien le plus sûr entre le souverain et ses sujets.

Cependant la flotte des Turcs mit à la voile ; elle était précédée par trente galères : celui qui les commandait, en passant le long des côtes de l'île de Lango, y débarqua quelques troupes pour la ravager : mais ces pillards, à leur des-

cente, furent chargés si vigoureusement par Préjan de Bidoux, Grand-Prieur de Saint-Gilles, gouverneur de cette île, qu'après y avoir perdu quelques soldats, ils furent contraints de se rembarquer. Ce commandant, ayant appris des prisonniers qu'il avait faits, que ces galères et tout le corps de la flotte qui les suivait, allaient droit à Rhodes, après l'avoir vu passer, envoya demander au Grand-Maître la permission de se rendre auprès de lui pour servir la Religion pendant le siège. Le Grand-Maître, qui connaissait sa capacité et sa longue expérience dans le métier de la guerre, fut également touché de son zèle et de son courage. Il lui envoya avec joie les ordres qu'il demandait. Dès que ce généreux chevalier les eut reçus, il se jeta dans un brigantin, et à la faveur de la nuit, il entra dans le port de Rhodes sans avoir été découvert par les Turcs qui tenaient la mer. Le Grand-Maître l'embrassa tendrement et le combla de louanges; et, pour ne pas laisser ses talents et surtout sa vigilance sans emploi, il lui donna la commission de visiter les différents postes de la place, et de commander conjointement avec le Bailli de Manosque à toutes les batteries.

On fit venir en même temps des îles de la Religion et surtout de celle de Nizzaro, la plupart des habitants, gens courageux, accoutumés à aller en course et à combattre les Infidèles. Le Grand-Maître prit cette résolution, parce que dans cette guerre, il s'agissait uniquement de sauver la capitale, et que si l'Ordre s'y mainte-

nait, les autres îles se pourraient conserver, ou du moins se recouvrer plus aisément. Quand ces habitants furent débarqués, on les fit entrer avec des vivres dans les châteaux de Lindo, de Féracle, et dans les autres forteresses de l'île : des chevaliers pleins de valeur s'y renfermèrent pour les commander : ils avaient ordre, s'ils étaient assiégés, d'y tenir le plus longtemps qu'ils pourraient pour gagner du temps, et reculer le siége de la capitale ; et si les Infidèles ne les attaquaient pas, d'aller souvent en parti, et de tâcher de surprendre ceux qui s'écarteraient du gros de l'armée.

La flotte turque, après avoir reconnu les côtes de Lycie, parut enfin à la vue de Rhodes, et s'arrêta en une place qui n'en était éloignée que de huit milles, ou environ trois lieues ; mais n'y ayant pas trouvé un bon fond, et cet endroit étant d'ailleurs exposé dans cette saison aux vents d'occident, Curtogli fit lever l'ancre, mit à la voile, et alla surgir de l'autre côté de l'île, et dans une cale de bonne tenure, appelée *Parambolin*, à six milles de la ville. Il s'y rendit depuis, des ports de Syrie, de Palestine et d'Egypte, un grand nombre de vaisseaux et de galères, chargés de troupes et de munitions ; en sorte que quand les Turcs eurent rassemblé toutes leurs forces, on comptait dans cette flotte jusqu'à quatre cents voiles ; et l'armée de terre était composée de cent quarante mille hommes, sans compter soixante mille pionniers, que Soliman avait tirés des frontières de Hongrie, et des montagnes

de Servie, de Bossine et de Valaquie, où la plupart avaient été élevés à fouiller la terre et à conduire des mines.

Le Grand-Maître, à l'approche des ennemis, quitta son palais, et vint se placer auprès de l'église de Sainte-Marie-de-la-Victoire, pour être plus à portée de secourir les postes qui seraient attaqués. Pendant les treize premiers jours, les Infidèles ne firent aucun mouvement : leurs galères, les vaisseaux plats et les barques transportaient continuellement leurs troupes des ports de Fisco et de Macry, dans l'île de Rhodes, et on travailla en même temps à mettre à terre la grosse artillerie et les provisions de guerre et de bouche. Quand tout fut débarqué, on tint un grand conseil sur différentes opérations de l'armée : plusieurs officiers étaient d'avis qu'on s'attachât d'abord au château de Lindo, et aux autres forteresses de l'île que les chevaliers avaient fait construire pour arrêter les descentes. Ils représentèrent que les troupes qui étaient dans ces places pourraient surprendre et traverser les convois, et tailler en pièces les cavaliers qui s'écarteraient pour aller au fourrage : mais le pacha Péri ou Pyrrus, fils d'un renégat épirote, s'opposa à ce sentiment, en représentant que si on voulait se rendre maître de ces petites places, on perdrait un temps précieux ; qu'il fallait aller droit à la capitale, dont la conquête ferait tomber nécessairement tous ces châteaux ; et qu'à l'égard des partis qui pourraient inquiéter les convois et les fourrageurs, pour n'en avoir rien à

craindre, il n'y avait qu'à leur donner des escortes si fortes, que les Chrétiens n'osassent les attaquer.

Le général se déclara pour le dernier avis, et Rhodes fut investie. On commença à ouvrir la tranchée hors de la portée du canon, et quand on fut plus près de la ville, les Infidèles dressèrent une batterie qui fut bientôt démontée par l'artillerie de la place. Il ne paraissait rien dans la plaine, qui ne fût foudroyé par le canon; et dans de fréquentes sorties, les chevaliers tuèrent un grand nombre de Turcs, nettoyèrent la tranchée, et comblèrent ces premiers travaux. Les Turcs les recommencèrent, dressèrent de nouvelles batteries, et quoique couvertes de mantelets, de gabions et d'épaulements, les chevaliers, par un feu continuel, ruinaient tous ces ouvrages, et faisaient périr ceux qui servaient l'artillerie des Infidèles. L'épée achevait ce que le canon n'avait pu faire; on était tous les jours aux mains, et il ne se fit point de sortie, où ce qu'il y avait de Turcs dans la tranchée ne fût taillé en pièces.

Les soldats turcs, accoutumés à faire des pronostics des premiers combats, n'en auguraient rien d'heureux pour le succès du siége: les janissaires et même leurs officiers trouvèrent la valeur des chevaliers si supérieure à tout ce qu'on leur en avait dit, qu'ils se plaignaient qu'on les avait amenés à la boucherie. D'ailleurs, par la sage précaution du Grand-Maître, l'île était comme déserte, sans habitants, sans vivres

et sans fourrage; le soldat ne pouvait s'écarter pour en recouvrer, sans rencontrer des partis sortis des châteaux de l'île : et ces partis, toujours cachés en différentes embuscades, tuaient sans quartier tout ce qui tombait entre leurs mains. Une guerre si pénible et si meurtrière, les fortifications extraordinaires de Rhodes, le feu continuel de l'artillerie, des sorties fréquentes, peu de vivres qu'on ménageait avec soin, parce qu'on n'en pouvait tirer qu'au-delà de la mer, nulle espérance du butin ; encore moins de récompense en l'absence du souverain, peu de confiance à un jeune général élevé dans les délices du sérail : tout cela excitait le dégoût et même les murmures de l'officier comme du soldat. La mutinerie sous un chef qui n'était pas assez accrédité succéda aux murmures ; s'il fallait faire une attaque ou repousser une sortie, les troupes ne s'y portaient qu'avec répugnance, et comme des gens qui ne croyaient pas pouvoir vaincre ni éviter d'être vaincus. Enfin la crainte du péril diminua l'obéissance, et fit cesser le respect pour le commandement.

Le pacha Péri, que Soliman avait chargé en particulier de l'instruire exactement de tout ce qui se passerait dans ce siége, crut être obligé de lui donner avis du découragement de son armée : et il lui marquait par sa lettre qu'il n'y avait que sa présence qui pût dissiper les semences de rébellion, et ranimer le courage de ses soldats. Les pachas qui étaient restés auprès du sultan, et qui composaient son conseil, n'étaient pas d'avis

qu'il se commît aux hasards de la mer; mais ce prince jaloux de sa gloire, qui avait devant les les yeux l'exemple de Sélim son père et des sultans ses ancêtres, persuadé d'ailleurs que la présence seule du souverain surmonte les plus grandes difficultés, résolut de se mettre à la tête de son armée, et il partit pour la Lycie avec un corps de quinze mille hommes.

Pendant que ce prince était en chemin, une simple femme turque, esclave d'un bourgeois de Rhodes, soit par zèle pour sa fausse religion, ou dans la vue de recouvrer sa liberté, forma seule une entreprise dont cent mille turcs ne pouvaient venir à bout. Comme les chevaliers et les Infidèles étaient tous les jours aux mains, pour faire une diversion qui facilitât les attaques des Turcs, elle résolut de mettre le feu aux principaux endroits de la ville : mais parce qu'elle ne pouvait pas exécuter seule ce projet, elle le communiqua à d'autres esclaves de son pays et de sa religion. Ces esclaves, par les mêmes motifs dont elle était animée, et à sa persuasion, entrèrent dans le complot. Cette femme trouva le moyen de faire avertir les généraux turcs de son dessein, et de concert avec eux elle assigna aux conjurés le jour et le quartier où elle devait allumer cet incendie général. Ces mesures étaient si bien prises, que Rhodes aurait succombé sous l'entreprise de cette femme : mais heureusement le secret de la conjuration échappa à quelqu'un des esclaves : ils furent aussitôt arrêtés, et tous à la question avouèrent leur conjuration ; il n'y eut que la femme,

qui, sans rien confesser, souffrit la plus violente torture. Mais ses complices, dans la confrontation, lui ayant soutenu qu'elle seule les avait engagés dans cette conspiration, ses juges la firent pendre. On écartela tous les autres conjurés, et leurs membres furent attachés à différents endroits de la ville, pour intimider les autres esclaves, et tous ceux qui pourraient être tentés de former une pareille entreprise.

(28 juillet 1522.) Cependant le sultan, après avoir traversé la Carie et la Lycie, arriva à Portofisco. Ses vaisseaux l'y vinrent prendre avec les troupes qui lui servaient d'escorte, et il se rendit dans l'île de Rhodes et dans son camp, où il fut reçu au bruit de l'artillerie, des tambours, des trompettes et des autres instruments militaires. Sa présence étouffa les murmures des soldats, et fit naître la crainte du châtiment. Ce prince déclara qu'il n'était venu que pour punir une armée rebelle, et pour faire décimer des soldats qu'il traitait de lâches : mais le pacha Péri, qui avait beaucoup de crédit sur son esprit, lui représenta que c'étaient les janissaires, et même les plus braves de ce corps, qui avaient paru plus mutins; qu'il ne les pouvait châtier sans décourager les autres, et que dans un siége aussi difficile, et de cette importance, il fallait dissimuler leur faute, ou se contenter de la leur faire sentir par des reproches qui ranimassent leur courage.

Ce prince, après avoir concerté avec son ministre la conduite qu'il devait tenir avec ses troupes, ordonna qu'elles parussent devant lui

sans armes ; et il les fit environner par les quinze mille hommes qu'il avait amenés au siége : on lui avait préparé un trône élevé et magnifique. Ce prince armé de sa majesté, y monta d'un air fier et superbe, et il y demeura quelque temps assis sans rien dire, et jetant de tous côtés des regards terribles, que le soldat épouvanté prenait pour les avant-coureurs de la mort. Alors rompant ce funeste silence : « Si j'avais leur dit-il, à parler à des soldats, je vous eusse permis de paraître devant moi avec vos armes ; mais puisque je suis réduit à adresser la parole à de malheureux esclaves, plus faibles et plus timides que des femmes, et qui ne peuvent pas soutenir seulement le cri des ennemis, il n'est pas juste que des hommes si lâches déshonorent nos armes et les marques de la valeur. Je voudrais bien savoir si, quand vous avez abordé dans cette île, vous vous êtes flattés que ces Croisés seraient encore plus lâches que vous, et que dans la crainte de vos armes, ils vous apporteraient les leurs, et présenteraient servilement leurs mains et leurs pieds aux fers dont il vous plairait de les charger ? Pour vous désabuser d'une erreur si ridicule, sachez que dans la personne de ces chevaliers, nous avons à combattre l'élite des Chrétiens ; des hommes courageux, élevés dès leur plus tendre jeunesse dans la profession des armes, des lions cruels et féroces, avides du sang des Musulmans ; et qui ne céderont jamais leur repaire qu'à une force supérieure. C'est leur courage qui a excité

« le nôtre : en les attaquant, j'ai cru trouver une « entreprise et des périls dignes de ma valeur. « Est-ce de vous, troupes lâches et efféminées, « que je dois attendre une conquête, vous qui « avant que d'avoir vu l'ennemi, fuyez sa pré- « sence, et qui auriez déjà déserté, si la mer « dont vous êtes environnés, n'y mettait un « obstacle? Mais avant qu'une pareille disgrâce « m'arrive, je ferai une justice si sévère des « lâches, que leur supplice retiendra dans le « devoir ceux qui seraient tentés de les imiter. »

A peine ce prince eut-il cessé de parler, que sur un signal qui fut fait à ces soldats armés, qui environnaient les autres, ils tirèrent leurs épées, comme pour massacrer leurs camarades. Ces malheureux, à l'aspect de ces armes nues, et dont la pointe était tournée contre eux, se jetèrent à genoux, et avec de grands cris, implorèrent la miséricorde du sultan. Pour lors Péri et les autres généraux, de concert avec ce prince, s'approchèrent avec un profond respect de son trône, et le supplièrent dans les termes les plus soumis de pardonner à des soldats qui dans d'autres occasions, dit Péri, l'avaient bien servi; mais qu'un méchant génie, et une terreur panique avaient malheureusement séduits. Ce pacha ajouta qu'ils étaient prêts de laver leurs fautes dans leur sang, et que sa tête répondrait toujours à Sa Hautesse de leur repentir. Quoique Soliman ne cherchât qu'à remettre ses troupes dans le devoir, cependant pour soutenir toujours à leurs yeux le caractère d'un prince irrité, et

our engager le soldat à effacer le souvenir de sa âcheté par quelque action hardie, et d'une va-eur extraordinaire, « Je suspens à votre prière, dit-il à Péri, la punition des coupables; c'est à eux à aller chercher leur grâce dans les bastions et sur les boulevards de nos ennemis. » l congédia ensuite l'assemblée.

Le discours de ce prince, mêlé à propos de évérité et de clémence; rendit aux troupes leur remière audace et leur ancienne valeur. Les fficiers surtout, pour dissiper la mauvaise opi-ion que le prince avait prise de leur courage, emandèrent avec empressement d'être placés ux postes les plus exposés. Ceux même qui, avant 'arrivée de Soliman, avaient blâmé cette entre-rise, la trouvaient alors facile et glorieuse : on ut dit que c'étaient d'autres hommes; tous brû-aient d'ardeur de signaler leur courage, et, à roprement parler, ce n'est que de ce jour qu'on loit compter le commencement du siége.

Les soldats et les pionniers poussèrent la tran-hée sans relâche; on y travaillait le jour comme a nuit, et ils étaient relevés tour à tour par dif-érents corps, qui se succédaient les uns aux au-res. Le Grand-Maître les voyant soutenus par le gros détachements, ne jugea pas à propos le continuer les sorties où il perdait plus par la mort d'un seul chevalier, que Soliman par celle le cinquante soldats. Ainsi les Infidèles, n'ayant rien à craindre que le feu de la place, travaillè-rent avec tant d'activité, qu'ils conduisirent leurs travaux jusqu'à la contrescarpe : et pour

rendre leurs lignes plus solides, ils les revêtirent par dehors de poutres et de madriers bien liés ensemble : on augmenta ensuite les batteries, d'où, pendant plusieurs jours, on tira continuellement contre la ville. Les Turcs se flattaient d'en ruiner dans peu les fortifications ; mais ils furent avertis par ce juif qui leur servait d'espion dans Rhodes, qu'à peine leur canon avait effleuré les créneaux de la muraille, soit que leurs batteries fussent mal placées, ou que le canon ne fût pas bien pointé. Il ajouta que les chevaliers, du haut du clocher de Saint-Jean, découvraient tout ce qui se passait dans leur camp et aux environs, et que si les Chrétiens s'avisaient de pointer sur ce clocher quelque pièce d'artillerie, ils pourraient tuer le sultan lorsqu'il venait visiter ses travaux, ou ceux qui portaient ses ordres. Ces avis déterminèrent les assiégeants à changer les batteries de place ; il en dressèrent une entre autres contre le clocher de Saint-Jean, que les premiers coups de canon jetèrent à bas.

Ces barbares trouvant Rhodes couverte et enterrée, pour ainsi dire, sous ses fortifications, résolurent d'élever deux cavaliers d'une hauteur supérieure à ces ouvrages, et qui commandassent la ville et ses boulevards. Les soldats et les pionniers, par ordre du général, apportèrent pendant plusieurs jours des terres et des pierres, qu'ils plaçaient entre les postes d'Espagne et d'Auvergne, vis-à-vis le bastion d'Italie. Comme ces deux endroits étaient vus à découvert par le canon de la place, on ne peut exprimer le nombre prodi-

ieux de soldats et de pionniers turcs qui péri-
ent dans ce travail; mais Mustapha, pour l'avan-
er, ne faisait pas grand scrupule de prodiguer la
ie de ces misérables; et on vit à la fin paraître
omme deux collines plus hautes de dix à douze
ieds, que la muraille, et qui la commandaient
bsolument.

Le général et les autres pachas partagèrent en-
iite les attaques; Mustapha se chargea de celle
u boulevard d'Angleterre; Péri, de celle du
oste d'Italie : le pacha Achmet, grand ingé-
ieur, de l'attaque des bastions d'Espagne et
Auvergne : mais comme ils paraissaient défen-
us par une nombreuse artillerie et par un grand
ombre de chevaliers, le sultan voulut que ce
ernier pacha fût soutenu par l'aga des janissai-
s. Le beglier-beï de l'Anatolie commandait dans
tranchée opposée au poste de Provence, et le
glier-beï de Romanie devait attaquer la tour
Saint-Nicolas : tous ces généraux faisaient
ire un feu continuel.

Le poste d'Allemagne fut le premier attaqué;
s Turcs dressèrent plusieurs batteries contre la
uraille. On ne croyait pas qu'étant sans terre-
ein, elle pût résister longtemps à la violence
u canon : mais le Grand-Maître s'y transporta
ssitôt, et la fit appuyer en dedans par de la
rre, des poutres, des fascines : et comme
rtillerie, qui était placée sur la porte de son
lais dans un lieu élevé, voyait à découvert les
tteries des Infidèles, les canonniers Chrétiens
s ruinèrent, et mirent en pièces leurs gabions

et leurs mantelets ou parapets. Il en fallut refair de nouveaux, qui ne durèrent pas plus longtemp que les premiers; le canon de la ville foudroyait tout : et celui des Infidèles, au contraire, ma servi et pointé sur un endroit aussi élevé battai toujours sur une même ligne, passait par-dessu la muraille, et tirait à coups perdus : apparemment que ces canonniers ignoraient encore l'usag de plonger, et de tirer de haut en bas, et contr le pied du mur.

Le pacha, rebuté du peu d'effet de ses batteries, les transporta contre la tour de Saint-Nicolas. Nous avons vu dans le livre précédent, e pendant le magistère du Grand-Maître d'Aubusson, le peu de succès des attaques du pach Paléologue : celle du Beglier-beï de Romanie n fut pas plus heureuse. Ce pacha battit la tou avec douze gros canons de fonte : mais il eut l chagrin de voir son canon démonté, et ses batteries ruinées par celle de la tour. Pour préveni cet effet de l'adresse des canonniers chrétiens, i résolut de ne tirer que de nuit : pendant le jou il enterrait son canon et ses gabions dans le sable : on le remettait sur sa plate-forme, sitôt qu la nuit était venue : plus de cinq cents coups de canon portèrent contre l'endroit de la muraille qui regardait l'occident, et la firent crouler dans le fossé.

Le pacha s'applaudissait de l'effet de cette batterie nocturne, et il se flattait d'emporter cet ouvrage au premier assaut : mais il fut bien étonné de voir paraître derrière les ruines une

nouvelle muraille terrassée avec son parapet, et bordée d'artillerie qui en défendait les approches : il fallait se résoudre à recommencer tout de nouveau à battre cette seconde muraille.

Soliman en ayant été averti, l'envoya reconnaître : on lui apprit que cette tour était l'endroit de la place le plus fort, non-seulement par sa situation sur un rocher qui était à l'épreuve de la sape et de la mine, mais encore par tous les ouvrages qu'on y avait ajoutés depuis le dernier siége; et que sous l'empire de Mahomet II, son aïeul, le pacha Paléologue avait été obligé d'abandonner cette attaque. Ces considérations déterminèrent ce prince à transporter ailleurs ses batteries : Mustapha, par son ordre, s'attacha aux principaux bastions de la place : une prodigieuse artillerie les battit jour et nuit pendant un mois entier. Le chevalier de Barbaran, qui commandait à celui d'Espagne, fut emporté d'un coup de canon : il fut remplacé par le chevalier Jean d'Omèdes, depuis Grand-Maître, de la langue d'Arragon, qui, en défendant ce poste, perdit peu de jours après un œil d'un coup de mousquet. Les Turcs battaient en même temps tous ces bastions : celui d'Angleterre fut le plus endommagé : une nouvelle muraille qu'on y avait faite, fut entièrement ruinée par le canon des infidèles; mais l'ancienne résista à toute la furie de l'artillerie : le Grand-Maître y accourut; et ayant reconnu que les Turcs s'opiniâtraient à cette attaque, il se logea au pied de la muraille, et dans la crainte d'un assaut, il fit en-

trer cinquante chevaliers de renfort dans ce bastion.

Celui d'Italie était encore plus maltraité : dix-sept pièces de canon qui tiraient jour et nuit, renversèrent presque toute la muraille. L'Isle-Adam, par le conseil de Martinengue, pour avoir le temps de faire des coupures et des retranchements derrière la brèche, avant que les Infidèles pussent monter à l'assaut, fit sortir deux cents hommes, commandés par un Frère servant appelé Barthélemi, et par Benoît Scaramose, ingénieur et élève de Martinengue : ils se jetèrent dans la tranchée l'épée à la main, surprirent les Turcs, tuèrent ou mirent en fuite tout ce qui se présenta devant eux : et avant que de se retirer, comblèrent plusieurs toises de la tranchée. Les Turcs ne manquèrent pas, comme l'avait prévu l'habile ingénieur, d'accourir pour les repousser ; mais comme ils étaient obligés de passer par un endroit découvert, l'artillerie de la place, qu'on avait pointée de ce côté-là ; en tua un grand nombre ; et, à la faveur d'un feu continuel, les Chrétiens qui avaient fait cette sortie, rentrèrent dans la ville sans aucune perte considérable.

Pendant cette escarmouche, une partie des chevaliers creusaient des fossés, faisaient des traverses et des retirades pour empêcher les ennemis de se loger sur la brèche ; d'autres à coups de mousquets tuaient tout ce qui osait en approcher. Le canon de la place allait chercher les plus éloignés : rien ne paraissait qui ne fût aus-

sitôt foudroyé ; la plupart des batteries des Infidèles furent ruinées : gabions, mantelets, tout était mis en pièces, et les épaulements n'empêchaient point que ceux qui servaient l'artillerie ne fussent emportés par celle de la ville.

Un renégat, grand-maître de l'artillerie de Soliman, et fort entendu dans son métier, eut les deux jambes emportées d'un coup de canon, qui tua encore cinq hommes de l'éclat des madriers qu'il avait fracassés. Les Turcs, sans se rebuter, redressaient leurs batteries, tiraient continuelle-nent ; et ils avaient un si grand nombre de ca-ions et tant de poudre, qu'ils rasaient souvent n une heure les ouvrages que les Chrétiens vaient eu bien de la peine à rétablir en plusieurs ours. Les chevaliers commençaient même déjà à nanquer de poudre. D'Amaral, comme nous l'a-ons déjà dit, était un des commissaires nom-nés avant le siége pour visiter les magasins. On rétend que pour favoriser les Turcs et mettre les hevaliers hors d'état de pouvoir longtemps conti-uer leur défense, il avait déclaré au conseil qu'il s'é-ait trouvé dans la place plus de poudre qu'il n'en udrait pour soutenir le siége pendant un an en-er. On ne fut pas longtemps sans s'apercevoir u contraire : ce qu'on avait de poudre était di-inué si considérablement, qu'on en aurait entôt manqué absolument ; mais le Grand-Maî-e qui avait fait provision de salpêtre, donna us les chevaux de son écurie pour le broyer par moyen des moulins qui étaient dans la place ; Bailli de Manosque et le chevalier Parisot, fu-

rent chargés de la conduite de cet ouvrage. Cependant, comme on n'avait pas autant de salpêtre qu'on en aurait eu besoin, les officiers d'artillerie furent obligés de tirer moins souvent, de ménager la poudre et de la réserver pour les assauts qu'on prévoyait que les Turcs donneraient à la place, quand les brèches auraient été élargies.

A ce malheur causé, à ce qu'on prétend, par la trahison du chevalier portugais, en succéda un autre, que causèrent de jeunes chevaliers pendant une fausse alarme que les Turcs donnèrent au poste d'Auvergne. On ramenait du travail une bande d'esclaves d'environ cent vingt hommes, occupés ordinairement à creuser la terre, ou à traîner des pierres et des poutres pour faire des retranchements. Ces jeunes chevaliers les ayant rencontrés, et par forme de jeu et folâtrant, en ayant frappé quelques-uns, d'anciens chevaliers qui accouraient au poste d'Auvergne sur les signaux qu'on avait faits en conséquence de l'alarme que les Turcs avaient donnée, crurent que ces esclaves, dans l'impatience de rompre leurs chaînes, s'étaient révoltés, et que ces jeunes chevaliers les attaquaient sérieusement. Dans cette pensée, ils tombèrent sur ces malheureux l'épée à la main, les taillèrent en pièces, et par cette fâcheuse méprise ils firent mourir des hommes innocents et se privèrent eux-mêmes du secours qu'ils tiraient de ces esclaves, qui auraient même remplacé les pionniers chrétiens, dont la plupart périssaient tous les

jours, soit par le canon ennemi, soit par des coups de mousquet et de fusil d'un gros calibre, qui portaient jusque sur les brèches et dans la ville.

Le général turc ayant reconnu que c'étaient des paysans qui, sous les ordres de Martinengue, et sans ménager leur vie, faisaient des barricades, des coupures et des retranchements le long des brèches, avait choisi dans son armée une quantité de chasseurs accoutumés à tirer fort juste. Il les avait placés sur des éminences les plus proches de la place, et sur des cavaliers qui la commandaient, d'où à coup d'arquebuse ils abattaient tout ce qui paraissait sur les remparts. Martinengue qui voyait tuer ses ouvriers sans les pouvoir mettre à couvert du feu des ennemis, pour contre-batteries, fit élever sur les toits des plus hautes maisons, de petites pièces de campagne, qui de leur côté, tuèrent beaucoup de ces chasseurs; mais dix de ces arquebusiers mis hors de combat, ne dédommageaient pas la Religion de la mort d'un seul soldat chrétien ou pionnier : la ville réduite à un petit nombre de défenseurs, n'en pouvait perdre sans voir avancer sa ruine : et le Grand-Maître, pour la reculer, n'avait de ressource que dans un prompt secours, ou en prolongeant le siége et en tâchant de gagner l'hiver et la saison où il croyait que la flotte turque ne pourrait tenir la mer.

La guerre jusqu'alors ne s'était faite entre les assiégeants et les assiégés, qu'à coups de feu; et quoique celui des Turcs, par la multitude de

leurs canons et l'abondance de poudre, fût fort supérieur, cependant ils n'étaient point encore maîtres d'un pouce de terrain dans les bastions et dans les ouvrages avancés de la place. Les retirades et les retranchements tenaient lieu des murailles abattues ; on ne pouvait emporter ces nouveaux ouvrages que par un assaut ; et pour y monter, il fallait tenter la descente du fossé ou le combler. Soliman qui avait un nombre prodigieux de pionniers dans son armée, en fit différents détachements, les uns pour jeter de la terre et des pierres dans le fossé ; mais les chevaliers, à la faveur des casemates, enlevaient la nuit les décombres qu'on y avait jetés le jour: les autres pionniers étaient employés à creuser des mines dans cinq endroits différents, dont chacune conduisait son approche vers le bastion opposé. Quelques-unes furent éventées par la vigilance de Martinengue, auquel on est redevable de l'invention de découvrir avec des peaux tendues et des tambours, en quel endroit se faisait le travail.

Les Turcs avaient travaillé avec tant d'adresse, que les différents rameaux de ces mines allaient de l'un à l'autre, et tous, pour faire plus d'effet, aboutissaient au même endroit. Martinengue en reconnut une au milieu du fossé de Provence, qui commençait à l'église de St-Jean. De la Fontaine, ingénieur, la fit ouvrir aussitôt, en chassa les mineurs à coups de grenades, et y jeta des barils de poudre qui brûlèrent et étouffèrent les Turcs qui étaient dans ces conduits souterrains.

Mais quelques soins qu'il prît, il ne put éviter que les Infidèles fissent jouer deux mines, l'une après l'autre, sous le bastion d'Angleterre, dont l'effet fut si violent, qu'elles renversèrent plus de six toises de la muraille, et dont les ruines comblèrent le fossé.

La brèche se trouva si large, et la montée si facile, que plusieurs bataillons des Infidèles qui attendaient le succès de la mine, se présentèrent aussitôt à l'assaut avec de grands cris, et le sabre à la main. Ils gagnèrent d'abord le haut du bastion, y plantèrent sept enseignes, et s'en seraient rendus maîtres, s'ils n'avaient rencontré derrière une traverse qui les arrêta. Les chevaliers, revenus de l'étourdissement qu'avait causé le bruit effroyable de la mine, accoururent au bastion et chargèrent les Turcs à coup de mousquets, de grenades et de pierres. Le Grand-Maître, dans le moment que la mine joua, était dans une église voisine, où il implorait au pied des autels, le secours du ciel, que les princes de la terre lui refusaient. Il jugea bien à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat qu'avait fait la mine serait suivi d'un assaut; il se leva aussitôt, et dans le moment que les prêtres de cette église, pour commencer l'office, entonnaient cette prière préliminaire, *Deus, in adjutorium meum intende;* Seigneur, venez à mon secours : *J'accepte l'augure*, s'écria le pieux Grand-Maître, et se tournant vers quelques anciens chevaliers qui l'avaient accompagné : « Allons, mes frères, leur dit-il, changer « le sacrifice de nos louanges dans celui de nos

« vies, et mourons s'il le faut, pour la défense de « notre sainte loi. »

Il s'avance aussitôt la pique à la main, monte sur le bastion, joint les Turcs, écarte, renverse et tue tout ce qui ose lui résister; il arrache les enseignes ennemies et regagne impétueusement le bastion. Le général Mustapha, qui, de la tranchée, vit la consternation et la fuite de ses soldats, en sort le sabre à la main, tue les premiers fuyards qu'il rencontre, et fait voir aux autres qu'ils trouveraient encore moins de sûreté auprès de leur général que sur la brèche. Il s'y avance lui-même avec audace; la honte et ses reproches ramènent à sa suite les fuyards; le combat se renouvelle; la mêlée devient sanglante; le fer et le feu sont également employés de part et d'autre; on se tue de loin et de près à coups de mousquet ou d'épée : on en vient jusqu'à se prendre corps à corps, et le plus fort ou le plus adroit tue son ennemi à coup de poignard. Les Turcs, en butte aux arquebusades, aux pierres, aux grenades et aux pots à feu, abandonnent enfin la brèche, et tournent le dos; en vain leur général tâche par menaces et par promesses de les rappeler; tous s'écartent, tous fuient. Mais ils trouvèrent en fuyant la mort qu'ils appréhendaient de rencontrer dans le combat; et de différents endroits de la place, on fit un feu si continuel d'artillerie sur le pied de la brèche, qu'on prétend que, dans cette dernière occasion, ils perdirent trois mille hommes et trois sangiacs ou gouverneurs de places.

Un si grand avantage coûta à la Religion le Grand-Maître d'artillerie, le chevalier d'Argillemont, capitaine ou général des galères, le chevalier de Mauselle, qui portait l'étendard du Grand-Maître, et plusieurs autres chevaliers qui furent tués en combattant vaillamment.

Il ne se passait presque point de jour qui ne fût signalé par quelque nouvelle attaque. Chaque officier-général, pour plaire au Grand-Seigneur, tâchait, aux dépens de la vie des soldats, d'avancer les travaux dont il s'était chargé. Le pacha Péri, ancien capitaine, malgré son âge avancé, se distinguait par des entreprises continuelles : il s'était attaché au bastion d'Italie, et ne laissait en repos les assiégés ni jour ni nuit. Dans l'espérance d'emporter cet ouvrage, il fit cacher derrière un cavalier qu'on avait élevé sur les bords du fossé, un gros corps d'infanterie ; et le 13 de septembre, à la pointe du jour, et lorsque les assiégés épuisés par la fatigue et par des veilles continuelles s'étaient laissés surprendre au sommeil, il fit monter ses troupes qui coupèrent d'abord la gorge aux sentinelles, passèrent la brèche, et étaient prêts d'emporter les retranchements, lorsque les Italiens, honteux de voir les ennemis si près d'eux, se pousser avec fureur contre ces Infidèles, qui ne se défendaient pas avec moins de courage et de résolution.

Le combat se maintint longtemps par la valeur des uns et des autres. Le pacha était à découvert sur le bord du fossé, d'où il leur envoyait continuellement de nouveaux secours;

mais pendant qu'il les exhortait à mériter les récompenses que le Grand-Seigneur destinait aux plus braves, un coup de mousquet tua à ses côtés le gouverneur de l'île de Négrepont, jeune seigneur d'une rare valeur, et favori de Soliman. Péri, qui craignait que le Grand-Seigneur ne lui imputât la mort de son favori, ou pour la venger, redoubla ses efforts. Le Grand-Maître, que sa valeur et son amour pour son Ordre rendaient présent à toutes les attaques, accourut au secours avec une troupe particulière de chevaliers attachés à sa personne. « Allons, dit-il à ceux qui « l'environnaient, repousser les Turcs; il ne « faut pas craindre des gens à qui tous les jours « nous faisons peur. » Il charge en même temps les Infidèles, l'esponton à la main. Les chevaliers de la langue d'Italie, sous ses yeux et à son exemple, font des prodiges de valeur : tous s'exposent aux plus grands périls. Plusieurs furent tués dans cette occasion ; et on leur doit cette justice, qu'après le Grand-Maître, Rhodes ce jour-là fut sauvé par leur courage et leur intrépidité.

Péri jugeant bien qu'il s'opiniâtrerait en vain à une attaque défendue par le Grand-Maître, se contenta d'entretenir le combat, et ayant tiré ce corps d'infanterie de derrière le cavalier dont ils étaient couverts, il se mit à leur tête, et alla attaquer un ouvrage construit du temps du Grand-Maître Carette, et qu'il prétendait surprendre. Ses troupes se présentèrent à l'assaut avec beaucoup de résolution ; mais elles n'en

trouvèrent pas moins dans le chevalier d'Andelot, qui défendait cet ouvrage. Les citoyens et les habitants accoururent à son secours; les Turcs se virent bientôt accablés de grenades, de pierres, de bitume et d'huile bouillante : l'artillerie qui était sur les flancs des bastions voisins, enfilant les fossés, fit un carnage horrible de ces infidèles. Péri, après avoir perdu beaucoup de monde dans ces deux attaques, se vit forcé malgré lui de sonner la retraite.

Les janissaires, rebutés de tant d'attaques inutiles, murmuraient hautement contre une entreprise où ils voyaient périr tous les jours les plus braves de leurs compagnons. Le visir Mustapha craignant que ces plaintes ne passassent jusqu'à Soliman, et que ce prince ne prétendît le rendre responsable des mauvais succès, résolut de donner un nouvel assaut au bastion d'Angleterre, et quelque nombre de soldats qu'il en coûtât à son maître, d'emporter la place, ou d'y périr lui-même au pied des retranchements. Il communiqua son dessein au pacha Achmet, qui était campé, et qui commandait dans le quartier opposé aux postes d'Espagne et d'Auvergne. Ces deux généraux convinrent que pendant que le visir attaquerait le bastion d'Angleterre, Achmet, pour partager les forces des assiégés, ferait mettre le feu aux mines qu'il avait fait creuser, et à la faveur des ruines, tâcherait de son côté de monter sur les brèches et de s'y loger : cette entreprise s'exécuta le 17 de septembre. Mustapha à la tête de cinq bataillons, sortit de la tranchée

les troupes soutenues de sa présence, gravirent sur les ruines et sur les débris de la muraille, montèrent fièrement à l'assaut, gagnèrent la brèche, et malgré tout le feu des assiégés, pénétrèrent jusques aux retranchements, sur lesquels elles plantèrent même quelques enseignes. Mais elles ne conservèrent pas longtemps ce premier avantage; une foule de chevaliers anglais qui avaient à leur tête un Commandeur de cette nation, appelé Jean Bouk, sortirent de derrière les retranchements, et soutenus par Préjan, Grand-Prieur de Saint-Gilles, et par le Commandeur Christophe Valdner, de la langue d'Allemagne, firent une si furieuse charge, que les Infidèles furent obligés de plier. Ils se retiraient quoique en bon ordre et toujours en combattant. Mustapha, plus brave soldat qu'habile général, leur amène lui-même du secours; le combat recommence avec une fureur égale : le général turc se jette au travers des chevaliers, en tue plusieurs de sa main : et s'il eût été suivi par ses soldats, Rhodes était en grand danger. Mais l'artillerie de la place, les petites pièces surtout qui étaient pointées contre la brèche, et un grand nombre d'arquebusiers, qui tiraient derrière les retranchements, firent un si grand feu, que les Infidèles, sans écouter les menaces de Mustapha, abandonnèrent la brèche, et l'entraînèrent lui-même dans leur fuite. Quelque glorieux que fût ce succès pour la Religion, les chevaliers ne laissèrent pas de l'acheter bien cher : on perdit dans cette occasion les Commandeurs Bouk et Valdner,

et plusieurs chevaliers anglais et allemands, et la plupart des principaux officiers.

Le pacha Achmet ne fut pas plus heureux dans son entreprise que le général Mustapha : ce ommandant ayant fait mettre le feu aux mines, omme il en était convenu, celle qui était sous e poste d'Auvergne fut éventée, et n'eut point 'effet. La mine qui joua sous le poste d'Espagne, enversa environ deux toises d'un ouvrage avancé ui servait d'avant-mur. Les Turcs se présentèent aussitôt pour s'en emparer, mais ils trouèrent sur les ruines un gros de chevaliers spagnols, qui leur en défendirent les approches : n se battit quelque temps de loin et à coups de iousquets; mais comme les Turcs, serrés et en bon rdre, s'avançaient pour forcer les assiégés, les chealiers du Mesnil, capitaine du boulevard ou bason d'Auvergne, et les chevaliers de Grimereaux, rent tirer l'artillerie de leurs postes si à propos si souvent au travers de ces bataillons épais e janissaires, que ces soldats, quoique braves, l'élite de l'armée, n'en pouvant essuyer plus ngtemps la fureur, se dispersèrent d'euxièmes, et regagnèrent leurs tranchées.

Soliman perdit ce jour-là trois mille hommes, la Religion, outre les chefs dont nous venons parler, eut encore plusieurs chevaliers de tués ins ces deux occasions, et entre autres, Philippe Arcillan, Espagnol d'extraction, qui par sa re valeur mérita qu'on conservât la mémoire son nom. Préjan de Bidoux, Grand-Prieur de iint-Gilles, qui prenait pour son poste tous

ceux qui étaient attaqués, reçut un coup de mousquet qui lui perça le cou, mais dont il guérit heureusement.

Ce fut en ce temps-là qu'on découvrit la trahison du médecin juif, qui par ordre de Sélim s'était autrefois établi dans Rhodes, où il servait d'espion aux Turcs : on le surprit jetant dans leur camp une lettre attachée à une flèche. Il fut aussitôt arrêté, et sur des indices si formels, ayant été mis à la question, il avoua qu'il avait toujours donné avis aux Infidèles des endroits faibles de la place, et de tout ce qui s'y passait, et lorsqu'il avait été arrêté, c'était la cinquième lettre qu'il leur avait fait tenir par la même voie. Ses juges le condamnèrent à être écartelé : on prétend qu'il mourut chrétien. Cette confession du christianisme était très suspecte ; aussi elle lui fut inutile, s'il ne l'avait fait que pour sa vie, et il subit le supplice qu'il avait si justement mérité.

Cependant Soliman, irrité du peu de progrès que faisaient ses armes, tint un grand conseil de guerre, où il appela ses principaux capitaines : on y ouvrit différents avis ; Mustapha qui, pour complaire à son maître avant le siége, en avait représenté l'entreprise comme très facile, redoutant alors sa colère et son ressentiment, proposa de donner un assaut général, et d'attaquer la ville en même temps par quatre endroits différents. « Il semble, dit-il, que nous fassions la guerre « de concert avec nos ennemis, et que par géné- « rosité nous ne voulions les combattre qu'à

« forces égales. Nous n'attaquons qu'un poste à « la fois; et comme ces chevaliers y portent « toutes leurs forces, il ne faut pas s'étonner si « de braves gens et l'élite de la chrétienté, « résistent à nos soldats. Mais si toute l'armée « environne la place, qu'on en fasse des détache- « ments qui montent à l'assaut dans tous les « endroits où il y a des brèches, et qu'on ait « soin de fortifier les assaillants par des secours « continuels; les Rhodiens pour lors obligés « de se partager, ne soutiendront jamais nos « efforts. »

Le Grand-Seigneur approuva cet avis : l'assaut général fut indiqué pour le 24 de septembre; et Soliman, pour inspirer une nouvelle ardeur à ses soldats, fit publier qu'il leur accordait le pillage de Rhodes, s'ils pouvaient l'emporter l'épée à la main. Les Turcs firent précéder l'assaut dont nous allons parler, par un feu continuel de leur canon; et pour élargir les brèches, ils battirent pendant deux jours continuels les bastions d'Angleterre et d'Espagne, le poste de Provence, et le terre-plein d'Italie. La veille de l'assaut, le Grand-Maître, au mouvement qu'il aperçut dans le camp ennemi, se douta bien qu'il allait être attaqué. Les chevaliers, à son exemple et par ses ordres, redoublèrent leurs soins : mais quoiqu'ils eussent à craindre pour tous les endroits qui étaient ouverts dans la vaste enceinte des murailles, cependant ils se virent contraints de se régler sur le peu de troupes qui leur restaient; et on se réduisit à distribuer les

anciens Commandeurs et les principaux chefs, dans les postes que la violence des attaques, l'ouverture des brèches, et le défaut des fortifications exposaient aux plus grands dangers.

Le Grand-Maître ayant pris ses armes, visita tous les quartiers pour reconnaître la disposition de ses troupes, et les exhorter à une généreuse défense; et s'adressant aux chevaliers qu'il trouvait dans leurs postes : « J'offenserais votre cou- « rage, leur disait-il, si par la simple parole « j'entreprenais de le fortifier; et je vous dirais « inutilement ce que votre valeur vous a tant « de fois inspiré en pareilles occasions. Considé- « rez seulement, mes chers frères, que nous « allons combattre pour la Religion et pour la « défense des autels, et qu'une glorieuse victoire « doit être la récompense de notre valeur, ou « Rhodes, le plus fort rempart de la chrétienté « nous servir de tombeau. » S'il rencontrait des bourgeois et des habitants : « Songez, leur di- « sait-il, qu'outre la défense de la foi, vous avez « pris les armes pour votre patrie, pour vos « femmes, pour vos filles et pour tous vos enfants : « combattez généreusement, mes amis, pour les « sauver de l'infamie dont ces barbares les me- « nacent : leur liberté, la vôtre, votre sang, « votre honneur et vos biens sont entre vos « mains, et dépendent de votre courage. »

Ce peu de mots prononcés avec une ardeur héroïque, attendrirent si fort les cœurs, que les uns et les autres, les bourgeois comme les chevaliers, le Grec et le Latin, protestèrent haute-

ment de n'abandonner leurs postes que par la mort : et s'embrassant fraternellement, les yeux baignés de larmes, ils se dirent comme le dernier adieu, sans plus songer à autre chose qu'à vaincre ou à mourir.

Les Turcs, dès la pointe du jour, redoublèrent le feu de leurs batteries, surtout contre les postes qu'ils voulaient attaquer, non-seulement pour élargir les brèches, mais encore afin d'être moins vus en marchant à travers de la fumée de l'artillerie. Ils montèrent fièrement à l'assaut en quatre endroits différents ; on n'avait point vu depuis le commencement du siége tant de résolution, surtout parmi les janissaires, qui combattaient à à la vue du jeune sultan.

Ce prince, pour les animer par sa présence, s'était placé sur une colline voisine, où on lui avait dressé un échafaud, d'où comme d'un amphithéâtre il pouvait juger sans péril de la valeur de cette courageuse milice. Le canon de la place commence à tonner : on vient aux coups de mousquets, d'arbalètes et de flèches. Les chevaliers montrent de tous côtés leur intrépidité; les soldats leur obéissance et leur courage : les uns brûlent les assaillants avec des huiles bouillantes et des feux d'artifices ; d'autres roulent sur eux de gros quartiers de pierre, où les percent à coups d'espontons. Ce fut au bastion d'Angleterre qu'il y eut plus de sang répandu ; c'était le plus faible de la place, le plus vivement attaqué, et aussi le mieux défendu. Le Grand-Maître y accourut ; d'un côté, sa présence inspire une nou-

velle ardeur aux chevaliers; de l'autre, l'espérance du butin encourage le soldat turc. Jamais ces Infidèles n'avaient fait voir une si grande ardeur; ils montent sur les ruines des murailles à travers des boulets, des dards et des pierres : rien ne les arrête, et il y en eut plusieurs qui, du haut des machines que ces infidèles avaient approchées des murailles, se jetaient à corps perdu sur les remparts, où ils étaient bientôt massacrés. Les chevaliers précipitèrent les Turcs du haut de la brèche dans le fossé : on renverse les échelles; et le canon de la place fait un carnage si terrible, que les Turcs plient, reculent et sont prêts à abandonner l'assaut. Mais le lieutenant du général qui commandait à cette attaque, officier révéré des soldats pour sa rare valeur, les ramène au combat; il monte le premier sur la brèche, y plante une enseigne. Heureusement pour les assiégés, un coup de canon parti du poste d'Espagne, le renverse dans le fossé : sa mort devait naturellement refroidir l'ardeur de ses soldats. Le désir de la venger fit naître en ce moment un sentiment contraire, et une espèce de rage et de fureur dans les cœurs : ils se précipitent dans le péril, contents de périr, pourvu qu'ils puissent tuer un chrétien. Mais toute leur impétuosité ne put pas faire reculer d'un pas les chevaliers. Les prêtres, les religieux, les vieillards, et jusqu'aux enfants, tous veulent avoir leur part du péril, et repoussent les ennemis avec des pierres, du soufre et de l'huile bouillante.

Des femmes ne le cédèrent pas en assiduité aux

ionniers, ni en courage aux soldats : plusieurs erdirent la vie en défendant leurs maris et leurs nfants.

On ne se battait pas avec moins de fureur et 'opiniâtreté aux autres attaques. Le plus grand éril fut au poste d'Espagne ; l'aga des janissaires, ui commandait de ce côté-là, marcha à l'assaut, la tête de ses soldats : l'artillerie de la place en ıa un grand nombre avant qu'ils fussent par- enus au pied de la brèche. Ceux des Turcs qui euvent traverser le fossé, vont saper le mur, demeurent souvent ensevelis sous les ruines ; autres plantent des échelles : quelques-uns en- ıssent les corps morts de leurs compagnons, ıgnent le haut de la muraille malgré toute la sistance des assiégés, et pénètrent jusqu'aux tranchements, où on prétend qu'ils plantèrent squ'à trente enseignes. Malheureusement pour s chevaliers, ceux de cet Ordre qui étaient de rde au bastion d'Espagne, pensèrent être sur- is pour ne s'être pas tenus sur leurs gardes. Les ırcs, n'ayant fait aucune démonstration de les uloir attaquer, ces chevaliers qui se repro- aient d'être inutiles dans ce poste, et qui yaient que les Turcs pressaient fort le bastion talie, coururent au secours, et ne laissèrent r le bastion d'Espagne que quelques sentinel- . Ces soldats mêmes, contre toutes les régles la guerre, abandonnèrent leurs postes pour ler à des canonniers à transporter quelques èces de canon, qu'ils voulaient pointer contre poste que l'aga des janissaires attaquait. Des

Turcs, cachés derrière des ruines, voyant ce bastion abandonné, montent sans être découverts, gagnent le haut de cet ouvrage, s'en rendent maîtres, taillent en pièces les canonniers arrachent les enseignes de la Religion, planten celles de Soliman en leur place, et par des cri de victoire invitent leurs camarades à se joindre à eux ; l'aga y envoya un détachement de ses janissaires.

Le Grand-Maître, averti de cette surprise, y accourut aussitôt, fait pointer l'artillerie du bastion d'Auvergne contre l'ouverture que le canon ennemi avait faite à celui d'Espagne, empêch les Turcs d'en approcher : et d'une autre batteri qui voyait le bastion, il fait tirer sur ceu qui s'en étaient emparés et qui tâchaient de s loger. D'un autre côté, le Commandeur de Bourbon, par son ordre, suivi d'une troupe d braves soldats, entre par la casemate dans l bastion, monte jusque sur le haut et sur la plate forme l'épée à la main, pour en chasser le Infidèles. Il en trouve une partie de tués pa le canon, il taille en pièces le reste, relève le enseignes de l'Ordre, abat celles des Turcs tourne l'artillerie de ce bastion contre ceux qu montaient à une brèche faite à l'endroit de l muraille qu'on appelait le poste d'Espagne. L'ag s'y maintenait malgré la défense courageuse de chevaliers ; Le Grand-Maître y revient à la têt de ses gardes, et se jette au milieu des Infidèles avec une ardeur, qui, par des motifs différents, ne faisait pas moins craindre ses che

aliers que ses ennemis. Le combat recommence vec une nouvelle fureur ; le soldat encore ain, le blessé et le mourant confondus ensemble, après six heures de combat, manquent lutôt de force que de courage. Le Grand-Maître raignant que ses soldats épuisés par une si longue ésistance ne fussent accablés par la multitude es ennemis, tira de la tour de Saint-Nicolas deux ents hommes commandés par des chevaliers. Ces ens frais et reposés firent changer la face du ombat; les janissaires commencèrent à reculer; t se voyant pressés par ces braves soldats, ils bandonnent la brèche, et tâchent de regagner eurs tranchées. Soliman, pour couvrir la honte e cette fuite, et pour sauver l'honneur de ses roupes, fait sonner la retraite, après avoir laissé ur la brèche ou au pied des murailles plus de uinze mille hommes, et plusieurs capitaines de rande réputation, qui périrent dans ces différents assauts.

Les Rhodiens, à proportion, ne firent pas une erte moins considérable; et outre les soldats et es habitants, il y eut un grand nombre de chevaliers tués dans ces attaques, parmi lesquels on omptait le chevalier du Fresnoi, Commandeur le la Romagne, le Commandeur de Sainte-Camelle, provençal, Olivier de Tressac, de la langue l'Auvergne, et Frère Pierre Philippe, receveur lu Grand-Maître. Le chevalier Jean de Roux, dit Parnides, d'un coup de canon eut la main emportée, dont il venait de tuer sept turcs; il y eut peu le chevaliers qui revinssent de ce combat sans

blessure, et à peine en resta-t-il de sains pour continuer le service.

Le sultan, devenu furieux par le mauvais succès de cette entreprise, s'en prit à Mustapha, son général, qui, par complaisance pour son maître, l'avait conseillée, et il commanda qu'il fût tué à coups de flèches : triste récompense de ses services, mais à laquelle, sous le gouvernement des Infidèles, des esclaves et des courtisans serviles sont souvent exposés. L'armée était rangée en bataille pour être témoin de la mort de son général, et ce malheureux était déjà attaché au funeste poteau, lorsque le pacha Péri, outré du supplice qu'on faisait souffrir à son ami, en fit surseoir l'exécution, persuadé que Soliman, après être revenu de sa colère, ne serait pas fâché qu'on eût épargné cette tâche à sa gloire. Comme il avait élevé ce jeune prince dès son enfance, et qu'il avait conservé beaucoup de pouvoir sur son esprit, il fut se jeter à ses pieds, et lui demanda la grâce de Mustapha. Mais il apprit par sa propre expérience que les lions ne s'apprivoisent point. Soliman encore dans les premiers transports de sa colère, jaloux de son autorité, et irrité qu'il y eût dans tout son empire un homme assez hardi pour surseoir l'exécution de ses ordres, le condamna sur-le-champ à la même peine. Les autres pachas consternés, pour le fléchir, se prosternèrent tous à ses pieds; le sultan, revenu de son emportement, se laissa toucher à leurs larmes; il accorda la grâce de Mustapha et de Péri: mais il ne voulut plus voir Mustapha, et l'éloi-

na depuis, sous prétexte d'un autre emploi. Ce prince, désespérant d'emporter cette place, araissait déterminé à lever le siége, et on préend que des compagnies entières et les gros agages commençaient à filer vers la mer pour se mbarquer; mais un soldat albanais sorti de la lle, se rendit au camp des Turcs, et les assura ue la plupart des chevaliers avaient été tués oû essés au dernier assaut, et que ce qui en restait était pas capable d'en soutenir un autre. On étend que le rapport de ce déserteur fut conmé par une lettre d'Amaral, qui marquait au and-Seigneur que les assiégés étaient réduits à dernière extrémité.

Ces différents avis le déterminèrent à continuer siége; et pour faire voir à ses troupes et aux siégés qu'il était résolu de passer l'hiver devant place, on commença, par son ordre, à bâtir r le mont Philerme une maison destinée à lui rvir de logement : il donna en même temps le mmandement de l'armée au pacha Achmet, abile ingénieur, et qui changea de méthode dans conduite de ce siége. Il résolut de ménager le ng des soldats, et avant que de les ramener à ssaut, de le préparer par un nouveau feu, surtout r la sape et la mine, et par d'autres ouvrages uterrains, en quoi il excellait.

Ce nouveau général s'attacha d'abord au bastion Espagne, dont le fossé était plus étroit et moins ofond, et afin d'en faciliter la descente, son tillerie pendant plusieurs jours battit cet ouage avec tant de fureur, qu'il en ruina toutes

les défenses : il n'y eut que la barbacane ou fauss braye, que le canon, à cause de son peu d'élévation, ne put endommager. Le général Infidèl résolut de pousser la tranchée jusqu'à cet ou vrage, qui couvrait le pied de la muraille; mai cette tranchée étant vue du poste d'Auvergne, fu foudroyée par le canon des chevaliers. Les Turcs pour s'en mettre à couvert, élevèrent au-devant d la tranchée une muraille épaisse ; mais ils ne pu rent achever ces différents travaux sans perdre u nombre infini de soldats et de pionniers ; aucu n'osait se découvrir qu'il ne fût aussitôt expos au feu de l'artillerie ou de la mousqueterie : et le chevaliers en même temps jetaient continuelle ment des grenades et des pots à feu dans leu ouvrages. Le général turc, pour en empêche l'effet, fit dresser le long de la courtine un galerie avec des planches couvertes de peau de bœufs nouvellement écorchés, et sur lesquelle le feu n'avait point de prise. A la faveur de c nouvel ouvrage, il fit saper la muraille pendar que d'autres compagnies de pionniers et de mi neurs travaillaient continuellement à pénétre sous les bastions de la place, et à y établir de chambres et des fourneaux.

La sape ayant fait tomber plusieurs toises d murailles du poste d'Espagne, les barbares s présentèrent pour monter à l'assaut ; mais ayar pénétré jusqu'à la brèche, ils se virent arrête par de nouveaux retranchements bordés d'arti lerie, et dont le feu continuel, après leur avo tué un grand nombre de leurs plus braves off

:iers, et une foule prodigieuse de soldats, con-
:raignit les autres de se jeter dans leurs tran-
:hées.

Le Bailli Martinengue toujours en action, et
)our empêcher ces Infidèles de venir reconnaître
es travaux qu'il faisait au dedans de la place, fit
uvrir des canonnières dans les murailles de la
ontrescarpe, qui était de son côté, d'où à coup
'arquebuses, les chevaliers tuaient tous ceux qui
saient en approcher. Les Turcs, à son exemple,
n firent autant de leur côté; c'était un feu con-
nuel de part et d'autre. Malheureusement un
oup parti de la tranchée, et tiré au hasard,
'appa Martinengue dans l'œil, dans le moment
u'à la faveur d'une canonnière, il examinait les
'avaux des ennemis : il tomba de ce coup, et on
crut blessé à mort. La Religion dans une pa-
:ille conjoncture, n'eût pu faire une plus grande
erte : lui seul dirigeait la valeur des chevaliers,
déterminait les temps et les endroits où ils
evaient porter leurs armes.

Le Grand-Maître ayant appris sa blessure,
:courut aussitôt en cet endroit, et le fit porter
ns son palais : par ses soins, et selon les vœux
s chevaliers et de tout le peuple, il guérit depuis
sa blessure. Le Grand-Maître en son absence
'it sa place, et se chargea de la défense du bastion
Espagne. Le chevalier de Cluys, Grand-Prieur
France, le Commandeur de Sainte-Jaille, Bailli
Manosque, celui de la Morée, et les plus
nciens chevaliers de l'Ordre, restèrent auprès
Grand-Maître, pour partager avec lui les

12.

périls et la gloire de cette défense. Il s'y passa de part et d'autre des actions d'une valeur extraordinaire : c'étaient tous les jours de nouveaux combats. On devrait être surpris qu'un si petit nombre de chevaliers qui n'avaient plus pour se couvrir que quelques retirades et de faibles retranchements, eussent pu tenir si longtemps contre le nombre prodigieux des assaillants, si ce peti nombre d'assiégés n'avait été composé d'ancien chevaliers d'une valeur éprouvée en mille autre occasions, et qui dans celle-ci étaient tous résolu de sacrifier leurs vies pour la défense des autels On est bien fort et bien redoutable quand on n craint point la mort.

L'histoire, en parlant de leur zèle et de leu courage, n'a qu'une sorte d'éloge pour tou ces généreux soldats de Jésus-Christ. Ce n'es pas qu'il ne se trouvât parmi ces guerriers de talents différents, et plus ou moins de capa cité dans l'art militaire ; et nous serions ju tement repréhensibles, si nous ne rendions pa la justice qui est due à la mémoire du Gran Maître, qui, pendant trente-quatre jours qu dura la blessure et la maladie du Bailli Mart nengue, demeura dans le retranchement fait su le bastion d'Espagne, sans en vouloir sortir, sans prendre aucun repos ni jour ni nuit, qu pendant quelques moments qu'on lui jetait u matelas au pied de ce retranchement : tantôt so dat et tantôt pionnier, mais toujours général ; on en excepte cette ardeur qui le faisait comba tre comme un jeune chevalier, et qui le précip

ıit dans le péril avec moins de précaution qu'il e convenait à un souverain.

A l'exemple du Grand-Maître qui se ménageait peu, ce qui restait de chevaliers dans les rincipaux postes de la place prodiguaient tous s jours leur vie, soit à la défense des brèches : des retranchements, et souvent dans des comats souterrains, quand il s'agissait de renconer les mineurs, et d'éventer les mines : il ne se ıssait point de jour qu'on n'en vînt aux mains ı différents endroits. Outre le bastion d'Espaıe qui était presque entièrement ruiné, les ırcs s'étaient principalement attachés aux poss d'Angleterre, de Provence et d'Italie. Le and nombre de troupes dont leur armée était ›mposée, fournissait aisément à tant d'attaques; s murailles étaient rasées en plusieurs endroits, les brèches si grandes, qu'on vit les Turcs ngés en bataillon monter à l'assaut du bastion Angleterre. Les chevaliers qui en avaient entreis la défense, bordaient les remparts l'épée à main, et faisaient de leurs corps un nouveau ırapet. Ils étaient secondés par l'artillerie de la ace, qui de différents endroits battait le pied la brèche. Les Turcs, sans s'épouvanter du ›mbre des morts, se poussent avec fureur cone les chevaliers, les joignent, combattent corps corps, et autant par leur multitude que par leur urage, les forcent de reculer. Ces généreux dénseurs se voyaient au moment d'être accablés ır la foule de leurs ennemis, lorsque le chevaır de Morgut, Grand-Prieur de Navarre, et un

des capitaines du secours, comme on les appelait alors, accourut avec sa troupe, rétablit le combat, força à son tour ces Infidèles de reculer, et, par de nouveaux efforts, les réduisit à la fin, après avoir perdu plus de six cents hommes, à faire sonner la retraite et à abandonner cette attaque.

Mais si la Religion dans la personne des chevaliers avait de si braves défenseurs, elle nourrissait aussi dans son sein, et même parmi ses principaux chefs, un traître qui n'oubliait rien pour avancer la perte de Rhodes et la ruine de tout l'Ordre. On voit bien que je veux parler du Chancelier d'Amaral : voici à peu près de quelle manière le Commandeur de Bourbon, dans sa relation du siége de Rhodes, rapporte un événement si tragique.

D'Amaral, dit cet auteur, toujours agité des furies qui lui déchiraient le cœur, et sans être touché du sang de ses confrères, qu'il voyait répandre tous les jours, persistait dans les intelligences criminelles qu'il entretenait avec les Turcs. Un de ses valets de chambre, appelé Blaise Diez, qui avait toute sa confiance, se rendait avec un arc à des heures indues au poste d'Auvergne, d'où, quand il croyait n'être pas aperçu, il jetait dans le camp ennemi une lettre attachée à une flèche. Ses voyages fréquents au même endroit, et surtout dans une place assiégée, firent naître d'abord quelque soupçon; mais comme on ne lui avait point vu jeter ses lettres, et d'ailleurs qu'il appartenait à une personne de grande autorité,

ceux qui avaient observé ses démarches furtives n'osèrent d'abord en parler, de peur de s'attirer le ressentiment d'un homme puissant et vindicatif. Il n'y eut qu'un seul chevalier, qui passant par-dessus toute considération, et voyant ce domestique revenir souvent au même endroit, en avertit secrètement le Grand-Maître. Par son ordre, on arrêta aussitôt ce domestique; il fut ensuite interrogé par les juges de la châtellenie, qui, n'étant pas satisfaits de ses réponses équivoques; le firent appliquer à la question. Il n'en eut pas sitôt ressenti les premiers traits, qu'il avoua que par le commandement de son maître, il avait jeté plusieurs lettres dans le camp des Turcs, pour avertir ces Infidèles des endroits les plus faibles de la place. Il ajouta qu'il leur avait fait savoir que dans les derniers assauts, la Religion avait perdu la plupart de ses chevaliers; d'ailleurs, que la ville manquait de vin, de poudre, et de munitions de guerre et de bouche, mais que quoique le Grand-Maître fût réduit à l'extrémité, cependant il ne fallait pas se flatter que le Grand-Seigneur se rendît maître de cette place, que par la force de ses armes.

Cette déposition fut portée au conseil, et par ses ordres on arrêta le chancelier, qui fut conduit à la tour de St-Nicolas. Deux Commandeurs Grands-Croix s'y rendirent avec les magistrats de la ville pour instruire son procès: on lui lut la déposition de son domestique, qui lui fut ensuite confronté, et qui lui soutint que c'était unique-

ment par son ordre qu'il s'était transporté plusieurs fois au poste d'Auvergne, d'où il avait jeté ses lettres dans le camp des Infidèles. Cette déposition se trouva soutenue par celle d'un prêtre grec, chapelain de l'Ordre, qui vint déclarer aux juges, que passant un jour par la barbacane du bastion d'Auvergne, pour reconnaître les travaux des ennemis, il avait trouvé dans un endroit écarté le Chancelier avec ce même domestique, qui tenait une arbalète avec son carreau ou sa flèche carrée, à laquelle il s'aperçut qu'il y avait un papier attaché; que le Chancelier, qui regardait alors par une canonnière, s'étant retourné, parut surpris de le voir si près de lui; qu'il lui demanda fièrement et avec un ton de colère, ce qu'il cherchait; et qu'ayant reconnu que sa présence dans cet endroit lui était désagréable, il s'était retiré avec précipitation.

Diez convint de la déposition du prêtre grec et de toutes ses circonstances. Ce domestique qui peut-être se flattait, à force de charger son maître, d'échapper au supplice, ajouta que c'était le Chancelier qui avait attiré dans l'île les armes du Grand-Seigneur, par les avis qu'il lui avait fait passer de l'état de la place, et en lui envoyant jusqu'à Constantinople cet esclave dont nous avons parlé, et qui conduisit toute cette négociation. On fit en même temps souvenir le Chancelier, que le jour de l'élection de l'Isle-Adam, il n'avait pu s'empêcher de dire qu'il serait le dernier Grand-Maître de Rhodes. D'Amaral, sans s'étonner, et confronté une seconde fois avec son domestique

t le prêtre grec, traita Diez de coquin et d'imosteur, et dont la déposition, dit-il, n'était ue l'effet du ressentiment qu'il avait conservé es châtiments que sa mauvaise conduite lui vait attirés. Il nia tous les faits avancés par le rêtre grec, avec une fermeté qui ne devrait se rouver qu'avec l'innocence : il fallut enfin en enir à la question. Mais avant que de l'y appliuer, ses juges qui étaient ses confrères, pour lui n épargner les douleurs, et aussi pour tâcher 'en tirer la connaissance de ses complices, le onjurèrent dans les termes les plus pressants, e les aider par un aveu sincère de ses fautes, à e sauver ; mais le Chancelier rejeta leur office vec indignation, et il leur demanda fièrement 'ils le croyaient assez lâche, après avoir servi la eligion pendant plus de quarante ans, pour se éshonorer à la fin de sa vie par l'aveu d'un crime ont il était si incapable. Il soutint la question vec la même fermeté ; il avoua seulement que ans la conjoncture de l'élection du Grand-Maître, t dans un temps où les Turcs menaçaient Rhoes d'un siége, n'étant pas prévenu, dit-il, en aveur du courage et de l'habileté de l'Isle-Adam, l lui était échappé de dire qu'il serait peut-être e dernier Grand-Maître de Rhodes ; et se tourant vers ses juges, il leur demanda si une paole que l'émulation et la concurrence à la même lignité lui avait arrachée, méritait qu'on mît le Grand-Chancelier de l'Ordre entre les mains des ourreaux. Mais ses juges, persuadés de son inelligence criminelle avec les Turcs, ne se lais-

sèrent pas éblouir à ses protestations ; personne ne prit ses récriminations contre Blaise Diez pour des preuves de son innocence : le maître et le valet furent condamnés à mort. Le Chancelier, par sa sentence, devait avoir la tête coupée, Diez être pendu ; leurs corps mis ensuite par quartiers, et exposés à la vue des Turcs sur les principaux bastions de la place. Le valet fut le premier exécuté ; il était né juif, mais il s'était converti, et il déclara au supplice qu'il mourait bon chrétien. Avant que de faire mourir d'Amaral, on tint une assemblée dans la grande église de St-Jean, à laquelle le Bailli de Manosque présida. Le criminel y fut amené ; on lui lut la sentence qui ordonnait qu'il serait dégradé et dépouillé de l'habit de l'Ordre : ce qui fut pratiqué avec les cérémonies prescrites par les statuts. On le livra ensuite à la justice séculière, qui le conduisit dans ses prisons ; et le jour suivant, il fut porté en chaise dans la place publique, où il devait être exécuté. Il vit les apprêts de son supplice et les approches de la mort avec une fermeté digne d'une meilleure cause ; mais le refus qu'il fit dans cette extrémité de se recommander à la protection de la sainte Vierge, dont le prêtre qui l'assistait lui présentait l'image, ne donna pas bonne opinion de sa piété. Fontanus, historien contemporain, et témoin oculaire, parlant de la mort des deux Grands-Croix, chargés au commencement du siége avec d'Amaral de la visite et du soin des munitions de guerre et de bouche, et qui avaient été tués aux assauts, ajoute en

parlant du Chancelier, mais sans le nommer : *Dieu*, dit cet auteur, *avait réservé le dernier triumvir à une mort honteuse, et qu'il avait bien méritée.*

Quoi qu'il en soit; et pour continuer la relation de ce fameux siége, Soliman, rebuté de sa durée et du peu de succès de ses mineurs, ordonna à Achmet de recommencer ses batteries, et de disposer ses soldats pour un assaut général. Rhodes était alors en spectacle à tout l'univers : les Turcs se flattaient de l'emporter à la fin l'épée à la main : et les chevaliers, réduits à un petit nombre, et plutôt cachés et ensevelis que fortifiés dans ce qui leur restait de terrain, attendaient avec impatience pour faire lever le siége, le secours que les princes chrétiens leur faisaient espérer inutilement depuis si longtemps. Mais l'empereur Charles-Quint et François Ier, roi de France, attachés si opiniâtrément l'un contre l'autre, n'osaient se défaire de leurs forces, ni les partager : et les autres souverains de l'Europe, dont la plupart avaient pris parti entre ces deux princes : ou qui craignaient une invasion dans leurs États, de peur de surprise, se tenaient toujours armés. Le pape même, appelé Adrien VI, pontife pieux et savant, mais tout dévoué à l'empereur, ayant été conjuré par le cardinal Julien de Médicis, ancien chevalier de l'Ordre, de faire passer à Rhodes, sur ses galères, un corps d'infanterie qui était alors aux environs de Rome, le nouveau pontife s'en excusa sur ce qu'étant peu versé dans les affaires du gouvernement, il

ne pouvait pas se défaire de ses troupes pendant que toute l'Italie était en armes. Mais il y a bien de l'apparence qu'il n'osa en disposer sans la participation de l'empereur.

Ainsi le Grand-Maître et ses chevaliers, après avoir mis toute leur confiance en Dieu, se virent réduits à n'espérer de secours que celui qu'ils pourraient tirer de l'Ordre même : encore furent-ils si malheureux, qu'ils ne purent recevoir un convoi considérable que des chevaliers français avaient faitpartir du port de Marseille sur deux vaisseaux.

L'un de ces vaisseaux, après avoir été battu plusieurs jours de la tempête, coula à fond à la hauteur de Monaco ; et l'autre, après avoir perdu ses mâts par l'effort dela même tempête, échoua sur les côtes de Sardaigne, et se trouva hors d'état de tenir la mer. Les Anglais ne furent pas plus heureux : le chevalier Thomas de Nieuport, s'étant embarqué avec plusieurs chevaliers de sa nation, et portant à Rhodes des vivres et de l'argent, fut battu par la même tempête, qui le porta contre une plage déserte, où il échoua. Le chevalier Aulano, de la langue d'Arragon, et Prieur de Saint-Martin, se flattait d'entrer dans le port de Rhodes ; mais il fut rencontré dans l'Archipel par des galères turques, auxquelles, après un long combat, il n'échappa qu'avec peine. L'Isle-Adam abandonné, pour ainsi dire, de tout secours humain, ne s'abandonna pas lui-même. Ce grand homme fit voir dans cette extrémité le même courage qui le portait si souvent sur la brèche, et contre ses ennemis. Par son

ordre, les chevaliers qui résidaient dans les îles voisines dépendantes de Rhodes, et dans le château de Saint-Pierre, les abandonnèrent pour conserver la capitale de l'Ordre ; et sur de légères barques et de petits brigantins, ils y transportèrent ce qui s'y trouva de soldats, d'armes et de vivres. Le Grand-Maître, réduit à l'extrémité, prit ce parti dans l'espérance de recouvrer un jour ces îles, s'il se pouvait maintenir dans Rhodes. Mais comme on avait déjà tiré de ces différents endroits de pareils secours, ce dernier, la seule espérance des chevaliers, leur fit plutôt voir leur faiblesse, qu'il n'augmenta leur forces. Le Grand-Maître dépêcha en même temps en Candie le chevalier Farsan, de la langue d'Angleterre, pour tâcher d'en tirer des vivres, et il envoya un autre chevalier, appelé des Reaux, à Naples, pour hâter le secours qui était retardé par la rigueur de la saison; mais tous ses soins furent inutiles, et il semblait que la mer et les vents eussent conjuré la perte de l'île de Rhodes et de cet armement, la dernière espérance des assiégés.

Les Turcs, auxquels des transfuges avaient représenté ce secours comme plus puissant et plus prochain qu'il n'était, pour le prévenir, redoublèrent leurs efforts. Achmet, qui sous les ordres de Soliman avait toute la conduite du siége, dressa une batterie de dix-sept canons contre le bastion d'Italie, dont il acheva de ruiner les fortifications. Il poussa ensuite la tranchée jusqu'au pied de la muraille; et pour n'être point endommagé par l'artillerie de la place, il fit couvrir ces

nouveaux ouvrages par des poutres et des madriers très épais. Ses pionniers percèrent ensuite la muraille, et pénétrèrent jusque sous les retranchements, d'où ils tiraient la terre qui les soutenait, et qu'ils firent crouler; en sorte que les chevaliers se virent contraints de se retirer plus avant dans la place : et le Grand-Maître qui ne partait point des attaques, voyant les Infidèles maîtres de la meilleure partie du terre-plein de ce bastion, fut réduit à faire abattre l'église de Saint-Pantaléon, et la chapelle Notre-Dame-de-la-Victoire, pour empêcher les Turcs de s'y loger : et il se servit des matériaux de ces deux églises pour construire de nouvelles barricades, et des retranchements qui empêchassent l'ennemi de pénétrer plus avant dans la place.

Le général turc eut le même succès au bastion d'Angleterre. Après que son artillerie l'eût foudroyé pendant plusieurs jours; et qu'il en eût rasé les murailles et ruiné les retranchements, plusieurs chevaliers proposèrent de l'abandonner, mais de charger auparavant les mines, pour faire sauter les premiers des ennemis qui s'y jetteraient. Dans le conseil qui se tint là-dessus, on remontra que dans l'extrémité où on était réduit, le salut de la place dépendait de la prolongation du siége, pour donner le temps d'arriver au secours qu'on attendait; qu'ainsi il n'y avait point un pied de terrain qu'il ne fallût disputer aux ennemis le plus longtemps qu'on pourrait. Ce dernier sentiment prévalut; et quoique ce bastion fût entièrement ruiné par les

mines et par le feu de l'artillerie, le chevalier Bin de Malicorne s'offrit généreusement de le défendre : et malgré les attaques continuelles des Turcs, il le conserva avec beaucoup de gloire jusqu'à la fin du siége:

Les Turcs ne laissèrent pas plus en repos les chevaliers qui défendaient les postes d'Italie et d'Espagne : ils s'adressèrent aux premiers le 22 novembre. Ils s'étaient emparés, comme nous le venons de dire, de la meilleure partie du terre-plein d'Italie; à peine les chevaliers en avaient pu conserver un tiers : et les uns et les autres enterrés dans des ouvrages souterrains, n'étaient plus séparés que par des planches et des madriers. Les Turcs qui se voyaient maîtres de la plus grande partie de ce terre-plein, entreprirent d'en chasser entièrement les chevaliers. Un bataillon de ces Infidèles, du côté de la mer, monta à l'assaut, pendant qu'une autre troupe attaqua l'épée à la main leurs retranchements. Mais ils trouvèrent partout la même valeur et la même résistance; et quoique les chevaliers, dans des attaques si meurtrières, eussent perdu beaucoup de monde, ils ne laissèrent pas de repousser les Infidèles qui furent obligés de se retirer.

Ce ne fut que pour revenir peu de jours après en plus grand nombre : l'attaque fut précédée par une mine qu'ils firent jouer sous le bastion d'Espagne. Elle fit crouler un grand pan de la muraille : et pour empêcher que les assiégés ne fissent de nouveaux retranchements derrière cette brèche, une batterie de leurs plus gros canons

pendant un jour et une nuit tira continuellement contre cet endroit. Le 30 novembre, les Turcs revinrent dès la pointe du jour à l'assaut, pendant que le pacha Péri attaquait de nouveau le terre-plein d'Italie. Mais le principal effort des Infidèles se fit contre le bastion d'Espagne ; les Turcs en grand nombre, et soutenus des meilleures troupes de leur armée, s'avancèrent fièrement jusqu'à la brèche malgré tout le feu de l'artillerie et de la mousqueterie des assiégés : leur grand nombre l'emporta sur tout le courage des Rhodiens, et ils pénétrèrent jusqu'aux retranchements que le Bailli de Martinengue y avait faits avant sa blessure. Mais au son des cloches qui annonçait le péril où se trouvait la ville, le Grand-Maître, le Prieur de Saint-Gilles, le Bailli de Martinengue, qui n'était pas encore bien guéri de sa blessure, accourent de différents endroits avec la plupart des chevaliers et des habitants : chacun ne prenant plus l'ordre que de son courage, et peut-être de son désespoir, et tous sans ménager leur vie, se poussèrent avec une espèce de fureur contre les Turcs. Ces Infidèles ne faisaient pas paraître moins de courage ; on se battait corps à corps avec un avantage égal, et sans qu'on pût prévoir quel serait le succès de ce terrible combat. Heureusement pour Rhodes, il survint une pluie extraordinaire : il tomba du ciel des torrents d'eau qui entraînèrent la terre qui servait d'épaulemant à la tranchée des Infidèles. L'artillerie du poste d'Auvergne, les voyant alors à découvert, en tua un grand nombre.

)'autres batteries qu'on avait placées sur les mou-
ins du Cosquin, et la mousqueterie des cheva-
iers tirant continuellement sur la brèche et
ontre les ennemis qui s'y étaient logés, en firent
ın si horrible carnage, que ceux qui purent
chapper à la furie du canon, malgré toutes les
nenaces de leurs officiers, regagnèrent avec pré-
ipitation leur tranchée et leur camp.

Les Turcs ne furent pas plus heureux à l'atta-
ue du terre-plein d'Italie : le pacha Péri qui la
onduisait, après avoir perdu ses plus braves
oldats, ayant appris le mauvais succès de l'atta-
ue du bastion d'Espagne, et voyant d'ailleurs
es troupes noyées d'eau, fit sonner la retraite.
'el fut le succès d'une journée qui devait être la
ernière de la liberté de Rhodes : mais que le
rand-Maître et ses chevaliers surent conserver,
n ne se conservant point eux-mêmes, et en pro-
iguant leur vie sans ménagement.

Soliman ne put voir revenir ses troupes en
ésordre et fuyant, sans entrer en fureur : il y
vait près de six mois qu'il était avec deux cent
nille hommes devant cette place sans l'avoir pu
mporter : le chagrin qu'il en eut, et la crainte
ue les princes chrétiens ne s'unissent à la fin
our lui faire lever le siége, le tint renfermé plu-
ieurs jours dans sa tente, sans se laisser voir à
es capitaines. Personne n'osait se présenter de-
ant lui : il n'y eut que le pacha Péri, son ancien
ouverneur, et qui avait ses entrées privilégiées ;
ui hasarda de l'aborder. Cet adroit ministre,
our l'adoucir, lui représenta que ses troupes

étaient logées sur les principaux bastions, qu'il était maître d'une partie de la place ; qu'un dernier assaut l'emporterait ; qu'à la vérité on avait affaire à des désespérés , qui se feraient tous tuer plutôt que de se rendre : mais que ces chevaliers étaient réduits à un petit nombre ; que les habitants, la plupart grecs de nation, n'avaient pas le même courage ni le même intérêt à s'opiniâtrer à la défense de la place, et qu'il était persuadé qu'ils ne refuseraient pas une composition où ils trouveraient la sûreté de leur vie, et la conservation de leurs biens : le sultan approuva son avis, et le chargea de l'exécution.

Péri, par son ordre, fit jeter dans la place plusieurs lettres au nom du Grand-Seigneur, dans lesquelles il exhortait les habitants à se soumettre à son empire, et il les menaçait en même temps des plus cruels supplices, eux, leurs femmes et leurs enfants, s'ils étaient emportés d'assaut. Le pacha fit agir ensuite un génois qui était dans le camp de Soliman, et qui s'approchant du bastion d'Auvergne, demanda la permission de parler. Ce génois appelé *Hiérôme Monile*, affectant une fausse compassion, dit qu'étant chrétien, il n'avait pu se résoudre à voir la perte prochaine, et le massacre de tant de chrétiens, ses frères, qui seraient accablés par la puissance formidable de Soliman; que leurs fortifications étaient détruites, les retranchements ruinés, et l'ennemi déja logé dans la place; qu'ils devaient prévenir sagement les suites fâcheuses d'une ville emportée l'épée à la main, et que peut-être il ne serait pas

impossible d'obtenir de Soliman une composition sûre, et même honorable. Le commandant du bastion, par ordre du Grand-Maître, lui fit réponse que les chevaliers de Saint-Jean ne traitaient avec les Infidèles que l'épée à la main ; et de peur que ses discours artificieux ne fissent quelque impression sur l'esprit des habitants, il lui commanda de se retirer. Cet adroit agent du pacha ne se rebuta point : il revint deux jours après au même endroit, sous prétexte d'avoir des lettres à rendre à un génois qui était dans la place. Mais le commandant lui ayant fait dire de se retirer, il déclara qu'il était porteur d'un paquet de Soliman pour le Grand-Maître : nouveau prétexte pour entrer en négociation, mais que le Grand-Maître éluda par le refus qu'il fit de le recevoir. Il craignait que les apparences seules d'un traité ne ralentissent le courage des soldats et des habitants; et pour obliger ce négociateur à s'éloigner, on lui tira quelques coups de mousquets. Un albanais déserteur de la place et qui était passé au service de Soliman, parut ensuite sur la scène : après des signaux ordinaires, il demanda à être reçu dans la place pour présenter au Grand-Maître une lettre dont le sultan l'avait chargé : mais il ne fut pas mieux reçu que le génois. Le Grand-Maître appréhendant de décourager ses troupes, refusa de lui donner audience, et on lui déclara que dans la suite, indépendamment des chamades et du caractère d'envoyé, on tirerait sur tous ceux qui oseraient approcher de la place.

Cependant les voyages fréquents de ces envoyés, et les lettres du Grand-Seigneur, que le pacha avait pris soin de jeter dans la ville, ne laissèrent pas de produire l'effet qu'il en avait attendu. La plupart des habitants, grecs de religion, commencèrent à faire entre eux des assemblées secrètes; les plus mutins, ou pour mieux dire, les plus lâches et les plus timides, représentèrent que la plupart avaient perdu leurs parents et leurs amis dans tant d'assauts; qu'ils étaient eux-mêmes à la veille de périr : que l'ennemi était retranché dans la place, et qu'à la première attaque, ils se verraient accablés par la multitude formidable des Infidèles; qu'il y avait longtemps qu'ils étaient résolus à mourir, mais qu'ils ne pouvaient envisager sans une douleur mortelle, le massacre ou l'esclavage de leurs femmes et de leurs enfants; qu'on pouvait prévenir de si grands malheurs par une bonne composition; et qu'après tout, quoi qu'en puissent dire les chevaliers, l'exemple de tant d'autres Etats chrétiens qui vivaient paisiblement sous la domination des Turcs, faisait voir qu'ils pourraient comme eux, et en payant un léger tribut, conserver leur religion, et même les biens de la fortune.

De pareils discours, répétés en différentes assemblées, déterminèrent les plus considérables des habitants à s'adresser à leur métropolitain; ils le conjurèrent de prendre pitié de son peuple, et de représenter au Grand-Maître que s'il ne traitait promptement avec le Grand-Seigneur, ils

e pourraient éviter d'être les premières victi-
ıes de la fureur du soldat victorieux, et que lui-
ıême verrait les églises profanées, les reliques
récieuses des Saints foulées aux pieds, et les
emmes et les vierges exposées à la brutalité des
nfidèles. Ce prélat entra dans de si justes con-
idérations, et il porta au Grand-Maître les re-
ıontrances et les prières de son peuple. L'Isle-
dam rejeta d'abord avec une noble fierté les
remières propositions du métropolitain, et il
ui déclara que lui et ses chevaliers, après s'être
nfermés dans Rhodes, avaient élu leur sépulture
ur les brèches, et dans les derniers retranche-
ıents de la place, et qu'il espérait que les habi-
ants, à leur exemple, ne montreraient pas moins
le courage.

Mais le métropolitain les trouva dans une dis-
osition bien différente : la peur d'un côté et le
lésir de la paix de l'autre, avaient pris le dessus
lans les esprits ; de nouveaux députés revinrent
e lendemain, et s'adressèrent directement au
Grand-Maître ; ils lui déclarèrent que s'il ne don-
ıait ordre à la conservation des habitants, ils
ıe pourraient pas se dispenser de prendre eux-
ıêmes les moyens les plus convenables pour met-
re en sûreté, et la vie et l'honneur de leurs fem-
ıes et de leurs enfants.

Le Grand-Maître, craignant justement que le
lésespoir ne fît naître une funeste division dans
la place, qui en avançât la perte, les renvoya
u conseil. Pendant qu'on délibérait sur une ma-
ière si importante, trois marchands frappèrent

à la porte de la salle : après y avoir été introduits, ils présentèrent une requête signée des principaux habitants, par laquelle ils suppliaient la Religion de pourvoir au salut de leurs femmes et de leurs enfants : ils insinuaient à la fin de cette requête, que si on y avait égard, ils se croyaient obligés par toutes les lois divines et humaines, à ne pas les abandonner à la fureur et à la brutalité des Infidèles. Le Grand-Maître, avant que de leur répondre, fit appeler les chevaliers qui commandaient dans les différents postes, pour être instruit par leur bouche de l'état et des forces de la place. Il s'adressa particulièrement au Grand-Prieur de St-Gilles, et au Bailli Martinengue, qui, depuis peu de jours, avaient repris les armes et la défense de la place. Ces deux grands hommes, qui avaient tant de fois exposé leur vie dans les occasions les plus périlleuses, déclarèrent, l'un après l'autre, qu'ils croyaient être obligés, en conscience et sur leur honneur, de représenter à l'assemblée que la place n'était plus tenable; que les Turcs avaient avancé leurs travaux dans la ville plus de quarante pas en avant, et plus de trente en travers; qu'ils y étaient fortifiés d'une manière qu'on ne pouvait plus se flatter de les en chasser, ni de reculer davantage pour se retrancher ; que tous les pionniers et les meilleurs soldats avaient été tués ; qu'on n'ignorait pas combien la Religion avait perdu de chevaliers ; que la ville manquait également de provisions de guerre et de bouche, et qu'à moins d'un prompt et puissant se-

ours, on ne voyait aucune ressource; qu'on evait même craindre qu'à la première attaque, es Chrétiens ne fussent accablés par la puissance ormidable et par le nombre des Infidèles.

Tout le conseil, sur le rapport de ces deux caitaines si braves et si entendus dans le métier e la guerre, opina à traiter avec Soliman. Le irand-Maître seul fut d'un sentiment contraire, t sans rien rabattre de sa constance et de sa nagnanimité ordinaires, il leur représenta que epuis tant de siècles que leur Ordre faisait la uerre aux Infidèles, les chevaliers, dans les ccasions les plus dangereuses, avaient toujours référé une mort sainte et glorieuse, à la conseration d'une vie fragile; qu'il était disposé à leur n donner l'exemple, et qu'il les conjurait, avant ue de prendre un si fâcheux parti, d'y faire enore de sérieuses réflexions.

Les principaux du conseil lui repartirent, que 'il n'était question que de leur perte particulière, ls mourraient tous volontiers à sa suite et à son xemple; qu'ils étaient disposés à sacrifier leur ie; qu'en prenant l'habit de religion, ils l'aaient dévouée à Dieu; mais qu'il s'agissait du alut des habitants; que si les Infidèles emporaient la place l'épée à la main, et dans un asaut, ils contraindraient les femmes, les enfants t toutes les personnes faibles à renoncer à la foi: qu'ils feraient de la plupart des habitants, des esclaves ou des renégats, et que les églises, et surtout les reliques qu'on révérait depuis si longtemps dans Rhodes; seraient profanées par

ces Infidèles, et deviendraient l'objet de leur mépris et de leurs railleries. Le Grand-Maître céda enfin à de si pieuses considérations, et on résolut à la première ouverture de paix que ferait le sultan, d'y répondre et d'entrer en négociation.

Le Grand-Seigneur, inquiet d'un secours dont les chevaliers prenaient soin de répandre le bruit, ne pouvant ni prendre la place, ni aussi pour son honneur lever le siége, tenta par de nouvelles propositions d'ébranler la fermeté et la constance des chevaliers : par son ordre, on arbora une enseigne sur le haut de l'église de Sainte-Marie, et dans un quartier nommé *les Lymonitres*.

Le Grand-Maître, de son côté, en fit planter aussi une autre sur un moulin qui était à la porte du Cosquin. A ce signal, deux Turcs, qui, à leur habillement, paraissaient des officiers considérables, sortirent des tranchées et s'avancèrent vers cette porte : ils y furent rencontrés par le Prieur de St-Gilles et par le Bailli de Martinengue, auxquels, sans s'expliquer, ils remirent seulement une lettre du Grand-Seigneur pour le Grand-Maître. Cette lettre contenait une sommation de lui rendre la place avec des offres avantageuses, si on la lui remettait sur-le-champ, et aussi avec des menaces de faire tout passer au fil de l'épée si on différait plus longtemps. Le conseil ordinaire de l'Ordre et le grand conseil furent d'avis d'écouter les conditions que ce prince offrait : on convint des ôtages de part et d'autre.

La Religion députa à Soliman le chevalier Antoine Grolée, dit Passim, et Robert Perrucey, juge de Rhodes, qui parlaient tous deux avec facilité le grec vulgaire; les Turcs de leur côté envoyèrent dans Rhodes un neveu du général Achmet, et un des interprètes de Soliman, dans lequel ce prince avait une entière confiance. Le chevalier de Grolée et son adjoint furent admis à l'audience du Grand-Seigneur, qui leur dit qu'il était disposé à les laisser sortir paisiblement de l'île et de l'Orient, s'ils lui rendaient promptement Rhodes, le fort de Saint-Pierre, Lango et les autres petites îles de la Religion; mais que si par une téméraire défense, ils s'opiniâtraient plus longtemps contre sa puissance redoutable, il mettrait tout à feu et à sang. Les deux envoyés demandèrent à entrer dans la place, pour communiquer ses intentions au Grand-Maître et au conseil; mais les Turcs renvoyèrent seulement Perrucey, avec ordre de rapporter incessamment une réponse décisive; et le général Achmet retint dans sa tente le chevalier de Grolée, qu'il traita honorablement. En mangeant ensemble, et dans la chaleur du repas, il lui avoua que le sultan, son maître, avait perdu à ce siége quarante-quatre mille hommes, qui avaient péri par les armes des chevaliers, sans compter un nombre presque aussi considérable qui étaient morts de maladies et de froid, depuis le commencement de l'hiver.

Pendant les préliminaires de cette négociation, les jeunes gens et des bourgeois les moins consi-

dérables, qui n'avaient point eu de part à la r
quête que les principaux d'entre eux avaient pré
sentée au Grand-Maître, coururent en tumulte
son palais pour se plaindre qu'il traitât ave
l'ennemi sans leur participation; que c'était le
livrer à une nation perfide, et qui faisait gloir
de manquer de parole aux Chrétiens, et qu'ils a
maient mieux mourir tous les armes à la main
que d'être taillés en pièces après la capitulation
comme l'avaient été les habitants de Belgrad
Le Grand-Maître, accoutumé aux bravades et
la vanité des Grecs, répondit sans s'émouvoir
que la prudence n'avait pas permis de rendre pu
blics les motifs de la négociation, de peur que l
Grand-Seigneur instruit du mauvais état de l
place, ne la rompît, et que ses troupes ne revins
sent à un assaut, et qu'on craignait de manquer d
forces suffisantes pour le soutenir; mais qu'
était ravi de les trouver si bien disposés à la dé
fense de leur patrie; qu'ils le verraient toujour
à leur tête, et prêt à répandre la dernière goutt
de son sang pour la conservation de la place; qu'il
se souvinssent seulement à la première occasion
d'y apporter le même courage, et toute la résolu
tion dont ils se faisaient honneur dans leurs dis
cours et devant leur souverain.

Comme on ne faisait pas grand fonds sur le
vains propos de quelques fanfarons, le Grand-Maî
tre et le conseil, après avoir appris par un de leur
envoyés la disposition du sultan, jugèrent à pro
pos de lui dépêcher deux autres ambassadeurs
on choisit, pour cet emploi, don Raimon

Marquet et don Lope Debas, tous deux Espagnols, qui, dans l'audience qu'ils eurent du Grand-Seigneur, lui demandèrent trois jours de trève pour régler la capitulation et pour concilier les intérêts des habitants, en partie latins et en partie grecs.

Mais ce prince, toujours inquiet des bruits qui étaient répandus dans son armée d'un prochain secours, rejeta la proposition d'une trève; et pour déterminer le Grand-Maître à traiter promptement, il commanda à ses officiers qu'on recommençât à tirer, et que tout se préparât pour un assaut général. Il renvoya en même temps un des nouveaux envoyés; mais il retint l'autre, apparemment pour reprendre la négociation, si les armes n'avaient pas un prompt et heureux succès.

Les batteries commencèrent à tirer de part et d'autre : mais plus faiblement du côté des chevaliers, qui réservaient le peu de poudre qui leur restait pour les assauts qu'ils ne pouvaient éviter. Le Grand-Maître voyant l'attaque recommencer, envoya chercher ces habitants qui lui avaient parlé avec tant d'ostentation de leur courage : il leur dit qu'il était temps d'en donner des preuves, et on publia en même temps à son de trompe un ordre de sa part à tous les citoyens de se rendre incessamment aux postes avancés, avec défense de désemparer ni jour ni nuit, sous peine de la vie. Ces bourgeois obéirent à ce ban pendant quelques jours; mais un jeune homme, épouvanté du péril où il avait été exposé par l'artillerie des

ennemis, s'étant retiré dans sa maison à la faveur de la nuit, le Grand-Maître l'y envoya prendre; et pour l'exemple et la manutention de la discipline, le conseil de guerre le condamna à être pendu.

Quoique toutes les fortifications de Rhodes fussent ruinées, et que la ville ne fût, pour ainsi dire, qu'un monceau de pierres et de terre, les chevaliers s'étaient toujours maintenus dans la barbacane du bastion d'Espagne, où le Grand-Maître s'était logé pour le mieux défendre; les Turcs l'attaquèrent le 17 du mois de décembre. Le combat fut sanglant et très opiniâtre; on se battit presque tout le jour de part et d'autre avec une égale animosité; le Grand-Maître et le peu de chevaliers qui lui restaient, allaient, pour ainsi dire, au-devant des coups, et plutôt que de survivre à la perte de la place, cherchaient la mort qui semblait les fuir. Enfin ils firent de si généreux efforts, qu'après avoir fait un grand carnage des ennemis, ils les forcèrent de se retirer. Mais ces Infidèles, animés par les reproches du sultan, revinrent le lendemain à l'assaut, et ils s'y présentèrent en si grand nombre, que les chevaliers, accablés par leur multitude, se virent réduits à abandonner cet ouvrage, et se jetèrent dans la ville pour la défendre jusqu'à l'extrémité, et s'ensevelir sous ses ruines.

Les bourgeois, épouvantés du péril prochain, abandonnaient leurs postes, et se retiraient les uns après les autres : il fallut que le Grand-Maître et les chevaliers fissent seuls les gardes ordinai-

es; et si ces généreux soldats de Jesus-Christ ne 'étaient tenus sur les brèches, la ville aurait :té surprise et emportée d'assaut. Enfin tous les ıabitants vinrent en corps supplier le Grand-Maître de reprendre la négociation, et ils le supplièrent seulement de trouver bon qu'ils pussent nvoyer au camp avec ses ambassadeurs, deux léputés pour conserver leurs intérêts dans la capitulation : le Grand-Maître y consentit : la bourgeoisie nomma Pierre Singlifico et Nicolas Vergati; et le chevalier de Grolée qui avait renoué a négociation avec le général Achmet, les conluisit au camp, et le pria de les présenter au Grand-Seigneur. Mais avant que d'être admis à on audience, le Grand-Maître, dans l'espérance, quoique incertaine, d'un secours, et pour allonger la négociation, l'avait chargé de faire voir à Achmet un ancien traité que le sultan Bajazet ıvait fait avec le Grand-Maître d'Aubusson, par equel il donnait sa malédiction à celui de ses successeurs qui violerait la paix qu'il avait conclue avec les chevaliers de Saint-Jean : le Grand-Maître avait chargé son ambassadeur de cet acte, pour pressentir si Soliman, zélé observateur de a loi, pourrait être disposé moyennant une omme considérable d'argent, à lever le siége. Mais Achmet n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur ce papier, qu'il le mit en pièces, le foula aux pieds, t chassa de sa présence l'ambassadeur et les députés du peuple : enfin n'y ayant plus de secours espérer, ni de forces dans la ville pour se défendre, le Grand-Maître renvoya l'ambassadeur

et les députés au camp ; et après qu'ils eurent salué le Grand-Seigneur, ils travaillèrent avec Achmet à dresser la capitulation, dont les principaux articles contenaient : que les églises ne seraient point profanées, et qu'on n'obligerait point les habitants de livrer leurs enfants pour en faire des janissaires ; que l'exercice de la religion chrétienne serait libre ; que le peuple serait exempt d'imposition pendant cinq ans ; que tous ceux qui voudraient sortir de l'île, en auraient la permission ; que si le Grand-Maître et les chevaliers n'avaient pas assez de vaisseaux pour les porter jusqu'en Candie, il leur en serait fourni par les Turcs ; qu'ils auraient le temps et l'espace de douze jours, à compter de celui de la signature du traité, pour embarquer leurs effets ; qu'ils pourraient emporter les reliques des saints, les vases sacrés de l'église de Saint-Jean, les ornements, leurs meubles et leurs titres, et tout le canon dont ils avaient coutume de se servir pour armer leurs galères ; que tous les forts de l'île de Rhodes, et des autres îles qui appartenaient à la Religion, et le château de Saint-Pierre seraient remis aux Turcs ; que pour faciliter l'exécution de ce traité, l'armée ottomane s'éloignerait de quelques milles ; que pendant son éloignement, le sultan enverrait quatre mille janissaires commandés par leur aga, pour prendre possession de la place, et que le Grand-Maître, pour sûreté de se parole, donnerait en otage vingt-cinq chevaliers, entre lesquels il y aurait deux Grands-Croix, avec vingt-cinq bourgeois des principaux de la ville.

Ce traité ayant été signé par l'ambassadeur et les députés d'une part, et par le général Achmet au nom du sultan, et ratifié par le Grand-Maître et les seigneurs du conseil, les otages dont on était convenu se rendirent au camp, et l'aga des janissaires entra en même temps dans la ville avec une compagnie de ses soldats, et en prit possession.

Pendant que de part et d'autre on travaillait à l'exécution du traité, on aperçut en mer une flotte nombreuse, qui à voiles déployées, et avec un vent favorable tenait la route de l'île. Les Turcs, toujours inquiets sur le secours que les chevaliers attendaient depuis si longtemps, ne doutèrent plus que ce ne fussent des vaisseaux des princes d'Occident, qui s'avançaient pour faire lever le siége. On courut aux armes de tous côtés; Soliman et ses généraux n'étaient pas sans de vives inquétudes; mais la flotte approchant des côtes de l'île, on reconnut des croissants aux pavillons, et après que la flotte eut débarqué les troupes dont elle était chargée, on apprit qu'elle venait des frontières de Perse, et que Soliman voyant ses soldats rebutés de tant d'attaques inutiles, et dans l'espérance que de nouveaux soldats se porteraient avec plus d'ardeur dans les assauts, avait commandé au pacha Ferrat de les amener avec le plus de diligence qu'il pourrait. Il est à présumer que si ces nouvelles troupes avaient débarqué plus tôt, les chevaliers n'auraient pas eu une composition si honorable du sultan; mais comme on avait commencé à exécuter la capitu-

lation, Soliman ne voulut point se prévaloir de ce secours, ni manquer à sa parole.

Deux jours après la signature du traité, le général Achmet eut une conférence avec le Grand-Maître dans le fossé du poste d'Espagne ; et après différents discours qu'ils eurent entre eux au sujet de l'attaque et de la défense de Rhodes, il lui dit que le Grand-Seigneur souhaitait le voir ; et il lui insinua que, de peur d'irriter ce jeune prince, il ne devait pas songer à partir avant que d'avoir salué son vainqueur. Le Grand-Maître craignant de le trouver irrité de la longue résistance qu'il avait faite à ses armes, et même du nombre prodigieux de soldats que ce prince avait perdus à ce siége, avait de la répugnance à se livrer entre ses mains; mais d'un autre côté il appréhendait par son refus de lui fournir un prétexte qu'il cherchait peut-être, de ne pas tenir sa parole : ainsi ce grand homme, qui pendant le siége s'était exposé dans les plus grands périls, passa par-dessus toute considération, et résolut de se sacrifier encore une fois pour le salut de ses frères. Il se rendit le lendemain de grand matin dans le quartier et à l'entrée de la tente du sultan ; les Turcs par orgueil, et par une grandeur barbaresque, l'y laissèrent pendant presque toute la journée, sans lui présenter à boire ni à manger, exposé à un froid rigoureux, à la neige et à la grêle qui tombaient en abondance. On l'appela sur le soir, et après l'avoir revêtu, et les chevaliers de sa compagnie, de vestes magnifiques, on l'introduisit à l'audience du sultan. Ce

prince fut touché de la majesté qui éclatait dans toute la personne du Grand-Maître ; et pour le consoler il lui fit dire par son truchement, « que « la conquête ou la perte des empires étaient « des jeux ordinaires de la fortune. » Il ajouta, pour tâcher d'attacher un si grand capitaine à son service, qu'il venait de faire une dure expérience du peu de fond qu'il y avait à faire sur l'amitié et l'alliance des princes chrétiens dont il avait été si indignement abandonné ; et que s'il voulait embrasser sa loi, il n'y avait ni charges, ni dignités dans l'étendue de son empire, dont il ne fût disposé à le gratifier. Le Grand-Maître, aussi zélé chrétien que grand capitaine, après l'avoir remercié de la bonne volonté qu'il lui témoignait, lui répondit qu'il serait indigne de ses grâces, s'il était capable de les accepter ; qu'un aussi grand prince serait déshonoré par les services d'un traître et d'un renégat, et il se contenta de supplier Soliman de vouloir bien ordonner à ses officiers qu'on ne le troublât point dans sa retraite et dans son embarquement. Soliman lui fit dire qu'il y pouvait travailler tranquillement ; que sa parole était inviolable, et en signe d'amitié, et peut-être par une ostentation de sa grandeur, il lui présenta sa main à baiser.

Cependant au préjudice du traité et des promesses si positives du Grand-Seigneur, cinq jours après que la capitulation eut été signée, quelques janissaires, sous prétexte de venir visiter leurs camarades, qui, avec leur aga, avaient pris possession de la place, s'y répandirent, pillèrent

les premières maisons qui se trouvèrent proche la porte du Cosquin, se jetèrent dans les églises qu'ils profanèrent, fouillèrent jusque dans les tombeaux des Grands-Maîtres, où leur avarice leur avait fait croire qu'ils trouveraient des trésors : de là, comme des furies, ils passèrent dans l'infirmerie, le monument le plus célèbre de la charité des chevaliers, en chassèrent les malades, et pillèrent la vaisselle d'argent dans laquelle ils étaient servis; ils auraient porté encore plus loin leur violence, si sur les plaintes du Grand-Maître, le général Achmet qui savait les intentions du Grand-Seigneur, n'eût fait dire à leur aga, que sa tête répondrait du pillage et de l'emportement de ces soldats. En effet le Grand-Seigneur avide de gloire, et jaloux de sa réputation, voulait que les chevaliers en se retirant dans les différents Etats de la chrétienté, y portassent avec les nouvelles de la conquête de Rhodes, la réputation de sa clémence et de la foi inviolable de ses paroles : ce fut peut-être le sujet qui l'engagea, en visitant sa nouvelle conquête, à entrer dans le palais du Grand-Maître.

Ce prince le reçut avec les marques de respect dues à un monarque si puissant. Soliman, dans cette visite si extraordinaire aux Grands-Seigneurs, l'aborda d'une manière affable, l'exhorta à supporter avec courage ce changement dans sa fortune; il lui fit dire par Achmet, dont il s'était fait accompagner, qu'il pouvait travailler tout à loisir à embarquer ses effets, et que, s'il n'avait pas assez du temps dont on était convenu, il le

prolongerait volontiers. Il se retira ensuite avec les assurances qu'il donna de nouveau au Grand-Maître d'une fidélité inviolable dans l'exécution de la capitulation ; et se tournant vers son général en sortant du palais : « Ce n'est pas sans quel« que peine, lui dit-il, que j'oblige ce Chrétien à « son âge de sortir de sa maison. »

L'Isle-Adam fut obligé de la quitter avant même le terme dont on était convenu : ayant appris que le sultan se disposait à partir dans deux jours pour Constantinople, il ne jugea pas à propos de rester dans l'île à la merci des officiers qui y commanderaient, et qui, pendant l'éloignement du Grand-Seigneur, se feraient peut-être un mérite de donner au traité des explications conformes à la haine et à l'animosité qu'ils avaient contre les chevaliers. Ainsi, ne jugeant pas qu'il y eût de sûreté à rester plus longtemps parmi des barbares peu scrupuleux sur le droit des gens, il ordonna aux chevaliers et à ceux des habitants qui voudraient suivre la fortune de l'Ordre, de porter incessamment dans les vaisseaux de la Religion ce qu'ils avaient de plus précieux.

Ce funeste embarquement se fit de nuit, avec une précipitation et un désordre qu'il est difficile d'exprimer : rien n'était plus touchant que de voir ces malheureux citoyens, chargés de leurs meubles et suivis de leurs familles, abandonner leur patrie. On entendait de tous côtés un bruit confus d'enfants qui pleuraient, de femmes qui se plaignaient, d'hommes qui maudissaient leur mauvaise fortune, et de matelots qui criaient les

uns après les autres. Le Grand-Maître, seul, dissimulait sagement sa douleur ; les sentiments de son cœur n'allaient point jusque sur son visage ; et, dans cette confusion, il donnait ses ordres avec la même tranquillité que s'il n'eût été question que de faire partir pour la course une escadre de la Religion. Outre les chevaliers, il fit embarquer plus de quatre mille habitants de l'île, hommes, femmes et enfants, qui, pour ne pas rester sous la domination des Infidèles, s'attachèrent à la fortune de l'Ordre et abandonnèrent leur patrie.

Le prince Amurat, ce fils de l'infortuné Zizim, eût bien voulu aussi suivre le Grand-Maître, et il était convenu avec lui qu'il se rendrait sur son bord avec toute sa famille: mais Soliman, qui le voulait avoir en sa puissance, le faisait observer de si près, que malgré tous les déguisements dont il se couvrit, il ne put approcher de la flotte: et il fut réduit à se cacher dans les débris des maisons que le canon des Turcs avait ruinées. Le Grand-Maître, n'ayant pu le sauver, après avoir pris congé du Grand-Seigneur, monta le dernier sur son vaisseau. Le premier jour de janvier, toute la flotte, à son exemple, appareilla ; et le peu de chevaliers qui restait d'un siége si long et si meurtrier, se virent réduits à la triste nécessité d'abandonner l'île de Rhodes avec les places et les autres îles qui dépendaient de la Religion, et où tout l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem régnait avec tant de gloire depuis près de deux cent vingt ans.

LIVRE NEUVIEME.

Pendant que l'heureux Soliman triomphait de la disgrâce des chevaliers de Rhodes, et que ce prince, qui ne comptait pour rien la perte de ses soldats, s'applaudissait d'une conquête si glorieuse, le Grand-Maître, avant que de sortir du port de Rhodes, et en exécution du traité qu'il venait de faire avec le sultan, dépêcha des brigantins, des felouques et des vaisseaux de transport au Commandeur d'Airasque, gouverneur du château de Saint-Pierre, et à Perrin du Pont, Bailli de Lango, avec ordre d'abandonner les places où ils commandaient, d'embarquer incessamment tous les chevaliers qui étaient dans leurs gouvernements, et les habitants, sujets de la Religion, qui les voudraient suivre, et de se rendre en diligence dans l'île de Candie, où il faisait dessein de s'arrêter quelque temps pour les attendre et pour recueillir le prince Amurat, fils de Zizim, s'il pouvait s'échapper, et ceux des habitants de l'île de Rhodes, qui, par la précipitation de son départ, n'auraient pu s'embarquer en même

temps que lui. Ce prince, accompagné de tous ses chevaliers, et suivi d'un grand nombre de familles rhodiennes, mit ensuite à la voile. Sa flotte était composée de cinquante vaisseaux, soit galères, galiotes, brigantins et felouques de différentes grandeurs; il montait la grande caraque, où il avait fait entrer les principaux Commandeurs, et surtout les chevaliers malades et les blessés; et on peut dire que ce grand vaisseau en les portant, portait toute la fortune de l'Ordre.

Il serait difficile d'exprimer l'affliction des habitants de l'île de Rhodes, lorsqu'ils se virent contraints d'abandonner leurs biens, leurs maisons et leur patrie. Pendant que cette petite flotte ne fut pas bien éloignée, ils avaient tous les yeux attachés sur cette île: mais ils ne l'eurent pas plus tôt perdue de vue, que la douleur éclata par leurs cris et par leurs larmes: ce n'était pourtant encore que le commencement de leurs peines.

Après quelques jours de navigation, ils furent surpris par une violente tempête, qui dispersa cette petite flotte parmi les îles de l'Archipel: les galères surtout souffrirent beaucoup par le défaut d'un nombre suffisant de forçats et de rameurs; Soliman, avant le départ du Grand-Maître, en avait tiré tous les esclaves, ses sujets, ou de sa religion; et les chrétiens qui les avaient remplacés volontairement, peu faits à cet exercice, troublaient plutôt le service, qu'ils n'y étaient utiles. Plusieurs vaisseaux, par l'effort de

la tempête, furent démâtés : quelques-uns trop chargés, coulèrent bas. Les malheureux Rhodiens, pour prévenir un pareil accident, jetèrent dans la mer leurs ballots et leurs effets ; enfin après avoir lutté contre un si furieux orage pendant trois jours et trois nuits, le vent diminua, les vagues s'abaissèrent, l'espérance commença à reprendre place dans les cœurs ; et les vaisseaux qui étaient dispersés, gagnèrent les uns après les autres différents ports ou golfes de l'île de Candie.

Le Grand-Maître, qui montait la grande caraque, s'arrêta à la vue et dans la rade de la ville de Sétia : d'autres se retirèrent d'abord dans le port de Spina-Longa. Comme il n'y avait pas deux vaisseaux ensemble, ils arrivèrent les uns après les autres ; ce fut même cette dispersion qui les conserva ; et si les vents par leur violence ne les eussent pas séparés, ils se seraient infailliblement brisés les uns contre les autres, en sorte que la rencontre d'un vaisseau aurait été aussi funeste que celle d'un écueil.

Tous ces petits vaisseaux, de différents endroits où ils s'étaient mis à l'abri, se réunirent auprès du Grand-Maître. On vit arriver, presque en même temps, le Commandeur d'Airasque, le Bailli de Lango, tous les chevaliers qui étaient sous leurs ordres, et la plupart des habitants des îles et des places de la Religion, qui, plutôt que de rester sous la domination des Turcs, voulurent suivre la fortune de leurs souverains. Après que tout ce peuple fut débarqué, l'Isle-Adam en fit une revue générale, et il s'y trouva, hommes, femmes et

enfants, près de cinq mille personnes. Mais parmi ceux qui venaient d'essuyer cette rude tempête, la plupart étaient malades, languissants et abattus : tous se trouvaient sans vivres, sans subsistance, et quelques-uns, dont on avait jeté les hardes dans la mer, à demi-nus et sans linge.

Le Grand-Maître, qui avait soutenu avec tant de fermeté la perte de ses Etats, à la vue de ce peuple désolé, ne put contenir ses larmes : il fit venir à ses dépens des villes voisines des vivres, des étoffes, jusqu'à de la toile pour rhabiller ceux qui en avaient besoin. Ce prince joignant à des secours si solides, des secours animés par la charité, les assura que l'Ordre partagerait toujours avec eux des biens sur lesquels, leur dit-il, les pauvres avaient toujours les premiers droits. Le peuple ne répondit à des sentiments si tendres et si touchants, que par des vœux pour la durée d'une vie si bienfaisante ; chacun accourut pour lui baiser la main ; tous l'appelaient leur père, et ce nom si doux aux âmes généreuses, fit plus de plaisir à ce grand homme, que le titre de prince et de seigneur qui était dû à sa dignité.

Il n'avait pas plus tôt débarqué proche de Sétia, qu'il en avait envoyé donner avis au gouverneur et à la régence de l'île. Ce gouverneur lui dépêcha aussitôt le noble Paul Justinien, pour lui offrir tous les secours dont il pourrait avoir besoin, et pour l'inviter à se transporter avec tout son peuple dans la ville capitale, où il trouverait des vivres en abondance. Le Grand-Maître, quoique mécontent de ces républicains, ne laissa pas de

s'y rendre. Le gouverneur, accompagné du noble Dominique Trévisan, général des galères de la république, des magistrats et des principaux de l'île, le furent recevoir à la descente de son vaisseau : ils l'abordèrent avec de grandes démonstrations de compassion pour la perte de Rhodes, mais si tardives, que le Grand-Maître, dans un entretien particulier qu'il eut depuis avec le général des galères, ne put s'empêcher de lui reprocher la timide politique du sénat, qui ayant dans le port de Candie plus de soixante galères, avait vu prendre Rhodes sans daigner y jeter le moindre secours.

Le général vénitien ne répondit à de si justes plaintes, que par un silence plein de confusion; et pour éviter de si fâcheuses explications, il l'exhorta à rester dans l'île jusqu'à ce que l'hiver et la rigueur de la saison fussent passés. Mais le Grand-Maître outré de l'insensibilité avec laquelle ces républicains avaient vu la perte de Rhodes, lui témoigna que sitôt qu'il aurait fait raccommoder ses vaisseaux endommagés par la tempête, il continuerait sa route, et que son dessein était de se rendre incessamment en Italie, pour délibérer avec le pape du lieu où l'on fixerait le Chef-d'Ordre et la résidence de la Religion.

Pendant qu'il faisait travailler avec une extrême diligence à radouber ses vaisseaux, Léonard Balestrin, métropolitain latin de Rhodes, arriva avec son clergé et plusieurs habitants. Soliman les avait chassés sous prétexte qu'ils n'étaient ni Rhodiens, ni Grecs, et qu'il ne voulait souffrir

dans ses Etats aucun Latin. Le Grand-Maître qui révérait la vertu de ce prélat, le reçut bien, lui assigna une pension sur le trésor de l'Ordre, et Balestrin ayant pris depuis l'habit de la Religion, il le nomma Prieur de l'Eglise, alors la première dignité ecclésiastique de l'Ordre, qui lui donnait entrée dans le conseil, et la première place après le Grand-Maître.

Entre divers événements qui s'étaient passés depuis le départ du Grand-Maître, l'archevêque lui apprit que le Grand-Seigneur avait donné des ordre si précis pour faire chercher le fils de Zizim, que cet infortuné prince avait été bientôt découvert, et qu'on l'avait amené devant Soliman avec ses quatre enfants, deux garçons et deux filles; que le sultan, qui avait tant d'intérêt à perdre cette famille, et qui cependant évitait avec soin la réputation de prince cruel, pour pouvoir s'en défaire sous un prétexte plausible, lui demanda, comme s'il l'eût ignoré, quelle religion il professait; que ce prince lui avait répondu avec beaucoup de fermeté, que lui et ses enfants étaient chrétiens; que Soliman, sous prétexte de le punir d'une prétendue apostasie, l'avait fait étrangler avec ses deux fils; et qu'il avait fait faire cette cruelle exécution à la tête de son armée, afin d'ôter à des mécontents, et à quelque imposteur, le prétexte d'armer jamais sous leur nom; et qu'ensuite de cette exécution, le sultan avait envoyé les deux jeunes princesses à Constantinople, pour être renfermées dans le vieux sérail.

Les vaisseaux de l'Ordre étant radoubés, le

Grand-Maître, vers le commencement de mars, remit à la voile, et il dépêcha en même temps sur un léger brigantin différents ambassadeurs vers le pape, et vers la plupart des princes chrétiens, pour leur faire part de la perte de Rhodes, et pour se plaindre en même temps d'en avoir été si généralement abandonné. Cette plainte regardait encore plus justement le pape, que les autres potentats de la chrétienté. On ne peut exprimer tous les discours désavantageux que cette conduite lui attira : on se plaignait hautement du peu de zèle qu'il avait fait paraître pour le secours de Rhodes; et le jour même que la ville fut rendue à Soliman, une partie de l'architrave de la chapelle de ce pontife étant tombée dans l'instant qu'il était sur le point d'y entrer, et ce morceau de marbre ayant écrasé un de ses gardes, qui le précédait, le peuple qui se fait volontiers l'interprète des intentions du ciel, ne manqua pas depuis de regarder cet accident comme une punition de sa tiédeur, et une menace déclarée du courroux céleste.

L'Isle-Adam n'ignorait pas de quel poids aurait été, pour le salut de Rhodes, la recommandation, et surtout l'exemple de ce pontife; mais comme il prévoyait qu'il allait avoir besoin de l'autorité du pape pour maintenir la sienne, il ordonna à son ambassadeur de s'exprimer modestement sur le défaut de ce secours militaire, afin de le disposer à lui en accorder d'une autre espèce qui ne lui était pas moins nécessaire dans la conjoncture présente. Ce prince, en perdant

Rhodes, venait de perdre non-seulement un Etat puissant et souverain, mais encore le séjour fixe et indépendant de la Religion, le Chef-d'Ordre, le centre, et comme le lien qui unissait dans le même lieu et sous son autorité un si grand nombre de chevaliers de nations différentes. La crainte d'une dispersion générale l'agitait secrètement : il appréhendait que lorsqu'il serait arrivé en Italie, la plupart des chevaliers n'ayant plus de couvent fixe et déterminé, ne se retirassent dans leur pays ; il ignorait même en quel endroit il pouvait s'établir avec le conseil, et tout ce peuple qui s'était attaché à sa fortune ; mais ce qui augmentait son inquiétude, c'est qu'il avait besoin d'un port pour l'exercice de sa profession, et pour envoyer ses vaisseaux en course. Il appréhendait qu'il ne se trouvât aucun prince chrétien qui lui voulût céder en pure propriété une place et un port dans ses Etats : et supposé qu'il y en eût quelqu'un qui fût assez généreux pour lui fournir un asile, il ne craignait pas moins qu'il ne prétendît dans la suite disposer des forces de la Religion pour ses intérêts particuliers ; ou que si l'Ordre manquait de retraite, et que la Religion n'eût plus ce lieu commun de concorde, les chevaliers ne se dispersassent chacun dans leur pays : ce qui affaiblirait la discipline de l'Ordre, et causerait à la fin sa destruction et sa ruine. Plein de ces tristes considérations, il en écrivit au pape, et il chargea son ambassadeur d'en obtenir une bulle adressée à tous les religieux de l'Ordre, auxquels il fut enjoint, sous

eine d'excommunication et de privation de l'habit, de déférer aux ordres du Grand-Maître et du onseil, en quelque endroit qu'il jugeât à propos e fixer sa résidence, et celle du couvent.

L'ambassadeur étant arrivé à Rome, rendit ompte au pape de tout ce qui s'était passé à la éfense de Rhodes : suivant son instruction, il ui présenta la triste situation de l'Ordre, et la iste crainte que le Grand-Maître avait d'une ispersion, plus funeste encore par ses suites ue par la perte même de Rhodes. Le pape entra ans les vues de l'Isle-Adam, et pour retenir tous es chevaliers sous son obéissance, il lui accorda ne bulle où, après avoir relevé avec de justes loges le zèle et la valeur que les chevaliers vaient fait paraître contre les Infidèles, il leur ommandait en vertu de sainte obédience de demeurer unis sous l'autorité du Grand-Maître, et il ienaçait les réfractaires de tous les foudres de Eglise. Cette bulle étant expédiée, l'ambassadeur envoya au Prieur de Messine pour la rendre au irand-Maître, qui, selon son projet, devait dans eu de temps se rendre dans le port de cette ille.

Il était en effet parti du port de Candie : mais peine eut-il été quelques jours en mer, que les ents contraires l'obligèrent à relâcher à Fraskia, utre port de cette île : de là, il se rendit à celle de érigo, autrefois Cythère, qui n'est éloignée de la erre-ferme de la Morée que de cinq milles. Le vent araissant favorable, les deux caraques et les aisseaux de haut bord, par son ordre, prirent

les devants sous la conduite du Commandeu Auston, de la langue d'Angleterre, s'élargiren en pleine mer, et arrivèrent heureusement dan le port de Messine. Mais le Grand-Maître, qu ne voulait pas abandonner le peuple de Rho des, dont la plupart était malade, partit long temps après, monta une galère, et avec une ga liote, les brigantins, les felouques et les petit vaisseaux remplis de tout ce peuple, pour moin risquer, navigua terre à terre avec des difficulté extrêmes, entra dans le golfe Adriatique, et ga gna enfin le port de Gallipoli, ville du royaum de Naples, dans le golfe d'Otrante.

Le grand nombre de malades qui se trouvèren sur sa flotte, l'obligèrent de s'arrêter quelqu temps dans cette place. Pendant qu'il donnai tous ses soins pour leur soulagement, les chevaliers qui dans les gros vaisseaux de la Religion l'avaient précédé, étaient déjà arrivés à Messine, où ils avaient trouvé un grand nombre de Commandeurs et de chevaliers de différentes nations, qui s'étaient assemblés avec le secours qu'ils avaient espéré de conduire à Rhodes. Tous ces chevaliers ne recevant point de nouvelles du Grand-Maître, étaient dans de vives inquiétudes : les uns craignaient que par le gros temps qu'il avait fait, et par la rigueur de la saison, les galères et les petits vaisseaux n'eussent péri ; d'autres appréhendaient que les corsaires de Barbarie, qui couraient ces mers, avertis du départ du Grand-Maître et des richesses qu'il portait avec lui, ne se fussent réunis pour l'attaquer, et

que cette petite flotte mal armée n'eût été la proie de ces barbares. Leur crainte était d'autant mieux fondée, que Soliman ayant obligé le Grand-Maître, avant son départ, à relâcher tous les esclaves nés ses sujets, ou de sa religion, il n'y avait pas dans chaque galère la moitié de la chiourme nécessaire pour voguer. C'était même ce défaut d'équipage, autant que la rigueur de la saison, qui avait fait errer si longtemps le Grand-Maître dans ces mers : enfin, vers le commencement de mai, il entra avec sa petite flotte dans le port de Messine. Au lieu du pavillon ordinaire de l'Ordre, il n'arbora au haut du mât du vaisseau qu'il montait, qu'un étendard ou une espèce de bannière, sur laquelle l'image de la sainte Vierge était représentée, tenant son fils mort entre ses bras : on lisait autour ces paroles : *Dans mon extrême affliction, il est mon unique espérance* : AFFLICTIS SPES UNICA REBUS. Pignatelli, comte de Montéléon, vice-roi de Sicile; l'archevêque de Messine, Fabrice Pignatelli, frère du vice-roi, et Prieur de Barlette; Charles Jesvarre, Prieur de Saint-Etienne; le Prieur de Messine; les Commandeurs et tous les chevaliers; la noblesse et le peuple, et toute la ville, pour ainsi dire, se trouvèrent au débarquement de l'Isle-Adam. Tout le monde avait les yeux attachés sur ce vénérable vieillard, aussi illustre par sa constance dans ses malheurs, que célèbre par la gloire qu'il avait acquise à la défense de Rhodes.

Après que le vice-roi lui eut fait son compliment, et qu'il lui eut même offert de la part de

l'empereur la ville de Messine, pour servir de retraite et d'entrepôt à sa flotte, l'archevêque et tous les grands du royaume, la noblesse et le peuple, par un triste silence et conforme à sa fortune, lui témoignèrent la part qu'ils y prenaient. Mais qui pourrait exprimer la douleur sincère de tous les chevaliers pour la perte de Rhodes, dont son arrivée renouvella le souvenir? Ceux qui étaient sur le port, et ceux qui débarquaient, sans pouvoir parler, et seulement par de tendres embrassements, se communiquaient leur affliction commune; des larmes, quoique retenues par force, échappaient aux plus constants. Le seul l'Isle-Adam, plus grand que sa disgrâce; faisait voir par sa fermeté qu'il était digne d'une meilleure fortune. Il prit le chemin du palais prioral, précédé par tous les chevaliers, nu-tête, dans un triste silence, et qui par des démonstrations de leur respect, lui faisaient connaître que s'il avait perdu son Etat, il n'avait pas perdu son autorité sur un corps de noblesse capable, dans des temps plus heureux, de conquérir une nouvelle île de Rhodes.

Le premier soin du Grand-Maître, après son débarquement, fut de loger dans son palais et dans les maisons voisines, les chevaliers blessés et les malades : il les servait lui-même, assisté de ce qui lui était resté de chevaliers sains. C'était un spectacle bien touchant de voir ces hommes si redoutables, les armes à la main, animés seulement alors par un esprit de charité, se dévouer aux plus vils ministères; porter des bouillons aux ma-

des, faire leurs lits, et ne paraître uniquement cupés que de leur soulagement.

De ces devoirs de charité, si conformes au premier institut de l'Ordre, le Grand-Maître, toujours inconsolable de la perte de Rhodes, passa à une sévère inquisition contre ceux qui avaient été chargés d'y conduire du secours: il les fit citer devant le conseil complet, pour rendre raison de leur retardement, et protesta hautement que sans égard pour personne, il punirait suivant la rigueur des lois, comme traîtres et comme déserteurs, ceux qui seraient convaincus de tiédeur et de nonchalance dans l'exécution des ordres dont ils avaient été chargés.

Tous ceux qui avaient été cités et que ces menaces regardaient, se présentèrent devant ce tribunal avec cette confiance qu'inspirent seulement l'innocence et la vérité. Le Prieur de Barlette et celui de St-Etienne, qui parurent les premiers, démontrèrent qu'outre un amas prodigieux de munitions de guerre et de bouche, qu'ils avaient préparé, suivant les ordres du Grand-Maître, ils avaient encore, de leur propre mouvement, et à leurs dépens, enrôlé deux mille vieux soldats, et engagé une troupe considérable de volontaires et de jeune noblesse, pour passer à Rhodes; mais que pendant les deux derniers mois, les vents avaient été si opiniâtrément contraires, et la mer si orageuse, qu'il n'y avait eu personne assez téméraire pour mettre à la voile; qu'on savait que le chevalier de Nieuport, de la langue d'Angleterre, ancien capitaine de marine, et qui

se flattait, pour ainsi dire, de dompter la m
par sa capacité, s'étant embarqué dans ce temp
là, fut repoussé par la violence du vent contre l
pointe d'un cap désert, où son vaisseau périt av
toute sa charge.

Antoine de St-Martin, Prieur de Catalogne
représenta de son côté au conseil, qu'aux pr
mières nouvelles du siége, il avait armé à s
dépens un gallion, dans lequel il conduisait a
secours de Rhodes les chevaliers d'Arragon, d
Navarre, de Valence et de Maïorque; que près d
l'île de Corse, ils avaient été attaqués par ur
escadre des galères du Grand-Seigneur, qui l'
vaient foudroyé à coups de canon; que, s'étar
approchés de plus près, ils jetaient continuell
ment des grenades et des feux d'artifice dans so
vaisseau; qu'ils avaient même tenté plusieurs fo
l'abordage; et que, ne s'en pouvant pas rend
les maîtres après un combat de six heures, ils s
disposaient à y mettre le feu avec un brûlot
mais que la nuit, un vent frais étant survenu,
avait sauvé son vaisseau, quoique brisé de cou
de canon, et gagné le port de Saint-Boniface
dans l'île de Sardaigne, d'où, avec beaucoup d
peine et de péril, il s'était rendu à Messine.

Le chevalier d'Albi, fils du duc de ce nom
étant parti de Carthagène avec les chevaliers d
Castille et de Portugal, eut un sort à peu prè
pareil : il se vit investi par une escadre de cor
saires d'Alger, qui le mirent entre deux feux. So
grand mât fut abattu, ses voiles et ses cordage
brisés ; il reçut même plusieurs coups de cano

sous eau, sans vouloir se rendre ; et il était résolu de se brûler plutôt que d'abandonner le pavillon de la Religion au pouvoir des Infidèles. Heureusement, de sa dernière bordée, il coula à fond l'amiral des corsaires : et ces barbares, pour sauver leur général et les soldats qui étaient sur son bord, ayant mis tous leurs esquifs en mer, le capitaine espagnol, profitant du peu de relâche que cet avantage lui donna, mit à la voile, gagna l'île de Buse ou d'Ivica, une des Baléares, où il rétablit ses agrêts et ses manœuvres, et d'où il n'était arrivé dans le port de Messine, qu'au commencement de décembre. Les chevaliers de Toscane et de Lombardie représentèrent à leur tour qu'ils devaient s'embarquer sur des vaisseaux que le Commandeur Tournebon, Prieur de Pise, et d'une illustre maison de Florence, avait loués sur son crédit ; mais que ce chevalier, qui les devait armer à ses dépens, étant mort subitement, ils s'étaient vus dépourvus des fonds nécessaires pour continuer cet armement ; qu'à la vérité ils avaient eu recours aux receveurs de Pise, de Venise et de la Lombardie ; mais qu'on avait été si longtemps à ramasser l'argent nécessaire pour fournir aux frais de cet armement, qu'ils n'avaient pu se rendre que les derniers dans le port de Messine.

Enfin le chevalier d'Aussonville ou de Villiers, qui avait été député vers les rois de France et d'Angleterre, déclara que, s'étant rendu à la cour de François Ier, et lui ayant représenté avec de vives instances le besoin pressant que Rhodes

avait de son secours, ce généreux prince lui avait répondu que, quoiqu'il fût attaqué de tous côtés par les armées de terre et de mer de l'empereur et du roi d'Angleterre, cependant il allait envoyer ordre à André Doria, alors général de ses galères, de lui en remettre trois des mieux armées, et qu'il pourrait tirer de ses Etats les vivres et les munitions dont il aurait besoin; que, s'étant acheminé ensuite pour se rendre à Londres, auprès de Henri VIII, il avait rencontré ce prince à Calais, qui l'avait reçu froidement, et dont il n'avait pu tirer aucune espèce de secours; qu'il était revenu ensuite à Marseille; que Doria, en conséquence des ordres du roi, lui avait remis trois galères, savoir, *la Ferrare*, *la Trimouille* et *la Doria*, sur lesquelles plus de trois cents chevaliers de trois langues de France s'étaient embarqués, menant à leur suite huit cents hommes, tous soldats et braves guerriers; que des deniers de la Religion il avait frété trois vaisseaux marchands dans le port de Marseille; et qu'après les avoir chargés de différentes munitions, il avait pris la route de Messine, lieu de l'assemblée; mais qu'une affreuse tempête, qui, dans le même temps, avait été si funeste à d'autres vaisseaux de la Religion, avait dispersé cette petite flotte; que les vaisseaux de transport avaient apparemment coulé bas; que la galère *ta Ferrare*, avait aussi péri; que *la Doria* avait échoué le long des côtes de Sardaigne, et qu'il n'y avait que *la Trimouille* qui fût arrivée heureusement dans le port de Messine.

Tous ces faits ayant été constamment avérés par le témoignage et les serments des chevaliers, et même des équipages de ces vaisseaux; « Dieu « soit à jamais loué, s'écria le Grand-Maître, qui « dans notre malheur commun m'a fait la grâce « de connaître qu'on ne pouvait en attribuer la « cause à la négligence d'aucun de mes religieux! » Faisant ensuite approcher les Prieurs et les Grands-Croix qui avaient été mis au conseil de guerre, il les embrassa tendrement. « Il fallait, leur dit-il, « mes chers Frères, pour l'honneur de la Reli-« gion et pour le vôtre, que je fisse faire cette « information, qui justifiera à tous les princes « vivants et à la postérité, que si Rhodes avait « pu être sauvée par les seules forces de la Re-« ligion, ce boulevard de la chrétienté ne se-« rait pas aujourd'hui en la puissance des Infi-« dèles. »

Quelque justes que fussent ces raisons, elles n'adoucirent pas le chagrin secret qu'avaient causé à ces chevaliers les informations et les procédures du Grand-Maître. La plupart faisaient dessein de se retirer incessamment dans leurs prieurés et dans leurs commanderies : et plusieurs simples chevaliers, à leur exemple, se trouvant sans bien, étaient résolus de retourner chacun dans leur patrie, et de chercher auprès de leurs souverains une meilleure condition. Le Grand-Maître, averti de cette espèce de complot, convoqua une assemblée de tout ce qu'il y avait de chevaliers à Messine : il y fit faire la lecture du bref du pape, que le Prieur de Messine lui avait remis, par lequel il

était défendu à tous les chevaliers, sous de griè-ves peines, de s'éloigner de la personne du Grand-Maître, sans ses ordres et sans sa permission expresse. Il leur dit ensuite qu'après la perte de Rhodes, eux seuls, pour ainsi dire, formaient le corps représentatif de la Religion, et que si dans une si triste conjoncture ils se séparaient, l'Ordre s'anéantirait insensiblement, et tomberait peut-être dans le mépris des princes souverains de la chrétienté. Il ajouta qu'après avoir exposé tant de fois leurs vies en différentes occasions contre les Infidèles, et surtout pour la défense de Rhodes, il attendait justement de l'obéissance qu'ils avaient vouée au pied des autels, la patience nécessaire pour procurer à la Religion, avant que de se séparer, un établissement qui remplaçât leur perte, et qui fût reconnu pour Chef-d'Ordre, et la résidence de tous les chevaliers.

Ce discours, où il fit entrer adroitement de tendres exhortations, joint à la représention des ordres du pape, et soutenu de sa propre autorité, calma les esprits et apaisa les mécontents. On ne songea plus qu'à chercher un port où la Religion, suivant son institut, pût continuer les secours qu'elle donnait depuis trois siècles aux Chrétiens qui naviguaient dans ces mers.

Le dessein de l'Isle-Adam était de se rendre incessamment à Rome pour en conférer avec le pape; mais ce grand homme n'était pas encore à la fin de ses peines et de ses travaux. Une affreuse peste s'éleva dans Messine; pour en éviter la contagion,

l fit rembarquer les chevaliers sains, les blessés t tous les Rhodiens qui l'avaient suivi. Ce nouvel mbarquement se fit avec autant de précipitation que leur départ de Rhodes : il fallait même éviter in ennemi bien plus redoutable que les Turcs ; nais , malgré cette précaution , la peste se lissa dans les vaisseaux de la Religion ; plusieurs hevaliers en moururent, et entr'autres Grégoire le Morgut , Grand-Prieur dé Navarre , qui s'était ignalé au siége de Rhodes , et les chevaliers de Saint-Martin , Grimaul et Avogadre. Le Grand-Maître , également malheureux sur terre et sur ner , et portant pour ainsi dire son ennemi dans on sein , résolut , pour le soulagement des malades , de chercher un air plus pur ; et avec la permission du vice-roi de Naples , il débarqua sa colonie dans le golfe de Bayes. Après avoir reconnu e pays , il marqua un camp proche des ruines le l'ancienne ville de Cumes ; on y construisit par son ordre des cabanes et des barraques pour le logement des chevaliers et des Rhodiens : et de peur de surprise de la part des corsaires de Barbarie qui rodaient le long de ces côtes , il fit entourer ce petit camp de larges fossés et de retranchements , qu'il fit palissader et fortifier par l'artillerie qu'on tira des vaisseaux. Un prompt succès suivit ce changement d'air : la plupart des malades guérirent. Après un mois de séjour dans un climat si doux et si tempéré , le Grand-Maître, dans l'impatience de conférer avec le pape au sujet d'un endroit convenable pour l'établissement de son Ordre , après lui avoir donné avis de son

départ, se rembarqua avec sa colonie, et arriva en peu de jours à Civita-Vecchia. Il envoya aussitôt à Rome le chevalier de Chevrière pour baiser de sa part les pieds au pape, et lui demander une audience au sujet de la triste révolution qui venait d'arriver dans son Ordre. Le Saint Père fit partir l'évêque de Cuença, prélat espagnol, et de sa famille, pour le féliciter sur son heureuse arrivée dans ses Etats. Mais au lieu de répondre à son empressement, il lui fit dire, par cet évêque, qu'il ne lui conseillait pas de se remettre sitôt en chemin, surtout pendant les ardeurs de la canicule; qu'il se reposât tranquillement avec sa colonie dans Civita-Vecchia; et que dans quelque temps il lui ferait savoir le jour qu'il pourrait lui donner audience: prétexte dont ce pontife se servit pour n'avoir pas le Grand-Maître pour témoin d'une déclaration de guerre qu'il devait faire publier solennellement contre la France.

(1523) Pour l'intelligence de ce point d'histoire, il faut savoir qu'Adrien ne fut pas plus tôt élevé sur la chaire de saint Pierre, qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, il en avait donné avis au Grand-Maître, et par le même bref, il lui marquait qu'il n'avait été sensible à cette nouvelle dignité, que par le désir d'en employer toute la considération auprès des princes chrétiens, pour les réunir dans une sainte ligue contre les Infidèles : protestation qu'il lui avait réitérée depuis dans toutes ses lettres. Mais comme si cette déclaration n'eût été que pur style apostolique, au lieu de former une croisade contre les Turcs, il

venait de conclure une ligue entre lui, l'empereur, le roi d'Angleterre et le duc de Milan, pour attaquer les Etats du roi très chrétien, pendant que le connétable de Bourbon, sous prétexte de quelque mécontentement particulier, devait faire soulever une partie du royaume. La ligue ayant été signée, le pape se rendit à l'église de Sainte-Marie-Majeure, le jour de l'Assomption : il y célébra la messe pontificalement, assisté de tout le sacré collége, et on publia ensuite solennellement une déclaration de guerre contre la France. La plupart des cardinaux n'étaient pas d'avis que le pape quittât le caractère de père commun des fidèles; et plusieurs lui représentèrent qu'il devait se réserver pour faire la fonction de médiateur entre l'empereur et le roi de France; mais sa passion pour la maison d'Autriche lui fit fermer l'oreille à de si justes considérations; et ce pontife, quoique très homme de bien et très désintéressé, se dévoua aveuglément à l'ambition d'un prince qui voulait envahir la France: ce qui fait voir qu'il ne suffit pas, pour le gouvernement, d'avoir des vertus particulières, et que dans les grandes places il faut de grandes qualités et de grands talents. Mais soit que Dieu eût voulu punir ce pontife dès ce monde de cet esprit de parti; ou, ce qui est plus vraisemblable, que la longueur de la cérémonie l'eût trop fatigué, il ne put se trouver à un grand repas que le cardinal Pompée Colonne, à la sortie de l'église, donna à tout le sacré collége, et aux ambassadeurs des princes qui étaient entrés dans la ligue. La fièvre le prit en rentrant au palais; il

en fut incommodé pendant plus de quinze jours ce ne fut que vers le 25 du même mois, et dar un intervalle que lui donna sa maladie, qu'il f dire au Grand-Maître qu'il était disposé à le rec voir dans Rome, et à lui donner audience (1).

Le Grand-Maître, escorté de tous ses chevaliers se mit aussitôt en chemin. Anne de Montmo rency, maréchal de France, son petit neveu était alors à Rome : le roi son maître l'y avait en voyé, soit qu'il ne fût pas encore instruit de la dé marche du pape, soit pour l'obliger à se désiste de la ligue. Ce seigneur français vint au-devan de son oncle avec un superbe cortége, et le fu prendre bien loin de Rome : lorsque le Grand-Maître s'approcha de cette capitale du mond chrétien, il trouva à sa rencontre l'auditeur de la chambre du pape, son maître-d'hôtel, et les premiers prélats de sa maison, qui vinrent de sa part lui faire compliment : ils étaient suivis par les chevaux légers et la garde Suisse. On vit paraître ensuite les familles et les équipages des cardinaux ; le duc de Sesse, ambassadeur de l'empereur, le joignit au champ de Flore, et l'accompagna jusqu'au palais. Le Grand-Maître passant sur le pont Saint-Ange, et dans la place de Saint-Pierre, fut salué plusieurs fois par toute l'artillerie de la ville et du château. La noblesse Romaine et tout le peuple accourait pour voir ce grand homme, qui avait rempli Rome et le

(1) Bosio, l. 2.

monde entier de sa réputation, et de la valeur avec laquelle il avait défendu Rhodes. Ce fut avec ce cortège nombreux et magnifique, qu'il entra dans le palais et dans l'appartement du pape. Ce pontife, quoique très affaibli par sa maladie, quand il le vit entrer dans sa chambre, se leva de dessus sa chaise; il s'avança même quelques pas au-devant de lui, et le Grand-Maître s'étant prosterné pour lui baiser les pieds, il l'embrassa tendrement. Il le fit asseoir ensuite au milieu des cardinaux qui se trouvèrent à cette audience, et après lui avoir dit plusieurs choses obligeantes sur la grandeur de son courage, et sur la valeur de ses chevaliers, il l'assura qu'il n'oublierait rien pour conserver un Ordre si utile à toute la chrétienté (1). Il le congédia ensuite en l'appelant le héros de la Religion, et le généreux défenseur de la foi: titres qu'il avait si justement mérités, mais auxquels l'Isle-Adam fut bien moins sensible, qu'au refus constant qu'avait fait le Saint Père de lui envoyer les secours qu'on lui avait demandés tant de fois, et toujours inutilement.

(1524) Le Grand-Maître ne vit le pape que cette seule fois; la fièvre le reprit, et devint si violente, que, sentant approcher la fin de ses jours, il se fit apporter le saint Viatique: ayant fait venir dans sa chambre tous les cardinaux,

(1) Magnus Christi athleta, et fidei catholicæ acerrimus propugnator. *Bosio*, *liv.* 2, *pag.* 20.

il les exhorta dans les termes les plus touchants; et avec beaucoup d'humilité, à lui donner un successeur qui réparât les fautes qu'il avait pu commettre dans le gouvernement de l'Eglise. Il mourut le 14 de septembre, âgé de soixante-quatre ans.

Ses obsèques ne furent pas plus tôt achevées, que les cardinaux, au nombre de trente-six, entrèrent dans le conclave : et peu après il s'y en trouva trente-neuf. La garde de ce conclave fut confiée au Grand-Maître et à ses chevaliers. Parmi ceux qui pouvaient aspirer à la tiare, Pompée Colonne et Jules de Médicis paraissaient devoir y prendre le plus de part. La naissance illustre de Colonne, ses richesses, ses libéralités, un génie propre à conduire les affaires, lui avaient acquis parmi les cardinaux un grand nombre de partisans; et il aurait été assez habile pour leur persuader qu'en contribuant à son élévation, ils ne travaillaient chacun que pour leur fortune particulière. D'ailleurs, par la liaison étroite, et héréditaire dans sa maison, qu'il avait avec l'empereur, il était assuré des cardinaux de la faction de ce prince. On prétend qu'en entrant dans le conclave, il ne lui manquait que deux voix pour rendre son élection assurée. Cependant Médicis balançait ces avantages par le souvenir du feu pape Léon X, son oncle, dont la mémoire était récente et encore très chère à la plupart des cardinaux, surtout à ceux de sa création.

Jules de Médicis, fils de Julien de Médicis, entra d'abord dans l'Ordre des chevaliers de Rhodes, et

par le crédit du pape son parent, il obtint bientôt de riches commanderies et les premières dignités. Mais dans la suite il embrassa l'état ecclésiastique, et Léon X le créa cardinal en l'année 1513. Il le pourvut depuis de la légation de Boulogne, des archevêchés de Florence, d'Embrun, de Narbonne, et de l'évêché de Marseille. Ce pontife, qui en voulait faire l'appui de sa maison, le combla de biens. Sous son pontificat, et en qualité de cardinal neveu, Médicis eut beaucoup de part au gouvernement : et pendant que Léon ne paraissait occupé que des lettres et des arts, le cardinal seul en apparence soutenait tout le poids des affaires. Il est cependant vrai que le pape avait de bien plus grandes vues que son neveu, plus de connaissance de ses véritables intérêts, et l'esprit surtout plus ferme et plus décisif. Lui seul formait en secret les projets de toutes ses entreprises ; mais pour autoriser le cardinal neveu, et peut-être par paresse, il lui en laissait l'exécution.

Après la mort d'Adrien, le cardinal Jules de Médicis fut élu d'un commun consentement le 19 de novembre, et prit le nom de Clément VII.

Les cardinaux créatures de Léon X, et le peuple surtout qui se souvenait avec plaisir de la grandeur et de la magnificence avec laquelle ce pontife avait vécu, aux premières nouvelles de l'élection de son neveu, firent éclater leur joie. Ils disaient que Rome ne pouvoit qu'être heureuse sous le pontificat d'un prince témoin des grandes qualités de son oncle, et formé de sa

main dans le gouvernement. Mais personne n pril plus de part à son élévation que le Granc Maître et ses chevaliers. C'était le premier rel gieux de cet Ordre qui fût parvenu au souverai pontifical; et dans la triste conjoncture où l Religion se trouvait, errante, sans couvent, san demeure fixe, et sans ports pour retirer sa flotte ils regardaient l'élection d'un de leurs chevalier comme un effet particulier de la providence, qu par une grâce si éclatante, avait voulu adouci l'amertume de leurs malheurs. Le Grand-Maîtr sentit moins la perte de Rhodes; et sous le pon tificat d'un chevalier de son Ordre et par sa pro tection, il se flatta de trouver bientôt un asile et même un nouvel Etat, où suivant son institut et par rapport à l'utilité commune des prince chrétiens, la Religion pût continuer ses arme ments ordinaires contre les Infidèles.

De si justes espérances ne furent pas trompées, et depuis la fondation de l'Ordre, jamais pape n'avait témoigné tant d'estime ni une si grande affection pour les chevaliers de Saint-Jean. Le Grand-Maître, après la proclamation qu'un cardinal fit de l'élection de Clément, ouvrit le conclave, et fut le premier qui baisa les pieds de ce pontife. Il en reçut des remercîments publics sur le bon ordre et l'exactitude qu'il avait apportés à l'égard du conclave : et le clergé de Saint-Pierre-de-Latran s'étant rendu auprès du nouveau pape pour le porter à l'église où il alla suivi de tous les cardinaux, le chevalier Julien Ridolfi, Prieur de Capoue, et ambassadeur de l'Ordre, armé de

outes pièces, et monté superbement, le précédait immédiatement portant le grand étendard le la Religion : fonction qu'en qualité de chevaier de Saint-Jean, ce pontife avait exercée à l'élecion de Léon X.

Le pape ne fut pas plus tôt débarrassé de cette oule de cérémonies inséparables de l'avénement u pontificat, qu'à la prière du Grand-Maître il ui accorda une audience en plein consistoire. Ce prince l'avait demandée pour lui rendre compte lu siége de Rhodes, et pour faire éclater sur le premier théâtre de la chrétienté tout ce qui s'était passé à la défense de cette place. Le Vice-Chancelier de l'Ordre qui porta la parole, exposa le quelle manière six cents chevaliers enfermés dans Rhodes l'avaient défendue pendant six mois entiers contre deux cent mille Turcs qui étaient au pied de ses murailles. Il représenta ensuite le tonnerre et le feu continuel de leur artillerie, les fortifications ruinées, l'ennemi logé au pied des murailles, des assauts fréquents, les chevaliers jour et nuit aux mains avec les Infidèles, et qui n'avaient abandonné cette place qu'après avoir perdu presque tous leurs confrères, leurs soldats, les plus braves des habitants ; et lorsque l'ennemi avait poussé ses travaux jusqu'au milieu de la place, et que le terrain même leur manquait pour se retrancher et pour combattre.

Cette relation excita en même temps l'admiration et la compassion de tout le sacré collége : plusieurs cardinaux, au récit de la mort de tant de chevaliers qui avaient sacrifié leur vie à la dé-

fense de Rhodes, ne purent retenir leurs larmes; le pape, de concert avec tout le consistoire, pour conserver un Ordre et un corps d'illustres guerriers si utiles à la chrétienté, en attendant qu'on pût trouver une île ou un port où ils continuassent leurs fonctions militaires, leur assigna pour résidence la ville de Viterbe, située à quarante milles de Rhodes, dans le patrimoine de saint Pierre (1); et il consentit que leurs vaisseaux et leurs galères restassent dans le port de Civita-Vecchia.

(1524) A cette grâce le Saint Père en ajouta une pleine de distinction pour l'Ordre, et très honorable pour son chef; et par un acte particulier du 15 janvier, il ordonna que quand il tiendrait chapelle, le Grand-Maître aurait la première place à la droite du trône, et que dans les cavalcades il marcherait seul, et immédiatement avant Sa Sainteté (2): ce pontife voulut que ce règlement fût inséré dans les registres du maître des cérémonies. Le Grand-Maître, pénétré de ces marques de sa bienveillance, avant son départ pour Viterbe, se rendit au palais pour l'en remercier, et il en obtint depuis plusieurs audiences dans lesquelles il lui fit part de différentes propositions qu'on lui avait faites au sujet d'un établissement fixe pour son Ordre, et qui remplaçât la perte de l'île de Rhodes. Il lui dit que pendant la vacance du Saint-Siége, on lui avait parlé de différentes pla-

(1) Bosio, l. 2.
(2) Bosio, l. 2, pag. 24.

es en terre ferme, dont il aurait pu traiter; mais qu'il en avait rejeté la proposition sur ce que cette situation ne convenait pas à son institut, dont la profession était de servir d'escorte aux pèlerins qui par dévotion s'embarquaient pour visiter les lieux saints, et de défendre en même temps tous les chrétiens qui naviguaient dans les mers; qu'André Vendramino, ancien religieux de l'Ordre et archevêque de Corfou, lui avait conseillé de jeter les yeux sur le port de la Suda, en Candie, ou sur l'île de Cerigo, qui appartenait à la république de Venise; mais que Sa Sainteté n'ignorait pas que cette république dissimulait souvent les outrages du Turc; et que dans la crainte de s'attirer son ressentiment, elle n'oserait recevoir au milieu de ses Etats un Ordre militaire que le Grand-Seigneur regardait comme son perpétuel ennemi : qu'on lui avait parlé aussi de l'île d'Elbe, sur les côtes de la Toscane; mais que le roi d'Espagne et le prince de Piombino étant maîtres des principales places de cette île, il ne convenait ni à la dignité de l'Ordre, ni même au bien commun de la chrétienté, que le Grand-Maître et le conseil souverain de la Religion fussent dans la dépendance d'aucun prince particulier. Il ajouta que quelques chevaliers espagnols, des premiers de cette nation, peut-être de concert avec les ministres que l'empereur tenait en Italie, lui avaient proposé les îles de Malte et du Goze, avec la ville de Tripoli, située sur les côtes d'Afrique, qui appartenaient à ce prince en qualité de roi de Sicile; que cette

dernière proposition, par rapport aux ports qu'on trouvait dans l'île de Malte, ne lui avait pas déplu ; mais que l'empereur avait des vues si fines et si cachées, qu'il craignait que ce projet, en apparence l'effet de sa piété, ne produisît dans la suite quelque espèce d'assujettissement ; que supposé même que l'empereur leur accordât par une inféodation pure et simple les îles de Malte et du Goze, ils ne se chargeraient pas sans une grande répugnance d'une aussi mauvaise place que Tripoli, entourée de tous côtés de barbares et d'Infidèles, et que ce serait envoyer à la boucherie tous les chevaliers qu'on y mettrait en garnison.

Cependant, malgré ces considérations qui n'étaient pas sans fondement, le pape après avoir mûrement balancé ces différents partis, s'arrêta à la dernière proposition. Mais sans s'expliquer autrement avec le Grand-Maître, il l'exhorta à prendre si bien ses mesures qu'il ne fût pas la dupe des desseins secrets de ses ministres, qui peut-être n'avaient en vue que de faire des chevaliers de nouveaux sujets de leur maître. L'Isle-Adam étant arrivé à Viterbe, dépêcha à ce prince, en qualité d'ambassadeur, le Prieur de Castille, le chevalier Martinengue, cet excellent ingénieur qui avait acquis tant de gloire au siége de Rhodes, et le Commandeur Bosio, Chapelain de l'Ordre, mais que son habileté dans les négociations avait rendu recommandable. Ces ambassadeurs étant arrivés à Madrid où se trouvait alors l'empereur, lui demandèrent au nom de tout

l'Ordre, qu'il lui plût par une inféodation libre et franche de tout assujettissement, leur remettre les îles de Malte et du Goze : et ils firent cette proposition sans parler de Tripoli, comme il leur avait été enjoint par leurs instructions. Les ambassadeurs lui représentèrent que par cette concession si digne de la libéralité d'un grand prince, il se rendrait le restaurateur, et comme le second fondateur d'un Ordre qui, depuis plusieurs siècles, s'était consacré à la défense des Chrétiens; que les chevaliers, par leur établissement dans ces îles, réprimeraient les brigandages des corsaires de Barbarie, et mettraient à couvert de leurs incursions, les îles de Sicile et de Sardaigne, le royaume de Naples et toutes les côtes d'Italie.

C'était bien l'intention de l'empereur; et quand il avait fait insinuer ce projet au Grand-Maître, peut-être qu'il avait moins agi par un mouvement de générosité, que pour son propre intérêt. Outre les dépenses considérables que lui coûtaient les garnisons qu'il était obligé d'entretenir dans ces îles et dans Tripoli, dont il serait déchargé, il comptait que les chevaliers, la terreur des Infidèles, par leur valeur les tiendraient en respect, et que les escadres de cette Religion serviraient d'un rempart invincible contre les entreprises du Grand-Seigneur, qui après la conquête de l'île de Rhodes pourrait être tenté d'attaquer la Sicile.

Ces motifs n'étaient que trop suffisants pour le déterminer à conclure le traité ; mais ce prince, le plus grand politique de son siècle, et qui ti-

rait souvent plus d'avantage de ses négociations que de ses armes même, fit dire aux ambassadeurs qu'il n'avait pas d'éloignement pour les propositions qu'ils étaient venus lui faire; qu'il ne pouvait pourtant se résoudre à aliéner Malte et Goze, si Tripoli n'était comprise dans le même traité ; qu'il exigeait que le corps de la Religion lui prêtat serment de fidélité, comme à son souverain; qu'on créâ de nouveau un second Bailli de la langue de Castille ; qu'en l'absence de l'amiral, il n'y eût qu'un chevalier de la langue d'Italie qui commandât les galères ; et comme il se doutait bien que l'Ordre ne se résoudrait jamais à lui prêter serment de fidélité, il ajouta qu'il ne prétendait point s'engager à fournir Malte de grains à l'avenir. Par cette réserve, il s'assurait une domination absolue sur les chevaliers, qui ne pourraient jamais subsister sans ce secours.

Le Prieur de Castille et Martinengue restèrent à la cour de l'empereur (1) : et Bosio, de concert avec eux, revint en Italie, et se rendit à Viterbe auprès du Grand-Maître, auquel il communiqua les intentions de l'empereur. De tout autre souverain on ne les aurait pas écoutées; mais la Religion ayant la plupart de ses commanderies dans la vaste étendue des Etats de ce prince, on résolut d'attendre du bénéfice du temps et des bons offices du pape, quelque adoucissement à des conditions si dures; cependant, pour entretenir

---

(1) Bosio, l. 2, pag. 26.

ujours la négociation, on fit trouver bon à mpereur, avant de lui rendre une réponse dé-ive, que l'Ordre pût envoyer à Malte, à Goze à Tripoli huit commissaires; savoir, un de aque langue, pour visiter ces places, et en re ensuite leur rapport au conseil.

Le Grand-Maître avait d'autant moins d'em-essement à conclure ce traité, qu'il se présen-it actuellement un nouveau projet bien plus orieux et plus avantageux pour l'Ordre, qui ait de rentrer dans Rhodes, et d'en chasser les ırcs. L'auteur de cette entreprise était le pacha hmet, celui même qui avait le plus contribué à prise de cette place. On a vu dans le livre pré-dent que Soliman n'étant pas content de Mus-pha, qui commandait sous ses ordres au siége Rhodes, l'avait destitué de son emploi, dont avait revêtu Achmet : mais qu'à la prière de sa eur, que Mustapha avait épousée, ce prince vait envoyé en Egypte en qualité de beglier-beï. n'y réussit pas mieux qu'au siége de Rhodes; it incapacité pour les affaires du gouvernement, it avarice, et qu'il tyrannisât ces peuples nou-llement soumis à l'empire des Turcs, il se fit un ulèvement général dans les provinces : une armée rodigieuse d'Arabes et d'Egyptiens le vinrent ssiéger jusque dans le Grand-Caire, dont les abitants, par le même motif, entretenaient des lations secrètes avec les rebelles.

La femme de Mustapha alarmée des périls où le se trouvait exposée avec son mari, eut recours u Grand-Seigneur son frère. Ce prince, qui avait

tant d'intérêt d'étouffer promptement cette rébe lion, avait envoyé en Egypte Achmet à la tê d'une puissante armée pour dégager son beau frère, et prendre en sa place le gouvernement d ces grandes provinces.

Le nouveau général battit d'abord les rebelles e quelques occasions (1); mais après avoir établi l réputation de sa valeur et la crainte de ses armes il tâcha de gagner les mécontents par une con duite tout opposée à celle de Mustapha; les tri buts, par son ordre, furent considérablemen diminués. Comme il aspirait secrètement à s rendre indépendant et maître absolu de ce royau me, il éloigna les officiers turcs odieux aux Egyp tiens, en même temps qu'il fit remplir leurs place par des seigneurs de cette nation; pour s'attache un corps de troupes qui ne dépendît que de lui, i rassembla ce qui restait de Mamelus en Egypte et qui, depuis la domination des Turcs, étaien dispersés dans les provinces les plus éloignées; i s'en fit des gardes et augmenta leur solde ordinaire. Pour lors séduit par des démonstrations d'affection et d'attachement qu'il devait moins à son mérite qu'à sa fortune, et se croyant maître des cœurs, parce qu'il l'était du pays par sa dignité, il fut assez hardi pour prendre ouvertement le nom et les ornements de souverain. Comme il ne doutait pas que Soliman, infiniment jaloux de son autorité, n'envoyât contre lui une armée, il

(1) Histoire de Cholcondile, tome I[er], liv. 14, pag. 489.

hercha à se faire un appui et des alliances parmi es princes chrétiens ; il envoya un de ses partisans au pape et au Grand-Maître, pour leur proposer une ligue contre Soliman. Cet agent présenta à l'un et à l'autre des lettres de son maître, par lesquels il leur mandait que si les chevaliers rrivaient devant Rhodes avec un corps de troupes, ls pouvaient compter, à la faveur des intelligences qu'il avait dans cette place, de s'en rendre les naîtres, ou du moins qu'une de ses créatures qui commandait dans les deux tours du port, les y recevrait au premier ordre qu'il verrait de sa part.

Le Grand-Maître écouta ces propositions avec plus de joie qu'il n'en laissa paraître ; il répondit a cet envoyé qu'il ne pouvait s'engager dans cette entreprise sans l'avoir communiquée à la plupart les souverains de la chrétienté ; mais que le beglier-beï, son maître, aurait bientôt de ses nouvelles : après lui avoir fait un présent considérable, il le congédia, et trouva le moyen de le faire repasser avec sûreté en Egypte. Un projet de cette importance occupait toutes les pensées du Grand-Maître, lorsque le Commandeur de la Roche-Aimon qui arrivait de la mer, lui amena des Rhodiens qui le déterminèrent entièrement à tenter cette entreprise.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, il faut savoir que le Grand-Maître, malgré toutes les disgrâces arrivées à son Ordre, et pour tenir les chevaliers dans l'exercice continuel des armes contre les corsaires, envoyait souvent des vaisseaux en course. Un de ses vaisseaux, commandé

par la Roche-Aimon, fut rencontré par quelques marchands Rhodiens, qui naviguaient dans la Méditerranée; ils reconnurent le pavillon de l'Ordre, et l'envie de pouvoir encore embrasser une fois un de leurs anciens maîtres, les fit arriver à bord. Ils entrèrent dans le vaisseau du chevalier, qui les reçut avec une joie réciproque, et qui les régala magnifiquement. Dans la chaleur du repas, et dans un lieu plein de liberté et de confiance, ces Rhodiens se répandirent en plaintes contre la tyrannie des Turcs, et regrettèrent la juste domination des chevaliers : de ces regrets ils passèrent à des vœux et des souhaits pour le rétablissement de la religion de leur île. Comme ces marchands étaient des principaux citoyens de Rhodes, il examina avec eux les différents moyens dont on pourrait se servir pour chasser les Turcs; il y trouva tant de facilité, qu'il les engagea à venir avec lui en Italie; après être débarqués à Civita-Vecchia, il les amena à Viterbe, et il les présenta secrètement au Grand-Maître, dont ils furent reçus avec beaucoup de bonté.

Ces marchands, que la Roche-Aimon avait pris soin de déguiser; conférèrent en secret avec l'Isle-Adam, et lui représentèrent que les murailles et les fortifications de Rhodes n'étaient point encore rétablies; qu'il y avait même une assez faible garnison dans la place, et que l'aga qui commandait dans les deux tours du port, et dont nous venons de parler, chrétien renégat, mais par faiblesse et par la crainte des tourments, conservait toujours une secrète inclination pour

a foi de ses pères; qu'il servait même autant [u'il le pouvait faire sans se nuire, de protecteur tous les chrétiens de l'île, et que le peuple ne errait pas plus tôt arborer les étendards de l'Or-re, que pourvu qu'on lui portât des armes, il es tournerait avec plaisir contre les tyrans et les nnemis de la Religion.

Le Grand-Maître, en habile politique, fut ravi our le succès de ses desseins, d'avoir dans la lace plus d'une intelligence : il exhorta ces mar-hands à persévérer dans leurs bonnes intentions our l'Ordre : et après les avoir comblés de car-esses et de présents, il les fit reconduire avec le nême secret qu'ils étaient venus, jusqu'à l'endroit ù leur vaisseau les attendait.

Ce prince, de concert avec le pape, fit passer nsuite jusqu'à Rhodes le Commandeur Bosio, xcellent négociateur, qui entra dans la ville léguisé en marchand : il reconnut lui-même 'état de la place, la force de la garnison, la dis-osition et le nombre de ce qui y restait d'habi-ants Grecs. Il poussa encore plus loin le succès le sa négociation par l'entremise du métropoli-ain grec, ami de l'aga; il s'aboucha avec cet fficier. Il avait pris la précaution avant de se rouver à cette entrevue, de remplir un des lancs-seing que le Grand-Maître lui avait confiés, l'une lettre pour cet aga, dans laquelle il lui ffrait de magnifiques récompenses, s'il voulait enir la parole qu'Achmet avait donnée : en même temps il lui fit voir la lettre que ce beglier-beï avait écrite à son sujet, et par rapport aux

deux tours de Rhodes. L'aga après avoir été quelque temps sans rien répondre à Bosio, se détermina tout d'un coup : il lui déclara qu'il y avait longtemps qu'il souhaitait de rentrer dans le sein de l'Eglise : il donna sa parole à l'envoyé du Grand-Maître de recevoir ses chevaliers dans les tours où il commandait, pourvu qu'outre les troupes nécessaires pour s'y maintenir et pour faire le siége de la ville, on envoyât incessamment des vivres, des munitions de guerre et de bouche, et surtout de quoi armer les habitants de l'île. Tout semblait faire espérer un heureux succès de cette entreprise, lorsqu'on apprit que le Grand-Seigneur avait prévenu les desseins d'Achmet et l'avait fait périr. Ce prince, instruit de sa rébellion, avait envoyé contre lui, à la tête d'une puissante armée, son favori appelé Ybrahim, Albanais de naissance, et aussi bon général qu'adroit courtisan.

Achmet s'était flatté que l'entreprise de Rhodes causerait en sa faveur une puissante diversion, mais du côté de l'Ordre, et même par l'impuissance des chevaliers, on n'avait encore fait aucun mouvement : ainsi l'entrée d'Ybrahim dans l'Egypte jeta une consternation générale parmi les partisans d'Achmet. Il ne laissa pas, en homme de courage, de se préparer à soutenir la guerre. Il envoya des ordres de tous côtés pour faire avancer les troupes des provinces les plus éloignées; mais il fut mal obéi : une autorité usurpée n'est jamais bien affermie dans les commencements d'une nouvelle domination ; plusieurs de ses

principaux chefs, sous différents prétextes, évitèrent de se déclarer ouvertement contre leur légitime souverain. Ybrahim, averti de cette disposition, leur promit une ample amnistie, et même des récompenses, s'ils se défaisaient de ce rebelle. Ces traîtres l'étouffèrent dans le bain, ouvrirent les portes du Grand-Caire à Ybrahim, et se soumirent à son autorité. Ce général envoya aussitôt la tête d'Achmet au Grand-Seigneur, qui par cette prompte expédition se vit délivré de l'embarras de soutenir la guerre dans un pays éloigné, et parmi une nation ennemie de tout temps des Turcs, où sa puissance n'était pas encore assez affermie.

La mort de ce rebelle effraya l'aga de Rhodes; la crainte d'être découvert et enveloppé dans sa disgrâce, l'obligea de presser l'exécution de l'entreprise où il était entré : par le même motif, le Grand-Maître qui ne pouvait plus espérer de secours ni de diversion du côté de l'Egypte, avant que de s'engager plus avant, voulu pressentir les princes chrétiens, et voir quelles forces il en pourrait tirer.

Pendant ces révolutions arrivées en Egypte, les commissaires que le Grand-Maître et le conseil avaient envoyés pour visiter Malte, Goze et Tripoli, à leur retour firent leur rapport de l'état où ils avaient trouvé ces îles, et la ville de Tripoli. Ils dirent que l'île de Malte n'était autre chose qu'un rocher de pierre de tuf, qui pouvait avoir six à sept lieues de longueur sur trois ou quatre de largeur, et environ vingt lieues de cir-

cuit ; qu'on ne trouvait au plus sur la superficie de ce rocher que trois ou quatre pieds de terre, encore toute pierreuse, peu propre à produire du blé et d'autres grains, mais abondante en figues, en melons et en d'autres fruits qui y étaient très communs ; et que le principal commerce de cette île consistait en miel, en coton et en cumin ; que les habitants échangeaient contre des grains, qu'à l'exception de quelques fontaines qu'on rencontrait dans le fond de l'île, on y manquait d'eau vive et même de puits, à quoi les habitants suppléaient par des citernes ; que le bois n'y était pas plus commun, qu'on le vendait à la livre, et que les habitants pour faire cuire leurs viandes, étaient réduits à se servir de fiente de vache séchée au soleil, ou de chardons sauvages ; que la capitale de l'île appelée *la Cité notable*, était située au milieu de cette île sur une colline, et de difficile accès à cause des rochers dont la plaine était remplie ; que cette place n'avait que de simples murailles, sans autres fortifications que quelques tours élevées sur les portes de la ville ; que sur la côte méridionale de l'île, on ne trouvait ni ports, ni golfes, ni cales ; que tout le rivage en cet endroit n'était bordé que de grands rochers et d'écueils, contre lesquels les vaisseaux poussés par un vent violent, et surpris par quelque tempête, faisaient souvent naufrage ; mais que du côté opposé on découvrait plusieurs pointes ou caps, et des endroits en forme de golfes et de cales propres pour y pouvoir mouiller. Ils ajoutèrent qu'ils étaient entrés dans le grand port qui était dé-

fendu par un fort appelé *le Château Saint-Ange*, et qu'ils avaient trouvé au pied de ce château une petite ville appelée communément *le Bourg*; que ce port n'était séparé d'un autre appelé *le port Musciet*, que par une langue ou pointe de rochers; qu'outre la capitale, le château et le bourg, il y avait encore environ quarante casales ou bourgades composées de plusieurs hameaux répandus dans la campagne, et où l'on trouvait environ douze mille habitants, hommes, femmes et enfants, la plupart pauvres et misérables à cause de la stérilité du terroir.

Ces commissaires présentèrent au Grand-Maître et au conseil un plan de cette île, où l'on avait pris soin de marquer exactement plusieurs petits golfes ou cales où se retiraient ordinairement des pêcheurs, et quelquefois des corsaires. Ils ajoutèrent que la commodité de tant de ports si favorables aux armements de la Religion, leur faisait croire qu'on ne devait pas rejeter les propositions de l'empereur, pourvu qu'il ne prétendît pas par cette donation les assujettir à tourner leurs armes contre ses ennemis particuliers.

A l'égard de l'île de Goze, appelée par ses habitants *Gaudisch*, ils dirent qu'elle n'était séparée de celle de Malte que par un canal étroit, appelé *Freo*, d'une lieue et demie ou deux lieues de largeur, au milieu duquel étaient placées les petites îles ou rochers appelés *Cumin et Cuminot*; que le circuit du Goze était d'environ huit lieues, sa longueur de trois, et sa largeur d'une et demie; qu'ils n'y avaient trouvé aucun port; que cette

île était environnée de rochers escarpés et d'écueils : de sorte qu'on n'y pouvait aborder qu'avec bien de la difficulté. Cependant que le terroir leur en avait paru fort fertile ; qu'il y avait environ cinq mille personnes, hommes, femmes et enfants dispersés en différents villages ; et que pour leur sûreté contre les corsaires, on y avoit construit un château situé sur une montagne, mais qu'il leur avait paru mal fortifié, et de peu d'importance ; que tout faible qu'il était, ils ne croyaient pas qu'il fût de la prudence du conseil d'accepter l'offre qu'on faisait de l'île de Malte séparément de celle du Goze, qui en était trop voisine, et qui pourrait servir un jour de retraite à leurs ennemis.

Ces commissaires ne formèrent pas le même jugement de la ville et du château de Tripoli : ils représentèrent au conseil que cette place située sur la côte de Barbarie, et à près de quatre-vingts lieues de Malte, n'avait aucunes fortifications ; qu'il était même presque impossible d'y en construire sur un terrain et un fonds sablonneux et plein d'eau ; que les fossés étaient peu larges et encore moins profonds ; le port et le château commandés par une montagne voisine ; enfin que cette ville était environnée des Etats du roi de Tunis, qui n'y souffrirait pas longtemps des chrétiens ; que l'éloignement où elle était de Malte, ne permettrait pas, si elle était attaquée, d'y jeter un prompt secours ; que le blé était encore plus rare à Tripoli qu'à Malte, à cause de la stérilité du terroir, qui ne porte que des dattes ;

l'où ils conclurent qu'en se chargeant de la dé-ense de cette place, on s'exposerait à perdre ous les chevaliers qu'on y enverrait en gar-ìison.

(Août 1524.) Le Grand-Maître fit part au pape de :ette relation, et il le pria d'interposer ses bons ›ffices auprès de l'empereur, pour l'obliger à dé-:harger l'Ordre de la défense de Tripoli, et des ıutres conditions onéreuses qu'il voulait attacher ı l'inféodation de Malte (1). Mais dans cette con-oncture, il ne pouvait guère choisir d'interces-ìeur auprès de Charles-Quint, qui fût moins ıgréable et plus suspect à ce prince, que Clé-nent VII. Il se négociait actuellement une ligue ɜntre ce pontife, le roi d'Angleterre et les Véni-:iens, pour maintenir la liberté de l'Italie, me-ıacée d'une entière invasion depuis la perte de la ɔataille de Pavie, où François Ier, roi de France, ıvait été fait prisonnier par les généraux de l'empereur.

Ce prince était entré en armes dans le duché de Milan, qu'il prétendait lui appartenir, et à la reine Claude, sa femme, du chef de Valentine Visconti, femme de Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI. Les Sforces s'en étaient emparés au préjudice des princes de la maison d'Orléans. François Sforce en était alors en possession : l'empereur, sous prétexte de le maintenir comme son vassal, avait fait entrer une puissante armée

---

(1) Bosio, l. 2, pag. 12.

dans le Milanais ; et depuis la bataille de Pavie, ses généraux agissaient moins en qualité de protecteurs, et comme commandants des troupes auxiliaires, qu'en conquérants. Ils mirent au nom de l'empereur des garnisons dans les principales villes de ce duché, sous prétexte que le nouveau duc n'en avait pas reçu encore l'investiture. Le pape et les princes d'Italie, qui au commencement de cette guerre redoutaient également le voisinage de deux princes si puissants, eussent bien souhaité que les Français n'eussent point troublé Sforce dans la possession du Milanais.

La prison du roi ramena dans le parti de la France, non-seulement les princes d'Italie, mais encore le roi d'Angleterre ; Sforce même qui ne craignait plus rien du côté d'un prince prisonnier, et opprimé lui-même par les Impériaux qui continuaient à le dépouiller de ses Etats, négociait une ligue contre celui qui, disait-on, voulait engloutir toute l'Europe, et aspirait à la monarchie universelle.

Telle était la situation des affaires, et le sujet ou le prétexte d'une guerre dont l'ambition de Charles-Quint était la cause principale. Après la mort de l'empereur Maximilien, ce prince et François Ier avaient été concurrents dans l'élection pour l'empire. Cette rivalité des droits et des prétentions dont les souverains ne manquent guère quand ils ne manquent pas de forces, des qualités excellentes, mais opposées dans l'un et l'autre, tout cela avait excité entre ces deux princes une émulation de gloire, suivie, depuis l'e-

ection de Charles-Quint, d'une animosité que e sang de tant de milliers de leurs sujets n'avait encore pu éteindre. On admirait, à la vérité, lans François Ier, un courage à l'épreuve des plus grands périls de la guerre, une noble fran-chise et digne d'un meilleur siècle, une foi invio-able dans ses traités, de la bonté et de la clé-nence à l'égard de ses sujets ; mais il eut été à ouhaiter que ce prince eût eu moins d'attache-nent pour ses plaisirs, plus de secret dans ses iffaires, d'attention et de suite dans l'exécution le ses desseins, et que de ses favoris il n'en eût as fait ses ministres et ses généraux. Charles-Quint, au contraire, avait toutes les qualités d'un grand politique ; mais peu de ces vertus du cœur qui honorent un particulier ; plein d'une ambi-ion sans bornes, n'agissant que pour son inté-rêt, impénétrable dans ses desseins, ne perdant amais de vue les différentes dispositions de tous es princes de l'Europe, plus habile que tous ses ninistres, heureux dans le choix de ses généraux.

Il était bien difficile que ces deux princes, bra-ves, puissants et voisins, demeurassent long-temps en paix, et y laissassent le reste de l'Eu-rope. Sur leurs portraits que nous n'avons fait qu'ébaucher, le lecteur jugera sans peine que la fortune devait se déclarer pour le plus habile ; aussi François Ier avait succombé sous la puis-sance de son ennemi : il était alors question de négocier la paix et sa liberté. Charles-Quint mettait l'une et l'autre à un si haut prix, que le roi rebuté de la dureté des conditions, protestait

hautement qu'il remettrait plutôt la coûronne au dauphin son fils, que d'en arracher lui-même un des plus beaux fleurons.

Mais la régente sa mère, sans s'arrêter à un dessein que le chagrin de sa prison avait produit, prit le parti d'envoyer en Espagne la duchesse d'Alençon, sa fille et sœur du roi, princesse ornée de toutes les grâces de la nature, élevée dans les affaires, et d'un génie aussi souple que si elle ne fût pas née avec cet orgueil et cet empire que donne une rare beauté, soutenue surtout par une naissance si illustre. La régente se flattait qu'elle obtiendrait de l'empereur la liberté du roi, son frère, à des conditions moins odieuses. Elle nomma, pour l'assister dans cette importante négociation, l'archevêque d'Embrun, connu depuis sous le nom de cardinal de Tournon, l'évêque de Tarbes, depuis cardinal de Grammont, et Seluc, premier président du parlement de Paris. L'Annaliste de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, rapporte que la régente, prévenue de l'affection du Grand-Maître pour la personne et le service du roi, son fils, lui dépêcha un courrier pour le prier de vouloir bien conduire en Espagne, sur les galères de la Religion, la princesse sa fille; que le maréchal de Montmorency, son petit neveu, lui en écrivit par ordre de la régente dans les termes les plus pressants; et que ce seigneur, pour le déterminer par son propre intérêt à faire ce voyage, lui représenta que, dans le besoin que son Ordre avait d'un établissement fixe et assuré, il aplanirait, par sa présence, et en traitant

lui-même avec l'empereur, ce nombre infini de difficultés que les ministres de ce prince en Italie, faisaient naître au sujet de l'inféodation des îles de Malte, de Goze, et de la ville de Tripoli.

(25 de juin 1555.) L'Isle-Adam communiqua au pape les dépêches de la régente (1). Clément, qui était actuellement en liaison avec cette princesse, approuva fort ce voyage : il désirait la liberté du roi, peut-être moins par considération pour le roi même, que par crainte de la puissance redoutable de son ennemi : il se flattait que si on pouvait rompre les chaînes de François Ier, ce prince, pour se venger de la dureté de sa prison, ne manquerait pas de reprendre les armes, et que la guerre allumée entre deux ennemis si implacables, ferait la sûreté des autres souverains, et maintiendrait la paix dans le reste de l'Europe. Le Grand-Maître, sur la réponse de Sa Sainteté, s'embarqua sur les galères, de la Religion à Civita-Vecchia, et se rendit à Marseille, où il salua la régente. En attendant la duchesse d'Alençon, il eut plusieurs conférences avec cette princesse.

Les ministres de l'empereur, alarmés et jaloux de ce voyage dont ils ignoraient le motif, firent saisir en Italie tous les revenus de la Religion. L'empereur ne manqua pas d'approuver leur conduite : ce prince était d'ailleurs mécontent du Grand-Maître et du conseil. Il leur avait

(1) Bosio, t. III, l. 2, p. 38.

offert pour retraite les îles de Malte, de Goze, et la ville de Tripoli : la lenteur que l'Ordre avait apportée à lui rendre une réponse positive, l'engagea à en écrire en particulier aux langues d'Arragon et de Castille, dont les chevaliers étaient nés ses sujets: et il envoya au conseil un chevalier espagnol, appelé Pierre Fernandez Hérédia, ou Erréra, qui, étant arrivé à Viterbe, représenta de sa part aux seigneurs du conseil, que dans la pensée que la Religion accepterait avec autant de joie que de reconnaissance un établissement aussi considérable, il avait différé depuis dix-huit mois à fortifier ces îles ; qu'il demandait que le conseil s'expliquât nettement sur ses propositions. Cet envoyé ajouta avec hauteur, que, s'il se trouvait quelque langue qui s'y opposât, l'empereur, son maître, saurait bien y donner ordre.

Ce prince, ébloui par une constante prospérité, et devenu plus fier par la prison du roi, se croyait en état de donner la loi à toutes les puissances de l'Europe ; et cet esprit de domination s'était répandu jusque dans les langues originaires de ses Etats. La plupart des chevaliers espagnols voulaient dominer dans le conseil ; et ils demandaient qu'on acceptât sur-le-champ les offres de l'empereur avec la dépendance et l'assujettissement qu'il y attachait : quelques-uns même laissaient entrevoir que si les Français ne se conformaient pas à leur disposition, ils s'en sépareraient ; qu'ils s'établiraient dans Malte indépendamment du Grand-Maître, et qu'ils es-

péraient obtenir de l'empereur l'union de l'Ordre de Montèze fondé en Espagne, à leur congrégation particulière, pour dédommager l'Ordre de ce qu'il perdrait en France par l'éloignement des Commandeurs et des chevaliers français.

Mais le conseil et les plus sages mêmes des langues d'Espagne, qui avaient horreur d'un schisme, répondirent à cet envoyé que tout l'Ordre était très reconnaissant des offres généreuses de sa majesté impériale; mais que, dans une affaire aussi importante, ils ne pouvaient prendre aucune résolution décisive, sans la présence du Grand-Maître et le consentement exprès du pape; qu'ils en allaient écrire incessamment à l'un et à l'autre; qu'ils apprenaient que le Grand-Maître était parti pour se rendre à la cour de l'empereur, dans le dessein d'être instruit par lui-même de ses intentions au sujet de l'île de Malte, et qu'ils espéraient que, pour le bien et l'honneur de la Religion, ce grand prince voudrait bien relâcher quelque chose des conditions attachées à cette inféodation.

Le conseil dépêcha aussitôt en France le Commandeur Bosio, pour donner avis à l'Isle-Adam du séquestre que les ministres de l'empereur avaient fait des biens que la Religion possédait en Italie, et des propositions que le chevalier Erréra venait de faire en plein conseil. Le Grand-Maître différa à répondre au conseil, jusqu'à ce qu'il eût vu l'empereur; il ordonna à Bosio de le suivre, et il partit pour l'Espagne avec la duchesse d'Alençon, à laquelle le roi d'Angleterre avait procuré un sauf-conduit.

(1525) Cette princesse ne fut pas plus tôt arrivée à Madrid (1), qu'après que l'empereur fut débarassé du cérémonial et des premiers honneurs qu'il lui rendit, il donna une audience particulière au Grand-Maître, qui l'entretint d'abord de tout ce qui s'était passé au siége et à la perte de Rhodes. Ce grand homme lui représenta ensuite les pertes que son Ordre y avait faites, et l'état déplorable où se trouvait tout le corps de la Religion : et voyant l'empereur touché et attendri de tant de disgrâces, il se plaignit modestement de l'arrêt que ses ministres avaient fait sur les biens des Commanderies d'Italie, sous prétexte qu'en venant en Espagne, il était passé par la France avant que de se rendre à sa cour. Pour prévenir le dessein que l'empereur aurait pu avoir en cédant l'île de Malte aux chevaliers, d'en faire ses vassaux, il lui insinua adroitement que quoiqu'ils fussent tous nés sujets de différents souverains, l'Ordre en général, par sa profession, ne dépendait d'aucun ; qu'un chevalier, Français de nation, n'était pas plus attaché au roi de France qu'à sa majesté impériale ; que l'unique objet de son institut était de défendre également tous les Chrétiens, contre les incursions des Infidèles ; que depuis tant de siècles que son Ordre subsistait avec quelque sorte de gloire, on n'avait point vu qu'il eût jamais pris parti contre aucun prince chrétien en faveur d'un autre. Il entra en-

---

(1) Guichardin, tom. 16.

uite dans l'affaire de Malte; et sans s'arrêter à a dureté des conditions que l'empereur voulait rescrire, il lui dit en général qu'il y avait long- emps que la Religion aurait profité des bontés de a majesté impériale, si on n'avait pas été retenu ar l'espérance de rentrer dans Rhodes; qu'il y vait un parti formé pour l'exécution de cette ntreprise: et là-dessus, avec la permission de empereur, il fit entrer dans sa chambre le Com- nandeur Bosio, qui lui rendit compte en détail e toutes les mesures qu'il avait prises à ce sujet vec les principaux habitants. Il ajouta qu'il ne nanquait à l'Ordre que l'argent nécessaire pour ever trois ou quatre mille hommes, et pour orter en même temps des armes aux habi- ants, que les Turcs avaient désarmés avec grand oin.

L'empereur entra dans les vues du Grand- laître: cependant, avant que de s'y engager lus avant, il lui conseilla d'en conférer avec le uc d'Albe, le plus habile de ses généraux. Il ajouta ue si ce seigneur en trouvait l'exécution possible, donnerait volontiers, pour en faciliter le suc- ès, vingt-cinq mille écus; qu'il souhaitait que les utres souverains de la chrétienté y voulussent ontribuer; mais que si ce projet n'avait point de uite, l'Ordre pour son établissement pourrait oujours compter sur l'île de Malte; et pour pré- nices de sa bonne volonté, il donna sur-le- hamp une pleine et entière main-levée de tous es revenus que ses ministres en Italie avaient fait rrêter. L'Isle-Adam, qui n'ignorait pas que les

souverains ne veulent jamais avoir tort, remercia ce prince de cet effet de sa justice, dans les mêmes termes que s'il en eût obtenu une grâce. Avant de se retirer, il lui demanda la permission de pouvoir saluer le roi de France; ce que l'empereur lui accorda volontiers, dans la vue que le Grand-Maître pourrait contribuer à la négociation de la paix.

Un officier de ses gardes par son ordre le conduisit dans l'appartement de François Ier. Ce prince y était plutôt gardé en criminel d'Etat, qu'en prisonnier de guerre. Charles-Quint, quoique vassal du roi, pour arracher de son seigneur une rançon immense et des conditions exorbitantes, n'avait rien oublié pour lui rendre sa prison insupportable. Des traitements si indignes et si pleins de dureté, avaient jeté François Ier dans une sombre mélancolie, qui fut suivie d'une fièvre violente. L'arrivée de la princesse sa sœur qu'il aimait tendrement, lui causa le premier mouvement de joie qu'il eût ressenti depuis sa disgrâce. Sa santé se rétablit, et le Grand-Maître, dans cette conjoncture, ayant été introduit dans sa chambre, le roi l'embrassa tendrement, loua la généreuse défense qu'il avait faite à Rhodes, et ordonna aux ministres qui avaient accompagné la princesse sa sœur de ne rien traiter dans leurs négociations avec les ministres de l'empereur, sans la participation de l'Isle-Adam. Ce Seigneur fut admis dans toutes leurs conférences, il y faisait la fonction de médiateur. Sa dignité, sa haute réputation, sa prudence et son habileté don-

aient un grand poids à ses remontrances ; il 'oubliait rien pour concilier les intérêts des deux rinces, et les porter par une paix solide à réunir urs armes contre l'ennemi commun du nom hrétien. La duchesse d'Alençon, de son côté, emloyait tous les charmes de son esprit pour vaincre la dureté et l'obstination de l'empereur ; nais ce prince uniquement occupé de ses intérêts, t qui par la prison du roi se flattait d'être bientôt naître d'une partie de la France, ne faisait que es propositions déraisonnables. Outre les renoniations qu'on lui offrait de la part du roi à ses roits sur le Milanais et sur le royaume de Naples, l'hommage des comtés de Flandre et d'Artois, t outre des sommes immenses, Charles-Quint emandait encore le duché de Bourgogne, pour tre en état, si la guerre recommençait, de orter ses armes dans le cœur de la France et jusu'aux portes de Paris. Le roi qui connaissait importance de cette aliénation, en rejeta la roposition avec beaucoup de fermeté : et pour aire voir à l'empereur qu'il renoncerait plus tôt sa liberté qu'à une portion si importante de a couronne, il résolut de se séparer de la duhesse, sa sœur, et de se priver de la présence 'une princesse qui faisait son unique consolaion. Il la fit partir pour retourner en France, t elle fut même obligée de prendre ce parti sur es avis qu'elle reçut secrètement que l'empeeur ne cherchait qu'un prétexte pour la faire rrêter.

Charles-Quint, le prince de son temps le plus

artificieux, pour laisser expirer le sauf-conduit qu'il lui avait donné, avait fait traîner exprès les négociations. Le départ de la duchesse le surprit, et il envoya ordre sur les confins d'Espagne de l'arrêter le jour que le terme de son sauf-conduit serait expiré; mais la princesse, bien avertie de cette supercherie, faisait en s'en retournant le même chemin en un jour, qu'elle n'avait fait qu'en quatre en entrant en Espagne. Cette diligence, et son arrivée sur la frontière avec une grosse escorte, le dernier jour du sauf-conduit, empêcha les officiers de l'empereur d'entreprendre sur sa personne : et par là l'empereur ne put tirer aucun avantage de son artifice.

(1525) Le départ de la princesse ne ralentit point le zèle du Grand-Maître, et ses bons offices pour la paix. Il en représentait souvent la nécessité à l'empereur et à ses ministres, et il leur faisait envisager que pendant que les armes de ce prince étaient occupées contre la France, Soliman étendait ses conquêtes sur la Hongrie, et s'ouvrait un chemin pour pénétrer jusque dans l'Autriche et les pays héréditaires (1). Quand d'un autre côté ce seigneur approchait du roi, il lui faisait comprendre combien sa présence était nécessaire dans son royaume; mais il lui faisait sentir en même temps qu'il n'obtiendrait jamais sa liberté de l'empereur, que par la cession du duché de Bourgogne. Enfin, il agit si heureuse-

(1) Bosio, l. 3, p. 141.

ient auprès de ces deux princes, qu'il les fit con-
enir d'un traité de paix. François Ier, prévenu
u'il ne pouvait aliéner le domaine de sa cou-
onne, et que des actes extorqués dans une rigou-
euse prison ne pouvaient jamais être valides,
près avoir secrètement protesté contre la vio-
ence qui lui était faite par son vassal, souscrivit
tout ce qui lui fut présenté. On convint que
e roi serait reconduit dans le dixième de février
n son royaume; et que pour l'entière garantie
u traité, ce prince donnerait en otage deux
rinces ses enfants, outre plusieurs autres arti-
les qui ne sont point du sujet de cet ouvrage.
'Isle-Adam, toujours attentif aux intérêts de la
eligion, y fit insérer que l'empereur et le roi de
rance solliciteraient conjointement le pape à
ravailler à une croisade contre les Infidèles, et
u'ils y contribueraient de tout leur pouvoir.

Depuis la signature de ce traité, l'empereur et
e roi se virent plusieurs fois, mais toujours en
nnemis réconciliés, et avec plus de politesse que
e franchise. La première fois que l'empereur
endit visite au roi, il voulut être accompagné
u Grand-Maître, qu'il appelait son père. On re-
narqua que Charles-Quint et François Ier étant
ortis ensemble; l'empereur au passage d'une
orte déféra le pas au roi, et que ce prince le
efusa : sur quoi ils appelèrent le Grand-Maître
our en décider (1) : « Je prie Dieu, leur dit ce

(1) Bosio, t. 3, l. 3, pag. 42.

« vénérable vieillard, qu'il n'y ait jamais de « différend de plus grande importance entre Vos « Majestés; » et adressant la parole au roi de France: « Personne, lui dit-il, Sire, ne discon- « vient que l'empereur ne soit le premier prince « de la chrétienté; mais étant dans ses Etats et « dans son palais, il me semble que vous ne devez « pas refuser les honneurs qu'il croit devoir au « plus grand roi de l'Europe. » Une réponse aussi prudente et aussi adroite contenta l'un et l'autre; l'empereur surtout lui en sut très bon gré; il l'honora depuis de plusieurs marques de distinction; et dans des audiences publiques, où il était sur son trône, il voulut que le Grand-Maître fût assis sous le même dais. Enfin, quand l'Isle-Adam prit congé de lui après le départ du roi, pour retourner à Viterbe, il lui renouvela les promesses qu'il lui avait faites de l'île de Malte, et il ajouta qu'il rendait le pape maître et arbitre des conditions de cette inféodation.

Mais avant que le Grand-Maître partît d'Espagne (1), il termina, par sa prudence, un différend qui s'était élevé en Portugal au sujet du grand-prieuré de Crato. Depuis la perte de Rhodes et la retraite du couvent à Viterbe, plusieurs souverains de l'Europe peu affectionnés à l'Ordre, sous prétexte qu'il n'armait plus suivant son institut contre les Infidèles, s'emparaient des revenus des commanderies; ou bien, au préjudice des statuts

(1) Id., ibid.

la Religion et des droits d'ancienneté ; ils en disposaient en faveur des chevaliers qui leur étaient les plus agréables. Le prieuré de Crato étant vacant par le décès de Jean de Ménezès, le roi de Portugal, au préjudice du chevalier Gonzalve de Pimentel, le conféra au prince Louis son frère, et pour dédommager Pimentel, il lui fit ouvrir une pension de neuf mille livres. Les chevaliers portugais, pour ne point souffrir qu'on fît cette brèche à leurs droits, refusèrent de reconnaître don Louis. Le roi, irrité de leur opposition, les menaça de faire saisir tous les biens que l'Ordre possédait dans ses Etats ; et sous prétexte qu'il restait à Viterbe dans une inaction contraire à ses statuts, il déclara qu'il en employerait les revenus dans une guerre sainte, et contre les Maures de Barbarie.

Le Grand-Maître prévoyant sagement qu'une pareille entreprise, quoique injuste, pourrait être d'un dangereux exemple par rapport aux autres souverains, accommoda cette affaire. Il crut que dans des temps si fâcheux il devait dissimuler une injustice qu'il ne pouvait empêcher : il consentit que don Louis retînt l'administration du prieuré, et comme en commande : mais en échange il obtint du roi une confirmation authentique de tous les droits et de tous les priviléges de son Ordre. Ce prince s'engagea solennellement à ne plus troubler les chevaliers dans la jouissance des commanderies qui écherraient à chacun selon son rang d'ancienneté. Comme l'entreprise de Rhodes était le seul objet et l'unique point de vue

auquel se réduisaient tous les desseins de l'Isle-Adam, il fut stipulé par le même traité, que pour une guerre si sainte, le roi fournirait à l'Ordre quinze mille crusades, espèce de monnaie d'argent, valant en ce temps-là chacune environ quatre francs et demi.

A peine le Grand-Maître était revenu en France, qu'il apprit que Henri VIII, roi d'Angleterre, sous le même prétexte dont s'était servi le roi de Portugal, et comme si l'Ordre, par la perte de Rhodes eût été entièrement éteint, avait empêché le chevalier Neston de prendre possession du grand-prieuré de ce royaume; qu'il prétendait même réunir à son domaine les revenus de toutes les commanderies, ou que tous les chevaliers anglais servissent de garnison dans Calais. Des prétentions si odieuses affligèrent sensiblement l'Isle-Adam : il voyait avec douleur que malgré tous ses soins, les biens de son Ordre allaient devenir insensiblement la proie des princes et de leurs courtisans. Les papes, en qualité de souverains, s'étaient mis depuis quelque temps comme en possession de nommer au grand-prieuré de Rome, et aux commanderies vacantes dans le patrimoine de saint Pierre et dans leurs Etats. Les ministres de l'empereur en Italie, de leur côté, s'emparaient sans scrupule des plus riches bénéfices; ils croyaient encore faire grâce à l'Ordre en prenant sa croix, comme une marque qu'ils n'en jouissaient qu'à titre de chevaliers. Dans un brigandage et une désolation si générales, le Grand-Maître eut recours au roi de France, le seul prince de la

rétienté, si on peut parler ainsi, qui parmi nt de disgrâces arrivées à la religion de Saint-an, lui eût conservé la même estime et sa emière affection.

Le Grand-Maître fit passer par sa cour le Prieur Saint-Gilles et le Commandeur de Bourbon, 'il envoyait en Angleterre. Ces envoyés, ou si n veut ces ambassadeurs, le prièrent de sa rt de vouloir honorer l'Ordre de sa protecon auprès de Henri VIII. Le roi lui en écrivit ns les termes les plus pressants : il lui marquait r sa lettre que si l'Ordre depuis la perte de iodes n'avait pu continuer la guerre contre les fidèles, ce n'avait été que faute de ports où pussent faire des armements; qu'on était en aité pour l'île de Malte; qu'il le conjurait de ntribuer à cet établissement; qu'on n'en aurait s plus tôt fait le Chef-d'Ordre et la place d'armes la Religion, que les chevaliers se remettraient mer suivant leur profession, et que les mar-ands anglais, ses sujets, seraient peut-être les emiers qui éprouveraient combien cet institut ilitaire, quoique indépendant des princes chré-ens, était cependant utile à toute la chrétienté.

Mais des motifs si justes et tous les offices du i de France touchèrent peu le roi d'Angleterre : on-seulement il n'eut aucun égard aux mémois que lui présentèrent les députés de la Relion; mais il leur défendit de faire sortir de ses ats, ni argent ni effets provenants des biens de Ordre : il congédia même ces envoyés assez usquement, et sans beaucoup d'égard pour leur

caractère. Ces ministres à leur retour ayant rendu compte au Grand-Maître du peu de succès de leur négociation, ajoutèrent qu'ils croyaient avoir démêlé qu'une injustice si criante venait de ce que ce prince, le plus fier de son siècle, se tenait offensé que le Grand-Maître eût visité le roi de France et l'empereur sans lui rendre les mêmes devoirs de civilités; et cette conjecture n'était pas sans fondement. Quoique les Etats de Henri VIII, ne fussent pas si étendus que ceux de Charles-Quint et de François Ier, il n'en était pas moins redoutable à ces deux princes, dont il balançait tour à tour la puissance, suivant le parti que son intérêt lui faisait prendre dans leur démêlés: par cette conduite adroite, il se faisait rechercher par l'un et l'autre de ces deux potentats, qui le ménageaient avec de grands égards. Le personnage important qu'il faisait dans les affaires de l'Europe, l'autorité absolue qu'il avait acquise dans ses Etats, l'habileté avec laquelle il avait toujours su tourner les parlements dans ses vues; tout cela faisait qu'il se regardait et voulait être considéré comme l'arbitre de la chrétienté. Le Grand-Maître eut d'abord bien de la peine à croire que le défaut d'une formalité et d'une cérémonie qu'il ne devait point, eût pu exciter le ressentiment de ce prince, et le porter à traiter la Religion avec tant de dureté. Mais comme après tout les princes les plus puissants, et les souverains surtout, élevés dans la flatterie, ne respiraient ordinairement qu'un air plein d'orgueil et de vanité, l'Isle-Adam crut acheter à bon marché, par une

égère déférence, la main-levée des biens de
Ordre. Ce vénérable vieillard, sans consulter
son âge, ni la rigueur de la saison, partit
ur l'Angleterre; il se fit précéder par le Com-
ndeur Bosio, le plus habile négociateur qu'il
eût dans l'Ordre, et peut-être dans la chré-
nté. Ce religieux s'adressa d'abord au cardinal
Wolsey, premier ministre du roi d'Angleterre,
quel il rendit une lettre du Grand-Maître, qui
priait de présenter le Commandeur au roi, et
vouloir bien appuyer auprès de ce prince les
érêts de la Religion. Le cardinal lui procura
e audience : Bosio présenta à Henri une lettre
Grand-Maître, et lui apprit en même temps
e ce prince venait exprès d'Italie pour le saluer;
is qu'il n'avait pas cru devoir entrer dans ses
ts, sans savoir s'il l'aurait agréable. Henri
ouci par cette démarche, lui répondit qu'il
it plein de vénération pour la personne de
le-Adam; qu'il serait ravi de voir un si grand
pitaine; cependant qu'il était fâché qu'il se fût
s en chemin dans une saison si rigoureuse;
is qu'en tout temps il serait reçu dans ses
ats avec la considération qui était due à sa
gnité et à son mérite. Le roi renvoya Bosio au
and-Maître qu'il trouva à la cour de France;
il lui rendit deux lettres, l'une du roi, l'autre
son ministre, datées du 25 février, toutes deux
ès obligeantes, et dans lesquelles on l'invitait
passer au plus tôt en Angleterre. Il s'y rendit
diligence; et après s'être reposé pendant
elques jours dans la commanderie ou le prieuré

de Saint-Jean, il partit pour la cour, suivi d[...] Grands-Croix, des Commandeurs et des chevalie[...] d'Angleterre et d'Ecosse, qui s'étaient rendus [...] différents endroits auprès de lui.

Ce cortége était nombreux et magnifique : [...] pour lui donner encore plus d'éclat, le roi envo[...] bien loin au-devant de lui plusieurs lords d[...] plus considérables de sa cour. Ce fut avec une [...] noble escorte qu'il entra dans le palais. Hen[...] lui fit un accueil gracieux, et on s'aperçut qu'[...] l'envisageait avec cette attention que lui insp[...] rait la première vue d'un prince que sa conduit[...] et sa valeur avaient rendu également fameux da[...] l'Europe et dans l'Asie. Le Grand-Maître, aprè[...] lui avoir rendu les civilités qu'il croyait devoir [...] un roi si puissant, ne jugea pas à propos d'entre[...] dans aucun détail des affaires qui l'amenaient e[...] Angleterre : il se contenta de demander en géné[...] ral à ce prince sa protection pour son Ordre. Tou[...] se passa ensuite de la part du roi en louanges su[...] la défense de Rhodes, plus glorieuse, dit Henri[...] que la conquête d'une province entière : lorsqu[...] le Grand-Maître voulut se retirer, ce prince or[...] donna à ses officiers de le loger dans son palais [...] il y fut servi avec la magnificence convenable [...] son rang, et à l'estime que le roi faisait d'un hôte[...] si illustre.

Ils eurent depuis plusieurs conférences particu-lières au sujet du siége de Rhodes, et d'un en-droit nécessaire pour l'établissement du couvent. Le Grand-Maître lui fit voir que malgré la puis-sance formidable de Soliman, la Religion serait

ncore maîtresse de Rhodes, si les princes chré-
iens avaient voulu y faire passer le moindre se-
ours. Il ajouta que manquant de vivres, de
aunitions de guerre, et surtout de poudre,
près avoir vu périr à la défense de cette place la
lupart de ses chevaliers et même des habitants,
es Turcs ayant poussé leurs travaux jusqu'au
ailieu de la place, il s'était vu réduit à la der-
ière extrémité, et contraint de leur abandonner
e peu de terrain qui lui restait ; qu'il s'était em-
arqué avec les débris de sa fortune ; que dans
e voyage il avait été battu de rudes tempêtes ;
ue croyant trouver un asile dans le port de
Iessine, il en avait été chassé par la peste ; qu'en
ttendant qu'il eût trouvé une retraite sûre et
xe, le pape Clément lui avait permis de se retirer
ans Viterbe ; que la peste les en avait chassés
ne seconde fois ; qu'une partie du couvent, du con-
entement du duc de Savoie, avait été reçue dans
a ville de Nice ; que les vaisseaux et les galères
e l'Ordre étaient entrés dans le port de Ville-
ranche ; que les autres chevaliers s'étaient, de
on consentement, dispersés dans les différentes
rovinces de la chrétienté où son Ordre avait
les commanderies ; que la peste étant diminuée à
Viterbe, ils s'y étaient rassemblés sous la protec-
ion du Saint-Siége ; et que dans une situation si
ncertaine et si déplorable, l'empereur lui offrait
énéreusement les îles de Malte et de Goze ;
nais que ses ministres attachaient à cette dona-
ion des conditions peu compatibles avec l'indé-
endance nécessaire dans son Ordre, et que les

chevaliers ne pouvaient reconnaître un princ particulier pour leur souverain, sans se rendr suspects aux autres; d'ailleurs qu'il ne désespé rait pas de rentrer dans Rhodes; qu'il y avai actuellement un parti formé pour en chasser le Turcs; que les principaux habitants de l'île e même des officiers de la garnison étaient entré dans cette conspiration; qu'il ne manquait à l'Ordre pour tenter cette entreprise que les fond nécessaires pour lever des troupes, et pour équi per les vaisseaux de la Religion; que si ce proje n'avait point de succès, il accepterait Malte, e qu'il espérait de la générosité de l'empereur qu'il voudrait bien dispenser l'Ordre d'un assujettissement qui donnait atteinte à leur liberté, et à cet esprit de neutralité dont les chevaliers faisaient profession.

Le roi d'Angleterre trouva le dessein de reconquérir Rhodes digne du courage et de la vertu du Grand-Maître: et pour participer en quelque manière à une si noble entreprise, il lui promit vingt mille écus, dont il paya depuis la valeur en canons et en armes à feu. On ne parla plus de saisie ni d'arrêt des biens de l'Ordre, et encore moins de disposer des prieurés et des commanderies. Le roi pria seulement le Grand-Maître de vouloir bien conférer le grand-prieuré d'Irlande au Turcopolier, appelé Frère Jean Ranson, qui avait déjà servi utilement ce prince dans le gouvernement de cette île, et qui avait su, par sa douceur, en apprivoiser les habitants, nation encore farouche et à demi barbare.

Le Grand-Maître, pour complaire à un roi que Ordre avait tant d'intérêt de ménager, obligea chevalier Babington de remettre le prieuré Irlande à Ranson, qui, en échange, se démit sa faveur de la commanderie de Dinemor, de la dignité de Turcopolier. L'Isle-Adam les encore convenir que si Babington parvenait au and-prieuré d'Angleterre, il se chargerait en veur de Ranson d'une pension annuelle de dix-iit cents livres. Le roi parut fort content de la ligence et de l'exactitude avec laquelle le Grand-aître avait exécuté ce qu'il avait désiré de lui: lui en fit des remercîments, confirma tous les iviléges de son Ordre; et quand ce prince prit ongé de lui pour retourner en Italie, il lui envoya sa part, et de la part de la reine, un bassin et ne coupe d'or, enrichis de pierreries, que le Grand-aître remit depuis au trésor de la Religion.

L'Isle-Adam revenait en Italie avec la joie d'a-oir maintenu en France, en Espagne, en Portu-al et en Angleterre les droits et les priviléges de on Ordre; et dans l'espérance de tirer des souve-ains de ces Etats, et surtout du pape, des for-es capables de faire réussir l'entreprise de Rhodes. Iais pendant que cet illustre vieillard parcou-ait les principales cours de l'Europe, il était rrivé dans Rome différentes révolutions qui ne ui permettaient plus de compter sur les secours ue le pape lui avait promis. Nous avons dit que lément, pour balancer la puissance de Charles-Quint, devenue formidable depuis le gain de la bataille de Pavie, avait fait une ligue pour la sû-

reté et la liberté de l'Italie, avec le roi de France, celui d'Angleterre, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, et les Florentins. On l'avait appelée la SAINTE LIGUE, parce que le pape était à la tête. Clément, comme la plupart de ses prédécesseurs, ne craignait rien tant que le rétablissement de l'autorité impériale en Italie. Mais les exploits de cette ligue, par les différents intérêts des alliés, ne répondirent pas à l'ardeur avec laquelle elle avait été formée.

(1526) L'empereur, par le moyen des Colonnes, ses partisans, suscita une guerre civile dans les Etats de Clément; et ce pontife retenu par la crainte de la dépense, s'étant laissé endormir par un traité qu'il fit avec les ministres de l'empereur et les Colonnes, congédia les troupes qu'il avait dans la Romagne. Ses ennemis le voyant désarmé, au préjudice de leur foi et du traité qu'ils venaient de signer, entrèrent en armes dans Rome (1). Le cardinal Pompée Colonne, le plus furieux des ennemis du pape, était à la tête de ces rebelles : on prétend qu'il en voulait à sa vie; que par sa mort et la force des armes il aspirait à s'élever sur le trône de saint Pierre. Le pape n'eut que le temps de se sauver dans le château Saint-Ange : mais il n'y avait pas de vivres pour longtemps, et il fut contraint de recevoir la loi de ses ennemis. On l'obligea de signer une trêve de quatre mois avec l'empereur, de par-

(1) Guichardin, l. 17.

›nner aux Colonnes, et de donner des otages ›ur sûreté de sa parole. Mais il n'eut pas plus tôt ›çu quelque secours du roi d'Angleterre, qu'il ›mpit la trève, sous prétexte qu'on la lui avait ›it signer le poignard sur la gorge, et que les olonnes surtout, qui étaient vassaux du Saint-iége, n'avaient pas pu forcer leur souverain à ›pituler. Pour venger l'insulte qu'ils lui avaient ›ite, il commença à faire éclater son ressenti-›ent en privant solennellement Pompée Co-›nne de la dignité de cardinal; il fit marcher nsuite contre les seigneurs de ce nom des trou-›es qu'il avait levées de nouveau pour sa sûreté. 'itelli son général ravagea leurs terres, pilla les 'illes et les châteaux qui appartenaient à cette naison, en rasa les murailles, et laissa partout le funestes marques du ressentiment de son naître.

L'Italie entière était en proie aux armées de l'empereur et des confédérés : on ne peut exprimer les pillages, les violences et les inhumanités que tant de troupes de nations différentes exerçaient dans les provinces où chaque parti se trouvait le plus fort. Les soldats n'avaient souvent pour solde que la licence et l'impunité : et leurs généraux consultaient moins les ordres qu'ils recevaient de leurs souverains, que les moyens de faire subsister leurs troupes.

Le connétable de Bourbon, prince du sang de France, que le dépit de se voir persécuté par la mère de François 1er avait jeté dans le parti de l'empereur, ne pouvant fournir à la paye d'un

corps d'armée qu'il commandait, pour apaiser les plaintes de ses soldats, leur promit le pillage d'une des plus riches villes d'Italie, sans désigner plus ouvertement quel était l'objet de cette entreprise. On avait vu peu de généraux qui, sans argent et sans donner de solde à leurs troupes, eussent acquis comme lui leur confiance et un empire absolu ; mais certain air de grandeur que produit une haute naissance, et que le respect suit toujours ; sa rare valeur, sa capacité dans le métier de la guerre, et même des manières familières, sans lui faire rien perdre de sa dignité, lui avaient attiré l'affection de ses soldats, qui l'aimaient jusqu'à l'adoration, et ils jurèrent tous de le suivre, dit Brantôme, quelque part qu'il voulût aller, *fût-ce*, s'écriaient-ils, *à tous les diables.*

La marche de cette armée qui s'acheminait en diligence vers la Toscane, épouvanta le pape : il retomba dans ses incertitudes ordinaires. Les ministres de l'empereur en profitèrent ; ils tâchèrent de lui persuader qu'il ne trouverait d'avantages solides et même de sûreté, que dans une étroite alliance avec leur maître.

(6 mai. 1521) Clément, quoiqu'il eût déjà été trompé par ces ministres, fut bien aise de les croire, et de chasser de son esprit des irrésolutions qui lui montraient le péril sans lui donner les moyens de l'éviter : il signa une nouvelle trêve. Lannoy, vice-roi de Naples, avec lequel il traitait, lui répondit qu'il n'avait plus rien à craindre de Bourbon et des autres généraux de l'empe-

eur. Il s'en flatta et regarda ce traité comme une arrière invincible qui fermait aux troupes impériales l'entrée des terres de l'église. Mais Bourbon, soit de concert avec Lannoy, soit contre avis de ce ministre, continua sa marche, et on se vit bientôt aux portes de Rome. Il présenta l'escalade ; et en appuyant lui-même une échelle contre la muraille, il reçut un coup de mousquet qui ne lui laissa que deux heures de vie. Les soldats, furieux de la mort de leur général, forcèrent ceux qui défendaient la muraille, se jetèrent dans la ville l'épée à la main, et tuèrent tout ce qui se présenta devant eux. Ils se répandirent ensuite dans les différents quartiers de cette capitale du monde chrétien ; ils entrèrent dans les maisons, et sans égard pour la dignité, l'âge ou le sexe, ils y commirent des cruautés et des violences qu'à peine on aurait pu craindre des nations les plus barbares. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que cette affreuse scène ne dura pas seulement vingt-quatre heures, comme il arrire ordinairement dans les places emportées d'assaut ; mais que, pendant plus de deux mois, les Impériaux renouvelaient tous les jours les mêmes violences.

Le pape, avec treize cardinaux, s'était réfugié dans le château Saint-Ange : il s'y vit bientôt investi ; cependant, avec ce qu'il y avait de troupes, il tint près d'un mois ; mais les vivres lui manquant, il fut obligé de capituler une seconde fois avec ses ennemis. Les conditions de ce nouveau traité auraient été honteuses, si elles n'eus-

sent été nécessaires : les Impériaux exigèrent de lui qu'il s'obligeât à payer quatre cent mille ducats pour la solde de l'armée. On ajouta qu'il demeurerait prisonnier jusqu'à ce qu'il eût fourni le tiers de cette somme ; qu'il serait ensuite transféré dans le château de Naples, pour y attendre ce qu'il plairait à l'empereur d'ordonner de sa personne, et qu'il livrerait les châteaux Saint-Ange, d'Ostie, de Civita-Vecchia, de Castellane, et les villes de Parme, de Plaisance et de Modène.

Charles-Quint fut ravi de voir une seconde fois un de ses plus grands ennemis tombé dans ses fers ; mais bien loin de laisser échapper ses véritables sentiments, par respect pour la religion, il les couvrit des apparences d'une sensible affliction : aux premières nouvelles qu'il eut de la prison du pape, et comme si ce pontife eût été fait prisonnier par des Turcs ou des corsaires, il prit publiquement le deuil, et fit faire, dans toute l'Espagne, des processions solennelles, pour demander à Dieu sa liberté : affectation qu'il poussa trop loin, et dont même, parmi ses sujets, il n'y eut au plus que le petit peuple qui fut la dupe.

Pendant qu'il jouait cette comédie en Espagne, d'une manière si peu convenable à un grand empereur, de peur que son prisonnier ne lui échappât, il envoya ordre à Rome qu'on en remît la garde à un vieil officier espagnol, appelé Alarçon, qui avait été chargé à Madrid de celle de François I[er]. Cet officier n'eut pas moins de dureté

our le pape, qu'il n'en avait fait essuyer au roi e France : il se comporta envers un prisonnier e cette conséquence, moins en soldat et en officier, ue comme aurait pu faire un comte ou un geôer de criminels.

Le Grand-Maître, qui était ami particulier de lément, attaché étroitement à sa personne et à es intérêts, fut sensiblement touché de la disrâce de ce pontife. D'ailleurs, l'inimitié déclaée qui était entre lui et l'empereur, sa prison, a guerre allumée dans toutes les provinces d'Itaie, la part qu'y prenaient la plupart des souveains de l'Europe, des ligues et des traités qui se égociaient en même temps de tous côtés, ne ermettaient guère aux chevaliers de Saint-Jean l'espérer que l'empereur, dans le tumulte des armes, voulût entendre parler de l'affaire de Malte ; et surtout que ce prince ambitieux se relâchât sur une espèce de vassalité qu'il voulait attacher à l'inféodation de cette île. La plupart des chevaliers, et surtout les Français, dans la crainte de tomber sous la puissance de Charles-Quint, montraient autant d'éloignement pour Malte, que les Espagnols avaient de passion de s'y voir établis. Le Grand-Maître jugea bien qu'il n'y avait que le pape qui, par ses bons offices, pût obtenir de l'empereur une cession pure et franche ; mais que ce pontife, tant qu'il ne serait pas réconcilié avec l'empereur, ou ne s'en mêlerait pas, ou s'en mêlerait inutilement. Ainsi, on résolut dans le conseil de l'Ordre, d'attendre du bénéfice du temps un éclaircissement dans les

affaires de l'Europe ; quelle serait la destinée du pape, et le parti qu'on prendrait décisivement au sujet de Rhodes ou de Malte.

Outre la différence qu'il y avait entre ces deux îles, soit pour leur grandeur, l'étendue de leur domination et leurs richesses, le Grand-Maître, affligé de se voir le triste témoin des guerres continuelles entre les princes chrétiens, se souhaitait au fond de l'Asie, et tous ses vœux se portaient du côté de Rhodes : il n'y avait pas longtemps qu'il en avait reçu des nouvelles.

Eutimius, métropolitain grec de cette île ; le premier mobile de l'entreprise, aussi inquiet du retardement, qu'un chef de parti le peut être, et dans la crainte d'être découvert, avait envoyé au Grand-Maître, pour en apprendre des nouvelles et pour en hâter l'exécution. Le Grand-Maître lui écrivit que la Religion n'étant pas en état de fournir seule aux frais d'un si grand armement, il avait été obligé de passer lui-même en France, en Espagne et en Angleterre, pour tâcher d'en tirer quelque secours ; qu'on armait actuellement les deux grandes caraques de la Religion ; qu'il faisait construire en même temps trois galères ; que la France lui en avait donné les forçats, l'Angleterre les coursiers et l'artillerie ; qu'il était obligé de se trouver au chapitre général de son Ordre, qu'il avait convoqué à Viterbe ; mais qu'il espérait paraître peu après devant Rhodes avec une flotte et des troupes capables d'en chasser les Infidèles. Il chargea de cette lettre le Commandeur Bosio, l'ambassadeur et le négociateur général de

toutes les affaires de l'Ordre, et il le fit repasser en Orient une seconde fois pour reconnaître la disposition des esprits, afin de prendre, avec les principaux habitants de l'île, les dernières mesures pour l'exécution d'un dessein si important. Les guerres continuelles qui agitaient toute l'Europe, ne permirent pas aux chevaliers qui étaient les plus éloignés de l'Italie, de se rendre au chapitre : le Grand-Maître en fit l'ouverture par un discours également grave et touchant. Il rappela, dans le souvenir de l'assemblée, la perte de Rhodes, les tempêtes qu'il avait fallu essuyer, la peste et la maladie dont le couvent avait été affligé, l'avidité des séculiers à envahir les biens de l'Ordre, et la crainte d'un avenir encore plus fâcheux, si on ne le prévenait par une résidence fixe et dans quelque port de mer, d'où les chevaliers, en renouvelant la guerre contre les Infidèles, ôtassent aux souverains peu affectionnés à la Religion, le prétexte de s'emparer de ses biens. Déplorant ensuite sa vieillesse, ses courses, ses voyages, ses longs travaux, le malheur des temps et les misères publiques : « Fallait-il, « s'écria ce grand homme, que je survécusse à « la perte de Rhodes, pour être encore témoin à « l'extrémité de ma vie, de la dissipation et « peut-être de la ruine entière d'un Ordre si sain- « tement institué, et dont le gouvernement m'a- « vait été confié. » Alors, adressant la parole à tous les chevaliers, il les conjura dans les termes les plus pressants, au nom de leurs prédécesseurs, fondateurs de l'Ordre, et par le sang qu'eux-mê-

mes et leurs confrères venaient de répandre à la défense de Rhodes, de faire cesser des divisions qui ne pouvaient qu'être très funestes à la Religion, et de se réunir tous dans un même sentiment au sujet du choix d'un port pour la résidence du couvent.

Un discours si touchant, ses cheveux qui avaient blanchi à la guerre et sous le casque, son désintéressement, son zèle et son affection infinie pour la conservation de l'Ordre, attendrirent toute l'assemblée : et comme il n'y avait que deux ou trois des principaux du conseil qui sussent le secret de l'affaire de Rhodes, toutes les voix des différentes nations se réunirent à demander à l'empereur l'île de Malte, mais franche de toute sujétion, à condition seulement de faire dire tous les ans une messe en mémoire de ce bienfait, le jour où se passerait cette donation, et d'envoyer à son vice-roi de Sicile un faucon, mais sans députation, et par qui on jugerait à propos.

On fit partir aussitôt des députés pour la cour de Madrid, qui, à ces conditions, avaient ordre de traiter avec les ministres de l'empereur; mais ils les trouvèrent plus froids et plus concertés qu'on ne leur avait fait espérer. Quelque désir que l'empereur eût d'abord fait paraître d'établir l'Ordre de Saint-Jean dans l'île de Malte, et de s'en servir comme d'un boulevard pour mettre à l'abri des incursions des Infidèles la Sicile et les côtes du royaume de Naples, on lui fit craindre depuis que dans la conjoncture présente, et pen-

lant qu'il était en guerre avec la France, le Grand-Maître, français de nation, n'ouvrît ses ports aux flottes de son ennemi et de ses confédérés, et qu'il ne favorisât leurs entreprises. D'ailleurs l'attachement des chevaliers pour les intérêts du Saint-Siége, n'était pas moins suspect à l'empereur. D'un autre côté, celui des députés de cet Ordre qui avait le secret des affaires, et qui savait que le Grand-Maître conservait toujours l'espérance de rentrer dans Rhodes, ne pressait pas beaucoup cette négociation : ainsi, par les différentes vues de ceux qui traitaient, elle traîna encore longtemps, et on jugea bien que cette grande affaire ne se conclurait que dans une paix générale, ou tout au moins par la liberté du pape, et sa réconciliation avec l'empereur.

On la croyait encore bien éloignée, mais la marche de l'armée de France commandée par le maréchal de Lautrec, qui s'avançait du côté de Rome, en hâta la conclusion. Cette armée était composée de vingt-six mille hommes de pied, de mille hommes d'armes, sans compter la cavalerie légère. Il n'y avait au contraire dans Rome qu'un malheureux reste de troupes espagnoles et allemandes, qui avaient saccagé cette grande ville : le pillage et le butin avaient fait déserter un grand nombre de soldats : il n'en était pas moins péri par la crapule, la débauche et les maladies contagieuses, qui infectant alors différents cantons de l'Italie, avaient achevé de ruiner cette armée.

Ainsi l'empereur, prévoyant qu'il ne pourrait

pas empêcher les Français de remettre le pape en liberté, voulut s'en faire honneur. Mais comme son intérêt était fort supérieur à de simples vues de générosité, il ordonna à ses ministres, en traitant avec lui, d'en tirer tous les avantages qu'ils pourraient. Hugues de Moncade, qui se trouva chargé de cette négociation, lui dit qu'il avait ordre de l'empereur de le mettre en pleine liberté : et même pour lui en faire goûter les prémices, il fut moins resserré. Il exigea d'abord qu'il se détachât de la ligue, et qu'il reprît le caractère de père commun de tous les Chrétiens. Il n'y eut pas beaucoup de difficultés sur cet article. Mais on lui demanda Hippolyte et Alexandre de Médicis en otages pour caution de l'exécution du traité. Le ministre impérial ajouta que quoique ce ne fût pas l'intention de son maître, cependant il ne pouvait lui ouvrir entièrement les portes de sa prison, qu'il n'eût payé comptant les quatre cent mille ducats dont on était convenu dans le précédent traité, et que sans cette condition préalable, il craignait que les soldats de l'empereur, la plupart luthériens, et dont il n'était pas le maître, n'attentassent à la personne de Sa Sainteté.

Ce pontife entendit bien ce langage ; mais il craignait encore plus Moncade lui-même que ses soldats. Pour se tirer plus tôt de ses mains, il promit de payer comptant quatre-vingt-quinze mille ducats ; de donner une pareille somme quinze jours après sa sortie de Rome, et le surplus dans les trois mois suivants.

On fixa au 9 de décembre le jour qu'il devait être nis en liberté ; mais comme malgré tous les traiés il régnait de part et d'autre une défiance réci-roque, la pape craignant que Moncade ne lui aanquât de parole, trouva le moyen, la nuit récédente, de sortir du château, déguisé en narchand : et ayant monté sur un cheval d'Es-agne, il gagna en diligence le château d'Orviette, ù il se retira.

Ce pontife, persuadé qu'il ne devait sa liberté qu'à a faiblesse des troupes de l'empereur, et à l'aprohe de l'armée de France (1), en écrivit une lettre ort obligeante au maréchal de Lautrec, et se int depuis dans une espèce de neutralité dont eût été à souhaiter, pour l'édification de l'Elise, qu'il ne se fût jamais éloigné. Cependant a guerre entre l'empereur et les confédérés dura ncore près de deux ans avec différents succès; aais toujours avec la même fureur et la même nimosité.

Pendant ce temps-là, le Commandeur Bosio, que Grand-Maître avait envoyé à Rhodes, comme ous l'avons dit, en revint avec de mauvaises nouelles. Le projet dont il s'agissait avait été commuiqué à trop de personnes, et l'exécution en avait té trop longtemps différée pour qu'il eût pu deieurer secret. Les Turcs en eurent quelque oupçon : le Grand-Seigneur changea aussitôt la arnison, fit mourir plusieurs chrétiens grecs, et

(1) Guichardin, liv. 18.

même des mahométans, et ce ne fut qu'avec des peines infinies et au travers de mille périls, que le Commandeur Bosio put échapper aux perquisitions du gouverneur de Rhodes. Pour se consoler de ce mauvais succès, ce religieux, d'un génie très profond, et fertile en ressources, proposa au Grand-Maître le dessein de s'emparer de la ville de Modon, et d'y transférer la résidence et l'habitation de l'Ordre.

Cette ville, située dans la Morée, avait appartenu aux Vénitiens dès l'an 1124 (1). Bajazet II s'en empara en 1498. Un Rhodien appelé Lomelin Del-Campo, et retiré à Messine depuis la perte de Rhodes, fit envisager à Bosio, à son passage pour cette île, qu'il ne serait pas difficile à l'Ordre de se rendre maître de Modon, par le moyen de deux Turcs, grecs et chrétiens de naissance, avec lesquels il entretenait une relation assez particulière au sujet du commerce, et qui lui avaient confié les remords qu'ils souffraient d'avoir renoncé à la foi, et le désir sincère de rentrer dans le sein de l'Eglise, sitôt qu'ils en trouveraient l'occasion favorable; que l'un de ces renégats appelé *Calojan*, commandait sur le port, et que l'autre appelé *Scandali*, en qualité de grand-douanier, était maître de la porte du Môle, et que tous deux seraient ravis de favoriser une entreprise qui remettrait une place aussi importante au pouvoir des chrétiens. Bosio, toujours vif et entreprenant,

(1) Bosio t. 3, l. 5. et 6.

quand il y allait des intérêts de la Religion, voulut reconnaître lui-même la place et s'aboucher, s'il le pouvait, avec les deux Turcs. Dans cette vue, il prit des lettres de Lomelin pour l'un et l'autre, et en passant proche de l'île de Sapienza, qui est proche la côte méridionale de la Morée, vis-à-vis de la ville de Modon, à la faveur d'une cale, il s'y tint couvert, et envoya à Modon, dans une barque de pêcheur, un Rhodien de sa suite, appelé Stesi Marquet, qui remit de sa part ses lettres aux deux Turcs. Ils se rendirent la nuit à son bord; il les trouva pleins d'un sincère repentir de leur faute, et résolus de l'expier aux dépens même de leur vie. Le Commandeur les confirma dans une si généreuse résolution : après avoir examiné ensemble les différents moyens d'exécuter leur projet, ils s'arrêtèrent à celui-ci, qu'à la faveur de cette intelligence, on cacherait un nombre de chevaliers dans des vaisseaux marchands; qu'une partie de ces chevaliers serait introduite la nuit dans la tour qui commandait le port, et que les autres se saisiraient de la porte du Môle; qu'on tirerait ensuite un coup de canon pour signal, et que pour lors la flotte chrétienne cachée derrière l'île de Sapienza s'avancerait, et que les troupes, après être débarquées, entreraient par la porte du Môle, se jetteraient dans la place et s'en empareraient.

Bosio trouvant beaucoup de facilité dans cette entreprise, donna de grandes louanges aux deux renégats. Il les exhorta à persévérer constammant dans le dessein que le ciel leur avait inspiré pour

leur salut, et en même temps il leur promit de grandes récompenses, s'ils contribuaient à la conquête de Modon. Il continua ensuite son voyage. De retour en Italie, il rendit compte au Grand-Maître de cette nouvelle négociation; lui représenta que Modon était située dans un pays fertile et abondant, et où on pourrait s'étendre, si l'entreprise avait un heureux succès; que la place n'était commandée par aucune hauteur voisine; que la mer l'environnait de deux côtés, et qu'elle était séparée de la terre ferme par un fossé qu'on pouvait élargir; que le port était spacieux et assuré, par le moyen d'un grand môle et de plusieurs écueils qui en défendaient l'entrée, et que l'île de Sapienza en étant voisine, on y pourrait construire une citadelle qui servirait d'une fortification avancée à l'égard de la ville de Modon.

Le Grand-Maître ne rejeta pas cette proposition : mais comme c'était un esprit solide, voyant l'affaire de Rhodes absolument échouée, il préféra l'établissement certain de Malte aux espérances incertaines de la conquête de Modon. Cependant, comme dans ce dernier projet il vit de la facilité, il en remit l'exécution après qu'il aurait pris possession des îles de Malte et de Goze, et il envoya Bosio au pape, le solliciter de sa part et de celle de tout l'Ordre, de vouloir bien intervenir dans le traité qu'on proposait au sujet de Malte, et d'adoucir, par son crédit, la rigueur des conditions.

Ce pontife, éloigné de Rome, épuisé d'argent, rebuté des malheurs de la guerre, travaillait alors

ir un nouveau traité avec Charles-Quint, à ré-
rer ses pertes : ce prince n'y avait pas d'éloi-
nement : il aurait même été bien aise, par une
conciliation d'éclat, d'effacer du souvenir des
rétiens le scandale qu'il avait causé par la pri-
n du Saint Père, et par le saccagement affreux
la ville de Rome.

Clément n'avait, pour ainsi dire, qu'un en-
oit sensible, qui était le rétablissement de sa
aison dans Florence. Charles-Quint le prit de ce
té-là : il lui offrit Marguerite d'Autriche, sa
le naturelle, pour Alexandre de Médicis, petit-
veu de ce pontife. Les négociateurs ajoutèrent
ie l'empereur s'engageait à le faire souverain de
ville et de l'Etat de Florence ; que, dans le
urs de l'année 1530 et après la cérémonie de
n couronnement, il enverrait devant Florence
ie puissante armée, commandée par ses plus
biles généraux, pour y faire reconnaître l'au-
rité du jeune Alexandre, son neveu. Des propo-
tions si avantageuses, et telles que le pape
aurait pu espérer, quand même la ligue au-
it été victorieuse, lui firent oublier ses dis-
âces et les outrages de l'empereur : il s'engagea
son côté à fournir huit mille hommes pour con-
ibuer à une conquête qui lui était si impor-
nte. Il promit en même temps de donner à
mpereur l'investiture du royaume de Naples,
ns autre redevance annuelle que d'une haque-
ée blanche : il convint avec les agents de l'em-
ereur, qu'il se transporterait à Bologne, au plus
rd dans le mois de janvier de l'année suivante,

pour y couronner solennellement ce prince : c traité fut signé le 29 de juin de l'année 1529. L duchesse Louise de Savoie, mère du roi, et Mar guerite d'Autriche, tante de l'empereur, gou vernante des Pays-Bas, en signèrent un autre Cambrai, au nom du roi et de l'empereur, qu'o appela le *traité des Dames.*

Tel était l'état de l'Europe, lorsque Bosio ar riva à la cour du pape : quoique l'affaire d Rhodes n'eût pas réussi, ce pontife fut si conten de la manière dont il lui rendit compte de s négociation et de celle qu'il avait commencé pour Modon, qu'il le retint auprès de lui e qualité de son camerier secret, et lui ordonna d'écrire au Grand-Maître qu'il espérait d'obteni de l'empereur, à leur entrevue à Bologne, l'île de Malte, pour son Ordre, avec un affranchissement entier de toutes les conditions onéreuses que ses ministres y voulaient attacher. L'empereur, vers la fin de l'année, passa d'Espagne en Italie, et se rendit ensuite à Bologne. Le pape y fit la cérémonie de son couronnement : ils prirent dans leur entrevue des mesures pour établir dans Florence le jeune Médicis en qualité de souverain.

Le pape, voyant cet heureux acheminement au rétablissement de sa maison, recommanda à l'empereur, avec les instances les plus pressantes, les intérêts de l'Ordre de Saint-Jean, dans lequel il avait été élevé, et qu'il considérait, pour ainsi dire, comme sa seconde maison. Quoique l'empereur fût peu en prise aux sollicitations dans lesquelles il ne trouvait pas son intérêt, cependant,

dans la conjoncture de sa réconciliation avec le pape, il ne put lui rien refuser: et on peut dire que c'est à ce pontife que la maison de Médicis et l'Ordre de Saint-Jean doivent leur rétablissement. Le traité concernant les chevaliers fut signé le 24 de Mars, à Castel-Franco, petite ville du Bolonais. L'empereur y déclarait qu'en considération de l'affection particulière qu'il avait toujours portée à cet Ordre, et des services importants qu'il rendait depuis tant de siècles à la république chrétienne, et pour les mettre en état de les continuer contre les ennemis de la foi, il avait cédé et donné à perpétuité, tant en son nom que pour ses héritiers et pour ses successeurs, au très révérend Grand-Maître dudit Ordre, et à ladite Religion de Saint-Jean, comme fief noble, libre et franc, les châteaux, places et îles de Tripoli, Malte et Goze, avec tous leurs territoires et juridictions, haute et moyenne justice; et droit de vie et de mort, avec toutes autres maisons, exemptions, priviléges, rentes et autres droits et immunités, à la charge qu'à l'avenir le Grand-Maître et les chevaliers tiendraient ces places, de lui et de ses successeurs au royaume de Sicile, comme fiefs nobles, francs et libres, et sans être obligés à autre chose qu'à donner tous les ans, au jour de la Toussaint, un faucon; que dans la vacance de l'évêché de Malte, le Grand-Maître et le couvent seraient obligés de lui présenter et à ses successeurs, trois personnes pieuses et savantes, dont il choisirait une pour remplir cette dignité, et que le préféré serait honoré de la grande croix de

l'Ordre, avec le privilége, en cette qualité, d'entrer dans le conseil.

L'empereur n'eut pas plus tôt signé cet acte, qu'il le remit au Commandeur Bosio, pour le porter au Grand-Maître. Ce zélé ministre se mit aussitôt en chemin ; mais comme pour satisfaire son impatience et faire une plus grande diligence, le cocher pressait ses chevaux, le carosse versa, l'ambassadeur fut blessé considérablement ; pour surcroît de malheur, un chirurgien maladroit, appelé pour le saigner, au lieu d'ouvrir la veine, lui piqua l'artère sans s'en apercevoir ; et le sang s'extravasant au travers des chairs et des muscles du bras, y causa une enflure qui fut bientôt suivie de la gangrène, qui termina les jours de cet excellent homme. Avant que d'expirer, il confia à un gentilhomme Rhodien, appelé Statigogulo, qui était attaché à sa personne, le paquet de l'empereur, pour le rendre au Grand-Maître ; et il le chargea de l'exhorter de sa part, à entretenir toujours l'intelligence de Modon, dont il était persuadé, dit-il, que l'Ordre tirerait un jour de grands avantages. Le Rhodien s'acquitta exactement de sa commission.

Ce ne fut qu'avec une sensible douleur que le Grand-Maître apprit la mort de Bosio : pour suivre ses vues, il envoya depuis le même Rhodien à Modon, avec de riches présents pour les deux renégats. Il le chargea de reconnaître leur caractère, la disposition où ils étaient, et s'ils n'avaient point changé de sentiment : et en cas qu'il les trouvât pleins de fermeté, et capables de tout entrepren-

:e pour le service de la Religion, il en devait
rer un plan de la ville et des environs, afin de
ouvoir régler d'avance l'ordre des attaques. Ce
entilhomme, après avoir débarqué à Modon,
éguisé en marchand grec, trouva les deux Turcs
onstants et inébranlables dans leur résolution.
s lui firent voir la facilité de l'entreprise par
autorité qu'ils avaient, l'un dans la tour du
ort, et l'autre par les clés de la porte du
ôle qui étaient en leur disposition. Ils lui dirent
ue l'entreprise était immanquable, pourvu que
s chevaliers s'y portassent avec un bon corps
e troupes capable de vaincre la garnison et les
abitants. Après plusieurs conférences, ils con-
nrent de remettre l'exécution de ce projet vers
fin de l'été suivant, afin que si le succès en
ait favorable comme on avait sujet de l'espérer,
nouvelle n'en étant apportée à Constantinople
ue dans l'automne, les Turcs ne pussent se met-
e en mer pendant l'hiver, et que les cheva-
ers eussent le temps de s'affermir dans leur con-
uête.

Le Grand-Maître et le conseil n'eurent pas plus
t reçu et examiné le diplôme qui contenait la
onation de Malte, qu'ils dépêchèrent deux des
incipaux Commandeurs, pour en remercier l'em-
reur au nom de tout l'Ordre. Ils envoyèrent en
ême temps une copie authentique d'un acte aussi
portant au Prieur Salviati, leur ambassadeur à
ome et neveu du pape, afin qu'il en obtînt la confir-
ation de ce pontife, premier supérieur de l'Ordre.
ément l'accorda avec beaucoup de joie en plein

consistoire ; et pour rendre cet acte plus solennel, il en fit dresser et publier une bulle, en date du 25 avril. Le Grand-Maître, peu de temps après, envoya en Sicile, de la part de la Religion, Hugues de Copones, général des galères de l'Ordre, et Jean Boniface, Bailli de Manosque, de la langue de Provence, en qualité d'ambassadeurs, pour prêter le serment de fidélité entre les mains d'Hector Pignatelli, duc de Montéléon, vice-roi de Sicile. Les ambassadeurs s'acquittèrent de ce devoir dans l'église de Palerme : et après les cérémonies ordinaires, ils reçurent l'acte d'investiture que le vice-roi leur remit au nom de l'empereur. Ce seigneur nomma ensuite six commissaires, qui s'embarquèrent sur les mêmes galères de la Religion, qui avaient apporté les ambassadeurs en Sicile, et ils allèrent de concert à Malte, à Goze et à Tripoli, dont ces commissaires les mirent en possession. En vertu des pouvoirs qu'ils avaient du Grand-Maître et du conseil, ils firent serment en leur nom de conserver aux habitants et au peuple de ces îles, leurs droits, coutumes et priviléges. Ils laissèrent, par ordre du Grand-Maître, dans l'île de Malte ; pour gouverneur et capitaine d'armes, le Commandeur Aurelio Botigella, et le chevalier Augustin de Ventioville, pour son lieutenant.

Un officier espagnol, appelé Alvarez de Nava, qui commandait dans le château Saint-Ange, leur ayant remis ce fort, on en confia la garde au Commandeur Pierre Piton, qui y entra avec une compagnie d'infanterie. Le Grand-Maître envoya

peu après deux galères et un galion chargés d'un bon nombre de chevaliers, à Tripoli, dont il nomma pour gouverneur Gaspard de Sanguesse, Commandeur d'Aliagne. Les commissaires, après avoir pourvu à la défense de ces places, se rembarquèrent, et se rendirent en Sicile et à Syracuse, où le conseil, pour la commodité du transport à Malte, s'était déjà rendu depuis quelque temps.

Le Grand-Maître, avant son départ, envoya à Malte un grand nombre d'ouvriers et de matériaux, pour rétablir le logement du château Saint-Ange qui était absolument ruiné; les mêmes vaisseaux y portèrent de la poudre et des munitions de guerre. Mais quand il fut question d'y faire passer des grains, le vice-roi de Sicile exigea les droits de traite-foraine, et le maître de la monnaie fit signifier au conseil que l'empereur ne souffrirait pas qu'on en battît à Malte à d'autre coin que le sien, et même par ses seuls officiers. Ces difficultés retardèrent le départ de tous les chevaliers. Le Grand-Maître et le conseil n'ignoraient pas que Malte ne pouvait subsister sans le secours des blés de la Sicile, et ils regardèrent ces droits de traite dont les habitants de Malte, en qualité de régnicoles de la Sicile, avaient toujours été affranchis, comme un impôt et un tribut indirect auquel la Religion allait être assujettie.

Ils n'étaient pas moins indignés qu'on prétendît priver un Ordre libre et souverain du droit de battre monnaie : tout cela faisait craindre que

l'empereur, prince dangereux dans ses traités, et dont les paroles les plus claires en apparence, cachaient souvent des équivoques, ne se fît un jour un droit de ces prétentions, et qu'il ne s'en servît pour tenir l'Ordre dans une dépendance absolue. De pareilles réflexions alarmèrent la plupart des chevaliers : il y en avait plusieurs qui soutenaient que la Religion ne conserverait jamais sa liberté dans le voisinage d'un prince si ambitieux et si puissant ; d'autres, plus emportés et qui outraient les choses, disaient hautement qu'il fallait rompre le traité ; que Malte était une île stérile, ou plutôt un rocher où ils mourraient de faim ; que les deux éléments de la nourriture de l'homme, le pain et l'eau, y manquaient, et que le présent que Charles-Quint leur avait fait, ne valait pas le parchemin qu'on avait employé à écrire l'acte de la donation. Mais le Grand-Maître et le conseil, plus sages et plus mesurés dans leurs vues et dans leurs paroles, jugèrent à propos de s'éclaircir des intentions de l'empereur par lui-même ; on lui dépêcha exprès deux ambassadeurs, qui furent chargés de représenter que Sa Majesté Impériale n'ignorait pas que bien loin de tirer aucune utilité des îles de Malte, du Goze, de la ville de Tripoli, elle dépensait tous les ans plus de trois cent quarante mille livres pour en entretenir les garnisons ; que les habitants n'y auraient jamais pu subsister, s'ils n'avaient été reconnus de tout temps pour régnicoles de la Sicile, et si en cette qualité ils n'avaient pas joui de la traite libre des grains ; que la Religion avait été sur-

prise qu'on voulût rendre sa condition pire que celle des peuples qu'on lui offrait pour ses sujets; qu'il ne paraissait pas moins extraordinaire, que, par l'acte de la donation, l'Ordre fût reconnu pour souverain, et cependant qu'on voulut l'empêcher de battre monnaie, et le priver par là d'un des plus beaux droits régaliens, et dont le Grand-Prieur d'Allemagne jouissait même pleinement dans l'empire. On ordonna aux ambassadeurs de tenir ferme sur ces deux articles, et par une instruction particulière, on les chargea expressément, en cas que l'empereur ne voulût pas se relâcher des prétentions de ses ministres, de lui remettre sur-le-champ l'acte de sa donation, de prendre congé de ce prince, et de s'en revenir aussitôt.

Ces deux ambassadeurs étant arrivés à la cour de l'empereur, et admis à son audience, au lieu de lui parler d'abord du principal sujet de leur voyage, lui dirent qu'ils étaient envoyés par leurs supérieurs pour remercier Sa Majesté Impériale de l'exactitude et de la facilité que ses commissaires avaient apportées pour mettre la Religion en possession des îles et des places qu'il avait eu la bonté de lui céder, et que le Grand-Maître était à la veille de s'y transporter avec tout le couvent. Ils ajoutèrent ensuite qu'il serait même déjà parti, s'il n'était survenu quelques difficultés que le vice-roi de Sicile n'avait fait naître que par le zèle pour son service; mais que tout l'Ordre espérait que Sa Majesté, par une suite de ses bontés, voudrait bien les résoudre et terminer là-

dessus. Après lui avoir rapporté en peu de paroles en quoi consistaient les prétentions du vice-roi, comme si l'empereur n'en eût pas été instruit, ils lui insinuèrent adroitement, que quoique le Grand-Maître et le conseil connussent bien l'importance et le prix de la donation de l'île de Malte, cependant l'acceptation ne s'en était pas faite par un consentement unanime de tous les chevaliers; que les Français surtout, élevés à Rhodes, et dans l'indépendance que produit une pleine souveraineté, en avaient témoigné le plus d'éloignement; qu'il était à craindre qu'ils ne se fissent un prétexte des prétentions du vice-roi pour s'opposer à la translation du conseil; que Sa Majesté Impériale n'ignorait pas que dans une république libre et composée de chevaliers de différentes nations, et élevés dans une certaine hauteur de courage, les supérieurs ne devaient user de leur autorité qu'avec un extrême ménagement, et surtout dans une affaire où chaque particulier se croyait aussi intéressé que ses supérieurs : ce qui engageait le Grand-Maître et le conseil à conjurer Sa Majesté d'achever lui-même son ouvrage, et de vouloir bien lever par sa souveraine autorité les obstacles que formaient ses ministres. Ils finirent en l'assurant qu'il trouverait dans la reconnaissance libre et volontaire des chevaliers, et dans leur zèle pour la défense de ses Etats contre les Infidèles, un dédommagement bien supérieur à toutes les prétentions du vice-roi.

Quoique l'empereur, en cédant à l'Ordre de

aint-Jean l'île de Malte, eût pour objet d'en
aire un boulevard qui couvrirait ses États de
icile et de Naples, cependant ce prince ne se
elâchait jamais sur le moindre intérêt, que dans
a vue d'en tirer un plus considérable. Il tint
erme sur les prétentions du vice-roi, et il crut
que l'affaire était trop engagée, pour que l'Or-
re, sur le refus de ces deux articles, rompît le
raité. Ainsi, pour augmenter ses droits de traite,
l déclara qu'il ne pouvait consentir que la Reli-
gion tirât du blé de la Sicile, à moins de payer
une somme dont on conviendrait par chaque
onneau; et pour se procurer une espèce de droit
le souveraineté sur la Religion, il ajouta qu'il
ne souffrirait point que l'Ordre battît monnaie,
ni qu'aucune autre eût cours dans l'île que celle
qui serait frappée à son coin.

Si ces deux ministres eussent suivi au pied de la lettre leur instruction, toute négociation aurait été rompue; mais il la trouvèrent assez importante pour demander de nouveaux ordres au conseil. Ils en écrivirent en diligence au Grand-Maître, qui en fit aussitôt part au pape, le protecteur de la Religion. Ce pontife dépêcha à l'empereur le Prieur Salviati, son neveu, qui résidait auprès de Sa Sainteté, de la part du Grand-Maître et de tout l'Ordre : ce ministre se servit si utilement du crédit qu'avait alors le pape auprès de l'empereur, qu'il en obtint un nouveau traité, où les deux articles concernant la traite du blé et la monnaie furent insérés en faveur de la Religion.

Il ne manquait plus pour l'entier établissement des chevaliers dans Malte, que le passage du Grand-Maître, du conseil et de tous les chevaliers dans cette île. On embarqua d'abord sur cinq galères, deux grandes caraques et différents vaisseaux de transport, ce peuple de Rhodes qui s'était attaché à la fortune et à la suite de la Religion. On mit dans les vaisseaux les effets et les titres de l'Ordre, avec des meubles, des vivres et des munitions de guerre et de bouche. Un grand nombre de chevaliers et de troupes qui étaient à leur solde, passèrent sur cette petite flotte, qui avant que d'arriver essuya une furieuse tempête, dans laquelle une galère qui échoua contre un écueil, fut entièrement brisée. Une des caraques pensa aussi périr; elle était déjà entrée dans le port de Malte, lorsqu'il s'éleva des vents si violents, que quoique elle fût arrêtée par trois ancres, les cables se rompirent : et après avoir été poussée deux fois contre terre, elle s'enfonça dans le sable. On la croyait perdue, mais un vent contraire la releva, et on la remit à flot, sans que le corps du vaisseau se trouvât endommagé. Ceux qui tournent tout en augures, ne manquèrent pas de publier que le ciel par cet événement particulier, semblait désigner la destinée de l'Ordre, qui après avoir essuyé tant d'orages et de périls, se fixerait enfin heureusement dans l'île de Malte.

Cette île est située sous le trente-quatrième degré de latitude : elle a la Méditerranée à l'orient ; la Sicile, qui n'en est éloignée que de

uinze lieues, au septentrion; Tripoli de Bararie au midi; et les îles de Pantalarée, de Liose et Lampadouze, à l'occident : cet endroit e la mer qui sépare cette île de la Sicile, est ppelé communément le Canal de Malte. Suivant ı tradition du pays, cette île avait été anciennenent sous la domination d'un prince africain apelé Battus. Les Carthaginois s'en emparèrent epuis; dans le temps que les chevaliers de Saintean s'en mirent en possession, on y trouvait ncore, sur des morceaux de marbre et de colones brisées, des inscriptions en langue punique. es Romains, pendant les guerres de Sicile, en hassèrent les Carthaginois. Depuis la décadence e l'empire, et vers le neuvième siècle, les Arabes en emparèrent. Roger-le-Normand, comte de cile, vers l'an 1190, conquit cette île sur ces arbares, et depuis ce temps-là elle demeura nnexée au royaume de Sicile, dont elle suivit oujours la fortune.

Le Grand-Maître, le conseil et les principaux ommandeurs entrèrent dans le grand port le 5 octobre, et allèrent droit à l'église paroissiale e Saint-Laurent. Après y avoir rendu leurs preiers hommages à celui que l'Ordre reconnaissait our son unique souverain, on se rendit au bourg tué au pied du château Saint-Ange. A peine le rand-Maître y put trouver une maison pour se ger : ce n'étaient que des cabanes pour des pêeurs, dans lesquelles les Commandeurs et les hevaliers se dispersèrent. L'Isle-Adam se logea ans le château : quelques jours après son entrée,

il alla prendre possession de la capitale située plus avant dans les terres, au milieu de l'île. Elle est appelée par Ptolomée *Melita*, du nom commun à toute l'île; d'autres la nomment *la Ville notable*. On prétend que cette capitale n'avait pas treize cents pas de circuit : c'était la résidence ordinaire de l'évêque. Le Grand-Maître, après y avoir fait reconnaître son autorité, parcourut toute l'île, pour trouver un endroit sûr et commode où il pût établir le conseil et le corps entier des chevaliers.

Nous avons dit que les deux plus grands ports étaient séparés par une langue de terre ou rochers appelé le *Mont Scéberras*, qui les commandait. Cette situation paraissait très commode pour y fonder et y construire une nouvelle ville. Le Grand-Maître eût bien voulu, en cas que l'Ordre pût subsister dans cette île, établir le couvent en cet endroit; mais comme un pareil dessein, tout utile qu'il fut jugé, était au-dessus des forces de la Religion, il fallut dans ces commencements que le Grand-Maître et le conseil se fixassent dans le château Saint-Ange, la seule place de défense qu'il y eût; et les chevaliers s'étendirent dans le bourg qui était situé au pied de ce fort : ce fut leur première résidence. Cette bourgade était sans fortifications, et commandée de tous côtés. Pour n'être pas surpris par des corsaires, l'Isle-Adam la fit enfermer de murailles : on y ajouta depuis des flancs avec des ressauts d'espace en espace, à cause de l'inégalité et de la pente du terrain. Le dessein du Grand-Maître n'é-

tait pas de s'arrêter longtemps en cet endroit : il voulait, avant de s'y fixer absolument, tenter l'entreprise de Modon, ville riche, peuplée, et ce qui le flattait le plus, peu éloignée de Rhodes, que la Religion aurait pu surprendre à la faveur de quelque guerre civile entre les Turcs, ou même dans d'autres conjonctures, attaquer à force ouverte. En cas que l'entreprise de Modon manquât, et que la Religion fût réduite à rester à Malte, son projet était de construire une nouvelle ville sur cette pointe de rocher dont nous venons de parler, et qu'on appelait *Mont Scéberras*. Mais les dépenses immenses que la Religion avait faites depuis huit ans pour faire subsister en Italie les Rhodiens et les chevaliers; ses différentes translations de Candie à Messine, de Messine à Civita-Vecchia, de là à Viterbe, de Viterbe à Nice, à Villefranche, et en d'autres places d'Italie et même de Sicile, où les chevaliers, pour subsister plus aisément, s'étaient dispersés avec la permission du Grand-Maître; tant de courses, de voyages, de translations d'un peuple entier qui composait cette colonie, ayant épuisé le trésor de l'Ordre, ne permettaient pas à l'Isle-Adam d'exécuter un si grand projet. Tout ce qu'il voyait même dans l'île de Malte, l'en dégoûtait : la stérilité du terroir, le pain qu'il fallait, pour ainsi dire, aller chercher jusques en Sicile; la pauvreté des habitants, leurs manières sauvages et grossières; nulle place de défense, si on était attaqué : de si tristes considérations l'affligeaient sensiblement, et rappelaient avec douleur dans son esprit le souvenir

de Rhodes, abondante en grains, riche par son commerce, puissante par ses flottes et ses armements, et la capitale de cinq ou six autres îles ou places dont la moindre était bien mieux fortifiée que Malte. Mais comme le Grand-Maître avait un courage et une grandeur d'âme supérieurs aux plus fâcheux événements, il prit généreusement son parti ; sans perdre de vue l'entreprise de Modon, il donna tous ses soins à construire quelques maisons pour le logement des chevaliers, afin de leur rendre le séjour de cette île plus supportable. Ce fut de ce dernier établissement qu'ils prirent le nom de *Chevaliers de Malte*, au lieu de celui de chevaliers de Rhodes, qu'ils avaient illustré par tant de grandes actions pendant plus de deux siècles.

DONATION

DE L'ILE DE MALTE,

FAITE PAR L'EMPEREUR CHARLES-QUINT A LA RELIGION DE S.-JEAN DE JÉRUSALEM.

Nous, Charles V, par la clémence divine, empereur des Romains, toujours Auguste, Jeanne sa mère; et le même Charles, par la grâce de Dieu, roi de Castille, d'Arragon, de l'une et de l'autre Sicile, de Jérusalem, de Léon, de Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Majorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Minorque, de Geen, des Aigarbes, d'Alger, de Gibraltar, des îles Canaries et des îles des Indes, de la Terre-Ferme et de l'Océan; archiduc d'Autriche; duc de Bourgogne, de Brabant, etc.; duc d'Athènes et de Neopatria; comte de Roussillon et de Ceritania; marquis d'Oripono et de Gocciano : salut et amitié aux nobles chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Pour réparer et rétablir le couvent, l'Ordre et la Religion de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, et afin que le très vénérable Grand-Maître de l'Ordre, et nos bien-aimés fils les Prieurs, Baillis, Commandeurs et Chevaliers dudit Ordre, lesquels

depuis la perte de Rhodes, d'où ils ont été chassés par la violence des Turcs, après un terrible siége, puissent trouver une demeure fixe, après avoir été errants pendant plusieurs années, et qu'ils puissent faire en repos les fonctions de leur religion, pour l'avantage général de la république chrétienne, et employer leurs forces et leurs armes contre les perfides ennemis de la sainte Foi, par l'affection particulière que nous avons pour ledit Ordre, nous avons volontairement résolu de lui donner un lieu où ils puissent trouver une demeure fixe, et ne soient pas obligés d'errer d'un côté ou d'autre.

Ainsi par la teneur, et en vertu des présentes lettres, de notre certaine science, autorité royale, après de mûres réflexions et de notre propre mouvement, tant pour nous que pour nos successeurs et héritiers dans nos royaumes, à perpétuité, nous avons cédé et volontairement donné, audit très révérend Grand-Maître dudit Ordre, et à ladite Religion de Saint-Jean de Jérusalem, comme fief noble, libre et franc, les châteaux, places et îles de Tripoli, Malte, Goze, avec tous leurs territoires et juridictions, haute et moyenne justice, et tous droits de propriétés, seigneurie et pouvoir de faire exercer la souveraine justice, et droit de vie et de mort, tant sur les hommes que sur les femmes qui y habitent, ou qui y habiteront ci-après à perpétuité, de quelque ordre, qualité et condition qu'ils puissent être, avec toutes autres raisons, appartenances, exemptions, priviléges, rentes et autres droits et immunités.

A la charge pourtant, qu'à l'avenir ils les tiendront comme fiefs de nous en qualité de rois des Deux-Siciles, et de nos successeurs dans ledit royaume tant qu'il y en aura, sans être obligés à autre chose qu'à donner tous les ans, au jour de la Toussaint, un faucon, qu'ils seront obligés de mettre entre les mains du vice-roi ou président qui gouvernera alors ledit royaume, par des personnes qu'ils enverront avec de bonnes procurations de leur part, en signe qu'ils reconnaissent tenir de nous en fief lesdites îles. Moyennant quoi ils demeureront exempts de tout autre service de guerre, ou autres choses que des vassaux doivent à leurs seigneurs. A la charge aussi qu'à chaque changement de règne, ils seront obligés d'envoyer des ambassadeurs à celui qui aura succédé, pour lui demander et recevoir de lui l'investiture desdites îles, selon que l'on a accoutumé d'en user en tels cas.

Celui qui sera alors Grand-Maître s'obligera aussi, tant pour lui qu'au nom de tout l'Ordre, lors de l'investiture, de promettre par serment qu'ils ne souffriront pas que dans lesdites villes, châteaux, places et îles, il soit jamais fait tort ni préjudice, ni injures à nous, à nos Etats, royaumes et seigneuries, ni à nos sujets, ni de nos successeurs après nous, par mer ni par terre; qu'au contraire ils seront obligés de leur donner du secours contre ceux qui leur feraient ou leur voudraient faire du tort. Que s'il arrivait qu'aucuns de nos sujets de nos royaumes de Sicile allâssent se réfugier dans quelqu'une desdites îles inféodées,

ils seront obligés, à la première réquisition qui leur en sera faite par le vice-roi, président, ou premier officier de justice dudit royaume, de chasser lesdits fugitifs, à l'exception pourtant de ceux qui seront coupables de crime de lèze-majesté ou d'hérésie, voulant quant à ceux-là qu'ils soient pris à la réquisition du vice-roi, et remis entre ses mains.

De plus, nous voulons que le droit de patronage de l'évêché de Malte demeure au même état qu'il est aujourd'hui, à perpétuité à nos successeurs dans ledit royaume de Sicile; de sorte qu'après la mort de notre révérend conseiller *Baltasar Waltkirk*, chancelier de l'empire, qui a été dernièrement nommé par nous audit évêché, ou en autre cas de vacance à l'avenir, le Grand-Maître et le couvent dudit Ordre sera obligé de nommer au vice-roi alors de Sicile, trois hommes capables et dignes d'un tel caractère, desquels un pour le moins sera pris de nos sujets, ou de nos successeurs, et desquels trois, nous et nos successeurs après nous seront obligés d'en choisir un, lequel après avoir été choisi, nommé, et mis en possession dudit évêché, le Grand-Maître d'alors sera obligé de le faire Grand-Croix, et de l'admettre dans tous les conseils, comme les Prieurs et les Baillis.

Que l'amiral de la Religion sera de la langue et nation italienne, et qu'à son absence celui qui commandera en sa place, sera de la même langue et nation, ou pour le moins, capable de cet emploi, sans être suspect à personne. Que

ous les articles précédents seront convertis en ois et statuts perpétuels dans ledit Ordre en la nanière accoutumée, avec l'approbation et conirmation du pape et du Saint-Siége ; et que le Grand-Maître de l'Ordre, aujourd'hui vivant, et ses successeurs à l'avenir, seront obligés à jurer solennellement l'observation exacte des susdits articles, qui seront gardés à perpétuité dans edit Ordre.

Que s'il arrivait, ce que Dieu veuille, que ladite Religion vînt à recouvrer l'île de Rhodes, et que, pour cette raison ou autre, elle fût obligée de quitter ces îles et places pour s'établir ailleurs, ils ne pourront transférer ou aliéner lesdistes îles et places en faveur de qui que ce soit, sans le consentement exprès et la permission du seigneur de qui ils la tiennent en fief; et au cas qu'ils le fissent sans son consentement, lesdites îles et places retomberont en notre puissance ou en celle de nos successeurs. Que ladite Religion pourra se servir pendant trois ans de l'artillerie et munitions qui sont présentement dans le château de Tripoli, à la charge qu'elle en fera un inventaire, et déclarera ne les tenir que pour la défense de cette place, et par prêt, et s'obligera de les rendre après lesdits trois ans, à moins que par notre bon plaisir et grâce spéciale, nous ne trouvions à propos de leur en prolonger la jouissance.

Finalement, que les dons et grâces que nous pouvons avoir accordés à quelques personnes particulières desdits lieux, à temps ou à perpé-

tuité en fiefs, comme une récompense de quelque service rendu ou pour quelqu'autre considération, demeureront fermes et inviolables, jusqu'à ce que le Grand-Maître et l'Ordre en jugera autrement, et alors ils seront obligés de donner l'équivalent en autre chose aux légitimes possesseurs. Et afin d'éviter toutes contestations en des cas semblables, nous voulons qu'il soit choisi deux arbitres, l'un par notre vice-roi de Sicile, et l'autre par le Grand-Maître, lesquels auront plein pouvoir de juger les différends, après avoir ouï les parties : et en cas que lesdits arbitres ne pussent convenir entr'eux, que les parties conviendront d'un tiers pour l'entière décision du différend, et que jusqu'à la décision finale, les possesseurs desdits dons, rentes, dignités et honneurs, en jouiront paisiblement.

Sous les conditions ci-dessus expliquées et spécifiées, et non autrement, chacune en particulier, et toutes en général, nous cédons et donnons en fief lesdites îles et places auxdits Grand-Maître et Ordre, en la manière plus utile et plus entière que l'on pourrait imaginer ; et voulons qu'elles demeurent en leur pouvoir pour en jouir, les posséder, tenir, y exercer tous droits seigneuriaux, sans y être troublés, à perpétuité ; et ainsi, nous donnons, cédons et remettons auxdits Grand-Maître, Ordre et Religion, sous lesdites conditions, toutes les raisons, noms, actions réelles et personnelles, en la même manière que nous les avons possédées jusqu'à présent, sans aucune opposition. Voulons enfin qu'ils puissent

aire valoir les raisons et droits que nous leur cédons, en toutes causes, tant en demandant qu'en défendant, dedans et dehors, jugement en la même manière que nous l'avons fait, les mettant entièrement en notre lieu et place, sans aucune autre réservation pour nous ni nos successeurs, que le seul droit de fief.

Pour cet effet, nous ordonnons, par ces présentes, et commandons en vertu de notre autorité, à toutes sortes de personnes de l'un et de l'autre sexe, de quelque qualité et condition qu'elles soient, qui sont habitants desdites villes, îles terres, châteaux, ou qui y habiteront ci-après, de reconnaître ledit Grand-Maître, Religion et Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, pour leur seigneur utile et feudataire, légitime possesseur desdites îles, villes et châteaux, et qu'en cette qualité, ils lui rendent l'obéissance que de fidèles vassaux sont obligés de rendre à leur seigneur, comme aussi l'hommage et le serment de fidélité pratiqué en semblables occasions. Ainsi, dès le moment qu'ils leur auront prêté le serment de fidélité, nous les tenons quittes de tout autre serment qu'ils nous peuvent avoir fait, et par lequel ils demeureraient obligés envers nous, ou nos successeurs au royaume de Sicile après nous, hors le serment de fidélité qui nous est dû par les feudataires.

A ces causes, nous déclarons au très illustre prince d'Autriche, notre très cher fils aîné, qui doit, si Dieu le permet, être notre successeur et héritier de tous nos royaumes après notre mort,

que Dieu veuille renvoyer bien loin, nous lui déclarons en lui donnant notre bénédiction paternelle, que telle est notre véritable intention. Nous ordonnons de plus et commandons en vertu de notre puissance et autorité, à tous nos illustres, magnifiques, fidèles et amés conseillers, le vice-roi et capitaine-général de la Sicile ultérieure, au grand-justicier et à son lieutenant, à tous juges de notre cour royale, maîtres de comptes; intendants de nos bâtiments, trésorier, conservateur de notre patrimoine royal, procureur-fiscal, à tous gouverneurs de places, commis aux ports, secrétaires, et généralement à tous nos autres officiers et sujets, dans notre dit royaume, et particulièrement des îles susdites, et de la ville et château de Tripoli, présents et à venir, qu'ils aient à obéir à notre présente libre donation et concession, en tous ses chefs, à peine d'encourir notre disgrâce, et d'être condamnés à l'amende de 10 mille onces d'argent applicables à notre trésor.

De plus, nous donnons pouvoir à notre vice-roi d'aller lui-même en personne sur les lieux, ou d'y envoyer un ou plusieurs commissaires, qu'il trouvera bon de nommer en notre autorité, en vertu des présentes, pour l'exécution de tout le contenu en elles, et faire tout ce qui sera nécessaire en faveur dudit Grand-Maître et Ordre, pour les mettre en possession réelle de tout ce que dessus; lui donnant pour cet effet tout pouvoir nécessaire en telles occasions, de laisser la place vide, et de la céder incontinent et sans délai au-

Grand-Maître et Ordre, ou à leurs procureurs ; après les en avoir mis en possession , de les y intenir et protéger, et leur faire rendre compte tous fruits , revenus , rentes , gabelles et de s autres droits que nous leur avons cédés donnés en la manière susdite , en fief peruel.

t pour mieux faciliter l'exécution de toutes choses , nous déclarons que nous dérogeons ant que de besoin à tous défauts de formalité, lités , omissions qui se pourraient trouver dans présentes, et voulons qu'elles soient exécutées obstant toutes oppositions que l'on y pourrait e , auxquelles nous dérogeons , en vertu de re pleine puissance et autorité royale. En foi n témoignage de quoi , nous avons fait expé- les présentes , scellées du sceau ordinaire de re royaume de la Basse-Sicile.

onné à Castel-Franco, le 24 mars, indiction III, de Notre-Seigneur 1530 , l'an 10 de notre ire, et le 27 de nos royaumes de Castille, Léon et autres.

CHARLES.

ACTE DU SERMENT

FAIT AU VICE-ROI DE SICILE PAR LES AMBASSADEURS DE MALTE, LE 29 MAI 1530.

Nous, Frère Hugue de Capones, Enseigne et Capitaine-général des galères de la sainte Religion de Jérusalem, et Frère Jean Boniface, Bailli de Manoasta, et Receveur-général dudit Ordre, Procureurs et Ambassadeurs de l'illustrissime et révérendissime seigneur Frère Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, Grand-Maître de la sacrée maison de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, et de tout le couvent de l'Ordre, tant pour lui que pour tous ses successeurs dans sa charge, pour toute ladite Religion et pour nous-mêmes.

Très excellent seigneur Don Hector Pignatello, duc de Monteleone, vice-roi et capitaine-général dans le présent royaume de la Sicile ultérieure, et îles adjacentes, comme représentant la personne de Sa Majesté Impériale et Catholique; Charles, et de la reine Jeanne, sa mère, sérénissimes rois de Sicile, nous jurons devant vous, et vous faisons le serment de fidélité ordinaire, et vous promettons devant Dieu, par la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, et sur l'Evangile

ue nous avons touché, tant au nom de ceux qui ous ont envoyés, que pour nous-mêmes, de rder et reconnaître, tenir en qualité de fiefs obles, libres et francs, conformément aux conitions contenues dans l'acte de donation de Sa Iajesté Impériale, des sénérissimes rois, et de urs successeurs, après eux dans lesdits royaunes, l'île de Malte, du Goze, et la ville et château e Tripoli, qui ont été donnés depuis peu audit rand-Maître, et d'observer et garder tout ce qui st contenu plus amplement dans ladite donation t privilége. Fait en présence du seigneur Franois Delboc, baron de Balida, lieutenant du roi, lans la charge de grand-justicier de ce royaume; les magnifiques Don Antonio di Bologna, Giroamo di Famia, juges dans la grand'cour, Jacques Bonnano, maître des comptes, Jérôme de la Rocca, lieutenant de roi du trésor, et plusieurs autres. Par ordre du très illustre et très excellent seigneur vice-roi, moi Louis Sanches en ai dressé le présent acte de ma propre main.

FIN DU TROISIÈME TOME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE TROISIÈME VOLUME.

A

B

C

E

F

G

H

L

M

R

S

T

Y

Z

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.


Miller
Bookbinding
Company